

U d'/of OTTAWA
39003002563137



franç.

160 F.

12 vol.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

I

Corbeil, typographie de Crété.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

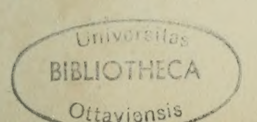
TOME PREMIER

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1855



NOTICE

SUR J. F. BAYARD.

BAYARD a, pendant trente années, tenu une grande place sur les différentes scènes de la capitale : son nom rappelle tant de succès et ses succès ont contribué à la fortune de tant de théâtres et à la réputation de tant d'artistes, qu'on devait naturellement songer à réunir en un corps d'ouvrage, ne fût-ce que pour servir à l'histoire de notre littérature dramatique contemporaine, ces œuvres si spirituelles et si nombreuses dispersées dans des répertoires différents !

C'est ce que nous avons fait.

Le recueil que nous publions aujourd'hui pourra offrir au public de curieuses comparaisons, rappeler au lecteur d'intéressants souvenirs et rendre aux anciens habitués de nos théâtres quelques-unes de leurs joyeuses soirées d'autrefois.

On cherche souvent, dans de longues préfaces, à apprécier, à définir, à analyser la manière d'un auteur.

« Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux. »

Ce vers résume à merveille le genre de Bayard. C'était la gaieté, la verve, la rapidité, l'entrain dramatique! L'action une fois engagée ne languissait pas! Le spectateur, entraîné et pour ainsi dire emporté par ce mouvement de la scène, arrivait joyeusement et comme en chemin de fer, au but indiqué par l'auteur, sans qu'il lui fût permis de s'arrêter pour réfléchir ou pour critiquer.

Il était de l'école de Dancourt et de Picard, école qui, par malheur, se perd tous les jours! Le faux et le larmoyant sont faciles; c'est avec cela que l'on fabrique du drame! voilà pourquoi nous en voyons tant! La vérité et la gaieté sont choses rares! La comédie en est faite! voilà pourquoi nous en voyons si peu! — Bayard en avait l'instinct et le talent! La muse comique lui prodiguait volontiers ses trésors, qu'il dépensait gaiement et sans compter souvent, il est vrai, en petite monnaie qui n'en était pas moins de bon aloi!

Plus d'une fois aussi il aborda avec succès la haute comédie. Je citerai : *Roman à vendre*, comédie en vers, *un Ménage parisien*, comédie en cinq actes, en vers; *Ma place et ma femme; un Château de cartes*, en trois actes, en vers, et surtout *le Mari à la campagne*, à qui la censure avait ôté son véritable titre : *le Mari d'une dévote;* mais à

qui elle n'avait pu enlever l'esprit du dialogue, le comique des situations, la vérité des caractères et surtout les cent représentations de suite, qui ont constaté son succès.

Nul doute que si une mort aussi fatale qu'imprévue ne fût venue arrêter Bayard au milieu d'une carrière déjà si glorieuse, ses idées ne se fussent dirigées vers un but plus sérieux, vers des œuvres de haute portée où il lui eût été permis de développer toutes les merveilleuses qualités qu'il avait acquises par de longs travaux et par l'étude constante de son art. Et le fauteuil académique eût été certainement la juste récompense d'une carrière si bien remplie!

De nos jours, je le sais, il semble à certains esprits que l'art est inutile, que le caprice et la fantaisie tiennent lieu de tout, qu'ils apprennent à se passer des règles du goût et de l'étude et qu'en un mot, il suffit d'ignorer, pour savoir ! Système commode, que la médiocrité devait accueillir avec enthousiasme, et c'est ce qu'elle n'a pas manqué de faire ! Bayard ne pensait pas ainsi !

Peu d'auteurs ont possédé à un degré aussi élevé que lui, l'entente du théâtre, la connaissance de la scène et toutes les ressources de l'art dramatique ! Sujet présenté et développé avec adresse, action serrée et rapide, péripéties soudaines, obstacles créés et franchis avec bonheur, dénoûment inattendu, quoique savamment préparé, tout ce que l'expérience et l'étude peuvent donner venait en aide chez lui à ce qui vient de Dieu seul et de la nature, l'inspiration, l'esprit, la verve et cette qualité la plus rare de

toutes au théâtre : l'imagination, qui invente sans cesse du nouveau ou qui crée encore, même en imitant.

La facilité de Bayard était telle que le nombre de ses pièces dont nous ne donnerons ici qu'un choix, s'élevait déjà à plus de deux cents.

Cette fécondité lui fut souvent reprochée par des critiques sévères... qui ne faisaient rien.

« Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage ! »

disait Casimir Delavigne : de nos jours, nous en avons qui se reposent avant d'avoir produit. Nous en avons d'autres qui n'ont qu'une idée, toujours la même ! et après l'avoir retournée de trois ou quatre manières différentes, leur génie impuissant ou épuisé s'arrête ! Le vrai talent, au contraire, ne s'arrête pas ! il a besoin de se produire, de se répandre, il lui faut de la vie et du jour ! Voyez les grands peintres, Rubens, le Titien, Raphaël, Michel-Ange ! Les grands musiciens, Grétry, Dalayrac, Mozart, Rossini ! Les grands auteurs dramatiques, Shakspeare, Voltaire, Molière, Caldéron ! Tous ont créé beaucoup, et leurs rivaux qui ne pouvaient les suivre dans la carrière, trouvaient plus facile de décrier leur fécondité, que de l'imiter.

Un autre reproche encore qu'on a quelquefois adressé à Bayard, était celui que les marquis du siècle de Louis XIV adressaient aussi à Molière, quand ils s'écriaient : *Tarte à la crème;* et qu'ils ne sortaient pas de là ; on lui faisait un crime de la hardiesse ou plutôt de la franchise avec la-

quelle il abordait certains sujets. Il faut se reporter au temps où il écrivait. C'était à une époque de décadence et de mauvais goût où une école qui se disait celle de la renaissance, éteignait le flambeau et ramenait les ténèbres, transportait le Parnasse à Toulon et la scène de Racine à la cour d'assises. Bayard luttait vaillamment contre l'invasion des barbares, et, comme seul digue capable de l'arrêter, appelant à son aide l'ancienne joyeuseté française, opposait à l'école romantique, l'école de Rabelais, et plaçait en regard de tableaux sanglants et lugubres, des esquisses d'une gaieté quelquefois un peu vive! A qui la faute? Les exagérations en tous genres en amènent d'autres! mais le détracteur, même le plus sévère, quand il avait vu *Frétillon, les Gants jaunes, le Père de la débutante, Indiana et Charlemagne, le Mari de la dame de chœur, la Marquise de Prétintaille,* etc., etc., était obligé de s'écrier :

« J'ai ri, me voilà désarmé! »

Mais dans le recueil que nous imprimons aujourd'hui, combien brillent d'autres ouvrages où la franche gaieté s'unit à la saine raison et à la morale : *le Gamin de Paris* d'abord, que son titre et surtout son immense succès avaient rendu la pièce des classes ouvrières. Plus loin ce sont des œuvres d'un autre genre! c'est *la Grande dame, la Lectrice, la Fille de l'avare, Mathilde* ou *la Jalousie,* drames pleins d'énergie et d'émotions.

Ailleurs, que de grâce et de charme dans *la Reine de*

seize ans, dans *les Fées de Paris,* dans *Hortense de Cerny!*

Que de verve et d'esprit dans *Marie Mignot,* dans *les Enfants de troupe,* dans *les Premières armes de Richelieu,* dans *le Vicomte de Létorière,* dans *un Changement de main,* dans *un Soufflet n'est jamais perdu!*

Ici, enfin, ce sont de joyeuses et fraîches comédies : *la Manie des places, Moiroud et compagnie, Madame de Cérigny, Horace et Caroline, le Fils de famille,* surtout! qui fut son dernier ouvrage... j'ai voulu dire son dernier triomphe!

Né à Charolles, le 17 mars 1796, JEAN-FRANÇOIS BAYARD avait fait ses études au collége Sainte-Barbe, dont il fut un des élèves les plus distingués, et où il conservait, où il conserve encore de vrais amis. Le désir de sa famille le portait vers le barreau, l'instinct et la conscience de son talent l'entraînaient vers le théâtre. Sans fortune, mais passionné pour la vie littéraire qu'il avait embrassée, il est du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait! il n'a demandé ni honneurs, ni places, ni pension! il n'a rien demandé qu'à lui-même! Il a dû à son talent et à son travail, sa position et son indépendance. *Spes et honos!* C'était sa devise!

Il avait épousé en 1827 la nièce d'un de ses camarades de collége, d'un de ses confrères, et ce mariage avait encore resserré les liens d'amitié qui les unissaient dès l'enfance.

Le 19 février 1853, Bayard donnait un bal pour célébrer

l'anniversaire de la naissance de sa fille, et c'est presque dans l'éclat et la joie de cette fête, c'est au milieu de ses amis, qu'il tombe tout à coup frappé d'une atteinte mortelle! Tout Paris s'émut de cette fin terrible et soudaine. Les littérateurs, les artistes, les hommes politiques les plus considérables, entourèrent son cercueil; la foule qui l'avait suivi pendant sa vie, lui resta fidèle à sa mort et accompagna jusqu'à son tombeau, l'honnête homme qu'elle estimait et l'auteur qu'elle aimait!

Eugène SCRIBE
(de l'Académie française).

Paris, 1er juin 1855.

GUILLAUME ET MARIANNE,

DRAME EN UN ACTE, EN PROSE,

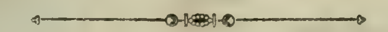
Représenté pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le second Théâtre-Français, le 25 novembre 1823.

Personnages:

GUILLAUME.
FABRICE.
PHILIPPE.
MARIANNE.

LA SCÈNE SE PASSE EN ALLEMAGNE, CHEZ GUILLAUME.

GUILLAUME ET MARIANNE



Le théâtre représente le cabinet de Guillaume, une porte à gauche, un bureau à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME, seul, assis.

Il faut que je renonce à ce travail... ma tête n'est pas libre... j'ai le cœur serré... une seule pensée m'occupe. (Il prend un papier sur son bureau.) Quel charme est donc attaché à cette lettre? Un écrit qu'Eugénie mourante a tracé, doit-il, après dix ans, me causer une émotion toujours nouvelle?... Ah! ce n'est pas Eugénie... c'est Marianne que j'y retrouve encore! (Il lit.) « Adieu, mon cher Frédéric. »... Frédéric! En changeant de pays il fallut changer de nom! (Il lit.) « Adieu; j'étais résignée « à mourir, mais je pense à ma fille, à vous, mon ami, et je « sens que j'aimerais encore la vie! Si je vous fus chère, « prenez soin de ma pauvre enfant... qu'elle soit heureuse!... « Marianne est le seul bien qui me reste, je vous la lègue. Vous « serez son protecteur, son frère !... » (Il se lève.) Son frère!... Que ce mot me fait de mal! Ah! lorsqu'elle me fut amenée, et que, répondant à mes caresses, elle me nomma son frère!... je ne pouvais prévoir que cette tendre pitié, cette amitié toute fraternelle, dût un jour!... Mais la jeunesse est venue la parer de tant de charmes!... son cœur pur et naïf m'a laissé voir tant de vertu!... Je menais une vie dissipée; aujourd'hui je ne puis quitter la maison qu'elle habite, et je chéris mes occupations qui me retiennent près d'elle!... Non, cette erreur ne peut durer longtemps encore... jamais je n'eus plus besoin des conseils d'un ami... mais mon secret!...

SCENE II.

PHILIPPE, GUILLAUME.

PHILIPPE.

Monsieur Guillaume... c'est moi.

GUILLAUME.

Ah ! Philippe... que me veux-tu ?

PHILIPPE.

Vous le savez, Monsieur, si j'entre dans votre cabinet, ce n'est que pour vous parler d'affaires... Voici le bordereau à signer...

GUILLAUME.

Donne... Tu es un homme exact et fidèle.

PHILIPPE.

Les commis sont curieux et bavards... Pour moi, depuis trente ans que je travaille dans des bureaux, je ne me suis jamais occupé que de ma caisse et de mes registres... Mes registres et ma caisse, je ne sors pas de là... Quoi ! Monsieur... que faites-vous donc ?...

GUILLAUME, distrait.

Moi... mais je... je signe.

PHILIPPE.

Eh ! vous savez bien que ce n'est pas ici !

GUILLAUME.

Oui... c'est vrai, tu as raison.

PHILIPPE.

A recommencer !... depuis huit jours je ne sais ce que vous avez, mais il faut tout refaire... ce n'est pas le moyen d'avancer !

GUILLAUME.

Allons ! mon pauvre Philippe, un peu d'indulgence !...

PHILIPPE.

Mais vous, Monsieur !... Ah ! voici les quatre-vingts ducats que monsieur Fabrice a envoyés ce matin.

GUILLAUME.

Quatre-vingts !... je ne lui en ai demandé que quarante.

PHILIPPE.

Quatre-vingts, Monsieur... je ne suis pas homme à vous en remettre plus que je n'en ai reçu... et pour plusieurs raisons.

GUILLAUME.

Fabrice... excellent ami !... Rendre ces quarante ducats à Fabrice... porter quarante ducats en compte... et quand on se présentera pour toucher, tu me préviendras.

PHILIPPE.

Oui, Monsieur... mais pourquoi recourir à votre ami, quand vous pourriez...

GUILLAUME.

Que veux-tu dire ?

PHILIPPE.

Je trouve dans vos registres un crédit de cent ducats payés au nom d'un monsieur Frédéric, pour je ne sais quelle famille...

GUILLAUME, un peu embarrassé.

Ah !... Frédéric...

PHILIPPE.

Un débiteur... il faut le poursuivre.

GUILLAUME, embarrassé.

Oui... je me rappelle... un jeune homme sans fortune.

PHILIPPE.

Sans fortune ! Je n'étais pas chez vous alors... Sans fortune On donne à ces gens-là, mais on ne leur prête jamais.

GUILLAUME.

Frédéric... est embarrassé... inquiet... Une aventure assez singulière !... Tiens, je pensais à lui lorsque tu es entré... Je veux savoir ce que tu ferais à ma place... et même à la sienne.

PHILIPPE.

Moi, Monsieur !

GUILLAUME.

Écoute. Un banquier... dont j'ignore le nom, faisait de brillantes affaires... mais ses folies le ruinèrent.

PHILIPPE.

Comme aujourd'hui... plus de dépenses que de recettes... On se jette dans les plaisirs... on donne le ton à la ville et à la cour... on a des maîtresses charmantes... des chevaux hors de prix... et pour sortir d'embarras...

GUILLAUME.

Il passa en Italie, où il mourut... Son épouse, qui l'avait rejoint, ne put lui survivre... Ah! Philippe, quelle âme céleste! Une femme douce, aimable...

PHILIPPE.

Oui, elles le sont toutes.

GUILLAUME.

A ses derniers moments, elle écrivit à ce jeune homme, qu'elle avait élevé et qu'elle aimait comme un fils... J'ai vu la lettre où Eugénie...

PHILIPPE.

Ah ! elle se nommait Eugénie.

GUILLAUME.

Oui... j'ai vu la lettre où elle recommande et lègue sa fille à Frédéric... Lui, pauvre, mais bon, actif, plein de courage... accepta ce legs sacré... et fit élever sous ses yeux cette jeune enfant, qu'il nomma sa sœur, et qui, s'ignorant elle-même, se croit encore près d'un frère...

PHILIPPE.

C'est singulier !... Et qu'est-ce que je puis faire à cela, moi?

GUILLAUME.

Il changea... de pays, je crois... et son travail leur suffit...

PHILIPPE.

Son travail... et votre argent...

GUILLAUME.

Oui... oui... l'argent que je lui prêtai... Aujourd'hui la jeune personne a seize ans...

PHILIPPE.

Eh bien ?...

GUILLAUME.

Frédéric...

PHILIPPE.

Il l'aime?...

GUILLAUME.

Je le crains... Mais lui... est-il aimé?...

PHILIPPE.

C'est ce que je ne puis pas vous dire.

GUILLAUME.

Peut-être n'a-t-il inspiré que de la reconnaissance?...

PHILIPPE.

Cela se pourrait bien.

GUILLAUME.

Ah! ce qu'il veut, avant tout, c'est que Ma... c'est que sa sœur adoptive soit heureuse! Et s'il l'épousait?...

PHILIPPE.

Qu'il l'épouse!

GUILLAUME.

Mais il est sans fortune, et plus tard... il peut lui offrir un sort plus heureux?...

PHILIPPE.

En ce cas, qu'il attende.

GUILLAUME.

Qu'il épouse! qu'il attende!

PHILIPPE.

Que diable me demandez-vous là? S'il s'agissait d'une opération de bourse ou de commerce, à la bonne heure! mais de l'amour! je vous demande un peu si c'est de ma compétence?... Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, c'est que vos cent ducats sont placés à perte... Mais vous m'avez fait oublier mon bordereau. (Il va pour sortir.)

GUILLAUME, à part.

Oui... oui... quelques mois encore... plus de dettes, plus d'inquiétudes.

PHILIPPE, revenant.

Ah ! Monsieur, je vais envoyer chez M. Fabrice, pour une commission de votre sœur...

GUILLAUME.

De ma sœur !... J'attends Fabrice...

PHILIPPE.

Vous l'attendez !... Bon, je n'enverrai personne... mais il faut prévenir votre sœur. (Il sort.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, seul.

Ma sœur ! ma sœur !... ils n'ont tous que ce mot à la bouche !... Eh ! ne l'ai-je pas voulu ainsi ? ne leur ai-je pas dit à tous : voici ma sœur !... Ah ! s'ils voyaient mon trouble !... Pour Philippe !... il ne lui viendra point à l'esprit que je puisse être ce Frédéric... Mais lorsque Fabrice est ici... je lui parle d'Eugénie, de ses charmes, de sa bonté... S'il savait que c'est d'une autre que je suis occupé !... et Marianne... Marianne !... Ah !... quand mon secret pourra-t-il m'échapper !... quand pourrai-je lui dire : Non, je ne suis pas ton frère... mais que je sois ton époux !

SCÈNE IV.

MARIANNE, GUILLAUME.

MARIANNE.

Tu es seul... Bonjour, mon frère !

GUILLAUME.

Bonjour, Marianne.

MARIANNE.

Marianne ! encore ! qu'as-tu donc aujourd'hui ?

GUILLAUME.

Moi ! je n'ai rien.

MARIANNE.

C'est lorsque tu es triste et rêveur que tu m'appelles ainsi... dis-moi donc : Ma sœur !

GUILLAUME.

Eh bien ! oui... oui... ma sœur.

MARIANNE.

A la bonne heure !... Tu as eu du monde toute la matinée... et il me tardait de savoir de tes nouvelles.

GUILLAUME.

Tu vois... je travaille... Va, retourne...

MARIANNE.

Déjà !... encore un moment, je t'en prie !... quand je reste longtemps sans te voir, je deviens triste aussi !... mais dès que je suis près de toi mon chagrin se dissipe... je me trouve heureuse !... tu ne m'as pas encore embrassée ce matin...

GUILLAUME, la repoussant doucement.

Ah ! puisque tu t'obstines à me déranger... je ne t'embrasserai pas.

MARIANNE.

Et moi... je ne m'en irai pas... Voilà bien comme sont tous ces frères !... il ne veut pas m'embrasser !..

GUILLAUME.

Que tu es folle !

MARIANNE.

N'est-ce pas?... Dis-moi, Philippe est-il rentré ? Fabrice doit m'envoyer sa nouvelle chanson...

GUILLAUME.

Tu apprends bien volontiers ce qui vient de lui.

MARIANNE.

C'est encore pour toi !... tiens, lorsque le soir tu es triste... le front appuyé sur ta main... tu rêves... je ne sais à quoi... alors, je choisis une chanson ; celle que tu aimes le mieux est aussi celle que je préfère : à peine l'ai-je commencée... tu lèves les yeux... tu me regardes en souriant... plus de chagrin ! oh ! je l'ai bien remarqué.

GUILLAUME.

Ah! tu as remarqué cela!..

MARIANNE.

Sans doute... et comment ne pas remarquer ce qui te fait plaisir? d'ailleurs c'est bien naturel... tu éprouves une douce joie près de ta sœur... comme moi près de mon cher Guillaume!... quand tu me parles... je t'écoute avec ravissement!...

GUILLAUME, très-ému.

Allons! allons!... (Il s'éloigne.)

MARIANNE.

Je ne perds pas une parole... et quelquefois tu finis... tu me quittes... tu es déjà loin... que je crois t'entendre encore... ta voix est là!... ta sœur... oui, ta chère Marianne!... eh bien!... Où donc es-tu, Guillaume?

SCÈNE V.

PHILIPPE, FABRICE, MARIANNE, GUILLAUME.

FABRICE.

Bien! bien!... Je verrai... nous compterons...

PHILIPPE.

Prenez toujours vos quarante ducats.

FABRICE.

Entre amis....

PHILIPPE.

Entre amis... entre amis! c'est fort bon... mais il faut que mes livres soient en règle. (Il sort.)

SCÈNE VI.

FABRICE, MARIANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME, souriant.

Philippe a raison.

FABRICE.

Le vieil entêté! Bonjour, mon ami... Mademoiselle!...

MARIANNE.

Ah! monsieur Fabrice, vous arrivez fort à propos !

FABRICE, très-gaiement.

Allons, qu'est-ce encore ? toujours en querelle !

GUILLAUME.

Cette petite folle s'amuse à me tourmenter.

FABRICE, souriant.

A te tourmenter !

MARIANNE.

Voyez... depuis quelque temps il n'est plus aimable avec moi... et cependant je l'aime toujours !... (Prenant le papier que tient Fabrice.) Ah ! c'est la chanson que vous m'avez promise... monsieur Fabrice; rendez-lui donc sa gaieté !

FABRICE.

C'est à vous, Marianne... sa sœur, son amie...

MARIANNE.

Vous, monsieur Fabrice, vous êtes seul... vous sentez mieux son bonheur que lui !

FABRICE.

Oui, et je crois même que j'en suis jaloux !... seul, toujours seul !... mes idées ne sont plus les mêmes... moi qui avais fait vœu de vivre dans le célibat...

MARIANNE, vivement.

Vous allez vous marier !

FABRICE.

Peut-être !...

GUILLAUME.

Toi, Fabrice?

FABRICE.

Pourquoi non ? j'ai de la fortune... je suis jeune, gai, sensible ; vous me trouvez aimable !... Je le sais, j'ai été fou... je me suis longtemps égaré dans le monde... Quand mon cher Guillaume vint habiter cette ville, il était lancé dans les plaisirs... je ne valais pas mieux que lui... aujourd'hui, il est sage, rangé, je veux encore marcher sur ses traces... et je serai un bon, un excellent mari !... qu'en pensez-vous?

MARIANNE.

Certainement, monsieur Fabrice.

FABRICE, à Guillaume.

Tu ne dis rien... tu n'approuves pas...

GUILLAUME, très-ému.

Si fait... je t'approuve... tu peux trouver une femme bonne, aimable... il faut l'épouser!... une compagne... une famille... ah ! crois-moi, le bonheur n'est que là !

MARIANNE, le regardant avec inquiétude.

Mon Dieu !... on dirait qu'il est seul... malheureux !... oui, monsieur Fabrice, mariez-vous... prenez une épouse... puisque vous n'avez pas de sœur !... (Très-gaiement.) Adieu, adieu, je vais apprendre ma chanson !...

FABRICE, à part.

Elle est charmante !... il faut que je m'explique !...

GUILLAUME, à part.

Aimable enfant !

SCÈNE VII.

FABRICE, GUILLAUME.

FABRICE.

Tu as beau dire... mon projet de mariage ne te sourit pas.

GUILLAUME.

Pourquoi ?... il ne peut être que brillant, avec ta fortune...

FABRICE, souriant.

Bon ! ma fortune !

GUILLAUME.

Et je t'en félicite.

FABRICE.

Oh ! tu vois tout cela... en philosophe... ton cœur est calme, et te parler de mariage...

GUILLAUME, vivement.

Encore !... te fais-tu un plaisir de me contrarier ?... Tu veux

te marier, eh bien! je t'en fais mon compliment... mais laissons cela, je t'en supplie.

FABRICE.

Mon Dieu! sais-tu, mon cher Guillaume, que ta sœur n'a pas tort de se plaindre de toi?... et je n'oserais aujourd'hui t'ouvrir mon cœur... si j'avais quelque secret à te confier.

GUILLAUME.

Mon ami, ce n'est rien, te dis-je : un peu d'émotion...

FABRICE.

Je le vois, notre conversation d'hier... Cette Eugénie...

GUILLAUME.

En effet... elle a réveillé de si doux souvenirs!...

FABRICE.

Je le crois : quand tu parles de cette Eugénie... c'est avec une expression!... on dirait qu'elle est encore là pour t'entendre et pour t'aimer!...

GUILLAUME.

Oui, oui... je la revois...

FABRICE.

Moi-même en te quittant, j'avais les yeux pleins de larmes.

GUILLAUME, vivement d'abord.

Et tu ne sais pas!... une âme si belle!

FABRICE.

Allons, te voilà dans un de tes jours de mélancolie... que diable! elle n'est plus... et après dix ans... oh! je suis fidèle aussi, moi, très-fidèle! mais dix ans!... Dieu m'en garde!

GUILLAUME.

Ah! Fabrice!... comment oublier ce dernier adieu!... ce dernier présent!... Si j'ai quelques moments heureux... de douces espérances... c'est à elle... à elle seule que je les dois.

FABRICE.

Je suis toujours surpris qu'avec tant d'amour tu ne l'aies pas épousée...

GUILLAUME, avec embarras.

Elle ne revint point en Allemagne... D'ailleurs, pauvre comme elle... quel sort pouvais-je lui offrir ?

FABRICE.

Oui, je conçois... aujourd'hui du moins... si elle vivait encore!

GUILLAUME.

Aujourd'hui... pourrais-je davantage ?...

FABRICE.

Peut-être... Ecoute, laissons là tous ces tristes souvenirs... J'ai une proposition à te faire.

GUILLAUME.

A moi ?...

FABRICE.

Oui... n'oublie pas que c'est le meilleur de tes amis qui te parle... Guillaume, dans la situation où tu te trouves, que veux-tu faire? que peux-tu espérer? Le cercle de tes affaires est trop étroit... je t'ai offert des fonds... tu les as refusés... Eh bien! ce n'est plus ton ami qui t'ouvre sa caisse... c'est ton associé!

GUILLAUME.

Comment?

FABRICE.

Mon oisiveté me pèse... j'ai besoin de m'occuper... le haut commerce peut seul me convenir... de grandes affaires!... Je puis avec mes capitaux établir de belles relations... mais seul, sans expérience, il me faut un ami, un guide, un associé enfin... et j'ai jeté les yeux sur toi...

GUILLAUME.

Fabrice!... y penses-tu ? Sans autre ressource que mon travail, mon activité...

FABRICE.

Excellente mise de fonds ! Je ne fais rien pour toi, mon ami ; c'est Guillaume qui m'oblige... qui me rend à mon pays... à moi!... Je suis franc... je serai docile... tu me dirigeras... Nos affaires prospèrent entre tes mains et tu fais ta fortune en m'enrichissant moi-même!... Tu me connais...

GUILLAUME, avec émotion.

Mon cher Fabrice... je suis touché... Je verrai... mais... si tu te maries...

FABRICE.

Accepte d'abord...

GUILLAUME.

Et moi-même... peut-être !...

FABRICE.

Toi-même... vraiment ?... Eh bien ! en serons-nous moins unis ?... Oui, tu te marieras aussi... mais toujours triste, toujours gêné... quel choix pourrais-tu faire ?... Il faut rendre sa femme heureuse...

GUILLAUME, très-ému.

Oui... oui...

FABRICE.

Aujourd'hui tes espérances s'étendent... tu peux trouver un riche mariage... ou même assurer le bonheur d'une autre Eugénie !...

GUILLAUME.

Son bonheur !... Eugénie !... Ah !... si tu savais quel trouble tu as jeté dans mon cœur !

SCÈNE VIII.

FABRICE, MARIANNE, GUILLAUME, ET ENSUITE PHILIPPE.

MARIANNE.

Mon frère, on te demande au bureau... Eh bien ! qu'as-tu encore ?... Ces regards...

FABRICE.

Quel trouble en effet !...

GUILLAUME.

Ah ! Marianne... Fabrice, qu'il est doux d'être aimé ainsi !..

PHILIPPE, paraissant.

Eh bien ! Monsieur !... on attend.

GUILLAUME.

J'y vais, j'y vais... Ah! j'ai besoin de vous quitter un instant... je suis à vous ; et bientôt... adieu, Marianne...

MARIANNE, le regardant sortir.

Adieu, Guillaume !

GUILLAUME.

Adieu !

(Philippe le suit.)

SCÈNE IX.

FABRICE, MARIANNE.

FABRICE, à part.

La voici!... je ne puis tarder plus longtemps... je veux obtenir son aveu... et si son cœur est pour moi, je suis sûr du cœur de son frère!...

MARIANNE, regardant toujours.

Jamais il n'eut un regard si doux !

FABRICE.

Notre cher Guillaume est plus tranquille...

MARIANNE.

Il nous quitte... Encore des affaires !...

FABRICE.

Pour un instant...

MARIANNE.

Je voudrais être toujours auprès de lui.

FABRICE.

Et s'il fallait vous séparer?...

MARIANNE.

Nous!... cela ne se peut pas, monsieur Fabrice.

FABRICE.

Ne peut-il arriver... quelque circonstance... quelque changement... un mariage... Ce mot-là vous attriste ?

MARIANNE, très-émue.

Est-ce que Guillaume?...

FABRICE.

Je ne dis pas cela.

MARIANNE, gaiement.

Non!... Oh! en ce cas, monsieur Fabrice!

FABRICE.

Mais ne peut-il pas se faire que vous-même...

MARIANNE.

Moi!...

FABRICE.

N'y avez-vous jamais pensé?

MARIANNE.

Quelquefois... mais une idée... voilà tout. Quitter mon frère me serait insupportable... impossible.

FABRICE.

Si vous habitiez ensemble... dans la même ville?

MARIANNE.

Jamais, jamais! qui aurait soin de lui?... Et moi, je ne le verrais plus à chaque instant du jour... quand il est ici, je cherche un prétexte pour venir le déranger, je fais mille folies pour le distraire; il a l'air de se fâcher, mais il est bien aise de me voir près de lui. S'il est rêveur, je sais qu'il s'occupe de moi. son premier regard me le dit... et je suis heureuse... Souvent aussi nous causons de notre mère, il pleure, je me jette dans ses bras, et nous sommes consolés.

FABRICE.

Marianne!... mais votre frère, votre cher Guillaume pourrait demeurer avec vous... Si votre mari l'aimait... en était aimé... ne pourriez-vous pas tous trois composer un ménage plus heureux encore?

MARIANNE.

C'est ce que je me dis quelquefois... mais je sens bien que cela ne peut pas être... car où trouver un mari qui consente à

ne pas être aimé plus que mon frère?... Vous voyez que cela n'irait pas!..

FABRICE.

Insensiblement, le mari aurait tout cet amour.

MARIANNE.

Vous croyez?.. Non, non... et puis une difficulté... ce sont vos caprices, Messieurs... Oh! vous en avez beaucoup!.. Guillaume a les siens; ils ne m'offensent pas... je m'en amuse quelquefois... mais d'un autre... ce serait différent...

FABRICE.

S'il se trouvait un homme qui ne voulût que vous plaire et vous aimer!..

MARIANNE.

Qui le voulût toujours?..

FABRICE.

Oui... toujours...

MARIANNE.

Il ne se trouvera pas.

FABRICE.

Il est devant vous!

MARIANNE.

Fabrice!..

FABRICE.

Oui, c'est moi!.. Je vous aime, je vous offre ma main... C'est un secret que mon cœur a retenu bien longtemps... vous deviez le deviner, peut-être... mais aussi modeste que belle!.. Marianne, ce n'est point un étourdi qui vous parle... je vous connais... je vous ai choisie!... Voulez-vous être à moi?... Je suis l'ami de Guillaume... Ouvrez-moi votre cœur... un mot, Marianne!

MARIANNE.

Fabrice... laissez-moi le temps... votre aveu ne m'a point déplu.

FABRICE.

Ah! ne rejetez pas mon amour!... je serai le frère de votre frère... nous veillerons ensemble à ce qu'il soit toujours heureux... ma fortune devient la sienne... Parlez, il consentira... Marianne, je ne voudrais pas le tromper!

MARIANNE

consentira, Fabrice ?

FABRICE.

Un mot seulement... puis-je espérer ?...

MARIANNE.

Eh bien!... parlez à mon frère... et s'il consent... Adieu, Fabrice. (Elle sort.)

SCÈNE X.

FABRICE, seul.

Elle est à moi!... je suis aimé... moins que son frère, peut-être... mais une fois son mari, que ne puis-je espérer d'un cœur si pur et si tendre... les mêmes soins, le même empressement... et bientôt plus d'amour encore!... Guillaume viendra demeurer avec nous... oui... seul avec ses souvenirs et ses secrets, il deviendrait fou... Mais il faut lui dire... Je ne sais pourquoi je suis plus timide avec lui... j'ose à peine...

SCÈNE XI.

GUILLAUME, FABRICE.

GUILLAUME.

Pardon! je suis à toi... un tour dans mes bureaux m'a rendu un peu de calme... et j'en avais besoin! Marianne t'a laissé?...

FABRICE.

Oui... je le vois... ma proposition te plaît, tu l'acceptes... Nous demeurerons ensemble... tu quitteras cette maison pour habiter la mienne.

GUILLAUME.

Mon ami, mon cher Fabrice... je suis touché de tes offres... tu m'as séduit d'abord... mais j'ai réfléchi... laissons les choses comme elles sont.

FABRICE.

Comment! y penses-tu?

GUILLAUME.

D'ailleurs, loger avec toi, je ne puis...

FABRICE.

Pourquoi?

GUILLAUME.

Je te l'ai dit... tu veux te marier... moi-même j'ai des projets...

FABRICE.

En vérité?..

GUILLAUME, souriant.

Et dans tous les cas, ma sœur...

FABRICE, de même.

Ta sœur... n'est-ce que cette raison?

GUILLAUME, de même.

Mais, il me semble qu'elle devrait suffire...

FABRICE.

Bah!

GUILLAUME.

Sans doute.

FABRICE.

Elle est bien jolie... bien aimable, ta sœur...

GUILLAUME.

Charmante!

FABRICE.

Guillaume?

GUILLAUME.

Que veux-tu dire?

FABRICE.

Tiens... parlons sérieusement... j'aime Marianne, donne-la-moi pour femme!

GUILLAUME, avec violence.

Fabrice!

FABRICE.

Je le vois, tu ne t'attendais pas à cette déclaration... Mon amour cependant ne doit ni te surprendre, ni te déplaire... accueilli par toi, admis tous les jours près de ta sœur, pouvais-je admirer tant de grâce, tant de vertu... et conserver ma liberté?...

Allons, allons, tu ne le penses pas, tu as meilleure opinion du cœur de ton ami !...

GUILLAUME.

Malheureux !... je ne sais où j'en suis !...

FABRICE.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? Ne faut-il pas qu'elle se marie ? et ne dois-tu pas me préférer à tout autre, moi, ton cher Fabrice ?... Je ne te parle pas de ma fortune... tu me connais... peut-elle trouver un plus beau parti ?... Elle est jolie, je ne suis pas mal... elle est bonne, je suis le meilleur homme du monde... nous ferons un couple charmant !... Mais réponds-moi donc.

GUILLAUME.

Tu ne sais pas ce que tu veux !...

FABRICE.

Bon ! j'y suis !... Tu t'imagines que je vais t'enlever cette sœur bien-aimée, te laisser seul... rassure-toi, tu resteras avec nous, toujours... c'est convenu !

GUILLAUME, le regardant avec un sourire.

Convenu...

FABRICE.

Sans doute.

GUILLAUME.

Elle sait...

FABRICE.

Elle sait tout. Je n'osais pas avouer mon amour... mais enfin j'ai parlé ; et, te le dirai-je ?... je suis aimé... Oh ! mon Dieu ! oui... après son cher Guillaume, c'est moi qu'elle aime le mieux... Conçois-tu mon bonheur ?... moi ton frère, son mari ! ah ! je ne me contiens pas de joie !..

GUILLAUME.

Ils s'aiment !...

FABRICE.

Il faut qu'elle soit heureuse... elle le sera. N'était-ce pas le vœu de votre mère... n'est-ce pas le tien ?...

GUILLAUME.

Heureuse !... Oui... heureuse... et moi !... moi !... les cruels !...

FABRICE.

Laisse là cet air sombre, je t'en supplie... notre sort ne dépend plus que de toi... Elle m'a laissé en sortant un regard si tendre!... Consens, j'ai sa parole.

GUILLAUME, d'une voix étouffée.

Jamais! jamais!

FABRICE.

Je ne te comprends pas!... ce trouble... Guillaume! tu m'effrayes!...

GUILLAUME.

Va... je prévoyais... je sentais que tant de bonheur n'était pas fait pour moi!... le piége était sous mes pas!... En arrivant ici, j'ai fermé ma porte à tout le monde... Fabrice... Fabrice seul... Pourquoi l'ai-je reçu? fallait-il croire à son amitié?... Les soupçons me semblaient injurieux... j'étais sans crainte... son dévouement m'avait séduit... Quand son amour se cachait sous tant d'indifférence, mon cœur aimait à s'épancher dans le sien!... et Marianne... Marianne aussi!

FABRICE.

Ah! cesse de m'outrager!... Oui, j'aime ta sœur... j'ai son aveu... je puis faire son bonheur et le tien... et quand pour l'enchaîner à tes côtés, tu nous défends d'espérer... j'ai droit peut-être...

GUILLAUME, avec explosion.

De m'arracher le bien... le seul bien qui me reste! Et moi aussi j'ai reçu des droits... j'allais parler... j'allais les perdre... mais je les garderai... malgré vous!... Tu veux faire mon bonheur! eh! qui te l'a demandé?... J'étais tranquille... l'espérance me souriait... quelques mois encore! Je me croyais aimé seul... cet avenir était si beau! mais un autre... Non, cela ne peut pas être... Ah! je sens qu'un tel effort est au-dessus de mon courage!...

FABRICE.

Que dis-tu?

GUILLAUME, avec force.

Non!... Marianne elle-même serait à mes genoux... ses larmes... sa voix si douce... rien, rien!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, pâle, tremblante.

Mon frère !... mon frère !...

FABRICE.

Guillaume !...

GUILLAUME.

Marianne... Fabrice !... jamais... laissez-moi !... laissez-moi !

(Il sort dans le plus grand trouble.)

SCÈNE XIII.

FABRICE, MARIANNE.

MARIANNE.

Mon frère !

FABRICE.

En vérité... je ne puis concevoir... il m'écoutait avec calme... et tout à coup... non, ce n'est pas ma déclaration !... Marianne, Guillaume a quelque chagrin...

MARIANNE.

Oui... il souffre... je le sens ! mais sa sœur souffre-t-elle moins que lui ?...

FABRICE.

Des espérances trompées sans doute... Il me parlait d'un projet de mariage.

MARIANNE.

De mariage !... lui !... non... non...

SCÈNE XIV.

FABRICE, MARIANNE, PHILIPPE.

FABRICE.

Ah ! Philippe...

MARIANNE.

Que fait mon frère ?

PHILIPPE.

Votre frère!... votre frère a perdu l'esprit assurément!... il vient d'entrer dans mon bureau, pâle, défait, agité; il se promenait vivement, je lui ai adressé vingt questions... point de réponse... Tout à coup il a parcouru un écrit... peu à peu il s'est apaisé. Il paraît plus calme à présent... mais il cherche dans ma caisse, dans mes registres... que sais-je? il parle de vous...

MARIANNE.

De moi?

PHILIPPE.

De monsieur Fabrice! il a des secrets... de l'amour peut-être... un négociant! sa maison est perdue!

FABRICE.

Mais enfin?...

PHILIPPE.

Mais enfin, les affaires avant tout! Du repos, des plaisirs, passe encore! mais des passions! a-t-il le temps d'en avoir? il ne faut pas perdre la tête avant d'avoir fait sa fortune.

MARIANNE.

Qui t'a dit?...

PHILIPPE.

Eh mais! pourquoi cette agitation, ce trouble, ces larmes? pourquoi veut-il être seul? Bien! vous aussi, vous pleurez!

MARIANNE.

Seul!... seul!... Ah Fabrice, qu'avons-nous fait?...

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

FABRICE, PHILIPPE.

FABRICE.

Je veux le revoir! il faut qu'il s'explique!

PHILIPPE.

Tout le monde ici est triste, abattu... ah! que ce soit de l'a-

mour ou de la folie... peu m'importe!... qu'on me laisse à mes chiffres et à mon bureau...

FABRICE.

Je lui offre ma fortune et ma maison, je veux être son associé, l'époux de sa sœur...

PHILIPPE.

Vous, Monsieur!

FABRICE.

Comme il m'a traité!

PHILIPPE.

Vous, son associé, son frère... Allons, s'il est fou, ce ne peut être que de joie! J'entends... le voici!

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, GUILLAUME, FABRICE.

Guillaume rentre abattu et rêveur.

PHILIPPE, après un moment de silence.

Eh bien! Monsieur, vous êtes plus calme, plus tranquille....

FABRICE.

Guillaume, tu ne crois plus à mon amitié!

GUILLAUME, sortant de sa rêverie.

Ah! Philippe... C'est toi, Fabrice!...

FABRICE.

Cruel! avais-je mérité ces reproches, ces soupçons...

GUILLAUME, avec un désespoir concentré.

Non... non... je n'ai pas été maître de moi!... mais la raison m'a rendu tout mon courage... Que j'étais injuste!... De quoi es-tu coupable?

PHILIPPE.

Ma foi, Monsieur, un homme riche, jeune, charmant, qui vous aime, qui adore votre sœur...

GUILLAUME.

Bien!... bien!... c'est assez

PHILIPPE.

Et que votre sœur...

GUILLAUME, vivement.

Philippe !

FABRICE.

Ton cœur se révolte à l'idée d'une séparation, mais...

GUILLAUME, froidement.

Eh! qu'importe pour elle !... Tout cela devait finir par son bonheur, et il y a de ton côté tant d'avantages ! Elle est libre, mes bienfaits ne sont pas des chaînes, et je ferai en sorte que la reconnaissance ne trouble pas votre félicité... Plus tard...

FABRICE.

Que veux-tu dire ?

GUILLAUME, de même.

Fabrice, tu demandes sa main ?

FABRICE.

Sans doute.

GUILLAUME.

Tu es aimé?

FABRICE.

Je le crois.

GUILLAUME.

Elle consent?

FABRICE.

Je t'ai dit...

GUILLAUME.

Elle consent... Eh bien!... eh bien!... tu seras son époux, Fabrice ! Marianne est à toi !...

FABRICE.

Tu ne nous quittes plus !

GUILLAUME.

Moi, peut-être... Écoute, ton amitié est sincère... tes services étaient désintéressés... je le crois... mais... Ce soir, Philippe, tu verras Fabrice... Va, laisse-moi ! (Fabrice revient, il lui saisit la main.) Tu me pardonnes, n'est-ce pas? Adieu, Fabrice, adieu !

FABRICE.

Mon frère ! nous serons tous heureux ! (Il sort.)

SCÈNE XVII.

PHILIPPE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Va, tu emportes avec toi toute ma félicité ! le charme de mes souvenirs... Ces rêves si doux de l'espérance !...

PHILIPPE.

Eh bien ! Monsieur, vous allez reprendre votre sang-froid et votre gaieté !

GUILLAUME.

Elle veut, elle consent !... Plus tard elle saura à quel point je l'aimais !

PHILIPPE.

Quel mariage !... C'est la plus belle opération que vous ayez faite de votre vie

GUILLAUME.

Philippe, que tout soit en ordre, ma caisse, mes livres, mes comptes... je verrai... Tu resteras ici, toi...

PHILIPPE.

Vous, Monsieur...

GUILLAUME.

Oh ! moi... un voyage peut-être... quelques mois d'absence... (A part.) Je ne verrai pas son bonheur !

PHILIPPE.

Allons ! qu'avez-vous encore ! Si c'est de l'amour, tant pis, Monsieur : un négociant doit avoir l'esprit et le cœur libres... Qu'est-ce que c'est que vos projets de voyage?...

GUILLAUME.

Il le faut... Cette nuit même... Philippe, ce Frédéric dont tu me parlais... cette pauvre famille... (Il se reprend et avec calme.) Mais va, je te rejoins dans un instant... rassure-toi, je suis tranquille...

PHILIPPE.

Monsieur... ?

GUILLAUME, avec impatience.

Va, te dis-je!... Veux-tu me tourmenter aussi?...

PHILIPPE, s'éloignant avec inquiétude.

Frédéric!...

SCÈNE XVIII.

GUILLAUME, seul.

Oui... c'en est fait... je partirai... seul, malheureux, j'irai loin d'elle l'oublier ou mourir!... Mourir! car je sens là que je ne puis cesser de l'adorer! Marianne!... Ah! qu'elle soit heureuse! je devais ce sacrifice à Eugénie : je suis content de moi!

SCÈNE XIX.

MARIANNE, GUILLAUME.

(Marianne rentre par la porte à gauche.)

MARIANNE, qui s'est approchée doucement.

Mon frère!...

GUILLAUME.

Ah!

MARIANNE.

Mon cher frère, il faut que tu me pardonnes, je t'en supplie!

GUILLAUME, se contraignant à peine.

Qu'est-ce? qu'as-tu, Marianne?

MARIANNE.

Tu es fâché, je le pensais bien... J'ai eu tort, mais tu es si bon!

GUILLAUME.

Moi, fâché... et pourquoi?

MARIANNE.

Je voudrais pouvoir te raconter tout ce qui s'est passé... mais je suis troublée!... Tu sais... Fabrice veut m'épouser...

GUILLAUME.

Il me l'a dit.

MARIANNE.

Et je...

GUILLAUME.

Et... tu consens.

MARIANNE.

Moi, Guillaume !

GUILLAUME.

Fabrice a de belles qualités.

MARIANNE.

Oui... mais...

GUILLAUME.

Tu seras heureuse avec lui.

MARIANNE.

Le crois-tu, mon frère ?

GUILLAUME.

Sans doute... il est aimé...

MARIANNE.

Aimé !... oh ! peut-être parce qu'il est ton ami, parce qu'il me parle souvent de toi, voilà tout... mais je n'aime que toi !

GUILLAUME.

Il sera ton époux.

MARIANNE.

Non, non, jamais je ne l'épouserai !...

GUILLAUME, dans le plus grand trouble.

Marianne !...

MARIANNE.

Non, je ne puis l'épouser !... Eh bien ! qu'as-tu donc? tu détournes les yeux... tu ne m'entends plus.

GUILLAUME, de même.

Écoute... écoute-moi... (Elle s'éloigne, il la rassure.) Marianne, tu vois... je suis calme .. Rappelle-toi donc que tu as promis ?

MARIANNE.

Moi !... quand tu es sorti, il m'a parlé de son amour... de ton amitié pour lui... de notre bonheur... que sais-je ?... j'ai

cru que cela se pouvait, je lui ai dit de te voir... Mais si tu savais ce qui s'est passé en moi!... Lorsqu'il t'a dit que je l'aimais, tu n'as pas dû le croire, non!... Écoute, tu verras Fabrice... tu lui feras entendre qu'avec toute l'amitié que j'ai pour toi, je ne puis être à lui!...

GUILLAUME.

Quoi! tu refuses sa fortune... ce bonheur?

MARIANNE.

Sa fortune! la nôtre nous suffit... Le bonheur! il n'est que près de toi!... Tu n'es plus fâché... Nous serons avec lui comme par le passé... nous ne nous quitterons jamais... jamais!

GUILLAUME.

Non... jamais!... (A part.) Allons! allons, cela ne peut rester ainsi!

MARIANNE.

Je ne me marierai pas... Près de nous habitent un frère et une sœur... ils sont vieux... ils ne se sont jamais quittés... (Riant.) Je m'amuse quelquefois à penser que nous pouvons vieillir ensemble, comme eux!

GUILLAUME.

Comme eux! Marianne...

MARIANNE.

Toi, tu as des projets... tu veux te marier, peut-être... mais si tu es heureux!... Ah! Guillaume, on ne t'aimera jamais comme je t'aime!

GUILLAUME.

Arrête!... mon cœur n'était pas préparé à tant de félicité.

MARIANNE.

Tiens... je t'appelle toujours mon frère... je te gronde si tu ne m'appelles pas ta sœur... quelquefois pourtant ces noms-là me chagrinent... Je suis bien folle!... Hier encore je lisais un roman... Un roman! tu vas te moquer de moi!... A la fin il se trouve que deux personnes qui s'aiment sont frère et sœur... Eh bien! j'ai pleuré de dépit! (Fabrice entre.)

GUILLAUME.

Marianne... ma chère Marianne

MARIANNE.

Guillaume!... Non.... je ne puis te quitter!...

SCÈNE XX.

MARIANNE, GUILLAUME, FABRICE, ensuite PHILIPPE.

MARIANNE.

Ah! Fabrice, venez, venez... je ne puis me taire plus longtemps... je ne vous ai rien promis! je ne vous épouserai jamais!...

FABRICE.

Quoi! Marianne!... (A Guillaume.) Je savais bien que lorsque tu aurais parlé...

GUILLAUME.

Moi!... non, je n'ai rien demandé... rien ordonné... C'est elle...

MARIANNE.

Oui, c'est moi qui suis venue trouver mon frère... je lui ai déclaré que jamais je ne vivrai pour un autre que lui... Soyez notre ami, Fabrice!

FABRICE.

Cruel! n'avais-tu pas?...

GUILLAUME.

Ah! tu ne sais pas ce que j'allais te sacrifier!... mais je l'aimais assez... Apprends donc... Ah! Marianne! je n'osais le dévoiler ce secret... Tout à l'heure encore je doutais de mon bonheur... J'en ai été cruellement puni... C'en est fait!... mon cœur est trop plein... Il faut qu'il s'épanche dans le vôtre...

MARIANNE, inquiète.

Quoi? qu'y a-t-il, mon frère

(Philippe entre et reste dans le fond.)

GUILLAUME.

Vois, Fabrice, vois si je suis aimé!... Eh bien!... je t'ai parlé d'Eugénie... de cette femme dont le souvenir me fut toujours cher...

MARIANNE.

Notre mère!...

FABRICE.

Que dites-vous?

GUILLAUME.

Ta mère!... oui, oui... ta mère... mais elle n'était pas la mienne!...

MARIANNE.

Guillaume!

FABRICE.

Ciel!

GUILLAUME.

Marianne, tu n'es pas ma sœur!

MARIANNE, jetant un cri, et dans les bras de Guillaume.

Ah!

PHILIPPE.

Frédéric!...

GUILLAUME.

Reviens!... reviens à toi!... Oui, c'est moi, oui, Philippe, c'est moi qui l'élevai; moi, l'ami de sa famille... Eh bien! Fabrice, conçois-tu mon amour... mes espérances?... conçois-tu tout le mal que tu m'as fait?

MARIANNE.

Et toi... toi... qui es-tu donc?...

GUILLAUME.

Ton amant... ton époux... si tu ne le dédaignes pas!...

MARIANNE.

Toi!... est-il possible!...

FABRICE.

Ah! pardonne, pardonne!... je ne pouvais prévoir ce qui m'arrive... mais je t'aime trop pour être jaloux!... Guillaume, Marianne, soyez heureux!... et moi, votre ami... toujours votre ami!

GUILLAUME, lui tendant les bras.

Fabrice !... Mon pauvre Philippe !...

PHILIPPE.

Oh ! les secrets sont en sûreté avec moi !... je ne les devine pas.

MARIANNE.

Guillaume... Guillaume... je ne suis pas ta sœur !

GUILLAUME.

Ma bien-aimée... ma femme !...

MARIANNE.

Non, ce n'est pas possible.

FABRICE.

Marianne, voici votre époux ; et moi je vous rends un frère. (A Guillaume.) Oui, je serai votre frère... n'est-il pas vrai ?... Entre nous, désormais plus de secrets... plus de chagrins !...

PHILIPPE.

Et plus de bordereaux à recommencer.

FIN DE GUILLAUME ET MARIANNE.

MOLIÈRE AU THÉATRE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS LIBRES,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le second Théâtre-Français, le 15 janvier 1824.

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE.

En société avec M. Romieu.

Personnages :

MOLIÈRE.	BARON, âgé de seize ans.		
BOILEAU.	LULLI.		
CHAPELLE.	BRÉCOURT	Comédiens.	
LA THORILLIÈRE, comédien.	Mlle DE BRIE		
LUCILE, sa fille.	COMÉDIENS.		

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MOLIÈRE.

MOLIÈRE AU THÉATRE



Au lever du rideau, le théâtre est en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA THORILLIÈRE, LUCILE.

LA THORILLIÈRE. (Il arrête Lucile, qui paraît fort inquiète pendant toute la scène.)

Bon! j'arrive et tu sors!

LUCILE.

Mais, mon père...

LA THORILLIÈRE.

Demeure.

Que fais-tu donc ici?

LUCILE.

Je viens étudier.

LA THORILLIÈRE.

Et quel rôle?

LUCILE.

Psyché.

LA THORILLIÈRE.

Toujours, à la même heure,
Je te retrouve seule, au théâtre, au foyer...
Et ton rôle n'avance guère.
Lorsque nous répétons, ma chère,
Ce rôle trop peu su nous fait pester, crier...
Quelque secret que je ne puis comprendre,
Te le fait sans doute oublier...
S'il ne t'empêche de l'apprendre.

LUCILE.

Mon Dieu! c'est singulier... j'apprends.

LA THORILLIÈRE.

Oui, mais je croi
Qu'on peut justifier ta mémoire infidèle.
Tiens, on m'a dit une nouvelle
Qui te surprendra moins que moi...
Baron est à Paris... Tu le sais...

LUCILE.

Oui, mon père.

LA THORILLIÈRE.

Je l'aurais parié! Tu l'as peut-être vu?...
Hein?... oui... T'a-t-il parlé? toujours oui... Mais crois-tu
Qu'en ces lieux quelquefois il vienne te distraire?

LUCILE.

Je crois qu'il m'aime, et moi je l'aime aussi.
Vous le savez, lorsqu'il était ici,
Tous deux élevés par Molière,
Notre amour paraissait vous plaire.
Lorsqu'il nous venait voir, vous ne l'éloigniez pas,
Et dans la troupe, on l'appelait tout bas
Le gendre de La Thorillière.

LA THORILLIÈRE.

Mais alors on pouvait l'aimer.
Quand Molière autrefois se plut à le former,
A ses jeunes talents, à son esprit facile,
Nous comptions bien voir Baron quelque jour
Nous disputer les faveurs de la cour
Et les suffrages de la ville.
Et qu'a-t-il fait? Paresseux, indocile,
Loin de tenir ce qu'il avait promis,
Fuyant soudain son bienfaiteur, son maître,
Avec des baladins il a quitté Paris
Pour courir la province, et s'y perdre peut-être!
De tant de soins était-ce là le prix?
Qui fut ingrat, doit cesser de te plaire;
Et puisqu'il a perdu l'amitié de Molière,
Parmi nous il n'a plus d'amis.

LUCILE.

Allons !... peut-être je m'abuse...
Mais notre Molière est si bon !
Si je vais l'en prier, croyez-vous qu'il refuse
De reprendre son cher Baron ?
Le coupable a seize ans... seize ans ! c'est une excuse !

LA THORILLIÈRE.

Non, ma fille ; on peut bien pardonner une ruse,
Mais pour l'ingratitude il n'est point de pardon.

LUCILE.

Laissez-nous un peu d'espérance.

LA THORILLIÈRE.

Eh ! non... Écoute-moi : Molière est à la cour ;
Il ne viendra que tard. Ce soir, à son retour,
Nous devons célébrer le jour de sa naissance ;
Tous nos apprêts se font en son absence.
Par de pénibles souvenirs
Ne trouble pas au moins sa fête et nos plaisirs !

LUCILE.

Baron...

LA THORILLIÈRE.

Un petit fat sans état, sans famille !

LUCILE.

Ah ! ne l'accablez pas, il est bien malheureux !

LA THORILLIÈRE.

J'en suis fâché... N'en parlons plus, ma fille.
Qu'un homme soit frappé d'un coup trop rigoureux,
S'il est honnête et bon, on le plaint... car on l'aime...
Mais qu'un petit ingrat vienne prier, gémir ;
Ma foi, tant pis ! il faut savoir souffrir
Le mal que l'on s'est fait soi-même...
Mais on m'attend ; Lulli veut nous faire chanter
Molière, son ami, qu'il vient aussi fêter.
Tu chanteras.

LUCILE.

Moi? non.

LA THORILLIÈRE.

Ma fille, je l'exige.
Laisse là ta Psyché... surtout plus d'embarras,
Plus d'amour!... rejoins-nous... tu chanteras, te dis-je.

(Il sort.)

LUCILE.

Ah! ce pauvre Baron! Je ne chanterai pas.

SCÈNE II.

BARON, LUCILE.

LUCILE.

Sortez, il est parti!

BARON.

C'est un homme intraitable!

LUCILE.

Hé bien! Baron, vous avez entendu?...

BARON.

Oui, mon panégyrique! Il n'est pas fort aimable;
Mais du moins il est clair : je n'en ai rien perdu.

LUCILE.

Vous voyez; au théâtre on pourrait vous surprendre!...
Mon père sait votre retour!
A mon trouble il vient de comprendre
Que je vous ai revu, que vous parlez d'amour...

BARON.

Oui, certe! et je serai son gendre!...
En faisant mon portrait, il ne l'a pas flatté.
Oh! que j'aurais voulu me montrer, me défendre,
Lui dire que je suis, que j'ai toujours été...

LUCILE.

Un étourdi, Monsieur !... Vous auriez tout gâté !
Ici, je venais seule étudier mon rôle ;
Vous m'avez suivie en secret :
Moi qui suis bonne, et peut-être un peu folle,
J'ai pardonné, j'ai cru que vous seriez discret.
Nous avons entendu mon père,
Et je vous ai caché là, dans ce cabinet...
Il fallait vous montrer !... jugez de sa colère !

BARON.

Lucile, ne me grondez pas :
C'est pour vous que j'ai su me taire.
Mais je comptais sur lui pour décider Molière
A me voir, à m'ouvrir ses bras.
Il refuse. C'est mal... c'est très-mal ! mais que faire ?

LUCILE.

Mais, mon ami, d'abord, il faut vous éloigner...
Oui... Les comédiens arrangent une fête :
Déjà dans le foyer on s'assemble, on s'apprête ;
Ils vont venir ici.

BARON.

Pourquoi me chagriner ?...
De grâce, laissez-moi dans mon secret asile !

LUCILE.

Bon ! mais je vous préviens qu'une fois renfermé
Vous y serez longtemps !

BARON.

Eh ! qu'importe, Lucile ?
Près de mes vieux amis je serai plus tranquille.

LUCILE.

Ne comptez pas sur eux, vous n'êtes plus aimé ;
Molière vous avait formé...

BARON.

Oh ! je retrouverai mon maître, mon modèle !
Qu'avec ravissement ici je me rappelle

Les vertus dont lui-même ornait son cher Baron !
Chaque trait de sa vie était une leçon.
Un jour, j'étais bien jeune encore !...
Je lui dis : Un pauvre homme implore
Quelques secours... C'était un vieux comédien
Qui rejoignait sa troupe en Basse-Normandie :
Pour faire le voyage il ne lui restait rien.
« Vivons en gens d'honneur, faisons un peu de bien :
« Que ce soit ta philosophie !
« Me dit Molière ; vois, décide, je te prie,
« Là... que donnerons-nous à ce pauvre vieillard ? —
« Quatre pistoles? — Soit ! donne-les de ma part...
« Attends... joins-y ces vingt pistoles,
« Que tu lui donneras, mais pour toi, mon ami...
« Va, ne soyons jamais généreux à demi !... »
Ainsi ses actions appuyaient ses paroles ;
Ainsi pour ma jeunesse il savait ennoblir
Une trop pénible carrière ;
Et comme mes talents, aux leçons de Molière,
Mon âme devait s'agrandir !
Mais pour moi ces beaux jours vont enfin revenir !
A ce cœur qui m'aima j'ai fait une blessure
Que moi seul je pourrai guérir.
A ses yeux si je viens m'offrir,
Il verra mes regrets, mon amitié si pure...
Vous vous joindrez à moi, nous saurons l'attendrir.

LUCILE.

Vous croyez ? Mais pour vous il paraît inflexible,
Et ce beau dénoûment est peut-être impossible...
Cependant nous devons jouer au premier jour,
Psyché, que Molière et Corneille
Avec Quinault ont faite pour la cour.
Le rôle de l'Amour vous irait à merveille !
Tous nos acteurs l'ont pris et quitté tour à tour :
Ils sont trop vieux pour un tel personnage.
Si Molière voulait !... Ne perdons pas courage ;

Je parlerai de vous ce soir à son retour...
Il y va du sort de l'ouvrage :
Je jouerais mieux Psyché si vous étiez l'Amour !...

BARON.

Oui, ce serait charmant...

LUCILE.

Ciel !... les voici... je tremble!...

BARON.

Chut ! Personne en ces lieux n'a pu nous voir ensemble...

LUCILE.

J'entends monsieur Lulli...

BARON.

Je me cache... Un baiser !

(Il l'embrasse et se cache.)

LUCILE.

Il est si malheureux qu'on ne peut refuser.

(Elle paraît d'abord interdite, puis elle s'éloigne doucement.)

SCÈNE III.

LULLI, LA THORILLIÈRE, BRÉCOURT, Mlle DE BRIE,
COMÉDIENS.

LULLI.

Eh ! oui, vous shantez faux !

Mlle DE BRIE.

Soyez donc plus aimable !

LA THORILLIÈRE.

Dire qu'on chante faux !

BRÉCOURT.

Oh ! c'est un cas pendable,
Mesdames, n'est-ce pas ?

Mlle DE BRIE.

Je chante faux, Lulli ?...

LULLI.

(à Mlle Duparc.)

Là ! ne vous fâshez pas ! Vous êtes adorable...

(à Mlle de Brie.)

Vous avez pour zouer un talent... admirable...
Mon cœur il est à vous... Ne suis-ze pas pouli ?
Mais, mes petits amours, vous shantez faux en diable !

Mlle DE BRIE.

C'est que l'air est mauvais.

LULLI.

Il est zouli, zouli...

Mlle DE BRIE.

Je le trouve trop haut.

BRÉCOURT.

Moi, trop bas.

LULLI.

A merveille !
Il me faut plous de temps pour vous mettre d'accord
Qu'il ne m'en a fallou d'abord
Pour composer !... Tenez, ze vous conseille
De souivre mes leçons... ze ne me trompe pas,
Per che, pourquoi, lorsqu'on a de l'oreille
On n'écrit un morceau ni trop haut ni trop bas.
Ze souis mousicien... mousicien habile...
Et ce n'est pas moi qui le dis ;
Ze ne me flatte pas ! ma la cour et la ville
Sour ce point sont du même avis.
Quand ze compose oun air, ze shershe, ze combine ;
C'est ainsi que z'ai fait Armide, Proserpine,
Des chefs-d'œuvre... Mon sher Quinault,
Avec ses lioux communs de mourale loubrique,
Sans vanité, me doit tout ce qu'il vaut...
Ze le reshauffe, ainsi, des sons de ma mousique...
Boileau le dit dans la critique ;
Et mon ami Boileau se connaît en mousique !...
Vous riez que ze crois !...

Mlle DE BRIE.

Vous n'avez pas ici
Vos acteurs d'opéra... Nous parlons, Dieu merci !...
Aujourd'hui, par hasard, quittant la comédie,
Tant bien que mal nous voudrions chanter.
Nous ne demandons pas une œuvre de génie ;
C'est Molière, un ami que nous devons fêter ;
Et l'air doit être simple...

LULLI.

Ascoltate ma mie !
Il est simple et sharmant ?... Moi, quand z'ai fait cela
Ze connaissais vos voix, l'orchestre il était là.
Ze me disais : Mamezelle de Brie
Shante en ut !...

Mlle DE BRIE.

En ut !...

LULLI.

Oui ! mais Brécourt shante en la !
Mamezelle Douparc a la voix très-zoulie,
Un poco fausse... A shacun sa partie...
Alors z'ai composé mon air... et le voilà :

(Il chante.)

Ut, ut, la, ut, la, etc.

La... la... picchiato... Sentez-vous l'harmonie ?
Tenez, cet air shanté par des Italiens,
Il serait ravissant !...

BRÉCOURT.

Bon ! Ces musiciens
N'aiment que leurs voix d'Italie ;
Hors de là, rien de bon !...

LULLI.

Eh ! non, sans doute... Mais
Vede Rome, Milan, Florence, ma patrie !
Là, pour faire valoir nos airs, notre génie,
Nous avons des gosiers que nous faisons exprès.

BRÉCOURT, riant.

Oh ! c'est une gloire trop chère !

LA THORILLIÈRE.

Mais voyons, on attend Molière ;
Ne perdons pas de temps.

LULLI.

Eh ! oui, nous sommes prêts...
Allons, rapproshez-vous, et que l'on soit docile !
La, la, la... n'est-ce pas que c'est délicioux ?

LA THORILLIÈRE.

Chantons juste et d'accord... C'est assez difficile.

LULLI.

Shacun shantera de son mioux...
Mais où donc est votre Loucile ?

Mlle DE BRIE.

Quand nous sommes entrés, j'ai cru la voir ici.

LA THORILLIÈRE.

Eh ! mais, on vient... C'est elle... la voici.

SCENE IV.

LES MÊMES, LUCILE.

LULLI.

Qu'avez-vous donc, sharmante demoiselle ?

LUCILE.

Molière est de retour.

LULLI.

Ah ! bon diou !

Mlle DE BRIE.

Que dit-elle ?

LA THORILLIÈRE.

Déjà Molière !... Il ne vient que ce soir.

LUCILE.

Il arrive à l'instant, et vous pourrez le voir.

BRÉCOURT.

Eh vite !... il faut ailleurs répéter notre fête.

LULLI.

Cashons notre mousique ; il faut adroitement
Shersher quelque prétexte honnête
Pour le laisser seul un moment.

Mlle DE BRIE.

Quel contre-temps fâcheux !

LULLI.

Shout ! voici le poëte.
N'allez pas répéter !... Foi de mousicien,
A nos projets il ne comprendra rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Eh ! bonjour, mes amis, Brécourt, La Thorillière,
Mesdames... Ah ! Lulli, comment vas-tu ?

LULLI.

Fort bien.
Je souis ravi de voir notre excellent Molière...
Que ze n'attendais pas sitôt !

MOLIÈRE.

J'ai hâté mon retour.

LULLI.

Et c'est ce qu'il nous faut.
(Aux Comédiens.)
Hein !

MOLIÈRE.

Mais apprenez-en la cause singulière.
Vous me voyez confus des bontés de mon roi...

LULLI.

Ses bontés ne m'étonnent guère.
Louis, ze le connais; il fait grand cas de moi,
Et moi, grand cas de lui.

MOLIÈRE.

Vous savez qu'à Versailles
Le plaisir est de mode, et chacun à son tour,
Depuis les dernières batailles,
Offre un brillant repas aux seigneurs de la cour;
Les gens du palais ont leur jour.
Mais le comédien n'était pas de ces fêtes...
Oui, j'en étais exclus... Oh! ne m'en plaignez pas.
Libre du moins, dans ces belles retraites
Je pouvais égarer mes pas,
Et prendre à mon loisir un paisible repas.
Là, rien de mes travaux ne venait me distraire,
Et je rêvais, loin du fracas,
A mon Malade imaginaire.
Le roi, je ne sais trop comment,
A tout su. Ce matin, avant l'heure ordinaire,
Il m'a fait appeler dans son appartement:
« Molière, me dit-il, tu dînes seul... personne
« A ses repas ne s'honore de toi;
« Approche cette table et déjeune avec moi. »
Je m'assieds. Alors il ordonne
Qu'on ouvre aux courtisans pour le lever du roi.
Ils entrent... Sans les voir leur maître m'encourage,
Me parle avec bonté. Fier d'un si noble appui,
Je me sentais un personnage;
Il semblait que Louis m'élevât jusqu'à lui!
La leçon a produit son effet aujourd'hui.
Chacun me voulait pour convive;
Mais en vain! Vous voyez, j'arrive.

(riant.)

Quand on déjeune avec le roi,
Messieurs les courtisans, il faut dîner chez soi!

Mlle DE BRIE.

C'est fort bien dit.

LULLI.

Le trait est soublime, sans doute ;
Digne d'être shanté !...

MOLIÈRE.

J'ai trouvé sur ma route
Chapelle, Despréaux... ils me suivent, je croi...
Et Monsieur de Vivonne... Il vient souvent chez moi.

LA THORILLIÈRE.

Oui, richesse sans faste et grandeur sans jactance :
Tel jadis Lælius vivait avec Térence.

MOLIÈRE.

Ah !... nous allons pour eux, à l'instant même, ici,
Répéter la nouvelle pièce,
Psyché !... Je l'ai promis ; vous tiendrez ma promesse.

(Lulli leur fait des signes.)

Mlle DE BRIE.

C'est impossible !

MOLIÈRE.

Hein ! Quoi ? que veut dire ceci ?

Mlle DE BRIE.

Sans être prévenus !...

LULLI.

Allons, point de faiblesse ;
Tenez bon !

Mlle DE BRIE.

Je ne puis répéter à présent.

MOLIÈRE.

Y pensez-vous ? ces Messieurs nous attendent.

Mlle DE BRIE.

J'en suis fâchée.

MOLIÈRE.

Eh ! mais, assurément,
Vous plaisantez.

Mlle DE BRIE.

Non pas.

MOLIÈRE.

Au théâtre ils se rendent ;
Et vous voulez...

Mlle DE BRIE.

Je veux... je veux qu'une autre fois
Ils prennent pour venir un moment plus propice.

MOLIÈRE.

Qu'avez-vous donc ?

Mlle DE BRIE.

Je suis... malade... je le crois.
Mais que ce soit ou raison ou caprice,
Je ne répète pas.

LULLI, bas.

A merveille.

MOLIÈRE.

Morbleu !
De me pousser à bout vous faites-vous un jeu ?
Mais je me passe d'une actrice.
Ces Messieurs...

LA THORILLIÈRE.

Je ne puis...

MOLIÈRE.

Encor...

BRÉCOURT.

Ni moi non plus.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce à dire ? comment ?... D'où viennent ces refus ?

LA THORILLIÈRE.

Mais cela nous dérange.

LULLI, à part.

Eh ! oui, beaucoup.

MOLIÈRE.

J'enrage !
Mes amis m'ont suivi pour entendre l'ouvrage ;

Ils attendent... Et vous !... Oh ! vous répéterez !
Là, je vous en supplie !

LA THORILLIÈRE.

Impossible, vous dis-je.

MOLIÈRE.

D'un entêtement qui m'afflige
Je ne puis savoir la raison ?
Vous vous taisez... Eh bien ! répétez, je l'exige,
Ou je romps avec vous pour ne plus vous revoir ;
Vous m'entendez ?

Mlle DE BRIE.

J'en suis au désespoir.
Les circonstances... puis... enfin, mon cher Molière...
Demandez à Lulli.

(Elle sort.)

MOLIÈRE.

Mais toi, La Thorillière ?...

LA THORILLIÈRE.

Le cas est grave, et je voudrais pouvoir
A l'instant vous tirer d'affaire...
Mais un engagement... vous entendez... ce soir...
Demandez à Lulli.

(Il sort.)

MOLIÈRE.

J'étouffe de colère !...
Vous, Brécourt ?...

BRÉCOURT.

Oh ! ma foi ! demandez à Lulli.

(Il sort.)

MOLIÈRE.

Ouais ! veut-on me jouer et m'insulter ici ?
Crois-tu qu'impunément je souffre que toi-même...

LULLI.

Là, pourquoi te fâsher ?... Tu sais bien que ze t'aime
Et beaucoup... Mais, vois-tu... la mousique, mon sher...

Ces dames... ces messieurs... ma zoie, elle est extrême...
(Bas, à Lucile.)
Et... tu m'entends... adiou... Venez shanter notre air.
(Il donne la main à Lucile.)

LUCILE.

Oh ! je lui parlerai.
(Elle sort avec Lulli.)

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, seul.

C'est de l'impertinence ;
Tant de caprices à la fin
Ont fatigué ma patience !...
Ah ! messieurs les rieurs... je bénis le destin
Qui me ramène ici dans cette circonstance...
Corbleu ! je suis content de me voir insulté !
A mes amis j'ai longtemps résisté,
Mais je n'hésite plus !... je vous quitte !.. courage !...
Point de regrets !... c'est vous... vous qui m'avez quitté !...
Vous qui m'avez forcé par ce nouvel outrage
A reprendre ma liberté...
Vous me perdez. Plus tard vous saurez me connaître...
Gardez, gardez longtemps cette folle gaîté ;
Pour moi me voilà libre, et je veux toujours l'être !

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, BOILEAU, CHAPELLE.

CHAPELLE.

Eh bien, que fais-tu donc ? tu nous as oubliés.

MOLIÈRE.

Chapelle... ah ! Despréaux !...

BOILEAU.

Tu nous fais bien attendre.
Si tu savais, pour vous entendre,

Quels plaisirs aujourd'hui je t'ai sacrifiés !
C'est jour d'académie... à son poste fidèle
Chapelain y lit à présent
Un nouveau chant de la Pucelle.

CHAPELLE.

Parbleu ! voilà ce qui s'appelle
Se venger !

BOILEAU, riant.

Par bonheur le coupable est absent !

(à Molière.)

Mais, Molière, qu'as-tu ?... quelque peine nouvelle?...

MOLIÈRE.

Oui : je suis furieux !...

CHAPELLE.

Et Psyché qu'on attend...
Vivonne et ses amis veulent qu'on les prévienne.

BOILEAU.

Ils sont là.

MOLIÈRE.

Je le sais... c'est moi qui les amène ;
Ils veulent voir Psyché... c'est par bonté pour moi...
Et les acteurs se sont mis dans la tête
De ne pas répéter !...

CHAPELLE.

Diable ! il faut qu'on répète !...

MOLIÈRE.

Je suis d'une colère !...

BOILEAU.

Ils refusent !... Pourquoi ?

MOLIÈRE.

Pourquoi?... je n'en sais rien... rien du tout, je vous jure.
Ils ont refusé net. Mais d'une telle injure
Je prétends me venger... c'en est fait !

CHAPELLE.

C'est fort bien.

MOLIÈRE.

Je les quitte.

BOILEAU.

Bravo !

MOLIÈRE.

Seul, j'étais leur soutien...

BOILEAU.

Oh ! ce sont des ingrats...

CHAPELLE.

Bon ! toujours il pardonne.

MOLIÈRE.

Non, mon cœur irrité ne pardonne plus rien ;
Je faisais leur fortune, et je les abandonne.

BOILEAU.

Nous le désirons tous : ta gloire, ta santé,
Depuis longtemps voulaient ce sacrifice.
Du bonheur qu'on a mérité
Il faut au moins que l'on jouisse.

CHAPELLE.

Sans doute... ta santé, mon cher, a grand besoin
D'un peu de calme... il faut en prendre soin.
J'ai vu ta femme hier, elle n'est pas tranquille ;
En partant pour Auteuil, elle voulait enfin
Me charger... moi... de te rendre docile.
Ton médecin... je crois... le docteur Mauvillain
Voudrait te voir, il faut...

MOLIÈRE.

Eh ! mon vieux camarade,
Que parles-tu d'un médecin !...
C'est bien assez d'être malade !

BOILEAU.

Je suis de ton avis... et j'aime ta boutade.
Le théâtre t'accable, il le faut quitter... mais
Ne va pas reprendre ta chaîne.

MOLIÈRE.

Non, mes amis, non, je vous le promets,
J'ai bien pris mon parti, je renonce à la scène,
Et sans retour... je ne veux désormais
Que me livrer en paix aux soins que je préfère...
J'ai là des plans nombreux.... et mes pinceaux sont prêts :
Je fuirai dans Auteuil, et de nouveaux portraits
Viendront bientôt égayer le parterre.

BOILEAU.

Dans Auteuil!... c'est charmant! et nous irons t'y voir.
Ta maison est pourtant bien près de la rivière...
N'est-il pas vrai, Chapelle?...

CHAPELLE.

Oui, tu dois le savoir!...

MOLIÈRE.

Va, pour longtemps encor, j'ai, mon pauvre Chapelle,
Des ridicules à tracer.
On croit qu'en vieillissant, ils vont enfin cesser;
Mais chaque jour les renouvelle.

BOILEAU.

C'est comme mes Cotins : ils reviennent toujours;
Je les accable tous les jours
De mon inflexible franchise,
Et tous les jours je vois dans de nouveaux écrits
Non pas les mêmes mots, mais la même sottise;
Et tous les jours je vois des Cotins rajeunis,
Qui, se modelant bien sur des œuvres barbares,
Ne pouvant être beaux, veulent être bizarres.
Le mauvais goût est une hydre, morbleu!
J'ai beau couper, couper les têtes qui renaissent,
Plus fières elles reparaissent!
Et, ma foi! ce n'est plus un jeu.
Les sots feront lignée!... Adieu la poésie!...
Nos efforts seront superflus!
Voilà les hommes de génie

Qui doivent occuper, quand nous ne serons plus,
Nos places à l'Académie !

MOLIÈRE.

Ne perdons pas courage, allons ! mon cher Boileau,
Marchons ensemble, unissons nos férules;
Comme le vieux Cotin poursuivons le nouveau,
Et fouettons tous les ridicules !...

BOILEAU.

Pour moi j'avais promis de faire, à tout jamais,
La guerre aux sots... j'ai tenu ma parole.

CHAPELLE.

Prenez garde, Messieurs ! leurs rangs sont bien épais !...

MOLIÈRE, avec affection.

Eh bien ! s'ils troublent nos succès,
Que notre amitié nous console !

CHAPELLE.

Ah ! pour nous consoler, aimons et buvons frais !
Plaisir vaut mieux que renommée...
L'amour, le vin, voilà ce qui m'émeut...
La gloire, voyez-vous, n'est que de la fumée.

MOLIÈRE.

De la fumée !... oui, oui, mais n'en a pas qui veut !...

BOILEAU, avec chaleur.

Bien ! Molière, il me vient une idée... Oui... j'espère
Que de tes ennemis tu vas être vengé.
Tu quittes le théâtre ; eh bien ! sois mon confrère,
Sois de l'Académie... Un puissant préjugé
T'en éloignait... plus d'obstacles sans doute.

MOLIÈRE.

Cet honneur...

BOILEAU.

Laisse donc... écoute :
Il est onze heures... bien ! on doit être assemblé.

CHAPELLE.

C'est un honneur suprême,
Despréaux a raison, il faut aujourd'hui même
Que là-bas tu sois appelé !

MOLIÈRE.

Mais...

BOILEAU.

Et j'y cours... Oui, je veux leur apprendre
Que l'obstacle est levé... je vais bien les surprendre...
Molière, sois à nous ! le siècle de Louis
De ton nom s'embellit encore.
Ah ! que d'un nom si beau notre temple s'honore !
Consacre-nous des jours dont enfin tu jouis.
Pour aller à la gloire en dépit de la haine
Par notre temple il faut passer ;
Et Molière doit s'y placer
Entre Racine et La Fontaine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, CHAPELLE.

MOLIÈRE.

Despréaux ?...

CHAPELLE.

Il est loin... C'est un brave homme au fond.

MOLIÈRE.

Allons ! je ne veux pas...

CHAPELLE.

Et pourquoi ne pas faire,
En ce cas, mon ami, ce que tant d'autres font ?
Regrettes-tu déjà tes acteurs ?

MOLIÈRE.

Au contraire :
Ils m'ont trop fait de mal !...

CHAPELLE.

Eh ! vraiment je te crois !...
Des soucis du théâtre enfin te voilà quitte...
C'est un parti fort sage et je t'en félicite.

MOLIÈRE.

Les ingrats !

CHAPELLE.

Oui, sans doute, et je t'ai vu cent fois
Querellant les acteurs, joué par les actrices :
Quand de leurs intérêts tu portais tout le poids,
Ils t'accablaient de leurs caprices.
Mais de ces tyrans de coulisses
Il faut te venger, tu le dois !
Quand tu fais tout pour eux, que font-ils pour te plaire ?

MOLIÈRE.

Rien.

CHAPELLE.

Les vois-tu du moins te seconder ?

MOLIÈRE.

Jamais.
Je les crains plus que le parterre :
Ils me font tous les jours expier mes succès.

CHAPELLE.

Aux yeux du monde enfin tu subis leur disgrâce.
Franchement, est-ce là ta place ?
Travailler... bien encor... mais vivre au milieu d'eux !...

MOLIÈRE.

Chapelle... oh ! que dis-tu ?.. quelle erreur est la tienne !
J'ai partagé leur sort, leur gloire était la mienne,
Et je n'en rougis pas ; querelleurs, glorieux,
Jaloux parfois, un seul mot les ramène :
Passons-leur des travers ; c'est une grande chaîne
Qui s'attache aux mortels et les réunit tous.
Le bourgeois a les siens, et la Cour en fourmille ;

Les travers, mon ami, ce sont là parmi nous
Des ressemblances de famille ;
Mais, s'il est des vertus aussi,
Crois-moi, Chapelle, on les connaît ici...
Dans la société d'où l'orgueil les efface
Plus d'un pauvre comédien
A coup sûr tiendrait mieux sa place,
Qu'un bel esprit, un aimable vaurien,
Ou qu'un prôneur de vertu par grimace...
L'honneur n'est pas aux lieux où l'on va le chercher,
Messieurs les gens du monde : il rit de vos hommages ;
C'est souvent dans ces cœurs chargés de vos outrages
Que la vertu va se nicher.

CHAPELLE.

Bonnes leçons que j'aime à suivre,
Car je suis philosophe.

MOLIÈRE.

Oui, quand tu n'es pas ivre.

CHAPELLE.

Eh ! qu'importe ? vois-tu, je cherche à m'étourdir
Sur les vices et la folie
De ces pauvres humains que je ne puis haïr :
En philosophe aussi je me livre au plaisir.
Cette route ici-bas que nous avons suivie
Ne diffère jamais que par les voyageurs :
Toi, tu suis en rêvant nos sublimes penseurs ;
Moi, de lierre gaîment je couronne ma vie,
Et je marche avec les buveurs :
Mais au fond, sous d'autres couleurs,
C'est la même philosophie.

MOLIÈRE.

La tienne te pourrait jouer un mauvais tour,
La mienne est ce qu'il faut ; tu le vois chaque jour.
J'ai de nouveaux chagrins que par elle j'oublie.

CHAPELLE.

Tout va changer... tu dois jouir de tes succès...
Ta gloire...

MOLIÈRE.

Non, les sots aiment trop la vengeance :
Je ne me flatte pas d'une vaine espérance,
Le vice démasqué ne pardonne jamais.
Je dois à mes travaux les chagrins de ma vie,
Mais je suis consolé par eux.
Contre la sottise et l'envie
Ce qui soutient un talent généreux,
C'est ce pressentiment de grandeur et de gloire,
C'est cet avis secret qu'il ne doit pas mourir ;
Dans un équitable avenir
Il voit le jour de la victoire.
Quand je ne serai plus on me jugera mieux,
Et la fureur des envieux
Tombera devant ma mémoire !

CHAPELLE, avec émotion.

Molière !...

MOLIÈRE.

Mon ami !... fais-moi donc un plaisir :
Vois mes comédiens... là-bas que vont-ils faire ?
Ils m'ont trop irrité... mais je suis un bon père :
Quittons-les en amis...

CHAPELLE.

Oui, c'est fort bien agir...
Sur ta promesse au moins ne va pas revenir !

MOLIÈRE.

Je te réponds de ma colère !...
(seul.)
Oui certe ! enfin je suis las de souffrir ;
Eux-mêmes sont venus m'offrir
L'occasion de me montrer sévère...

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, LUCILE.

LUCILE.

Le voilà seul... je tremble!... il le faut aborder.

MOLIÈRE, sans la voir.

Grand Dieu ! pour des ingrats quelle était ma faiblesse !

LUCILE.

Je n'ose, hélas ! le regarder
Allons, un peu de hardiesse :
(haut.)
Monsieur ?...

MOLIÈRE.

Que me veut-on ?

LUCILE.

Comme il est en courroux !
Je me retire.

MOLIÈRE.

Ah! Lucile... c'est vous.
Demeurez, mon enfant.

LUCILE.

Mon bon monsieur Molière,
D'où vient un accueil si sévère ?
Votre cœur serait-il changé ?
Le mien de vos bontés conserve la mémoire...

MOLIÈRE.

Changé pour toi !... le peux-tu croire ?
Mais il est du moins corrigé
De son aveugle confiance
Et de sa folle complaisance :
Désormais, j'en fais le serment,
Je deviendrai bourru, dur, sauvage, intraitable,
Et j'enverrai tous les humains au diable.

LUCILE, à part.

Pour le fléchir j'ai pris un bon moment !

MOLIÈRE.

Mais toi, que voulais-tu? parle, ma bonne amie.
Pour le travail, négligeant le plaisir,
Aurais-tu besoin de loisir ?...
Je le sais, trop d'étude ennuie,
Et je permets...

LUCILE.

Vous, devenir méchant !...
Vous en voulez jouer le personnage ;
Ce rôle ne sera jamais votre partage,
Vous l'oubliez à tout instant.

MOLIÈRE.

Que je t'embrasse!...

LUCILE, à part.

Allons, il me rassure,
Et le voilà bien disposé.
(haut.)
Plus je raisonne et moins je me figure
Qui peut ici s'être exposé
A caresser la Cour d'une espérance vaine;
Car jamais cette pièce...

MOLIÈRE.

Oui, je t'entends sans peine,
Tu parles de Psyché... je ne m'en mêle plus;
Consulte Quinault là-dessus;
Corneille aussi peut te répondre;
Dans cet ouvrage qu'on attend,
Tous deux ont bien voulu confondre,
Pour célébrer le roi, leur zèle et leur talent.
J'y renonce, pour moi. Par leurs soins répétée,
La pièce enfin sera représentée,
Et plus heureux...

LUCILE.

Y pensez-vous?
En vain, hélas! chacun de nous
Pour être prêt hâterait sa mémoire,

Il manque un rôle, et l'on peut croire
Que de longtemps...

MOLIÈRE.

Oui, l'Amour, en effet...
Ils chercheront.

LUCILE.

Mais, c'est très-difficile ;
Car au quatrième acte...

MOLIÈRE.

Ah ! lorsque je l'ai fait,
Je pensais à quelqu'un : va, ma pauvre Lucile,
C'était bien lui qu'il nous fallait.
Sans cesse, en écrivant ce rôle,
Je voyais son maintien, j'entendais sa parole ;
A sa jeunesse, à son noble abandon,
Chacun eût reconnu le maître de Cythère :
Comme l'Amour il avait tout pour plaire,
Talent, grâce, beauté...

LUCILE.

Vous parlez de Baron.

MOLIÈRE.

Oui, ce petit ingrat, dont la tête éventée,
Oubliant en un jour mes soins et mes bienfaits,
En me fuyant éteignit pour jamais
De ses succès l'espérance avortée.

LUCILE.

Peut-être il reviendra...

MOLIÈRE.

J'en conserve l'espoir.

(Lucile fait un signe à Baron qui paraît dans le fond.)

Je l'élevai... mais non, je ne veux plus le voir.

(Baron s'éloigne un peu.)

Il méconnut son bienfaiteur, son père...
Je l'aimais tant !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, BARON.

BARON, se jetant aux genoux de Molière.

Grâce, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Grand Dieu !... c'est lui.

BARON.

J'embrasse vos genoux.

MOLIÈRE.

(à Baron.)

Ah ! petite rusée !... Allons, relevez-vous.
Comme le voilà grand !.. Je sens que ma tendresse...

BARON.

Ah ! pardonnez à ma folle jeunesse,
Si je fuyais ingrat, j'arrive repentant ;
Loin de vous, mon âme inquiète,
Cédant à sa peine secrète,
Me tourmentait d'un remords déchirant.
Les applaudissements d'un public idolâtre,
Qui jusqu'alors avaient fait mon bonheur,
Sans me flatter, rappelaient à mon cœur
Ces jours, où sous vos yeux, je brillais au théâtre.
Entouré, recherché, j'étais dans l'abandon,
Tout me manquait, au milieu de l'aisance ;
Je reviens, n'ayant plus, hélas ! que l'espérance
D'obtenir de vous mon pardon.

MOLIÈRE.

Pauvre enfant !... ton pardon ! ah ! tu connais Molière !
D'avance il était dans mon cœur.

LUCILE, vivement.

Je disais bien qu'à sa prière.
Vous ne tiendriez pas rigueur.

MOLIÈRE.

Oui da ! mais la gaîté t'est bientôt revenue ;
Cela te touche fort à ce qu'il me paraît.

BARON.

Je l'avais priée en secret
De parler en mon nom ; votre bonté connue...
Pour son talent...

MOLIÈRE.

J'ignorais celui-là...
Qui l'aurait dit !... oui vraiment elle en a,
Et beaucoup pour une ingénue.
Je crois me rappeler... eh ! sans doute, autrefois
Chacun riait de vos amours d'enfance ;
Et cela dure encor? voilà de la constance !
Je gagerais que pendant son absence
Vous vous écriviez quelquefois ?
Plaît-il?... hein ?... Je vous vois sourire.

LUCILE.

Ne pouvant plus causer...

BARON.

Il fallait bien s'écrire.

MOLIÈRE.

C'est juste. Épris de ses jeunes appas,
Plus que jamais Lucile t'est donc chère?...
C'est au mieux ; mais enfin que prétendez-vous faire ?

BARON.

Nous voulons être heureux.

MOLIÈRE.

Ne vous mariez pas.

LUCILE.

Au contraire ; c'est là toute notre espérance,
Croyez-vous que l'hymen arrive tout exprès
Pour chasser aussitôt le bonheur ? Moi, je pense
Que, quand on s'aime avant, l'on peut s'aimer après.

BARON.

Et toujours...

MOLIÈRE.

J'ai pensé de même,
Et longtemps aussi j'ai rêvé
Ce bonheur dont l'hymen vous présente l'emblème;
Je me trompais, et c'est un faux système;
Ma femme me l'a bien prouvé.

BARON.

Nous savons que le mariage
Fut toujours attaqué par vous,
Mais vous verriez un bon ménage
Si je devenais son époux.

MOLIÈRE.

Par curiosité j'irais donc à la noce.

LUCILE.

Il dépendra de vous d'en hâter le moment.

MOLIÈRE.

De moi?

LUCILE.

Oui, sans doute.

MOLIÈRE.

Et comment?

LUCILE.

Mon père sait nos vœux; mais, pour qu'il les exauce,
Un mot de vous...

MOLIÈRE.

Je n'ai plus de crédit,
Lucile; ne t'ai-je pas dit
Que, dégoûté d'un métier si pénible,
Et las d'essuyer des rebuts,
Je vais dans un séjour paisible
Oublier les moments qu'en ces lieux j'ai perdus.

BARON.

Oh! Ciel! vous nous quittez!

LUCILE.

Dieu ! serait-ce possible ?

BARON.

Qui peut vous inspirer ce funeste projet ?

MOLIÈRE.

Depuis longtemps je le médite ;
Ah ! pour eux que n'ai-je pas fait ?
Les ingrats !... mais enfin, pour toujours je les quitte.

LUCILE, avec émotion.

Non, vous nous resterez...

MOLIÈRE.

Après ce dernier trait !
Quand ce matin, refusant de m'entendre...

LUCILE.

Quoi ! c'est là le motif ?... Que vous m'avez fait peur !

MOLIÈRE.

Que dis-tu ? je ne puis comprendre...

BARON.

Oui, vous pouvez encor faire notre bonheur.
Vous obtiendrez tout de son père.

LUCILE.

Vous resterez auprès de vos amis.

BARON.

Vos protégés seront unis.

LUCILE.

Et nous conserverons Molière.

MOLIÈRE.

Mais encor.

LUCILE.

Ceux que votre voix
Accuse ici d'ingratitude
Pour être heureux suivront toujours vos lois.

Oui, leur tendre sollicitude,
En se déguisant à vos yeux,
De plaire à leur ami s'était fait une étude ;
Ils veulent célébrer un jour si glorieux.

BARON.

Comprenez-vous ?

MOLIÈRE.

Du tout ; quelle époque fameuse ?...
J'ai beau chercher : ma tête en vain se creuse...

LUCILE.

Je vais vous le dire tout bas...
Je vous fais une confidence,
Ainsi ne me trahissez pas :
C'est le jour de votre naissance.

MOLIÈRE.

En vérité ?...

LUCILE.

Voulez-vous les punir ?

MOLIÈRE.

Ma naissance ? oui, c'est vrai.

BARON.

Lui seul ici l'ignore ;
Mais de ce jour à jamais l'avenir
Conservera le souvenir,
Et nos derniers neveux le fêteront encore.

MOLIÈRE.

C'était pour moi... Leur fol entêtement,
Leurs refus, leur gaîté, je vois tout à présent !
Et je les accusais... Ah ! combien je déplore
Les soupçons dont mon cœur avait pu les flétrir !
Faut-il donc qu'il se mêle encore
Des regrets à tant de plaisir !

LUCILE.

Oubliez-les.

MOLIÈRE.

Et vous dont la tendresse
A rendu la paix à mon cœur,
C'est par mes mains que le bonheur
Embellira votre jeunesse.
Vous voulez être unis ; je ferai mes efforts
Pour que votre hymen s'accomplisse.

BARON.

Que de bontés !...

MOLIÈRE.

Modère tes transports :
A tous deux j'aurais pu rendre un meilleur office.

LUCILE.

Justement, j'aperçois mon père.

MOLIÈRE.

Tu vas voir.

BARON.

Songez qu'en vous est notre unique espoir.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA THORILLIÈRE.

LA THORILLIÈRE.

Baron ici !

MOLIÈRE.

Eh bien ! La Thorillière,
Tu parais étonné de le voir en ces lieux.

BARON.

J'ai regagné l'amitié de Molière.

LA THORILLIÈRE.

Il est bien bon ! et vous êtes heureux.
J'aurais, certes, moins d'indulgence.

LUCILE.

Quand tout est oublié...

LA THORILLIÈRE.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

MOLIÈRE.

Ne vas-tu pas gronder? cela me déplairait.
Baron n'est pas coupable, et de ma confiance
Désormais je veux l'honorer.
Dès ce jour au théâtre on l'aurait vu rentrer,
Si j'y gardais quelque influence;
Mais il suit ma fortune, et bientôt, par mes soins,
Rien ne manquera, je l'espère,
A ses désirs, à ses besoins,
Car je veux lui servir de père.

LUCILE, bas.

Très-bien!

LA THORILLIÈRE.

Comment? que dites-vous?
Seriez-vous encore en courroux?

MOLIÈRE.

Moi, point; mais soit dégoût, soit fatigue ou caprice,
Je renonce au théâtre, et comme un bon bourgeois
J'espère vivre en paix loin du bonheur factice
Qui m'éblouissait autrefois.

LA THORILLIÈRE.

C'est sérieusement?

MOLIÈRE.

Sans doute.

LA THORILLIÈRE.

Mais je venais vous avertir
Que nous voulions, pour prévenir
Ce coup qu'ici chacun redoute,
Répéter à l'instant.

MOLIÈRE.

Ces soins sont superflus:
A mon tour, moi, je ne veux plus.

BARON.

On ne peut mieux.

LA THORILLIÈRE.

Vous prenez mal la chose.

MOLIÈRE.

C'est possible.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi ?...

MOLIÈRE.

Je ne sais.

LA THORILLIÈRE.

La raison ?...

MOLIÈRE.

Mais... ma foi, demande à Baron.

BARON.

Je dis qu'il agit bien, et je le dis pour cause.

LA THORILLIÈRE.

Petit flatteur, voyez un peu...
Lucile, qu'en dis-tu, ma chère?

LUCILE.

Moi ? j'approuve très-fort Molière.

LA THORILLIÈRE.

Encor ! pour le coup c'est un jeu.
Nous allons répéter.

MOLIÈRE.

Non vraiment, je vous jure.

LA THORILLIÈRE.

Si fait.

MOLIÈRE.

Non.

LA THORILLIÈRE.

Je vous en conjure...
Si vous saviez pourquoi nous avons refusé !

MOLIÈRE.

J'en sais tout ce qu'il faut.

BARON.

Allons, ferme, courage !

LA THORILLIÈRE.

Écoutez-moi.

MOLIÈRE.

Je suis mal disposé.
Et ne veux point t'entendre davantage.

LA THORILLIÈRE.

Mais quel étrange entêtement !

MOLIÈRE.

Le mien est des plus forts... il n'est qu'une manière
De le faire cesser, elle est en ton pouvoir,
Mais tu n'en voudrais pas user.

LA THORILLIÈRE.

Parlez, Molière.
Je sais qu'il est de mon devoir,
Puisque le sort de mes confrères
En mes mains est remis par vous,
De leur sacrifier, pour fléchir ce courroux,
Mes espérances les plus chères.

MOLIÈRE, bas à Baron.

Tous mes comédiens ont du bon... entre nous.
(haut.)
Je vais donc m'expliquer : ta fille est jeune et belle,
Un bon mari doit être heureux près d'elle ;
Il faut la marier. Je te donne ma foi
De rester...

LA THORILLIÈRE.

Quelle fantaisie !
Et quel rapport ?...

MOLIÈRE.

Je ne sais... je suis, moi,
Dans mon jour de bizarrerie ;
Mais j'y tiens fort, et lui veux d'un époux
Faire présent, morbleu !... c'est mon envie.

LA THORILLIÈRE.

Mais on croirait vraiment que vous parlez pour vous...
Quelle chaleur...!

MOLIÈRE.

Pour moi, non, sur mon âme :
L'hymen est un lien fort doux;
Mais j'ai bien assez de ma femme.
Quoi qu'il en soit, réfléchis mûrement.
Le mari que je lui destine
Est jeune, aimable, et c'est, je m'imagine,
Celui qui lui convient; du reste, un beau talent,
De puissants protecteurs et de l'argent comptant.

LA THORILLIÈRE.

Ce sacrifice-là n'est pas pénible à faire,
Mais ma fille avant tout m'est chère,
Et si son cœur y consent, j'y souscris.

MOLIÈRE.

Allons, enfants, vous voilà réunis ;
J'ai pris en pitié votre flamme ;
Mes soins ont comblé votre espoir...
Baron, je te donne une femme,
Et puisses-tu ne m'en jamais vouloir.

LA THORILLIÈRE.

Quoi ! ce mauvais sujet ?...

BARON.

Monsieur La Thorillière,
L'amour est un grand maître et change bien un cœur ;
Pour mériter Lucile et votre estime,
Sous les leçons de cet esprit sublime,
Mes succès vont bientôt égaler mon ardeur ;
Votre fille est à moi, je vous dois mon bonheur,
Et vous serez bientôt fier de m'avoir pour gendre.

MOLIÈRE.

J'en réponds.

LUCILE.

J'en suis sûre.

MOLIÈRE.

Un refus obstiné
Me fâcherait !...

LA THORILLIÈRE.

Allons, comment ne pas se rendre
Lorsque Molière a pardonné.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHAPELLE, LES COMÉDIENS.

CHAPELLE.

Vos efforts seront vains, je vous le dis d'avance.

LA THORILLIÈRE.

Mes amis, il nous reste.

CHAPELLE.

Allons, il recommence...
Cet homme-là jamais n'a pu prendre un parti.

MOLIÈRE.

Au contraire, mon vieil ami,
J'ai toujours pris celui de la reconnaissance ;
Ils voulaient me fêter... je sais tout, mes enfants...
Lorsque mon humeur inquiète,
Prompte à se créer des tourments,
Loin d'eux rêvait une retraite.
Mes vains soupçons s'éloignent pour toujours,
Et près de vous je veux finir mes jours.

Mlle DE BRIE.

Ce bon Molière !

BRÉCOURT.

Il est toujours le même.

MOLIÈRE.

Pour vous prouver à quel point je vous aime,

Je veux aussi vous faire un don :
Mes bons amis, embrassez tous Baron.

LA THORILLIÈRE.

C'est mon gendre.

Mlle DE BRIE.

Vraiment ?... ma surprise est extrême.
Eh quoi ! tu consens tout de bon ?

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, BOILEAU.

BOILEAU.

Réjouis-toi, mon cher Molière,
De notre Académie accourant à l'instant,
J'embrasse mon nouveau confrère.

CHAPELLE.

Je vous en fais à tous mon compliment.

MOLIÈRE.

Quoi ! l'on m'aurait choisi ?

LULLI.

Tout le monde te fête.

BOILEAU.

Parmi nous ta place était prête
Depuis longtemps ; après de trop dangereux coups,
La sottise finit par avoir le dessous.
La justice et le goût tôt ou tard la renversent;
Leurs jugements, qu'en vain traversent
L'ignorance et la vanité,
Sont toujours accueillis par la postérité.
Sans attendre cette victoire,
Nous avons adopté ta gloire.
L'envie opposait à nos vœux
De ses prétentions la trop faible barrière ;

Elle est levée enfin, nous pouvons être heureux :
Tu quittes le théâtre, et nous avons Molière.

MOLIÈRE.

D'un tel empressement je suis vraiment confus,
Et trop flatté de cet honneur insigne :
Le choix qu'on fait de moi prouve qu'on m'en croit digne,
Et mon cœur ne veut rien de plus.
Sans l'avoir mendié, j'obtiens votre suffrage ;
Mais, mon ami, penses-tu qu'à mon âge
On sacrifie ainsi ses goûts et son repos ?
Le bonheur est le but que chacun veut atteindre.
Je le trouve en ces lieux : qu'on cesse de me plaindre ;
Ici j'ai des amis, et chez vous des rivaux.

BOILEAU.

Tu nous refuses donc ?

CHAPELLE.

Quel homme inconcevable !

MOLIÈRE.

Regarde ma famille, elle est autour de moi.
Si je l'abandonnais, quel autre près du roi
Élèverait pour elle une voix secourable ?
Moi, les abandonner !... Quels honneurs éclatants
Remplaceraient leur tendresse si chère !
Approuve-moi, Boileau ; tu sais qu'un père
Se doit d'abord à ses enfants.

(Tous les Comédiens l'entourent.)

LUCILE.

Quelle bonté !

LULLI.

Moi, ze crois que z'en pleure.

CHAPELLE.

J'en suis ému.

BOILEAU.

Oui, Molière, demeure.
Chéri, fêté, qui n'envîrait ton sort ;
Pour son bonheur, Messieurs, soyez toujours d'accord.

C'est du sien que dépend le vôtre.
Molière, tes vertus ont trompé notre espoir.
Parmi nos noms, il faut donc voir
Ton nom remplacé par un autre.
Sans nous tu marcheras à l'immortalité;
Et nous dirons à la postérité :
Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

LULLI.

Ce soir, nous shanterons : tou vas entendre un air...
Dont le mérite est dans la circonstance,
Fort beau du reste ; il est de moi, mon sher...
Et digne dou souzet : c'est tout dire, ze pense.

BOILEAU, donnant une couronne à Molière.

Que le laurier de Plaute, en dépit des jaloux,
S'unisse sur son front aux palmes de Térence.

MOLIÈRE.

De grâce, mes amis...

CHAPELLE.

Nous te la donnons tous,
Et c'est le bouquet de la France.

FIN DE MOLIÈRE AU THÉATRE.

ROMAN A VENDRE

OU

LES DEUX LIBRAIRES.

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le second Théâtre-Français, le 10 février 1825.

Personnages du Prologue :

L'AUTEUR.



L'AMI DE L'AUTEUR.

LA SCÈNE EST DANS LE CABINET DE L'AUTEUR.

PROLOGUE

DE

ROMAN A VENDRE

OU

LES DEUX LIBRAIRES.

L'AUTEUR seul, assis à son bureau.

La soirée est bien lente, et je suis mal chez moi....
(Tirant sa montre.)
Six heures moins un quart..... J'ai la fièvre, je croi.....
Depuis une heure au moins j'ai mis là cet ouvrage,
Et j'ai recommencé dix fois la même page.....
Je n'ai rien lu..... mes yeux d'un nuage couverts...
(Il se lève.)
Pauvre auteur! c'est ce soir qu'on doit juger mes vers!...
Si je pouvais dormir... essayons...
(On entend sonner.)
Mais on sonne.
Qu'est-ce? que me veut-on?... je n'y suis pour personne;
A moi-même aujourd'hui je voudrais me cacher.

L'AMI.

Je force la consigne et je viens me fâcher!
Bonsoir.

L'AUTEUR.

C'est toi!... bonsoir.

L'AMI.

Comment vas-tu ?

L'AUTEUR.

Je tremble.

L'AMI.

Parbleu ! pour te juger le tribunal s'assemble,
Les bureaux vont s'ouvrir... Mais es-tu fou, dis-moi?
On dit que les claqueurs sont expulsés par toi !

L'AUTEUR.

Eh ! oui.

L'AMI.

Que du théâtre on leur ferme l'entrée?
Que ta pièce au public sans secours est livrée ?

L'AUTEUR.

C'est vrai.

L'AMI.

Comment ! c'est vrai !.....

L'AUTEUR.

Mais sans doute.

L'AMI.

En ce cas,
Ta pièce est morte.

L'AUTEUR.

Allons, ne plaisante donc pas !
C'est mal prendre son temps, je suis sur les épines.

L'AMI.

Oh ! tu seras sifflé !

L'AUTEUR.

Bourreau, tu m'assassines !

L'AMI.

Expulser les Romains ! je les ai condamnés
Comme toi, mais chez nous ils sont enracinés.
C'est un mal nécessaire, il faut qu'on le subisse.
Il en est temps encor... que ma voix te fléchisse !
Tu trembles moins que moi lorsqu'on doit te donner.
Tu n'as pas de billets, mais tu peux en signer.

Vite, pour faire entrer la légion bruyante,
Signe-m'en trente. Allons.

L'AUTEUR.

Rien que trente !

L'AMI.

Ou soixante,
C'est un renfort.

L'AUTEUR.

Tes soins sont ici superflus ;
Le public a raison... le public n'en veut plus.

L'AMI.

Le public !... le public soutient-il un ouvrage ?
Des battements de mains il a perdu l'usage,
Depuis qu'avec des gens payés pour l'assourdir,
L'honnête spectateur n'ose plus applaudir.

L'AUTEUR.

Ces gens-là sont bannis, le public est le maître ;
L'usage d'applaudir lui reviendra peut-être.

L'AMI.

S'il ne lui revient pas,... es-tu bien avancé !...
Tiens, vois-tu ce public immobile, glacé,
Et jusque dans le centre où siégeait la milice,
Écouter sans pitié, prononcer sans justice !...
Soutenu, réchauffé par un adroit claqueur,
Le faible paraît bon, le bon paraît meilleur,
De bravos en bravos, la pièce est enlevée !...
Mais par des juges froids sera-t-elle sauvée ?
Aux endroits les plus gais à peine on sourira ;
Si l'ouvrage faiblit, l'ennui circulera
De l'orchestre au balcon, des loges au parterre ;
Tu n'as plus des Romains la chaleur salutaire,
On te siffle... et dès lors plus de vers, plus d'effets ;
Tout paraît détestable au milieu des sifflets.

L'AUTEUR.

Allons, finiras-tu ?... Je le veux... Que t'importe !

C'est le public d'hier qui jugeait de la sorte.
Impatient d'un joug qui nous avait déplu,
Il reprend aujourd'hui son empire absolu.
Sévère sans aigreur, indulgent par système,
Il saura désormais nous applaudir... lui-même...
Passer un endroit faible en faveur d'un bon trait,
Et la balance en main, prononcer son arrêt.
Si l'ouvrage l'ennuie, il sifflera sans doute,
Mais avant de siffler il voudra qu'on écoute.
Plus de claqueurs, alors partout, même au balcon,
Un bravo bienveillant sera du meilleur ton,
Et le parterre enfin, grand juge du Parnasse,
Aura, comme les rois, le droit de faire grâce.

L'AMI.

Rêve que tout cela, mon pauvre ami, tu fais
Un essai malheureux dont tu paîras les frais.

L'AUTEUR.

Nous verrons.

L'AMI.

Vaincras-tu l'hydre de la cabale,
Si ses agents secrets envahissent la salle ?

L'AUTEUR.

Des cabales!... Mais non... non, je ne les crains pas.

L'AMI, mystérieusement.

Les libraires !...

L'AUTEUR.

Comment !...

L'AMI.

On assure tout bas
Que tu veux insulter l'honnête librairie...
Et ces messieurs...

L'AUTEUR.

Morbleu ! c'est une calomnie !
Un libraire en crédit me disait ce matin :
« Ne me peignez pas, moi, mais peignez mon voisin. »
Dieu m'en garde ! Mon trait au hasard vole et perce :
Guerre au charlatanisme et respect au commerce !

L'AMI, de même.

Tu mets un journaliste en scène... c'est chanceux !
Et les autres pourraient...

L'AUTEUR.

Eh bien ! tant pis pour eux !
Les sots se plaindront seuls des coups de ma férule.
Ma muse sans blesser poursuit le ridicule,
Nos maîtres le jouaient... Je le revois partout...
Ne puis-je le jouer sans un passe-debout ?
Mais non, j'espère mieux, en vain tu m'épouvantes.
Quand Molière autrefois de nos femmes savantes,
Dans un nouveau chef-d'œuvre exposa les travers,
Près d'elles il peignit deux enfileurs de vers,
Deux pédants..., ce sont là des fruits de tous les âges...
Mais bientôt la malice à ces deux personnages
Donna deux noms connus... D'abord l'abbé Cotin
Comme dans un miroir se vit dans Trissotin.
Pourquoi ? c'est des pédants la peinture fidèle,
Et le portrait chez nous trouve encor son modèle.
Cotin cria : C'est moi ! Cotin fut écouté.
Dans monsieur Vadius bouffi de vanité
Et de grec, on crut voir Ménage, et sur Molière
On eut l'indigne espoir d'attirer sa colère ;
On voulut lui prouver que c'était lui, bien lui,
Qu'il devait à la cour implorer un appui,
Et se venger du peintre en proscrivant l'ouvrage.
Cotin s'était trahi... mais plus adroit, plus sage,
Ménage en souriant, repoussa le miroir,
Et dans les traits d'un sot ne voulut pas se voir...
Cotin de mes portraits se fâchera peut-être,
Mais Ménage, à coup sûr, ne peut s'y reconnaître.

L'AMI.

Tu te flattes, mon cher... suis mes conseils prudents...
Dix minutes encore, il ne sera plus temps...
Vingt billets!...

L'AUTEUR.

Pas un seul.

L'AMI.

Si les claqueurs en masse,
Pour la première fois payant ce soir leur place,
Venaient venger sur toi leurs secours dédaignés,
Et leurs bras belliqueux au travail condamnés!

L'AUTEUR.

Tu me feras mourir!... ton amitié cruelle...

L'AMI.

Ah! je connais ta pièce et je tremble pour elle...
Nous pouvons la sauver... donne-moi des billets.
Le chef est à deux pas, ses chevaliers sont prêts...
Ils seront contre toi, s'ils ne sont pour l'ouvrage.

L'AUTEUR.

Hein! N'a-t-on pas sifflé ?...

L'AMI.

Tu préviens un orage,
(L'auteur s'assied et prend la plume.)
Tiens, signe... Tu le sais, point de succès sans eux.

L'AUTEUR, se relevant.

Point de succès sans eux !... Point de succès honteux !
J'étais faible, tremblant; tu voulais me surprendre...
Je ne signerai pas... je ne veux rien entendre...
Mon ouvrage est sans doute un canevas léger,
Et c'est par les détails qu'il faudrait le juger ;
Mais, dût-on le siffler, j'en fais le sacrifice !
A ce public gagé je fermerai la lice...

L'AMI.

Les auteurs...

L'AUTEUR.

Les auteurs sont tous du même avis,
Et je n'ai que l'*honneur de l'avoir entrepris.*
Adieu, va-t'en. Je mets ma fortune légère
Sous la garde des dieux et du nouveau parterre.

L'AMI.

Six heures !... C'en est fait... tu prends un bon parti...
Je voulais te séduire, et tu m'as converti...
Adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR.

Oh ! moi, j'ai du courage,
Je reste... de ma chambre on n'entend pas l'orage...
Cours... applaudis le bon... ménage le mauvais...
Et viens m'apprendre ici ma chute... ou mon succès.

FIN DU PROLOGUE.

Personnages :

M. BERTRAND, vieux libraire.
M. FORTUNÉ, jeune libraire.
DERVILLE } jeunes auteurs.
DURAND }
GÉLON, journaliste.
Mme BERTRAND.
ADÈLE, sa fille.
Mlle ROSINE, comédienne.

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS.

Le premier acte chez Derville. — Le second et le troisième chez Bertrand.

ROMAN A VENDRE

OU

LES DEUX LIBRAIRES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, seul, à la cantonade.

Fortuné le libraire en ces lieux doit se rendre ;
Je sors pour un moment, vous le ferez attendre...
Ah ! madame Bertrand viendra peut-être aussi,
Car Gélon me l'annonce... Ils m'attendront ici...
Le roman fait fortune, et je tiens nos libraires !
En servant mon ami, je venge mes confrères,
Les auteurs... Qu'est-ce encore ?... Il est tard... et ma foi !

(Il prend son chapeau et va pour sortir.)

SCÈNE II.

DURAND; DERVILLE.

DURAND.

Bonjour, mon cher Derville !

DERVILLE.

Eh ! mon ami, c'est toi !
Quel plaisir !

DURAND.

Tu sortais ?

DERVILLE.

Oh ! pour toi je demeure.
J'allais chez une actrice, et j'irai tout à l'heure.
Te voilà donc enfin ! depuis quand de retour ?

DURAND.

D'hier.

DERVILLE.

Et quel motif te ramène ?

DURAND, mystérieusement.

L'amour.

DERVILLE.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est donc un voyage terrible !
Rapporter de Limoge un cœur tendre et sensible,
Et des romans !

DURAND.

Mon cher, tu peux dans mes amours,
Comme dans mes romans, m'être d'un grand secours.

DERVILLE.

Des amours ! c'est mon fort ! Fais-moi ta confidence.
Quel est l'objet charmant ? as-tu de l'espérance ?

DURAND.

Oui : nous en parlerons plus tard... Je voudrais bien
Sur un certain chapitre amener l'entretien.
J'ai pour d'autres raisons entrepris ce voyage,
Et je veux te parler de mon premier ouvrage.

DERVILLE.

Du premier ? Ce n'est pas du dernier qu'il s'agit ?

DURAND.

Eh ! non.... sur cet objet je t'ai deux fois écrit,
Mais j'étais importun, du moins je le présume,
Tu n'as pas répondu.

DERVILLE.

C'est assez ma coutume,
Jamais je ne réponds; mais n'importe, je prend
Aux lettres d'un ami l'intérêt le plus grand....
Voyons, que disais-tu dans ta dernière épître?

DURAND.

Laisse-moi donc enfin aborder ce chapitre:
Quand je vins à Paris, je voulus publier....

DERVILLE.

Un roman de ton crû, d'un style singulier;
Tu vis nos imprimeurs, et tous le refusèrent.

DURAND.

Sans le lire!

DERVILLE.

A ton nom d'abord ils le jugèrent:
Un auteur inconnu.... monsieur Durand. Ah! fi!

DURAND.

Tu voulus t'en charger!

DERVILLE.

Oui, c'était un défi,
J'ai, par un tour adroit, amené nos libraires
Aux trois éditions, à deux mille exemplaires.

DURAND.

Bon! mais pourquoi changer le titre que j'avais?
Pourquoi mettre *Roman imité de l'anglais?*
Et pourquoi de mon nom as-tu fait un mystère?

DERVILLE.

C'est fort bien! du sermon que je prétends te faire
Tes pourquoi justement formeront les trois points.
Chaque jour le caprice a de nouveaux besoins;
On ne sait pas, mon cher, au fond de ta province,
Que les Français en France ont un crédit fort mince:
L'étranger nous inonde, et quant à nos romans,
Ils doivent être anglais s'ils ne sont allemands.
Tu connais le public; qu'on lui prône un ouvrage,
Il l'admire par ton dès la première page;

Le livre qui chez nous serait lourd, accablant,
S'il a passé la Manche, est un livre excellent ;
C'est la mode ! elle a tort, mais enfin elle est reine.
Ici, l'homme de goût perd son temps et sa peine,
Trente romans pour preuve !... Et j'en ai vu mourir
Que je pourrais citer.... mais laissons-les dormir.
Toi-même en fis, hélas ! la triste expérience.
Ton roman dédaigné vieillissait sans vengeance.
Mais en relisant bien ce pauvre manuscrit,
Je vis que tu peignais avec assez d'esprit
L'Écosse et ses héros.... Source large et commode
D'où jaillissent sur nous les romans à la mode !
Alors, j'ai supposé qu'un de mes bons amis
Voyageait en Écosse, et dans ce beau pays,
Traduisant d'un Walter le manuscrit unique,
Venait de m'envoyer un roman.... historique.
Je fais, sans le nommer, l'éloge de l'auteur ;
Je cache adroitement le nom du traducteur,
Le titre était commun, et j'en mets un bizarre ;
On l'imprime, on le vend, la vogue se déclare ;
Chaque jour entraînés.... ou payés, les journaux
Font du modeste auteur des éloges nouveaux ;
C'est du Scott, du Cooper ! c'est cent fois mieux encore !
Quel succès ! et pourtant sous un nom qu'on ignore,
Avec son titre plat, le roman limousin
Serait mort sans lecteurs au fond d'un magasin.

DURAND.

Voilà, je te l'avoue, une plaisante ruse !
Mais le public, mon cher.

DERVILLE.

Le public ! il s'amuse
De ce même roman qui l'aurait ennuyé,
Et c'est à son profit qu'il est mystifié.
L'important est d'abord qu'il consente à le lire.
Quelle gloire pour toi, quand tu pourras lui dire :
« Ces ouvrages par vous lus, relus, dévorés,

« Ces romans qu'à l'envi vous avez admirés,
« Ils ont plus que jamais des droits à vos éloges ;
« Messieurs, je suis leur père, ils sont nés dans Limoges! »
Le tour paraît plaisant, ton nom est en crédit,
Et l'on dira de toi : *C'est un homme d'esprit !*
Ce titre-là, chez nous, vaut mieux que tous les autres.

DURAND.

Je crains certains lecteurs.

DERVILLE.

Je te réponds des nôtres.

DURAND.

Le mal est sans remède, il n'y faut plus penser....
Mais le dernier roman que je t'ai fait passer?

DERVILLE.

Ah! je l'ai parcouru.... toujours en Angleterre,
Le sujet est charmant et le titre doit plaire.

DURAND.

J'ai pris un titre simple.

DERVILLE.

Oui, mais je l'ai changé ;
Ton héros à présent se nomme *l'Enragé*.

DURAND.

Oh ! Ciel !

DERVILLE.

Rien de trop fort depuis que nos parterres
S'accoutument aux gueux échappés des galères.
Et j'ai mis : *Comme l'autre, imité de l'anglais*.

DURAND.

Je ne souffrirai pas....

DERVILLE.

Bon ! encore un succès
Pour répondre au premier, le soutenir peut-être ;
Tu seras libre alors de te faire connaître.
Un libraire fameux dans le quartier d'Antin,
Fortuné le demande.... il viendra ce matin.

DURAND.

Bah ! c'est lui qui d'abord, et sans vouloir m'entendre,
Refusa le roman que je cherchais à vendre !

DERVILLE.

Eh bien ! laisse-moi faire, et te voilà vengé !
Par l'aigle d'un journal tu seras protégé ;
Il l'a gardé trois jours pour le lire à son aise....
Monsieur Gélon.

DURAND.

Crois-tu que mon roman lui plaise ?

DERVILLE.

De ses décisions nous faisons peu de cas ;
Il prononce sur tout, mais il ne juge pas.
Exercé dès l'enfance à faire de la prose,
l s'en est mis marchand pour être quelque chose.

DURAND.

Un journaliste ! ah ! Dieu ! peux-tu dire cela?
Si quelqu'un t'entendait !... au nom de ces gens-là,
Je suis encor tremblant comme sous la férule.

DERVILLE.

Nous l'avons, hier au soir, enivré sans scrupule
Dans un certain repas, que j'ai payé fort cher !....

DURAND.

Et vous avez parlé du manuscrit....

DERVILLE.

Hier !....
Oh ! non, mais ce matin j'ai reçu cette lettre ;
Tiens, vois ce qu'il m'écrit.

DURAND.

Donne.

DERVILLE.

Veux-tu permettre ?
(Il lit.)
« J'ai lu votre roman, il n'est vraiment pas mal ;

« Mauvais goût si l'on veut, mais style original.
« On y sent de l'Écosse un peintre très-fidèle.

DURAND.

Notre Auvergne, mon cher, m'a servi de modèle.

DERVILLE.

(Il lit.)

Oh! c'est un connaisseur!.... « Le succès est certain.
« J'en parlerai ce soir à Bertrand, mon cousin. »

DURAND.

Bertrand ! le libraire !

DERVILLE.

Oui.

DURAND.

C'est lui.

DERVILLE.

Qui ?

DURAND.

C'est lui-même,
C'est le père d'Adèle !

DERVILLE.

Ah !

DURAND.

De celle que j'aime !

DERVILLE.

Je comprends... Chut ! on vient... Eh ! Fortuné...

SCÈNE III.

DURAND, DERVILLE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

Pardon !
Vous êtes occupés, je vous dérange....

DERVILLE.

Non,
Soyez le bien venu.

FORTUNÉ.

Mais je crois reconnaître...
J'ai déjà vu Monsieur.... un jeune auteur peut-être ?

DERVILLE.

Mais il l'était.... Alors, il vous a confié
Un malheureux roman qu'on n'a pas publié.

DURAND.

Je reçus un accueil on ne peut plus aimable.

FORTUNÉ.

Oui, je l'ai lu, c'est juste.... un roman estimable,
Mais faible pour l'époque.... Oh ! j'y suis maintenant,
Un titre sans attrait.... un nom....

DERVILLE.

Monsieur Durand.

FORTUNÉ.

Oui, Durand!.... A ce nom, la vogue eût fait retraite ;
Moi, ce n'est pas l'écrit, c'est le nom que j'achète.
Mais les jeunes auteurs qui n'ont que de l'esprit
Mettent leurs fruits naissants sous des noms en crédit,
On en trouve à louer.... et ma foi ! s'il prospère,
L'enfant à son parrain doit bien plus qu'à son père.

DURAND.

Autrefois....

FORTUNÉ.

Autrefois les choses allaient mal,
Et l'on nous conduisait tout droit à l'hôpital.

DERVILLE.

Vous, Messieurs, aujourd'hui vous y menez les autres.

FORTUNÉ.

Eh ! non ; nous arrangeons nos succès.... et les vôtres.
Grâce aux souscriptions, tout va bien ; les auteurs
Rançonnent le libraire, et lui, les souscripteurs.
Voyez : jeune, estimé, ma maison est brillante,
J'ai sur l'esprit courant vingt mille écus de rente,

Je vends tout, j'use tout; par trente éditions,
J'exploite à mon profit les réputations,
Et pour me composer de séduisants ouvrages,
J'ai mis par un traité vingt savants à mes gages.
Tout Paris vient chez moi; je plais dans les salons;
On me trouve à la Bourse, au Gymnase, aux Bouffons
Recherché des auteurs, estimé des actrices,
Je fais des marchés d'or jusque dans les coulisses;
Pour me mettre en crédit j'ai partout un prôneur,
Et dans chaque journal j'engraisse un rédacteur:
On dîne mieux chez moi que chez une Excellence.

DERVILLE.

Oh! c'est un homme adroit.

FORTUNÉ.

N'est-ce pas!

DURAND.

Mais je pense
Que vous pourriez aussi mieux que certains auteurs,
Écrire, et pour vous-même avoir des souscripteurs.

FORTUNÉ.

On me l'a dit souvent, mais ce serait dommage,
Le métier que je fais rapporte davantage.
Mais parlons du roman que l'on va publier.

DERVILLE.

Je le crois, entre nous, meilleur que le premier.

DURAND, à part.

Il ne perd pas de temps.

FORTUNÉ.

C'est un succès, j'espère.

DERVILLE.

Il m'est hier matin arrivé d'Angleterre.

DURAND, bas à Derville.

Comment, y penses-tu?

DERVILLE, bas à Durand.

(Haut.)

Laisse donc; le voici.

FORTUNÉ, prenant le manuscrit.

Bon! quelque cher qu'il soit, j'achète celui-ci.

DERVILLE, à part à Durand.

Son intrépidité justifîrait ma ruse.

DURAND.

Vous y tenez beaucoup?

FORTUNÉ.

Si j'y tiens! Il m'amuse
Ce cher monsieur Durand! si j'y tiens, ah! vraiment
La question me plaît, et le doute est charmant,
Si j'y tiens! Oui, parbleu! faites, je vous en prie,
Un ouvrage pareil, et je vous certifie
Qu'on y tiendra.

DURAND.

J'en doute.

DERVILLE, à Fortuné.

Un classique entêté.

FORTUNÉ.

Oh! le pauvre garçon!... Je m'en serais douté.
Un livre dont le plan.... dont le style.... et la fable....
Enfin un livre anglais.... une vogue admirable!....
L'avez-vous lu?

DURAND.

Mais oui.

FORTUNÉ.

Mal!

DURAND.

Au moins aussi bien
Que vous-même, Monsieur, vous avez lu le mien.

FORTUNÉ, souriant.

En ce cas.... en ce cas.... *l'Enragé!* le beau titre!
Dans votre cabinet j'en vais lire un chapitre.

DERVILLE, le retenant.

Mais pour monsieur Bertrand, Gélon l'a demandé.

FORTUNÉ.

Pour Bertrand !

DERVILLE.

Oui.

FORTUNÉ.

Tant mieux, il peut m'être accordé,
Sans pour cela, mon cher, sortir de la famille.

DURAND.

Vous dites....

FORTUNÉ.

Que Bertrand va me donner sa fille.

DURAND.

A vous ?

FORTUNÉ.

A moi.... Du moins sa femme en a l'espoir.

DERVILLE.

Il vous choisit pour gendre ?....

FORTUNÉ.

Il ne veut pas me voir.

DURAND.

Mais sa fille vous aime ?

FORTUNÉ.

On dit qu'elle m'abhorre.

DURAND.

Ah ! j'entends, vous l'aimez.

FORTUNÉ.

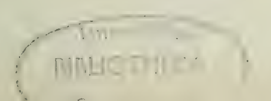
Je ne sais pas encore ;
Faible dot.... J'aurais mieux.

DERVILLE.

Sur qui donc comptez-vous ?

FORTUNÉ.

Sur madame Bertrand.... en dépit des jaloux....
Car j'ai certain rival que vous devez connaître....



DERVILLE.

Moi !

FORTUNÉ.

Vous-même.

DURAND.

Un rival !

FORTUNÉ.

Et vous aussi peut-être !
C'est ce pauvre Gélon.

DERVILLE.

Je m'en étais douté.

DURAND.

Et vous ne craignez pas qu'il vous ait supplanté ?

FORTUNÉ.

Après tout, c'est de quoi je ne m'occupe guères,
J'ai bien assez vraiment de mes grandes affaires.
Je vais donc m'enfermer avec le manuscrit,
Et dût le vieux Bertrand en mourir de dépit,
S'il me plaît, je le garde, et j'ai votre parole !
Je veux des nouveautés avoir le monopole,
Le sceptre de la mode en mes mains doit rester,
On ne gagnerait rien à me le disputer.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

DURAND, DERVILLE.

DERVILLE.

A quoi rêves-tu donc ?

DURAND.

Mais à ce qui m'arrive !
Faut-il que de ses coups le destin me poursuive !
Je rencontre d'abord deux rivaux.

DERVILLE.

Deux.... eh ! non,
Je ne vois qu'un rival à craindre, c'est Gélon,

Un sot!.... Pour Fortuné, l'amour de l'or l'enflamme,
C'est le seul qui jamais puisse entrer dans son âme;
Et tu triompheras.... si la belle est pour toi....
Mais je n'en doute point.

DURAND.

Mon ami, je le croi !
Adèle m'a juré....

DERVILLE.

Bien ! la jeune personne....

DURAND.

L'an dernier, à Limoge, elle passa l'automne,
Chez une vieille tante, à qui j'allais souvent
Lire quelques morceaux d'un livre intéressant.
La bonne femme est seule, aveugle, et pour ma mère
Elle eut une amitié qui me la rend plus chère ;
Ma mère aurait son âge, et je crois la revoir !
Quand la nièce arriva, chez sa tante, le soir,
Je devins assidu, je repris mes lectures ;
C'étaient de deux amants les tendres aventures.
La vieille, à tout propos, commentait, commentait,
Adèle était rêveuse, et moi, troublé, distrait,
Sans m'en apercevoir, je me rapprochais d'elle.
Chaque jour, de plus près, je la trouvais plus belle ;
Et de nos deux héros s'expliquant les amours,
Nos regards attendris se rencontraient toujours.
Nos cœurs à ce roman en rattachaient un autre,
Leur secret par degrés nous révéla le nôtre,
Nous rougissions comme eux, d'un aveu, d'un serment,
Et comme eux, nous étions d'accord.... au dénoûment.

DERVILLE.

Et la tante, toujours faisait ses commentaires?

DURAND.

A son aise, ma foi ! nous ne l'écoutions guères !

DERVILLE.

Qu'on nous dise à présent que ces ouvrages-là
Ne forment pas le cœur !

DURAND.

Alors on rappela
Adèle chez son père.... Elle partit....

DERVILLE.

Sans doute,
Ton cœur, à son départ, la suivit sur la route!

DURAND.

J'aimais, j'étais aimé.... Sans fortune, sans nom,
Comment me présenter chez un autre Harpagon?
Cependant la famille a su tout le mystère;
La tante, en apprenant mon secret par son frère,
M'a grondé vertement!

DERVILLE, gravement.

Tu le méritais bien?....

(Vivement.)

Et depuis ce temps-là tu n'as rien reçu?

DURAND.

Rien.

DERVILLE.

Et tu l'aimes toujours?

DURAND.

Mon ami, je l'adore!

DERVILLE.

Et tu veux la revoir?

DURAND.

Puis-je espérer encore?

DERVILLE.

Espérer! espérer! tu ne renonces pas
A l'hymen?

DURAND.

A l'hymen!

DERVILLE.

Bon! tu l'épouseras!

DURAND.

Qui ? moi !....

DERVILLE.

Pour égayer la fin de mes ouvrages,
Sur la scène j'ai fait plus de vingt mariages
Que la toile aussitôt défaisait en tombant,
J'en veux faire un qui tienne !

DURAND.

Oui, ce serait charmant !
Tes projets sont fort beaux, mais ils sont difficiles ;
Gélon et Fortuné sont deux fats bien habiles !....
Écoute : cher Bertrand, si j'allais de ce pas,
Lui porter mon roman et l'avouer....

DERVILLE.

Non pas !
Qu'il t'en sache l'auteur, adieu tout son mérite....
Mais il faut que d'abord Adèle soit instruite
Afin de nous aider....

DURAND.

Et la pourrai-je voir ?

DERVILLE.

Oui, c'est à quoi je rêve, et j'ai certain espoir....
Gélon, par ce billet m'annonce sa cousine,
Nous verrons.... Il est tard pour aller chez Rosine.
Ma foi ! je n'irai pas.

DURAND.

Une dame t'attend ?

DERVILLE.

Une actrice, mon cher, qui doit incessamment
Débuter, à Paris, dans ma pièce nouvelle ;
Elle est charmante ! et moi, je travaille avec elle,
Je la fais répéter.... Je la verrai demain.
Mais tes intérêts seuls m'occupent ce matin,
Et je vais là dedans trouver notre libraire....

(Il ouvre le cabinet.)

Ah ! bon Dieu ! vois, sur lui comme le livre opère !

DURAND.

Eh ! mais que fait-il là ?

DERVILLE.

Ce qu'il fait, pauvre auteur !
Il dort sur ton roman.... Hein ? comme c'est flatteur !

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DURAND, seul.

Et c'est au poids de l'or qu'il achète mon livre !
Mais que faire à présent ? quel chemin dois-je suivre ?
Dans les plans de Derville irai-je m'embarquer ?
S'il ne réussit pas, ce serait trop risquer....
Mais s'il réussissait !.... C'est en lui que j'espère,
En lui seul.... et je crois qu'il faut le laisser faire !

SCÈNE VI.

Mme BERTRAND, DURAND.

Mme BERTRAND, en dehors.

Oh ! je veux lui parler, il y sera pour moi.

DURAND.

J'entends quelqu'un venir.... Une dame, je croi.

Mme BERTRAND, entrant.

Et je n'aurai pas pris une peine inutile....
Ah ! pardon ! je croyais trouver monsieur Derville.

DURAND.

C'est lui que vous cherchez, Madame, il est ici,
Mais il va revenir, et je l'attends aussi.

Mme BERTRAND.

Je voulais cependant...

DURAND.

S'il faut qu'on vous l'envoie,
Je vais...

Mme BERTRAND.

Non, non, restez, pourvu que je le voie,
Je sens que j'attendrai, Monsieur, de tout mon cœur,
(Vivement.)
Puisque vous attendez, et.... Monsieur est auteur,
Homme de lettres ?

DURAND.

Moi ! ce titre-là, Madame....

Mme BERTRAND.

C'est le titre à la mode, et chacun le réclame.
Pour des vers d'almanach, pour un petit pamphlet,
Pour le tiers ou le quart d'un vaudeville, on est
Homme de lettres ! Mais Monsieur, je le présume,
Dans un genre plus noble exercera sa plume....
Nos grands théâtres ? Non ! des odes, des romans ?
Oui, je vois ; ce sont là les ouvrages du temps...
Pour moi, j'en puis juger par ceux que je publie.

DURAND, à part.

C'est une femme auteur !

Mme BERTRAND.

En fait de poésie,
Mes odes ont marqué...

DURAND, à part.

Comment ! une Sapho !

Mme BERTRAND.

Nous avons mis au jour plus d'un livre nouveau,
D'autant mieux accueilli qu'on ne le comprend guère.
Mes romans....

DURAND.

Vous seriez ?....

Mme BERTRAND, faisant la révérence.

Monsieur, je suis libraire.
C'est pour notre famille un titre, Dieu merci !
Mon grand-père l'était, mon mari l'est aussi.

On sait partout, malgré la sottise et l'envie,
Si de notre maison la gloire est établie !
Mon père fut jadis un prote assez fameux
Que les auteurs du temps se disputaient entre eux ;
Feu monsieur de Voltaire était de ses intimes,
Et mon père souvent lui corrigeait ses rimes....
Moi, je n'ai qu'une fille, et si Dieu le permet....

DURAND.

Une fille !....

Mme BERTRAND.

Comment !.... qu'avez-vous s'il vous plaît ?

DURAND.

Ciel ! Madame !....

Mme BERTRAND.

Achevez....

DURAND.

Pardon ! je dois connaître
Votre nom....

Mme BERTRAND.

Je le crois.

SCENE VII.

FORTUNÉ, Mme BERTRAND, DERVILLE, DURAND.

FORTUNÉ, sortant du cabinet.

Et je le fais paraître !
Divin ! délicieux !

Mme BERTRAND.

Fortuné ! vous ici ?

FORTUNÉ.

Ah ! madame Bertrand !

DURAND, bas à Derville.

Prends garde, mon ami !

DERVILLE, tenant le manuscrit.

(Bas à Durand.)
Madame.... Le roman !

Mme BERTRAND.

Monsieur, votre servante !
Hier, monsieur Gélon m'a parlé de la vente
D'un ouvrage nouveau qui certes nous convient.

FORTUNÉ, à part.

C'est trop tard.

Mme BERTRAND.

Mon mari, que la goutte retient,
Digne en tout point, Monsieur, de votre confiance,
Voudrait, sauf un bon prix, avoir la préférence....
Je vois votre surprise, et vous ne pensiez pas
Que d'un roman pareil nous fissions tant de cas;
Mon mari, je le sais, dans sa vieille boutique,
Dédaigna trop longtemps l'opinion publique;
Il s'en tenait toujours à ses anciens auteurs,
Ou même à des écrits nouveaux, mais sans prôneurs,
Il exigeait du goût, il voulait du solide;
Mais grâce à moi, Monsieur, le voilà moins timide.
Un peu d'ambition est entré dans son cœur;
Déjà notre boutique a changé de couleur,

(Montrant Fortuné.)

Et Monsieur vous dira, s'il est témoin fidèle,
Que le brillant quartier n'en a pas de plus belle,
Hors la sienne !....

FORTUNÉ.

Il est vrai ; Madame, chaque soir,
Au milieu des écrits rangés sur son comptoir,
S'offre aux yeux du public, qui passe et qui repasse,
Comme une Muse assise au sommet du Parnasse.

Mme BERTRAND.

Il plaisante toujours !.... Ah ! qu'il nous serait doux
De vous plaire, Monsieur !

DERVILLE.

Me plaire ! en doutez-vous ?

DURAND.

Le roman vous convient, il est à vous, Madame.

FORTUNÉ.

Hein ? que dites-vous là ? Mais moi, je le réclame.

DURAND.

Vous, Monsieur !

DERVILLE, bas à Durand.

Tais-toi donc. (Haut.) Sans doute, Fortuné
A reçu ma parole, et je suis enchaîné.

DURAND.

Cependant....

FORTUNÉ.

Cependant, la chose est décidée,
A peu près, et j'y tiens....

Mme BERTRAND.

Vous, Monsieur, quelle idée !
Vous le savez, j'espère amener mon époux
A vous choisir pour gendre, à s'entendre avec vous ;
N'allez pas l'irriter !

FORTUNÉ.

Je résiste avec peine,
Mais cette affaire est sûre, et l'autre est incertaine.

Mme BERTRAND.

Je veux forcer Bertrand à vous juger moins mal,
Et perdre près de lui Gélon, votre rival ;
Il me déplaît à moi, c'est vous que je préfère.
Mais laissez à Bertrand le roman qu'il espère !
S'il vous reste, vraiment ! je ne réponds de rien,
Le cousin....

FORTUNÉ.

Non, Bertrand me hait, et je sais bien
Que si pour le fléchir je lui cédais l'ouvrage,
Madame, il le prendrait sans m'aimer davantage.

DERVILLE, faisant un signe d'intelligence à Durand.

Mais je trouve un moyen de vous accorder tous :
Bertrand veut le roman ! qu'il s'entende avec vous ;
Allez chez lui, mon cher, j'y serai pour conclure.

FORTUNÉ.

Il me ferme sa porte !

Mme BERTRAND.

Eh ! non, je vous assure ;
A vos bons procédés mon mari se rendra,
En faveur du roman le cousin plaidera,
Il vous sert malgré lui, vous épousez Adèle.

FORTUNÉ.

Vous croyez ?

DURAND, bas à Derville.

Mais vois donc, tu le rapproches d'elle !

DERVILLE, bas à Durand.

Si Fortuné s'éloigne, elle épouse Gélon ;
Es-tu de cet avis ?

DURAND, bas à Derville.

Qui ? moi ! Non, parbleu, non !

DERVILLE, à Mme Bertrand.

Ainsi c'est convenu, chez vous on se rassemble.

FORTUNÉ.

Volontiers.

Mme BERTRAND.

Dans une heure.

DERVILLE, à Durand.

Et nous irons ensemble.

(A Mme Bertrand et à Fortuné.)

Je conduirai Monsieur avec moi, pour raison,
Et vous le connaîtrez.

FORTUNÉ.

Monsieur est auteur.

DERVILLE.

Bon !
Il a bien d'autres soins en tête... mais je pense
Qu'il voudra de ses plans vous faire confidence.

DURAND, à part.

Quelque folie encor !

DERVILLE.

C'est mon meilleur ami...

(A Mme Bertrand.)

Je veux le présenter à votre cher mari.

Mme BERTRAND.

Mais sans doute.

FORTUNÉ, à Durand.

A Monsieur si je puis être utile...

DURAND.

Ah ! vous êtes trop bon, mais je suivrai Derville.

Mme BERTRAND.

Soyez exacts, Messieurs.

DERVILLE.

Nous n'y manquerons pas.

FORTUNÉ, à Mme Bertrand.

Acceptez-vous ma main ? J'ai mon wiski là-bas.

Mme BERTRAND.

Un wiski ! C'est charmant !

DERVILLE.

Le libraire en voiture,

Et les auteurs à pied !

FORTUNÉ.

N'ont-ils par leur monture ?

Ils volent sur Pégase à de brillants succès,
Et mon Pégase à moi, c'est un cheval anglais.

(Il donne la main à Mme Bertrand.)

SCÈNE VIII.

DERVILLE, DURAND.

DURAND.

J'entrevois ton projet... il me rend l'espérance !

DERVILLE.

C'est fort heureux, ma foi ! la pédante ignorance
Eprouvait autrefois mon intrépidité ;

Du collége avec toi je reprends ma gaîté,
Mon camarade ! allons, laisse-moi te conduire ;
Chez ta belle d'abord je m'en vais t'introduire !
Près de ses chers parents pour te mettre en faveur,
Je te fais aujourd'hui... libraire voyageur !

DURAND.

Tu prétends les tromper !

DERVILLE.

Je prétends ! mais sans doute,
Et, foi d'auteur comique, ils le seront. Écoute,
Gélon est chez Bertrand un obstacle à tes vœux,
Mais, pour gagner du temps, à ce rival heureux
Opposons Fortuné, qui vraiment n'y tient guère ;
Advienne un bon succès, alors plus de mystère !
Gélon sera bien faible, et Fortuné, je crois,
Pour un roman nouveau te céderait ses droits.

DURAND.

Quel service !

DERVILLE.

Eh ! mon cher, quand mes frêles ouvrages,
Dans un bruyant parterre affrontaient les orages,
Nos amis me servaient... et je veux avec toi
Reconnaître aujourd'hui ce qu'ils ont fait pour moi.

DURAND.

Fais sans me compromettre !

DERVILLE.

A ce que j'imagine,
Tu craindrais... Que veut-on ? C'est vous, belle Rosine !

SCÈNE IX.

DERVILLE, ROSINE, DURAND.

ROSINE, très-gaîment toute la scène.

Comment donc, c'est fort mal ! vous m'oubliez ainsi !

DERVILLE.

Faites-en le reproche à Monsieur que voici.

ROSINE.

A Monsieur !

DURAND.

Ah ! de grâce, épargnez-moi !

DERVILLE.

Pouvais-je
Quitter ce cher Durand, un ami de collége,
Qui revient pour me voir de Limoge à Paris ?

ROSINE.

De Limoge, vraiment ! Oh ! le charmant pays !

DURAND.

Madame le connaît ?

ROSINE.

Je voudrais le connaître.

DURAND.

Je vois, vous avez là quelques amis peut-être ?

ROSINE, étourdiment.

Des amis ! mon Dieu ! non... De Limoge, entre nous,
Je n'ai vu jusqu'ici que Pourceaugnac... et vous.

DURAND, riant.

La remarque, Madame...

ROSINE, se reprenant.

Est tout à votre éloge,
Et j'aurais maintenant des amis à Limoge.
(A Derville.)
Savez-vous qu'à demain mon début est fixé ?
Et les petits journaux déjà l'ont annoncé.

DERVILLE.

Sitôt !

ROSINE.

Répétons-nous ce matin ?

DERVILLE.

Impossible !
(Montrant Durand.)
Son amour seul m'occupe.

ROSINE.

Ah !... Monsieur est sensible!

DERVILLE.

Mais il a deux rivaux, tous deux fats et pédants,
Que je vais de ce pas mystifier.

ROSINE.

J'entends !
Mystifier des sots! Mais c'est une justice,
A tous les gens d'esprit c'est rendre un vrai service...
Je ne vous retiens plus ; il me serait bien doux
De pouvoir aujourd'hui me liguer avec vous,

(A Durand.)

De servir votre amour... Suis-je de la partie?...
Oh ! j'ai mystifié bien des sots en ma vie !

DERVILLE.

Oui, s'il en est besoin, j'aurai recours à vous.

ROSINE.

Tous les rôles me vont, et je les joûrai tous.
J'aurai, pour vous aider, de l'esprit et du zèle :
Montrez-moi la victime, et je vous réponds d'elle.

DERVILLE.

Il se peut que plus tard...

DURAND.

Non, Madame; aujourd'hui,
C'est déjà trop, je crois, que d'un fou tel que lui.

DERVILLE.

Il tremble !... mais partons, et, morbleu! du courage.

DURAND.

On tremble d'autant plus qu'on risque davantage.

ROSINE, à Derville.

Vous me reconduisez... quand j'aurai tout appris,
Pour aller vous servir j'attendrai votre avis.

DURAND.

Nous sommes embarqués, que le ciel nous conduise

ROSINE.

Guidés par la folie, attaquant la sottise,
Il faut vous résigner ; je vous réponds des fous,
Mais les sots, à coup sûr, ne seront pas pour vous.

(Derville et Durand lui donnent la main.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'arrière-boutique de Bertrand. Des meubles garnis de livres et de cartons. Une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, BERTRAND, en robe de chambre et en bonnet.

(Adèle est assise ; elle coupe une brochure.)

BERTRAND, à la cantonade.

Étalez en avant ces brochures choisies,
Les romans bien en vue... et puis ces poésies
Qui me coûtent si cher, et qu'on n'achète pas !
De l'aplomb, du babil et des airs d'embarras !
Je mettrai là mon nom en lettres d'or !... ma chère,
Gélon est tout à fait de l'avis de ta mère ;
Dans le commerce en grand je vais donc me lancer !

ADÈLE, se levant.

A votre âge, au commerce il faudrait renoncer,
Et vendre...

BERTRAND.

Beau conseil !... Va, l'on aura beau faire,
Je suis libraire encore, et je mourrai libraire !
Je sais bien qu'à Paris, c'est peut-être un malheur !
On voit peu de marchands mourir au lit d'honneur ;

Ils s'enrichissent vite et rien ne les arrête !
Moi, j'ai fait lentement une fortune honnête ;
Mon gendre m'aidera du moins à l'arrondir.

ADÈLE.

Votre gendre !...

BERTRAND.

Oui, mon gendre ! Eh bien ! pourquoi rougir ?
Pauvre enfant ! près de toi je souris, je babille,
En dépit de la goutte... écoute un peu, ma fille :
Tes quinze ans sont passés, et déjà je te voi
Grande comme ta mère et douce comme moi !
Je crois t'avoir trouvé l'époux que tu mérites.

ADÈLE.

Puis-je penser à moi quand vous souffrez !... Vous dites
Que vous l'avez trouvé ?...

BERTRAND.

Le garçon le plus doux,
Aimable...

ADÈLE.

J'ai des jours trop heureux près de vous,
Pour vous quitter jamais !... Je le connais, mon père ?

BERTRAND.

Oui, ton cousin Gélon.

ADÈLE.

Gélon !

BERTRAND.

Il doit te plaire :
C'est un homme charmant, actif, original,
Savant comme un recueil, malin comme un journal,
Il honore, il soutient notre littérature,
Et son nom est inscrit sur le Nouveau Mercure.

ADÈLE.

Pour le métier qu'il fait, c'est beaucoup, je le sais,
Mais pour le mariage, oh ! ce n'est pas assez !

BERTRAND.

Hein ! qu'est-ce, s'il vous plaît? Je voudrais bien entendre
Que l'on me résistât !... Gélon sera mon gendre,
Je l'aime, il me convient, il doit te convenir.

ADÈLE.

Oh ! je saurai vouloir ce qui vous fait plaisir !

(Le caressant.)

N'allez pas vous fâcher !... Mais votre âme est si bonne !...
Vous m'aimez tant !...

BERTRAND.

Bien ! bien ! je te comprends, friponne!
Mais ce ton doucereux ne me séduira pas !
De ton cousin, vois-tu, moi, je fais très-grand cas ;
Sans débourser ta dot, il fera sa fortune,
Et c'est une rencontre aujourd'hui peu commune ;
Les charges, les états sont fort chers ; et, ma foi !
On épouse une dot pour payer son emploi.
Le peu que nous avons à Gélon doit suffire,
Un journal mène loin.

ADÈLE.

Oh ! vous avez beau dire,
Il me déplaît.

BERTRAND.

J'entends ; malgré tous nos discours,
Tu t'occupes encor de tes folles amours !
L'inconnu de Limoge...

ADÈLE.

Oh ! mon Dieu ! je l'oublie.

BERTRAND.

Fort bien, ma fille... mais il faut qu'on te marie,
Tu l'oublîras bien mieux !

SCÈNE II.

Mme BERTRAND, ADÈLE, BERTRAND.

Mme BERTRAND.

Me voici de retour.

BERTRAND.

Ah ! ah ! notre roman ?

Mme BERTRAND.

Avant la fin du jour,
Il nous sera livré... Mais qu'as-tu, mon Adèle ?
Dis-moi donc...

BERTRAND.

Ce n'est rien, je causais avec elle
De certain inconnu...

ADÈLE, vivement.

Papa m'a proposé,
Pour mari, mon cousin, et je l'ai refusé.

Mme BERTRAND.

Pourquoi la tourmenter ?

BERTRAND.

Je veux qu'on m'obéisse !

Mme BERTRAND.

Nous pourrions quelque jour avec plus de justice,
Pour un meilleur parti nous accorder tous trois...

BERTRAND.

Pour monsieur Fortuné ! c'est vraiment un beau choix !
Un petit brocanteur qui gâte le commerce !
Je n'ai point de projets, de plans qu'il ne traverse.
Le traître à notre porte est venu s'établir,
Et nous voyons chez lui tout Paris accourir.

Mme BERTRAND.

Tu ferais avec lui de brillantes affaires.

BERTRAND.

Gélon éclipsera nos plus savants libraires.
J'aurai des traducteurs, des auteurs à fracas,
Et des collections... qui n'en finiront pas!...
Nous vendrons de l'anglais, du chinois, du tartare!
Il faudra que pour nous le public se déclare!
Gélon est journaliste, et monsieur Fortuné
A coups de feuilletons se verra détrôné.
Je me ferai connaître, il faut qu'il me redoute,
Je suis bouillant, actif, frais encore... Ah! la goutte!...

Mme BERTRAND.

Va, crois-moi, quelque jour il sera mieux jugé.

ADÈLE.

Oh! non.

BERTRAND.

A son égard, je n'ai jamais changé!
Qu'il ne se flatte pas d'entrer dans ma famille.

ADÈLE.

C'est très-bien!

Mme BERTRAND.

Le cousin n'aura jamais ma fille.

ADÈLE.

A merveille! Oh! pour moi ne vous querellez pas!
De vos deux protégés je fais le même cas,
Je suis de votre avis, je suis aussi du vôtre,
Et, pour vous accorder, je les hais l'un et l'autre!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Mme BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! nous verrons! Voilà comme vous la perdez!

Mme BERTRAND.

Elle a votre ton brusque et vos airs décidés!
Laissons cet entretien, nous pourrons le reprendre.

BERTRAND.

Ne me proposez plus Fortuné pour mon gendre.

Mme BERTRAND.

Bien! mais, en attendant, il faut le recevoir.

BERTRAND.

Comment !

Mme BERTRAND.

Il va venir.

BERTRAND.

Je ne veux pas le voir.

Mme BERTRAND.

Tu le verras, mon cher; je l'ai promis.

BERTRAND.

Ma femme!...

Mme BERTRAND.

Ce sont là des égards que Derville réclame.
Tes confrères déjà se disputent entre eux
Ce roman qui te plaît; Fortuné, plus heureux,
L'obtenait, l'emportait, quand je suis arrivée.

BERTRAND.

Figure de malheur, que j'ai toujours trouvée
Entre la vogue et moi !

Mme BERTRAND.

Mais il a consenti
Par amitié pour toi...

BERTRAND.

Fortuné, mon ami !

Mme BERTRAND.

Il s'arrange avec nous pour publier ce livre,
Et ce matin, ici, Derville doit le suivre.

BERTRAND.

Cette rivalité doit en doubler le prix,
Qu'il le garde !

(Gélon entre.)

SCENE IV.

Mme BERTRAND, GÉLON, BERTRAND.

Mme BERTRAND, vivement.

Ah ! Gélon... Bertrand est indécis,
Venez donc lui donner un conseil salutaire.

GÉLON.

Cousine, expliquez-vous; en quoi puis-je vous plaire ?

Mme BERTRAND.

Le roman de Derville est à nous, à peu près.

BERTRAND.

Mais tout est bien changé...

Mme BERTRAND, l'interrompant.

Doutez-vous du succès ?...

GÉLON.

Moi ? non.

Mme BERTRAND, très-vivement.

Vous le trouvez ?...

GÉLON.

Mais fort beau, je vous jure.
Sans connaître l'Écosse, à la simple lecture
On s'y croit transporté ! C'est là que, sans efforts,
La muse descriptive épanche ses trésors.
Quel style ! Pas un mot qui ne soit une image !
Ici, c'est un combat... sanglant, selon l'usage;
Là, c'est l'auberge *simple*, ou le château *bien vieux*,
Où se trouve toujours l'être mystérieux !
Puis, viennent les rochers, et plus loin, les bruyères ;
On y voit chaque soir trois hideuses sorcières
Tenir près d'un grand bois leur conseil redouté,
Où le clair de la lune est toujours invité.
Les montagnes surtout y sont vraiment sublimes,
Et ne manquent jamais de neige... sur leurs cimes ;

A chaque personnage on a de longs portraits,
De plus longs entretiens... car ces vieux Écossais
Étaient un peu bavards, du moins je le présume,
Leur moindre dialogue a produit un volume!
Pour l'intrigue, elle est faible, et ses fils délicats
Se perdent fort souvent, mais nous n'y tenons pas;
Le tout est embelli d'épigraphes gothiques.
C'est un chef-d'œuvre enfin; il doit plaire aux boutiques,
Aux salons, aux boudoirs; je réponds du succès :
L'ouvrage est à la mode, et nous sommes Français!

(Mme Bertrand fait un signe d'intelligence à son mari.)

BERTRAND.

Si j'avais un rival?...

GÉLON.

Eh bien! poussez l'enchère;
Un ouvrage en crédit met en vogue un libraire.
Nous aurons les journaux.

Mme BERTRAND.

Te voilà résigné?

BERTRAND.

Allons, puisqu'il le faut, je verrai Fortuné.

GÉLON, interdit.

Qu'est-ce à dire?

BERTRAND.

Sachons le traité qu'il propose.

GÉLON.

Fortuné vient chez vous?...

Mme BERTRAND, avec malice.

Oui, cousin, et pour cause;
Mon mari, grâce à vous, se décide à le voir,
Et vous nous aiderez à le bien recevoir.
Tu viendras, mon ami, faire un peu de toilette....
Adieu, cousin, adieu!

SCÈNE V.

GÉLON, BERTRAND.

GÉLON.

La cousine est discrète !
Quand je cherche à lui plaire, elle a des plans secrets,
Et, comme un sot, ici, j'ai servi ses projets !
Fortuné vient chez vous, on le dit fort habile,
Même trop ; vous avez l'esprit doux et facile...

BERTRAND.

Vous me croyez séduit !

GÉLON.

Oh ! je suis rassuré....
(A part.)
On a beau les unir, moi, je les brouillerai.

BERTRAND.

Il s'agit d'un roman et d'un traité peut-être,
Voilà tout... et, d'ailleurs, je suis toujours le maître.

GÉLON.

Il viendra, je suis vif, mon rival est pédant,
Je crains de m'emporter.

BERTRAND.

Allons, soyez prudent !
Je ne suis pas un sot, ni vous un imbécile,
Nous déjoûrons... Mais, chut ! voici monsieur Derville.

SCÈNE VI.

GÉLON, BERTRAND, DERVILLE, DURAND.

BERTRAND, allant au-devant d'eux.

Messieurs, je suis confus, enchanté de l'honneur...
Je suis vraiment... je suis votre humble serviteur.

DERVILLE.

(A Gélon.)
A nous tout le plaisir, Monsieur... Bonjour !

GÉLON.

De grâce,
Motus sur le dîner !

DERVILLE.

(Bas à Durand.)

Sans doute... De l'audace !

(Haut à Bertrand.)

Avant que Fortuné nous rejoigne chez vous,
Puis-je vous présenter un jeune homme fort doux,
Libraire aussi ?

DURAND.

Monsieur...

DERVILLE.

Son commerce est immense,
Et ses vastes projets font honneur à la France.

BERTRAND.

C'est fort bien.

GÉLON.

Qu'est-ce donc ?

DERVILLE.

Mon bon ami Durand
Fonde une librairie européenne... Il prend
Les leçons, les avis des plus fameux libraires,
Je l'amène chez vous... Les feuilles étrangères

(A Gélon.)

En ont déjà parlé. Vous les lisez ?

GÉLON.

Un peu.

DERVILLE.

Monsieur Durand... son nom vous est connu, parbleu !

GÉLON.

Ah ! Durand !...

DERVILLE.

Pour s'instruire il quitte sa patrie :
Tel que vous le voyez, il part pour la Russie !

(Mouvement de Durand.)

GÉLON.

J'en parlerai.

BERTRAND.

Je suis à vous, dès ce moment.
Cette démarche-ci m'honore infiniment ;
Étudiez le train de notre librairie,
Voyez, interrogez sans crainte, je vous prie ;
Car j'étends mon commerce... Il me serait bien doux
D'avoir à l'étranger des rapports avec vous.
Restez chez moi.

DURAND.

Monsieur, c'est un honneur insigne,
Ma joie...

DERVILLE.

Aimable accueil !... mais il en est bien digne.

GÉLON, à Derville.

Parlez-nous du roman.

DERVILLE, à Bertrand.

Quand Fortuné viendra,
Je vous mettrai d'accord.

GÉLON, à part.

Oui, l'on y pourvoira.

BERTRAND.

Nous verrons bien... Pardon, j'entends que l'on m'appelle,
Il faut me préparer... Ah ! c'est ma fille Adèle.

SCÈNE VII.

ADÈLE, BERTRAND, GÉLON, DERVILLE, DURAND.

ADÈLE.

Mon papa ! mon papa ! Ha !...

(Elle voit Durand et reste immobile.)

DURAND, bas à Derville.

C'est elle !

DERVILLE, bas à Durand.

Tais-toi !

BERTRAND.

Qu'est-ce donc ?

GÉLON.

Qu'avez-vous, belle cousine ?

ADÈLE.

Moi !...

(A Bertrand.)

Je venais vous chercher.

GÉLON.

Pourquoi cette surprise ?

BERTRAND.

Oui, dis-nous ?...

ADÈLE.

Ce n'est rien, et me voilà remise...

BERTRAND.

Encor ?...

ADÈLE, dans le plus grand trouble.

(Vivement.)

C'est que... mon Dieu !... c'est que monsieur Gélon
Est malade, à coup sûr... il est si pâle !...

GÉLON.

Bon !

DERVILLE, bas à Gélon.

Le dîner d'hier...

GÉLON, bas à Derville.

Chut !

DURAND.

Mais en effet... moi-même,
Je vous trouvais, Monsieur, d'une pâleur extrême.

DERVILLE, examinant Gélon.

Très-pâle.

BERTRAND, de même.

Elle a raison ; oui, je le trouve aussi.

ADÈLE.

C'est ce qui m'a frappée en arrivant ici.

GÉLON.

Eh ! mais cela se peut... quand on aime l'étude.

DERVILLE, bas à Durand.

Et les plaisirs.

GÉLON.

Tenez... selon mon habitude,
J'avais pour ce matin un article à donner,
Le journal attendait... Hier, je vais dîner
Avec deux bons auteurs...

DERVILLE, bas à Durand.

Et trois célestes femmes.

GÉLON.

Sobrement.

DERVILLE, bas à Durand.

Le champagne est le vin de ces dames.

GÉLON.

Discours vifs et profonds, aimable liberté,
M'ont bientôt mis en verve...

DERVILLE, bas à Durand.

En pointe de gaîté.

GÉLON.

Je m'esquive un peu tard...

DERVILLE, bas à Durand.

Du Rocher de Cancale.

GÉLON.

Et je fais en rentrant deux pages de morale...
Cela fatigue un peu.

BERTRAND.

Le travail vous tuera.

DERVILLE, à Durand.

Sa morale se sent du lieu qui l'inspira.

DURAND.

Pour avoir l'air défait en faut-il davantage ?

ADÈLE.

Oh ! vous avez raison.

GÉLON.

Pour me rendre courage
Un mot de vous suffit, et je suis enchanté
De ce trouble inquiet que cause ma santé.

DURAND.

Quel intérêt touchant pour celui qui l'inspire !

ADÈLE.

J'étais troublée... Oh ! oui, je souffrais le martyre,
(Gaîment.)
Je craignais... A présent, je suis mieux, beaucoup mieux,
Puisque je me trompais.

DERVILLE, à Gélon.

Vous êtes trop heureux !

GÉLON.

C'est assez clair....

BERTRAND, à Adèle, à demi-voix.

Ma foi !... Tu l'aimes donc, friponne !
(A Gélon.)
Oh ! chez moi tôt ou tard on fait ce que j'ordonne !
Ta mère nous attend... Messieurs, je suis à vous...

GÉLON.

Cousine, vous m'aimez ; que cet aveu m'est doux !

ADÈLE, regardant Durand.

Mon Dieu ! mon cher cousin, le tout est de s'entendre...

BERTRAND, sortant avec Adèle.

Je reviens, je reviens.
(Gélon remonte la scène avec eux.)

SCÈNE VIII.

GÉLON, DERVILLE, DURAND.

DERVILLE, à part à Durand.

Le regard le plus tendre !...

DURAND, à part à Derville.

Je suis sûr d'être aimé, mon ami, quel bonheur !

GÉLON, suivant Adèle des yeux.

Le bon parti.

DERVILLE, à part à Durand.

Tu vois, Gélon est en faveur,
Il faut absolument que Fortuné le chasse.
Puis...

(Voyant que Gélon vient à eux.)

Hum !

GÉLON.

Eh bien ! Messieurs, que d'esprit et de grâce !

DURAND.

A qui le dites-vous !

GÉLON.

Quant au rival que j'ai,
Je suis sûr à présent qu'il aura son congé,
Et je resterai seul.

DURAND.

Seul ! vous croyez !...

DERVILLE.

Sans doute,
Oh ! nous l'éconduirons, morbleu ! coûte que coûte.

GÉLON.

Je me contiens à peine, et s'il vient !...

SCÈNE IX.

GÉLON, DERVILLE, DURAND, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

J'entre ici
Comme un parlementaire entre chez l'ennemi !

(A Durand.)

Ah ! le cousin Gélon !... Et Monsieur est des nôtres ?

DURAND.

Avide de leçons, je veux prendre les vôtres,
Connaître votre tact, vos usages.

DERVILLE.

Surtout
Comme on traite à Paris les affaires de goût.

FORTUNÉ.

Trop bon !

GÉLON, s'efforçant de rire.

Le goût n'est rien dans ces sortes d'affaires,
Et ce n'est pas par là que brillent nos libraires.

FORTUNÉ.

Épigramme pour moi !

GÉLON.

Non... c'est en général.

FORTUNÉ.

Dites, dites, mon cher... injures de journal.

GÉLON.

Mais voyez si pour vous ce sont là des injures :
Nous avons dans Paris des marchands de brochures,
Riches du mauvais goût entretenu par eux ;
Que je plains les auteurs ! De ce trafic honteux
Ils sont, sans le savoir, complices et victimes :
Ceux-ci, que pour les vendre ils proclament sublimes,
Jeunes, par un succès doucement alléchés,
Leur livrent des écrits qui ne sont qu'ébauchés ;

On les eût applaudis... on les siffle peut-être!
Ceux-là, par leurs travaux, se sont bien fait connaître,
Et voilà que leurs noms, prodigués par un fat,
A force d'être vus, perdent tout leur éclat...
Mais le libraire étale une riche insolence!

(Mouvement de Fortuné.)

Oh! nous avons aussi des libraires, en France,
Connus par de beaux noms et d'utiles travaux,
Estimés, honorés... dans un de ces tableaux,
Je pourrais aisément vous marquer votre place,

(Il salue Fortuné.)

S'il ne m'en coûtait trop de vous louer en face!

FORTUNÉ, saluant Gélon.

Monsieur!.... c'est un article!

DURAND, à Derville.

Il se fâche déjà.

DERVILLE, à Durand.

Bravo!

FORTUNÉ.

Mais je réponds à ce compliment-là:
A Paris, plus d'un sot se croit un personnage,
Champion d'un journal, à quatre francs la page,
Et par désœuvrement barbouilleur de papier,
Du malheur de médire on se fait un métier.
Par de froids quolibets exploitant le scandale,
On insulte au bon goût ainsi qu'à la morale;
Protecteur appointé de malheureux écrits,
Impuissant à produire, on verse le mépris
Sur le courage obscur, sur le savoir modeste....
A de jeunes talents exemple trop funeste!

(Mouvement de Gélon.)

Oh! nous avons aussi des hommes éclairés,
Aristarques polis, du public honorés,
Chers aux lettres, aux arts, et chers à leur patrie;
Leur plume dans le fiel ne s'est jamais salie,
Leur nom est un éloge, et quelques bons journaux

Sont soutenus par eux !... Dans un de ces tableaux
Je pourrais aisément vous marquer votre place,
(Il salue Gélon.)
S'il ne m'en coûtait trop de vous louer en face !....

GÉLON.

L'éloge est mérité plus que vous ne pensez !

FORTUNÉ.

Et je vous rends justice.

DERVILLE, riant.

Eh ! Messieurs, c'est assez....
Ces protestations d'estime mutuelle
Vous mèneraient trop loin.

GÉLON, à Fortuné.

Ma cousine chez elle
Cherche à vous attirer, et vous obéissez :
On vous jette une dot, et vous la ramassez.

FORTUNÉ, riant.

Vingt mille écus !

DERVILLE, à Gélon.

Pardon ! Durand cherche à s'instruire ;
Là, dans le magasin, voulez-vous l'introduire ?

GÉLON.

Avec plaisir.

DURAND.

Monsieur !....

DERVILLE, bas à Durand.

Il est bien plus piquant
(Haut à Gélon.)
Qu'il t'introduise, lui !.... Ramenez-nous Bertrand.

GÉLON, à Durand.

Venez.

DERVILLE, bas à Durand qui sort avec Gélon.

Plais et tais-toi, je me charge du reste.
(Ils sortent.)

FORTUNÉ.

Et sans rancune au moins ! le cousin me déteste.

DERVILLE, vivement à Fortuné.

Vous, mon cher, à Bertrand il faut que vous plaisiez.

FORTUNÉ.

Bon ! et Gélon !....

DERVILLE.

Il faut que vous le supplantiez....

FORTUNÉ.

Je n'y tiens plus.

DERVILLE, mystérieusement.

J'y tiens.... un peu de complaisance !
Laissez venir Bertrand, je vous mets en présence ;
Selon que l'entretien tournera bien ou mal,
Vous servirez ici Durand ou son rival....
Oui, mon ami Durand.... réussissez, ensuite
Nous nous arrangerons.

FORTUNÉ.

Dites-moi donc ?

DERVILLE.

Eh ! vite,
Allez le saluer, je l'entends.

FORTUNÉ.

C'est bien ; mais
Mes affaires d'abord, et les vôtres après.

SCÈNE X.

GÉLON, BERTRAND, FORTUNÉ, DERVILLE.

FORTUNÉ, allant à Bertrand.

Puisque vous permettez enfin que je vous voie,
Je puis en ce moment vous exprimer la joie,
Le plaisir que j'éprouve, et....

BERTRAND.

Votre serviteur,
Monsieur.

FORTUNÉ.

J'en suis ravi, ma parole d'honneur!

DERVILLE, se plaçant entre Fortuné et Bertrand.

Eh ! pourquoi se brouiller, se déclarer la guerre,
Quand on est, comme vous, d'humeur franche et sincère !
Vous êtes faits tous deux l'un pour l'autre.... d'ailleurs,
Lorsque l'on s'entend bien, les états sont meilleurs.
Quel exemple en cela les procureurs vous donnent !
Leur champ est assez beau pour que tous y moissonnent,
L'accord les enrichit.... Imitez-les enfin,
Marchez à la fortune en vous donnant la main !
Rapprochez-vous.... soyez bons amis.... bons confrères....

(Ils tournent le dos.)

Diable ! il n'est pas aisé d'attendrir deux libraires !

GÉLON, bas à Bertrand.

Tenez ferme.

FORTUNÉ.

Sans doute, entendons-nous. D'abord,
Mon commerce à Bertrand ne peut faire aucun tort :
Moi, je travaille en grand, j'achète, je publie
De tout !... Sans nouveautés, adieu ma librairie !
Ses livres sont plus vieux, son fonds moins élégant,
Mais...

GÉLON, vivement.

Mais Monsieur aussi fait le commerce en grand !

BERTRAND.

Oui, certes !

DERVILLE.

Permettez, l'objet qui nous rassemble,
C'est le roman.

FORTUNÉ.

Voisin, arrangeons-nous ensemble.

DERVILLE.

Expliquez-vous.

BERTRAND.

Parlez, il faut prendre un parti.

FORTUNÉ.

Publions-le tous deux, mais de compte à demi,
Frais et profits communs... on ne saurait mieux faire.

DERVILLE, à Bertrand.

Mais c'est fort bien. Voyez.

GÉLON, vivement.

Monsieur est un libraire
Fort honnête à coup sûr ; mais il faut tout prévoir;
Ces traités sont chanceux, et vous devez savoir
Qu'un des associés peut souvent tromper l'autre.
C'est mon avis, cousin, mais vous avez le vôtre.

FORTUNÉ.

Tromper, avez-vous dit!

DERVILLE.

Ne vous emportez pas.

BERTRAND.

Des avis de Gélon j'ai toujours fait grand cas.
Laissons-là ce marché, n'en parlons plus, Derville !

FORTUNÉ, à part.

Tant mieux !

DERVILLE.

Accordez-vous pourtant.

BERTRAND.

C'est bien facile.
Cédez-le-moi...

FORTUNÉ.

(A Derville.)

Non pas... Vous l'avez exigé,
Je consens qu'entre nous l'honneur soit partagé ;
Mais je rougirais trop de voir qu'à mon confrère
Une muse écossaise appartînt tout entière.

BERTRAND.

A moi seul le roman.

DERVILLE, montrant le manuscrit.

Un moment! le voilà.

GÉLON.

Qu'on le mette à l'enchère, alors il restera
Au plus offrant.

DERVILLE.

Mais c'est la guerre qu'il conseille !

BERTRAND.

N'importe !

FORTUNÉ.

J'y consens volontiers.

GÉLON.

A merveille !

BERTRAND.

Vous êtes un auteur estimé, plein d'esprit ;
Voyez qui de nous deux a le plus de crédit :
Moi, depuis quarante ans j'honore mon commerce.

FORTUNÉ.

Je suis riche depuis dix-huit mois que j'exerce;
Cet auteur me manquait.

BERTRAND.

Et moi j'en ai besoin.

DERVILLE.

Ce que c'est cependant que de venir de loin !...
Entendez-vous, Messieurs.

BERTRAND.

Que l'enchère décide !
Je n'ai pas reculé.

FORTUNÉ.

Moi, je suis intrépide ;
Parlez, je couvre tout !...

BERTRAND.

Mettez l'ouvrage à prix !

DERVILLE.

Messieurs !

GÉLON.

Deux mille francs.

FORTUNÉ.

Deux mille !.. j'enchéris
De cinq cents.

BERTRAND.

Mille écus !

DERVILLE.

Assez !

FORTUNÉ.

Mon cher Derville,
Notre dernier Cooper s'est vendu vingt-cinq mille ;
J'en mets quatre !

GÉLON, bas à Bertrand.

Poussez !

BERTRAND.

Quatre mille cinq cents !

FORTUNÉ.

J'ai la vogue, je suis la fleur des commerçants !

DERVILLE.

Doucement !.... n'allez pas l'irriter, je vous prie !

BERTRAND.

Je représente, moi, l'ancienne librairie !

DERVILLE.

La vieille roche !

FORTUNÉ.

Et moi, la nouvelle !

DERVILLE.

Voilà
Deux générations aux prises !....

GÉLON, à part.

C'est cela.

BERTRAND.

Il gâte le métier, il nuit à ses confrères !

FORTUNÉ.

Cinq mille francs.

BERTRAND.

Je suis le doyen des libraires,
Moi ! Cinq mille cinq cents.

FORTUNÉ.

Six mille, cher doyen !

GÉLON, bas à Bertrand.

Il raille.

BERTRAND.

Allons !... sept mille, et je vous paîrai bien.
Ma fortune est solide et ne craint pas la mode.

DERVILLE.

Du calme !

FORTUNÉ.

Marchander, c'est la vieille méthode ;
Moi, je vais droit au but... huit mille !...

BERTRAND.

C'est affreux !
Monsieur, ne souffrez pas ce marché scandaleux !

FORTUNÉ.

Scandaleux ! bon ! voilà ce qui me détermine !

BERTRAND.

Voilà comme à Paris plus d'un fou se ruine

FORTUNÉ.

Et pour vous ruiner j'offre trois mille écus.

BERTRAND.

Impertinent !

DERVILLE.

Messieurs ! oh ! nous voilà perdus !
(A Fortuné.)
Vous savez.....

FORTUNÉ.

Eh ! ma foi ! c'est lui qui me provoque!
Trois mille écus, voisin.

BERTRAND.

Eh bien ! moi, je m'en moque !
Cinq cents de plus.

FORTUNÉ.

Allons, le coffre y sautera !
Dix mille francs, morbleu !

BERTRAND.

Dix mille ! à ce train-là,
Tu vendras ton wiski !

FORTUNÉ.

Je prends un équipage !

BERTRAND.

Pour braver le public, à qui, selon l'usage,
Tu vends du papier blanc et des pages de points.

DERVILLE.

C'est un joli talent !

FORTUNÉ.

Vendez-en donc au moins,
Bonhomme ! et vous pourrez briller comme je brille,
Acheter des romans, marier votre fille,
Et sur vos vieux rayons rajeunir vos bouquins.

BERTRAND.

Mes bouquins, malheureux !

DERVILLE, retenant Bertrand.

Ils en viendraient aux mains.

BERTRAND.

Va-t'en ! De nos Cotins les muses avortées
Réclament par huissier tes valeurs protestées !

FORTUNÉ.

Les vivants sur ton nom ne t'ont rien avancé,
Et c'est avec les morts que tu t'es engraissé !

GÉLON.

Il voulait épouser !.....

DERVILLE.

Monsieur le journaliste !.....

BERTRAND.

Va, tu n'es qu'un pédant !

FORTUNÉ.

Et vous un..... bouquiniste !

BERTRAND, accablé.

Bouquiniste !... Il a dit bouquiniste !

SCÈNE XI.

GÉLON, BERTRAND, Mme BERTRAND, ADÈLE, DURAND, DERVILLE, FORTUNÉ.

Mme BERTRAND, accourant.

Grand Dieu !

Qu'est-ce, monsieur Bertrand?

DURAND, bas à Derville.

Tout va bien ?

DERVILLE, riant.

Non, parbleu !

Ils sont brouillés à mort !

BERTRAND.

Bouquiniste, ma femme !

M'appeler bouquiniste !

Mme BERTRAND.

Eh quoi ! Monsieur.....

FORTUNÉ.

Madame,

Suis-je donc un pédant ?

BERTRAND.

Un fripon !

Mme BERTRAND.

Mon ami !

BERTRAND.

Va ! je t'envoie au diable, et tes romans aussi !
Achète-les bien cher ! ruine-toi ! courage !
Du côté de l'honneur je garde l'avantage !
On trouvera toujours le mauvais goût chez toi,
Les bons livres ici !.... Ma femme, suivez-moi ;
(A Gélon.)
Venez, venez, mon gendre !

DURAND.

Ah ! ciel !

BERTRAND, à Fortuné.

Oui, oui, mon gendre !

FORTUNÉ.

Votre fille lui plaît, hâtez-vous de le prendre !

BERTRAND.

C'est un homme d'esprit au moins !

FORTUNÉ.

Tant mieux pour vous !
Vous en avez besoin.

BERTRAND, retenu par sa femme, par Gélon et par Adèle.

Laissez, dans mon courroux,
Je veux...

FORTUNÉ, prenant le manuscrit.

Oh ! je vous cache une joie importune ;
Et j'emporte avec moi ma gloire et ma fortune !
(Il sort.)

DURAND.

Le roman...

DERVILLE, retenant Durand.

Tu te perds.

BERTRAND, entraîné par Gélon et Mme Bertrand.

Laissez-moi, laissez-moi !

SCÈNE XII.

ADÈLE, DURAND, DERVILLE.

DURAND.

Beau chef-d'œuvre, vraiment, que tu fais là !

DERVILLE, assis et riant.

Ma foi !

Le sang allait couler !

DURAND.

Gélon sera son gendre.

(Retenant Adèle.)

Mademoiselle...

ADÈLE.

Eh bien ! vous venez de l'entendre...

Mais, adieu... car je tremble !

DERVILLE, se levant et la retenant.

Ah ! ne nous quittez pas,

Aidez-nous bien plutôt à sortir d'embarras.

ADÈLE.

Monsieur...

DURAND.

Ne craignez rien... c'est mon ami Derville,

(A Derville.)

L'étourdi qui nous perd... J'ai tout dit.

DERVILLE.

Sois tranquille !

ADÈLE, à Derville.

Tromper ainsi mon père... ah ! c'est bien mal à vous !

DERVILLE.

Contre le cher cousin à présent liguons-nous !

DURAND.

Et d'abord mon roman ! Si Fortuné l'achète,

Je veux qu'il sache tout.

DERVILLE.

Pourquoi?

DURAND, avec force.

Je te répète
Qu'il le faut! je l'exige ; il apprendra de toi
Que si tu l'as trompé, c'est presque malgré moi.
Dis-lui ce qu'il en est; cessons ce badinage,
Le pousser plus avant serait me faire outrage.

DERVILLE.

Prévois-tu son dépit?... N'importe, tu le veux,
Je cours le prévenir ; mais n'allez pas tous deux
Trahir notre secret avant que je revienne.

ADÈLE.

Non, non, je crains qu'ici quelqu'un ne nous surprenne.

DURAND, à Derville.

Il vaut mieux découvrir...

ADÈLE.

Ah ! gardez-vous en bien!
Mon père est en courroux, il n'entendrait plus rien,
Vous sortiriez d'ici.

DERVILLE, souriant.

Vous aimez mieux qu'il reste !
Il restera... Gélon...

ADÈLE, vivement.

Monsieur, je le déteste.

DURAND.

Va, cours chez Fortuné.

DERVILLE, riant.

J'entrevois un moyen.
Si Rosine voulait... Bah! je ne risque rien...
Ah! ah! monsieur Bertrand, vous faites l'implacable,
Vous envoyez la mode et les romans au diable!

Moi, je veux avec eux vous réconcilier,
Et je vous donnerai pour gendre un romancier !

(Mouvement d'Adèle et de Durand.)

Oui ! je vous marîrai... vous consentez, je pense.

ADÈLE.

Si mon père l'ordonne, avec obéissance
Je dois...

DERVILLE.

Bien, je comprends...

DURAND.

Ah ! qu'entends-je ! obéir,
Ce n'est là qu'un devoir.

ADÈLE.

C'est souvent un plaisir !

(Durand lui donne la main, ils sortent par le fond.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORTUNÉ, seul.

(Il entre avec dépit, et après un moment de silence.)

Un roman limousin !... Il m'a tout dit, n'importe !
J'en veux tirer vengeance, ou le diable m'emporte!
Tout Paris, dès demain, rirait à mes dépens.
Il est temps que j'apprenne à ces mauvais plaisans,
Qu'avec eux, sans danger, je puis lutter de ruse!
Le tour est un peu fort, mais j'ai là mon excuse ;
On m'a pris comme un sot, le public est railleur,
Et j'aurai ma revanche ! il y va de l'honneur.
Ah! mes petits Messieurs, vous me preniez pour dupe!

SCÈNE II.

FORTUNÉ, DERVILLE, DURAND.

DERVILLE.

Oui, te dis-je, il est là, ton affaire l'occupe.
Il vient pour te servir.

DURAND.

Vous êtes piqué ?

FORTUNÉ.

Non,
Et je vous servirai de la bonne façon !
Monsieur le romancier, vous avouerez, j'espère,
Qu'un auteur est souvent plus malin qu'un libraire.

DERVILLE.

Il achète ton livre.

DURAND.

Et si monsieur Bertrand
Consentait à le prendre ?...

FORTUNÉ.

Alors, c'est différent.

DURAND.

Vous le payez, combien ?

DERVILLE.

Mille écus !

DURAND.

Oh ! le traître !

DERVILLE.

Voilà ce que l'on gagne à se faire connaître !
L'anglais dix mille francs, mille écus le français.

FORTUNÉ, à part.

Et Bertrand le prendra pour un bon livre anglais.
(Haut.)
Vous restez inconnu... Je dirai que l'ouvrage
Coûte dix mille francs.

DURAND.

Et pourquoi?

FORTUNÉ.

C'est l'usage.

DURAND.

Encor?

DERVILLE.

Tu ne vois pas ? Bien souvent à Paris,
Nos lecteurs de romans les jugent sur le prix ;
De nos jeunes auteurs, les œuvres dramatiques,
Les odes, les pamphlets, les recueils poétiques,
Coûtent d'abord un prix dont on convient tout bas ;
Puis on leur en donne un qu'on ne discute pas ;
Les journaux font écho, l'ouvrage se débite :
Doubler le prix, vois-tu, c'est doubler le mérite.

FORTUNÉ.

Il connaît mon métier presque aussi bien que moi.

DERVILLE.

A madame Bertrand il parlera pour toi.

DURAND.

Le manuscrit vous reste à ce prix !.... mais, Derville,
Je doute du succès, il est trop difficile.
Bertrand est furieux, il ne veut désormais
Que des auteurs connus, des classiques français...
Moi, qui pour le toucher comptais sur mon mérite !

FORTUNÉ, à part.

Diable ! c'est un obstacle au plan que je médite.

DERVILLE.

Ne crains rien, tout est prêt, notre actrice viendra.

DURAND.

Rosine ?

DERVILLE.

Je l'ai vue, elle nous aidera...
Écoute, si Bertrand rentre dans son ornière,
C'est qu'il ne gagne rien au métier qu'il veut faire...

FORTUNÉ.

Non, rien.

DERVILLE.

A nos romans il reviendrait encor,
Si l'espoir à ses yeux faisait briller de l'or.
Eh bien ! Rosine ici, d'un air mélancolique,
Va remettre en crédit le genre romantique,
C'est le tien ; tes écrits une fois en faveur,
Il sera plus aisé d'en faire aimer l'auteur.

DURAND.

Es-tu fou ?

DERVILLE.

Mais un peu.

FORTUNÉ, à part.

C'est divin ! j'en profite.

(Haut.)

Elle fera merveille !... amenez-la bien vite.

DERVILLE.

Elle a le mot... Je vais l'attendre au magasin,
Mais comme par hasard, pour lui donner la main.
Et vous...

FORTUNÉ.

Comptez sur moi.

DURAND.

Tu vas me compromettre,
Tu vas...

DERVILLE.

Te marier, si tu veux bien permettre.

DURAND.

Je tremble que ton plan...

DERVILLE.

Qu'il fasse ton bonheur :
Le plan qui réussit est toujours le meilleur.

(Durand et Derville sortent.)

FORTUNÉ, seul.

Bien ! me voilà vengé, grâce à leur stratagème !

Comme, sans le savoir, ils me servent eux-même!
L'actrice pour moi seul déploîra ses talents,
Et quand ils reviendront il ne sera plus temps;
Bertrand furieux...

SCÈNE III.

Mme BERTRAND, FORTUNÉ.

Mme BERTRAND.

Quoi! c'est vous!

FORTUNÉ.

Eh! oui, pour cause.

Mme BERTRAND.

Ah! deviez-vous tantôt si loin pousser la chose?

FORTUNÉ.

Bertrand m'avait d'abord pressé trop vivement.

Mme BERTRAND.

Oui, je vous crois sans peine, il est si violent!

FORTUNÉ.

Mais si, pour regagner l'estime du confrère,
Pour réparer mes torts, et surtout pour vous plaire,
Je cédais à Bertrand, jaloux de mon traité,
Le roman qui nous brouille, au prix qu'il m'a coûté...
Dix mille francs?

Mme BERTRAND.

Qui? vous! céder votre conquête!
Ah! vous seriez, Monsieur, un homme bien honnête!...

(Fortuné salue.)

Mais alors fallait-il irriter mon mari?
Ce matin...

FORTUNÉ.

Ce matin, pour en agir ainsi,
J'avais une raison, j'en ai ce soir une autre.
J'en veux à ce Gélon, mon ennemi, le vôtre,

Et j'aurais du plaisir à vous venger de lui!...
Aimez-vous la vengeance?

Mme BERTRAND.

Oui, beaucoup.

FORTUNÉ.

Aujourd'hui
Il se targue d'esprit, de goût et de science,
Et je vous veux à tous prouver son ignorance.
Que dit-il à présent?

Mme BERTRAND.

Eh! mais il est fâché
Que Bertrand, ce matin, n'ait pas fait le marché.

FORTUNÉ.

Il est pris... et Bertrand?

Mme BERTRAND.

Il ne veut rien entendre,
Et je doute, entre nous, qu'il consente à se rendre.

FORTUNÉ, à part.

J'épîrai le moment où l'actrice viendra,
Et puis...

Mme BERTRAND.

Que dites-vous?

FORTUNÉ.

Que Bertrand se rendra,
Si vous me secondez.

Mme BERTRAND.

J'y ferai mon possible.
A vos bons procédés vous me voyez sensible,
Mais ne vous jouez pas de mon mari!....

FORTUNÉ.

Grand Dieu!

(A part.)

Je vous respecte trop. Je les tiens tous, morbleu!

BERTRAND, en dehors.

Au diable les romans!

FORTUNÉ.

Eh ! mais, je crois l'entendre.

Mme BERTRAND.

Vous allez lui parler ?

FORTUNÉ.

Non, il vaut mieux attendre
Qu'il soit calme...

Mme BERTRAND.

Oui, d'abord apaisons son courroux.
Par ici...

FORTUNÉ, sortant par la porte de droite.

Je reviens... et je compte sur vous !

SCÈNE IV.

BERTRAND, Mme BERTRAND, GÉLON.

BERTRAND.

Que vois-je ? Fortuné ! Chez moi que vient-il faire ?

Mme BERTRAND.

Mon ami !...

BERTRAND.

Taisez-vous, ma femme ! Il peut vous plaire,
Il me déplaît à moi !

GÉLON.

Ne vous emportez pas.

Mme BERTRAND.

Écoutez-moi tous deux... Il fait les premiers pas,
Il consent à céder le roman de Derville ;
Veux-tu le racheter dix mille francs ?

BERTRAND.

Dix mille !

Mme BERTRAND.

Il cherche à te séduire ! Eh ! qu'importe, mon cher !
Prends toujours ce roman, car il n'est pas trop cher.
Cela n'engage à rien, Gélon sera mon gendre.

GÉLON, très-gaiement.

Cousine, je vous crois... Comme il s'est laissé prendre !
Je craignais, ce matin, qu'il ne fût séduisant,
Mais le bruit qu'il a fait me rassure à présent;
Il revient sur ses pas, exploitons sa sottise.

BERTRAND.

Vous êtes trop malin !

GÉLON.

Oui, c'est notre devise.
Achetez ce roman.

BERTRAND, à sa femme.

C'est ton avis ?

Mme BERTRAND.

Oui.

BERTRAND.

Bien !
(A Gélon.)
Et le vôtre ?

GÉLON.

Oui.

BERTRAND.

Tant mieux !... Mais ce n'est pas le mien.
Qu'il garde ses romans d'Écosse et d'Angleterre,
Je ferai mon état comme l'a fait mon père;
Je reviens au français, au bon français surtout,
Et nous aurons la vogue au retour du bon goût.

GÉLON.

Vous risquez de l'attendre encor longtemps, beau-père.

Mme BERTRAND.

L'espérance, du moins...

BERTRAND.

L'espérance est trop chère !

GÉLON.

Mais un mélange heureux...

BERTRAND.

Non !

Mme BERTRAND.

Ce petit roman.....

BERTRAND.

Non

ADÈLE, accourant.

Mon Dieu !

Mme BERTRAND.

Qu'est-ce encor ? que nous veux-tu ?

ADÈLE.

Maman,
C'est une jeune dame élégamment parée ;
Elle vient pour affaire, et lorsqu'elle est entrée,
Monsieur Derville était là, près de son ami ;
Cette dame lui parle, et tenez, les voici !...

SCENE V.

ADÈLE, BERTRAND, DERVILLE, ROSINE,
Mme BERTRAND, GÉLON.

DERVILLE, conduisant Rosine.

Ici même.

ROSINE, d'un air langoureux.

Pardon ! Messieurs, je vous salue !
Le bruit me porte aux nerfs, et le grand jour me tue.
Je suis si faible encor !... je tremble à chaque pas.

DERVILLE.

Trop heureux que Madame ait accepté mon bras...
(Bas à Bertrand.)
C'est la Geoffrin du jour.

Mme BERTRAND, offrant un siége.

Remettez-vous, Madame.

ROSINE, assise et regardant autour d'elle.

Ah ! c'est monsieur Bertrand.... Madame votre femme,
N'est-ce pas ? Votre fille ?.... elle est vraiment fort bien.
Ce Monsieur-là.... comment !.... Eh ! mais je me souvien,

Oui, c'est monsieur Gélon, jeune, aimable, sensible,
Journaliste....

BERTRAND.

C'est lui, mon cousin....

ROSINE.

Pas possible!
Mais sachez le motif qui m'a conduite ici.
J'aime les lettres, moi.... les bonnes!.... mais aussi
Mon hôtel de leur temple est une succursale;
On y fait des traités de goût et de morale,
D'esprit public surtout.... Les hôtels de Paris
N'oseraient pas penser sans prendre notre avis,
Et c'est nous qui mettons, par de nobles suffrages,
Les auteurs à la mode ainsi que leurs ouvrages.
Les libraires souvent nous doivent leur crédit.
On m'a parlé de vous.... Vous voulez, m'a-t-on dit,
Des lecteurs de bon ton être aussi le libraire?....
Et vous serez le nôtre.... Ah! vous avez, j'espère,
D'excellents manuscrits.

BERTRAND, à part.

(Haut.)

Diable! J'en fais l'aveu,
Si j'ai pris ce parti, ce n'est que depuis peu.

ROSINE.

Et vous réussirez! Un gendre journaliste!
Qu'avez-vous de nouveau?

ADÈLE, remettant un prospectus à Bertrand.

Papa, voici la liste.

GÉLON, bas à Mme Bertrand.

Bonne visite!

Mme BERTRAND, bas à Gélon.

Eh! oui.

DERVILLE, bas à Rosine.

Le tour réussira.

BERTRAND, à part.

De l'argent à gagner.

ROSINE, après avoir jeté les yeux sur le papier.

Que me donnez-vous là ?
Il vous faut, je le vois, l'activité d'un gendre.
Du nouveau ! Du nouveau !

DERVILLE.

Fort bien! mais pour en vendre
Il en faut acheter.... Vos auteurs sont trop chers.

ROSINE.

Nos auteurs !.... Ah ! divins !....

BERTRAND.

En prose comme en vers,
Ne peut-on réussir sans leur plume, Madame?

ROSINE.

Comment, monsieur Bertrand, peut-on avoir une âme,
Et ne pas préférer à ces vers du vieux temps,
Nos petits vers naïfs, vaporeux, ravissants,
Et qui semblent toujours dire plus qu'ils ne disent ?
Le goût est un pédant que nos amis méprisent.
Les auteurs autrefois aimaient le ton plaisant ;
Mais la mélancolie est leur muse à présent !
Chez eux, même au printemps, la vie a peu de charmes,
Et l'amour, même heureux, verse toujours des larmes !
Sensibles, pleins de vague, en pleurant, en rêvant,
Dans les cœurs délicats ils entrent bien avant ;

(A Derville.)

On languit, on se meurt. Êtes-vous romantique ?

DERVILLE, vivement.

Oui, quand je suis malade.

ROSINE.

Et le genre historique
Offre dans les romans un mérite de plus :
Nous y reconnaissons des pays inconnus !...

Lesage ne peignait que le monde ordinaire,
Il est trop gai pour nous, on ne le lit plus guère.
Une fois en crédit, grâce à vos protecteurs,
C'est vous qui publîrez tous nos jeunes auteurs...
Du galant Cléophas les saintes tragédies...
Nos muses de boudoir... nos auteurs d'élégies
Qui parlent de tombeaux en langage amoureux,
Et qui, toujours mourants, ne s'en portent que mieux.
Je vous promets surtout le poëte Belrose
Qui lit dans mon salon tous les vers qu'il compose ;
Poëte ravissant ! On a bien contesté
A ses vers délicats le goût et la clarté ;
Mais quelle profondeur ! quel vague ! que je l'aime !
Tenez, du romantisme il est le dieu lui-même,
Lorsqu'il vient parmi nous, pour l'entendre assemblés,
L'air tendre, l'œil humide et les cheveux bouclés !

DERVILLE.

D'honneur ! on croit le voir.

ROSINE.

Et le jeune Sénange !
Dans le genre bien sombre il écrit comme un ange,
Il agite les nerfs.

GÉLON.

Quel auteur !

ROSINE.

C'est le mien,
J'aime les maux de nerfs, cela me fait du bien !
(Elle se lève, et rend la liste à Bertrand.)
Mais je ne trouve là rien qui puisse nous plaire.
Aurez-vous avant peu du nouveau ?

Mme BERTRAND.

Je l'espère.

DERVILLE.

Il est des romanciers que Monsieur peut avoir.

ROSINE.

Ayez-les donc ; ensuite, il faut venir nous voir...
La marquise d'Alvar... réfléchissez, de grâce,
On n'arrive aujourd'hui qu'avec un peu d'audace...
Hors du genre à la mode il n'est point de salut...

(A Derville, qui lui offre la main.)

Venez bientôt... Pardon !

DERVILLE, bas à Rosine.

Oh ! le charmant début !

(A Mme Bertrand.)

Nous vous mettrons enfin dans notre confidence.

Mme BERTRAND, étonnée.

Moi !

DERVILLE.

Nous vous attendons.

Mme BERTRAND, de même.

Tout à l'heure.

ROSINE, bas Derville.

Ah ! je pense

(A Mme Bertrand.) (Regardant Adèle.)

Que vous êtes content... ! Madame !... Quel maintien !
Quelle grâce ! Elle est bien... d'honneur ! Elle est fort bien !

Mme BERTRAND, bas à Gélon.

J'amène Fortuné.

ADÈLE.

Cette dame est aimable !

(Derville offre la main à Rosine ; Adèle sort avec eux ; Mme Bertrand sort par la droite.)

SCENE VI.

BERTRAND, GÉLON, ensuite Mme BERTRAND et FORTUNÉ.

BERTRAND.

Ce qu'elle m'a dit là me paraît vraisemblable.
Tous ses nobles amis seraient mes souscripteurs,

Et je pourrais compter sur nos jeunes auteurs...
Des beaux succès, je crois, c'est la route commune.

GÉLON.

Voici, mon cher cousin, une bonne fortune !
Aux arrêts de la mode on ne peut résister ;
Le public juge et paye, il faut le contenter...

(Entrée de Fortuné et de Mme Bertrand.)

C'est Fortuné !

Mme BERTRAND, amenant Fortuné.

Venez, le moment est propice...

FORTUNÉ, à part.

Ah ! Derville est sorti.

GÉLON, bas à Bertrand.

Malice pour malice !
Il est fin.

BERTRAND, bas à Gélon.

Laissez donc... je suis plus fin que lui.

FORTUNÉ.

Ne m'abuse-t-on pas, et pourrai-je aujourd'hui
Rétablir entre nous une paix qui m'est chère ?
Oubliez comme moi cet instant de colère.

BERTRAND.

Oublier à quel point vous m'avez outragé !

FORTUNÉ.

Si vous saviez, voisin, le repentir que j'ai !
Gélon ne m'aime pas, je le sais, mais j'espère
Qu'il ne me craindra plus... j'épouse une héritière
Un peu laide, un peu bête, et du reste fort bien :
Cinquante mille écus comptant.

BERTRAND, riant, à Gélon.

Je n'en crois rien.

GÉLON.

Vous me tendez un piége et ce nouveau langage...

FORTUNÉ.

Est de franche amitié.

Mme BERTRAND.

Donnez-en quelque gage.

GÉLON.

Cédez-nous le roman.

FORTUNÉ.

Eh! non... il est trop cher.

BERTRAND.

Oh! tout est bien changé, je le vendrai, mon cher,
Mieux que vous.

FORTUNÉ.

Mieux que moi!... non pas, je vous assure;
Variant le format, le prix, la reliure,
J'en veux forcer la vente, et je le pousserai
A six éditions au moins, que je vendrai
Très-bien... en commençant d'abord par la cinquième.
Pour de plus grands auteurs n'ai-je pas fait de même?
Partout comme à Paris il sera recherché.

Mme BERTRAND.

Allons, à mon mari cédez votre marché.

FORTUNÉ.

Le prix...

BERTRAND.

J'offre de plus cinq cents francs.

FORTUNÉ, jouant la délicatesse.

Ah! confrère!
Ah! vous me jugez mieux! Moi! que sur un libraire
Je gagne.. cinq cents francs!.. Moi, grand Dieu! m'abaisser
A... cinq cents francs!... cinq cents!... L'avez-vous pu penser?

BERTRAND, à Gélon.

Il fait le délicat!

FORTUNÉ, avec chaleur.

Je me crus inflexible!
Vous avez de mon cœur trouvé l'endroit sensible!

Oui, connaissez ce cœur honnête et généreux !
Le roman m'appartient, il est déjà fameux,
Tout Paris le demande et demain qu'il paraisse,
A cinq francs le volume il remplira ma caisse...
Eh bien ! vous le voulez, c'en est fait, je me rends,
Je ne demande rien que les dix mille francs,
Le prix qu'il m'a coûté... qu'en vos mains il prospère,
Et qu'il mette en crédit le gendre et le beau-père !
Cinq cents francs !... aimez-moi, je serai trop heureux !...
Soyons amis, Bertrand, c'est tout ce que je veux.

BERTRAND.

Le charmant procédé !

Mme BERTRAND.

C'est bien !

GÉLON, à part.

A nous l'ouvrage !

(Haut.)

J'ai là tout ce qu'il faut... sans tarder davantage,
Finissons le marché qui vient de se passer.

(Il se met en devoir d'écrire.)

BERTRAND.

Un bon traité.

FORTUNÉ.

De grâce !

BERTRAND.

On ne peut mieux penser !
Tout finir sans délai, c'est assez ma manière.

FORTUNÉ.

Tudieu ! ce cher Gélon, comme il mène une affaire !
Il ira loin.

BERTRAND.

Très-loin... il me remplacera.

Mme BERTRAND.

Je vous laisse un moment, Messieurs, on m'attend là
Pour me parler.

FORTUNÉ, à part.

Grand Dieu ! c'est Durand et Derville.

SCENE VII.

GÉLON, FORTUNÉ, BERTRAND.

FORTUNÉ.

Hâtez-vous... On m'attend... Dix mille francs.

GÉLON, écrivant.

Dix mille.

BERTRAND.

Dix mille francs, mon cher, des auteurs inconnus,
Et le Cid autrefois se vendit... cent écus!

FORTUNÉ.

Oh! trop heureux Barbin! il trouvait des Corneilles
A bas prix, mais c'était le siècle des merveilles.
On écrit à présent pour vendre, pour briller,
Le public est à ceux qui savent le piller.

BERTRAND.

Pillons-le donc.

FORTUNÉ.

(A part.)

Bien dit! Et c'est lui qu'on attrape!

(Gélon lui donne la plume, il signe.)

A vous, voisin...

(Bertrand signe.)

Quel bruit!... Pourvu que je m'échappe!...
Mon double!...

(Il prend le traité.)

BERTRAND.

Et le roman?

FORTUNÉ.

Allez, courez chez moi,
Il vous sera remis.

GÉLON.

Comment!

FORTUNÉ, à part.

On vient, je croi !

(Haut.)

En montrant le marché.

GÉLON, prenant l'autre double.

J'y cours...

(Il sort.)

BERTRAND, retenant Fortuné.

Pardon ! peut-être

Me direz-vous ?

FORTUNÉ.

Je sors.

BERTRAND, le retenant.

Eh ! vous devez connaître

La marquise d'Alvar.

FORTUNÉ, voulant s'échapper.

Elle n'a pas le sou.

BERTRAND.

Bah !

DURAND, en dehors.

Non, Madame !...

FORTUNÉ, se dégageant brusquement.

Eh ! vite... au diable le vieux fou !

(Il va pour sortir, Durand paraît.)

SCÈNE VIII.

ADÈLE, Mme BERTRAND, BERTRAND, DURAND, DERVILLE, FORTUNÉ.

DURAND, à Fortuné.

Vous ne sortirez pas !

DERVILLE.

Non, je ne puis le croire !

FORTUNÉ.

(A part.)

Ne croyez rien. Que faire ? Il y va de ma gloire.

BERTRAND, à Mme Bertrand.

Ma femme, qu'est-ce donc?

Mme BERTRAND.

De ce nouveau traité
J'ai dit un mot, soudain ce jeune homme irrité...

DURAND.

Vous saurez tout, Monsieur! On vous trompe, on vous joue,
Et s'il croit me servir, moi, je le désavoue!
Avec vous, j'en suis sûr, le traître est sans pitié,
Vous payez ce roman...

BERTRAND.

Mais ce qu'il l'a payé,
Dix mille francs.

DURAND.

Dix mille!

DERVILLE.

Oh! l'excellente affaire!
Le bon tour!...

FORTUNÉ.

N'est-ce pas!

DERVILLE.

C'est fort mal.

Mme BERTRAND.

Quel mystère!...

BERTRAND.

Ah çà, me direz-vous?...

DURAND.

Ce roman dit anglais...

BERTRAND.

Il l'est.

DURAND.

Que vous payez fort cher...

BERTRAND.

Oui, son prix.

FORTUNÉ, faisant signe à Durand.

Paix!

DURAND.

Que sur son titre seul vous jugez...

BERTRAND.

Admirable!

DURAND.

Eh bien! il est de moi... j'en suis l'auteur!

FORTUNÉ.

Ah diable!

BERTRAND et Mme BERTRAND.

Vous!

DURAND.

Pour fixer le prix je ne plaisantai plus;
Et Monsieur m'a payé mon roman mille écus.

Mme BERTRAND.

Mille écus!

BERTRAND, dans le plus grand trouble.

Mille écus!... Monsieur! Eh bien! ma femme!
Monsieur, vous me rendrez... C'est affreux! c'est infâme!
J'étouffe!

FORTUNÉ.

Ah! ah! Messieurs, je suis en règle, au moins.

Mme BERTRAND.

Comment?

DURAND.

Vous persistez!...

BERTRAND.

Messieurs, soyez témoins.

DERVILLE.

Eh! vous ne voyez pas que Fortuné plaisante.

FORTUNÉ.

Hein? que dit-il?

DERVILLE.

Parbleu! la ruse est excellente,
Et nous étions d'accord.

DURAND, bas.

Que fais-tu?

DERVILLE, bas.

Ton bonheur.

FORTUNÉ.

Monsieur!

DERVILLE, bas à Fortuné.

Vous vous perdez, je sauve votre honneur.

(Haut.)

Fortuné fut malin sans cesser d'être honnête,
N'est-ce pas?

FORTUNÉ.

(A part.)

Mais sans doute... a-t-il perdu la tête?

DERVILLE, à Bertrand.

Ce n'est pas vous qu'ici nous cherchions à jouer,
Gélon seul... Car enfin il faut tout avouer;
Durand est son rival... Oui, Monsieur, oui, lui-même,
C'est l'amant de Limoge, et vous savez qu'on l'aime.
Ses projets de commerce étaient un conte heureux
Sous lequel son amour se cachait à vos yeux.
En faveur du bon choix, passez-lui sa folie...
Car voyez votre fille, on n'est pas plus jolie!

DURAND et ADÈLE.

O ciel!

Mme BERTRAND.

Il m'a tout dit.

BERTRAND.

Quoi! Monsieur... mon traité!

DERVILLE.

Il vous sera rendu, c'est un point arrêté.

FORTUNÉ, à part.

Ah! çà, que dit-il donc?

DERVILLE.

Pensez-vous qu'un jeune homme,
Que pour sa probité dans Paris on renomme,
Estimé des auteurs, connu par son esprit,
Pour quelques mille francs risque tout son crédit,
Et devant le public se laisse compromettre?

FORTUNÉ.

Non, certes, mais...

DERVILLE.

Tenez, il va vous le remettre...
(Bas.) (Haut.)
Allons! Tous les journaux, s'il reculait d'un pas,
Le perdraient sans retour.

FORTUNÉ, jouant l'assurance.

Oh! je ne les crains pas!
Je sais mes droits, je sais comme on mène une affaire,
Et j'étais clerc d'huissier avant d'être libraire!
J'ai des amis partout; les journaux sont pour moi,
Et j'imprime les vers d'un procureur du roi!...
(A Derville.)
Mais comme vous disiez, je voulais éconduire
(A Bertrand.)
Gélon, dont la sottise aidait à vous séduire...
(A Durand.)
Votre peur m'a vengé... Le tour a réussi,
Dès lors, plus de traité, je le rends, le voici.

BERTRAND, prenant le traité.

Ah! je respire!

FORTUNÉ, à Durand.

(A part.)
Ingrat! Être pris à la porte!
(A Derville.) (A part.)
Vous m'avez bien jugé... Que le diable l'emporte!

SCÈNE IX.

ADÈLE, Mme BERTRAND, BERTRAND, GÉLON, DURAND, DERVILLE, FORTUNÉ.

GÉLON, apportant le manuscrit.

Le roman est à nous! je le tiens.

BERTRAND.

Ah ! vraiment,
Vous venez à propos.

FORTUNÉ.

C'est un garçon charmant!

Mme BERTRAND.

Fort habile surtout!

GÉLON.

Quoi ! que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Pour moi, je refusais ce roman sans le lire,
Et vous qui l'aviez lu...

FORTUNÉ.

Vous êtes pris, cousin.

BERTRAND, riant.

Vos romans écossais venaient du Limousin.

Mme BERTRAND.

Cela promet beaucoup pour un futur libraire!

GÉLON.

Quel est ce conte bleu que vous venez me faire?

BERTRAND.

De ce cher manuscrit connaissez-vous l'auteur?

DERVILLE.

Le voici.

GÉLON, stupéfait.

Bon!

DURAND, reprenant le manuscrit.

Pour moi le suffrage est flatteur!

DERVILLE, riant.

Convenez donc enfin, journalistes, libraires,
Bon public qu'ont séduits les muses étrangères,
Que rien n'est moins français que ce sot engoûment,
Et que sans être Anglais, Écossais, Allemand,
On peut être bizarre... et même romantique !
(Présentant Durand.)
Pardonnez-lui, Monsieur, et dans votre boutique
Laissez-le s'établir... La vogue l'y suivra...
Et ce roman nouveau d'abord la fixera.

DURAND.

Monsieur...

FORTUNÉ, s'avançant pour prendre le roman.

Donnez, donnez... j'espère bien le vendre !

BERTRAND, saisissant le roman.

Non, non ; je publîrai les œuvres... de mon gendre !

Mme BERTRAND.

Je signe le traité.

BERTRAND, à sa fille.

Si pourtant tu le veux.

ADÈLE, montrant le roman.

C'est une affaire d'or !

DERVILLE.

Allons, soyez heureux !

FORTUNÉ, à part.

(Haut.)

C'est dommage pourtant... Le cousin se désole.

GÉLON.

Mais vous n'épousez pas... et cela me console.

FORTUNÉ.

(A Bertrand.)

Gare les coups de plume ! Et nous, restons unis.

BERTRAND.

Vous dînez tous chez moi.

FORTUNÉ.

C'est cela, mes amis,
Nous boirons...

DERVILLE.

Nous boirons, en attendant la noce,
Au retour du bon goût !

FORTUNÉ.

Aux montagnes d'Écosse !

FIN DE ROMAN A VENDRE.

L'ONCLE PHILIBERT,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

Représentée pour la première fois, par les comédiens ordinaires du Roi, sur le second Théâtre-Français, le 30 avril 1827.

En société avec M. Gustave de Wailly.

Personnages :

PHILIBERT.

Mme PHILIBERT, sa belle-sœur.

JULES, ADÈLE } Enfants de Mme PHILIBERT.

ERNEST D'APREVAL.

MARIANNE.

LA SCÈNE EST DANS LA MAISON DE CAMPAGNE DE MADAME PHILIBERT.

L'ONCLE PHILIBERT.



Le théâtre représente un salon ; à gauche, sur le premier plan, une fenêtre ; sur le second, un cabinet ; à droite, une table ; entrée par le fond, et sur le second plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, JULES.

(Adèle tient une cravache, Jules une queue de billard. Ils entrent en courant.)

ADÈLE.

Jules ! Jules ! je t'en prie, montons à cheval ce matin.

JULES.

Non, mademoiselle; je vais jouer au billard.

ADÈLE.

Mon petit Jules, le tour du parc seulement...

JULES, avec impatience.

Non, non... je ne veux pas.

ADÈLE, avec colère.

Et moi, je le veux !...

SCÈNE II.

ADÈLE, MARIANNE, JULES.

MARIANNE.

Eh bien ! on se dispute ?...

ADÈLE, cachant sa cravache.

Ah ! mon Dieu, Marianne !

JULES.

Tiens ! est-ce que tu as encore peur de ta bonne, toi ?

MARIANNE.

Là, une queue de billard... une cravache... C'est bien, c'est très-bien ! voilà une journée qui commence à merveille. Ah ! mademoiselle, quel changement depuis que, pour votre malheur, votre oncle Philibert est venu s'installer dans ce château, que votre mère habite depuis son veuvage ! Vous qui autrefois n'aviez pas de plus grand plaisir que de vous occuper des détails du ménage, de faire de la tapisserie et des confitures...

JULES.

Le bel amusement que de faire des confitures !... Passe encore de les manger...

MARIANNE.

Aujourd'hui, vous n'aimez que le bruit, l'oisiveté, la dissipation ; vous montez à cheval, vous jouez au billard... plus de de musique, plus de broderie... de toutes vos habitudes de demoiselle, il ne vous en est resté qu'une, celle de vous mirer sans cesse dans votre psyché pour vous donner des grâces, et de faire deux ou trois toilettes par jour !

JULES.

Tant mieux ; elle a raison.

MARIANNE.

Ah ! elle a raison ?

JULES.

Sans doute... Tu n'y entends rien, ma pauvre Marianne... s'occuper de son ménage, bien tenir son ménage, tu ne sors pas de là.... C'est bon pour la femme d'un petit bourgeois, d'un marchand, d'un électeur à cent écus ; mais, quand on doit avoir quinze mille francs de rente, savoir danser, se mettre avec goût et se présenter dans un salon, voilà l'essentiel pour une jeune personne.

MARIANNE.

A merveille !... Monsieur Philibert ne dirait pas mieux. Au reste, cela ne m'étonne pas, vous prenez son ton, ses manières. A présent, on ne vous voit pas toucher un livre : vous ne savez que jouer, chasser, courir et abîmer les allées du parc avec

un tilbury.... Est-ce que votre oncle veut faire de vous un cocher ?

JULES.

Il veut faire de moi un jeune homme à la mode !... Depuis dix ans que je pâlis sur le grec et le latin, j'en sais assez pour ma consommation... Ce sont des connaissances agréables, si tu veux.... mais quand on a quinze mille francs de rente....

MARIANNE.

Quand on a quinze mille francs de rente et un oncle comme le vôtre pour se diriger, on va tout droit à l'hôpital ! En vérité, je ne conçois pas votre mère ! elle qui ordinairement est si prudente.... Le laisser avec vous en partant pour Draguignan, c'est mettre le loup dans la bergerie.

ADÈLE.

Mon Dieu ! ma bonne, comme tu parles de mon oncle ! Ce n'est pas là ce que tu en disais avant son arrivée : toujours gai, mettant tout le monde en train par sa bonne humeur, c'était, à t'entendre, un homme charmant....

MARIANNE.

Et il l'était bien aussi autrefois, mademoiselle ! Des défauts, il en avait, sans doute ; mais aussi que de bonnes qualités ! Quand il passait près de moi, il avait toujours quelque chose d'agréable à me dire : Ma petite Marianne par-ci, ma petite Marianne par-là.... Aujourd'hui, s'il me rencontre, il me regarde à peine, et lorsqu'il me parle, c'est pour me dire... Bonjour ma vieille !... Ah ! ce n'est plus le même homme.

JULES.

Pour nous, nous n'avons qu'à nous féliciter de son séjour ici. Auparavant, le château était d'une tristesse ! Maman ne voyait personne, ne recevait personne que nos grands parents... Et des grands parents... c'est fort respectable, mais ce n'est pas amusant.

ADÈLE.

Au lieu qu'à présent, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer... Toujours de nouvelles fêtes, de nouvelles invita-

tions... Mon oncle nous conduit dans tous les châteaux des environs....

JULES, relevant sa cravate.

Où il y a des femmes charmantes.

ADÈLE.

Où l'on danse deux ou trois fois par semaine.

MARIANNE.

Reste à savoir comment votre mère prendra tout cela à son retour, elle qui vit si retirée !

JULES.

Bah ! laisse donc, tu radotes, elle en sera enchantée.

MARIANNE.

Ah ! je radote... Ah ! vous vous permettez... Ah ! je... Vous me traitez comme cela, moi qui... moi...

ADÈLE.

Là, là, ne te fâche pas, ma bonne, Jules a voulu te faire entendre...

MARIANNE.

Ah ! je radote !...

ADÈLE.

Que tu ne sais pas ce que tu dis, voilà tout.

MARIANNE.

Hein ? plaît-il ?... Je ne sais pas ce que je dis... je radote... Eh bien ! nous verrons.

JULES.

Ma petite Marianne !...

ADÈLE.

Ma bonne !

MARIANNE.

Non, non, laissez-moi !...

SCENE III.

ADÈLE, PHILIBERT, JULES, MARIANNE.

PHILIBERT, entrant, à la cantonade.

Oui, oui, vingt couverts... tout ce qu'il y aura de mieux... et ce soir on dansera sous les grandes charmilles, qui seront

illuminées... (s'approchant.) Eh ! mes enfants, vous voilà... (Il leur donne la main.)

ADÈLE et JULES.

Mon oncle !

PHILIBERT, voyant Marianne.

Ah ! bonjour, la vieille.

MARIANNE.

Là ! j'en étais sûre !

PHILIBERT, remontant la scène vivement.

A propos, Laurent, du champagne, entends-tu ? N'oublie pas le champagne !

MARIANNE.

Si l'on ne dirait pas qu'il y a noce au château !

ADÈLE.

Comment ! mon petit oncle, un bal, une illumination...

JULES.

Et un feu d'artifice ?...

PHILIBERT.

Certainement, tout ce que vous voudrez... C'est une fête, une surprise que je ménage à quelqu'un que nous aimons tous.

ADÈLE.

A maman !

PHILIBERT.

Oui, mon enfant.

JULES.

Elle revient ?

PHILIBERT.

Aujourd'hui... J'ai reçu ce matin une lettre.

MARIANNE.

Ah ! que je suis contente !... Madame revient, elle verra...

PHILIBERT.

Oui, n'est-ce pas, elle verra que j'ai embelli sa propriété... enrichi sa cave... formé ses enfants.

MARIANNE.

Ses enfants ! vous les perdez, vous les gâtez...

PHILIBERT.

Ah ! c'est cela, je les perds, je les gâte ! Parce que je ne suis pas toute la journée à crier, à gronder, à sermoner ! Ils seraient bien plus avancés, et moi aussi !... Eh ! morbleu, mes enfants, aimez-moi, et amusez-vous !...

MARIANNE.

La leçon ne commence pas mal !

PHILIBERT.

Tiens, Marianne, regarde donc... Est-elle jolie, ma petite nièce !

MARIANNE.

Elle ne l'oubliera pas... vous le lui répétez toujours.

PHILIBERT.

Et mon neveu !... que de grâce ! que de vivacité ! quelle tournure... Chers enfants, ils me rappellent... Oui, c'est lui... c'est bien lui... voilà ses traits, son air de bonté... son regard, son sourire... Pauvre frère ! Excellent Philibert !... Lui qui était bon époux, bon père, citoyen utile, il est parti... et moi, qui ne suis qu'un bon enfant, je reste !... Il me semble que je le vois encore sur son lit de douleur... il venait de payer mes dettes pour la troisième fois... Mon frère, me dit-il, avec un accent que je n'oublierai jamais, je sens que je vais mourir... je n'ai qu'un regret, c'est de quitter mes enfants ; tu leur serviras de père, n'est-ce pas ? tu me le promets ?... Frère, lui ai-je répondu, sois tranquille ; cette dette-là ce n'est pas comme les autres, je l'acquitterai !.... Il m'a serré la main, et tout a été fini.

MARIANNE.

Ce diable d'homme, quand je suis en colère contre lui, il trouve toujours moyen de m'attendrir... Allons-nous-en, car je finirais par être de son avis. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, PHILIBERT, JULES.

PHILIBERT, *continuant.*

Je ne pourrais pas vous donner ma fortune, par une seule raison, mais elle est bonne... c'est que je n'en ai pas... Je ne pouvais point surveiller l'éducation de ma nièce, cela regardait sa mère; ni celle de mon neveu, parce que, grâce au ciel, je n'ai jamais su un mot de grec ou de latin, et que je ne m'en suis pas plus mal porté pour cela. Mais un beau matin je me suis dit : Philibert, Adèle a dix-sept ans, Jules en a seize; ils vont bientôt faire leur entrée dans le monde, c'est à toi de les y introduire.

ADÈLE.

Cher oncle!

PHILIBERT.

Oh! j'ai été léger, étourdi, c'est vrai; ma jeunesse a duré longtemps, je ne suis pas même bien sûr qu'elle soit finie; mais si j'ai changé de goûts, d'habitudes, si je vis dans une société qui n'est peut-être pas la plus amusante, mais qui est la bonne, c'est à votre père que je le dois : eh bien! ces principes, ces conseils qu'il m'a donnés, voici le moment de vous les rendre, je vous emmène tous à Paris.

ADÈLE.

A Paris?

JULES.

Quel bonheur!

ADÈLE.

Nous irons au bal!

JULES.

Au spectacle, au bois de Boulogne!

PHILIBERT, *lui frappant sur l'épaule.*

Oui, petit mauvais sujet, au bal, au spectacle, au bois de Boulogne, partout où tu voudras; je vous présente dans les meilleures maisons, je vous initie aux usages du monde, au bon ton de la société, et je veux que le diable m'emporte, si avant un an

d'ici l'on ne cite pas ma nièce comme une des femmes les plus aimables, et mon neveu comme l'un des élégants les plus recherchés de la capitale.

JULES.

Ah ! mon oncle, quelle obligation ne vous avons-nous pas !

PHILIBERT.

Mais ce n'est pas tout, mes enfants, il faut encore que votre mère y consente, et, d'après sa lettre, je crains qu'elle n'ait sur vous d'autres idées ; d'abord, elle ne vient pas seule, et le compagnon de voyage m'a tout l'air d'un prétendu.

ADÈLE, baissant les yeux.

Ah ! mon Dieu !

PHILIBERT.

Cela te fait de la peine ?

ADÈLE.

Mais... (vivement.) savez-vous le nom du jeune homme ?

PHILIBERT.

Ah ! ah ! petite curieuse ! Ernest d'Apreval, je crois.

ADÈLE.

Nous le connaissons déjà, mon oncle !

JULES.

Il est venu, l'année dernière, passer quelques jours au château.

ADÈLE.

C'est un notaire de Draguignan !

PHILIBERT.

Vrai ! un notaire de Draguignan ! (Il rit.)

ADÈLE.

Un jeune homme fort aimable, fort poli.

PHILIBERT.

Oui, de la politesse, comme ils en ont dans leur cabinet, c'est-à-dire de la morgue et de l'importance.

JULES.

C'est cela, un peu fier, mais de l'esprit.

PHILIBERT.

Celui qu'ils ont tous, l'esprit des affaires.

JULES.

Oui, mon oncle, un homme qui entend bien son état, qui a de l'instruction, à ce que dit maman.

PHILIBERT.

J'y suis ; qui sait les cinq Codes, la Coutume de Draguignan, et le Parfait-Notaire... un pédant.

JULES.

C'est ce que je voulais dire, un pédant.

PHILIBERT.

Et voilà le mari qu'on te destine ! allons, cela ne se peut pas ; un notaire de province ! la singulière idée !

JULES, riant.

Ah ! c'est vrai ; la singulière idée !

PHILIBERT, riant.

Ma pauvre Adèle !

JULES, riant.

Un mari de Draguignan !

ADÈLE.

Non, Monsieur, il ne sera pas mon mari ; certainement... je ne veux pas, on aura beau faire.

JULES.

Laisse donc, tu l'épouseras.

PHILIBERT.

Quant à toi, Jules, ta mère a aussi des vues sur toi, mon garçon ; il paraît qu'elle te destine au barreau.

JULES.

Au barreau !

PHILIBERT.

Et au barreau de Draguignan, peut-être

ADÈLE, riant.

Vrai ! mon frère, avocat à Draguignan !

JULES.

Certainement non, je ne le serai pas ; non, mademoiselle, je n'y consentirai jamais.

ADÈLE.

Ni moi non plus.

PHILIBERT.

Voyons, voyons, ne vous désolez pas, je me serai trompé sans doute, ce ne sont que des projets en l'air : votre mère est trop raisonnable pour sacrifier sa fille.... car enfin, qu'est-ce qu'il te faut à toi, Adèle ? un agent de change, un banquier, un de ces gens brillants qui font de la dépense, qui font du bruit, (à part.) qui font banqueroute parfois ; le tout est de bien choisir.

JULES, à la fenêtre.

Ma sœur, ma sœur ! voici une voiture qui entre dans la cour.

ADÈLE, remontant la scène.

C'est maman qui arrive ! courons ! Ah ! voilà un jeune homme qui descend !

PHILIBERT.

Le notaire, sans doute.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu, quel négligé ! je me sauve.... Si je ne dois pas l'épouser, ce n'est pas une raison pour lui faire peur.

JULES.

Moi, mon oncle, je ne veux pas voir maman avant toi. Cause avec elle, questionne-la.

ADÈLE.

Examinez mon prétendu.

JULES.

Vois si on veut faire de moi un avocat.

ADÈLE.

Si je dois aimer M. d'Apreval. Adieu, mon oncle, nous nous en rapportons à vous. (Ils sortent, en courant, par la droite.)

SCÈNE V.

PHILIBERT, seul.

Soyez tranquilles... Ces chers enfants ! ils sont d'une douceur, d'une amabilité ! quel dommage si on les enterrait au fond d'une province ! ils sont faits pour Paris, surtout ce petit Jules ! il promet beaucoup... il promet d'être un jour aussi... aussi bon enfant que son oncle... Ah ! ma belle-sœur !

SCÈNE VI.

PHILIBERT, Mme PHILIBERT, ERNEST, entrant par le fond.

Mme PHILIBERT.

Marianne ! fais descendre mes enfants.... Ah ! mon beau-frère ! mon cher Philibert !... je vous présente monsieur d'Apreval.

PHILIBERT.

Monsieur... (à part.) Une figure qui ne dit rien.

ERNEST, à part.

Il paraît que ma physionomie ne lui revient pas.

Mme PHILIBERT.

Un ami de ma famille, un notaire unique !... qui a terminé en six mois notre liquidation... Oh ! nous lui devons de la reconnaissance, et j'espère qu'il nous appartiendra bientôt par d'autres liens.

PHILIBERT, à part.

C'est ce que nous verrons.

ERNEST, regardant Philibert par intervalles.

Madame... ce que j'ai fait ne mérite pas tant de bonté.

PHILIBERT, à part.

Oh ! quel ton doucereux !...

ERNEST, à part, même intention.

Il ne me regarde pas. (haut.) Oui, madame, je m'estimais trop

heureux de pouvoir être utile à une famille dont la confiance est un honneur pour moi...

PHILIBERT, à part.

Doucereux et flatteur !

ERNEST, de même.

Et l'espoir de vous appartenir est venu combler tous mes vœux... Je connais mademoiselle votre fille: aimable, sans coquetterie, jolie, sans prétention, elle n'est point de ces femmes qui ne veulent et ne savent que briller... Élevée par vous, elle n'aime ni le bruit, ni la dissipation, et ses goûts sont aussi simples que les miens.

PHILIBERT, à part.

Doucereux, flatteur et raisonnable! Cela va bien.

Mme PHILIBERT.

Vous le voyez, mon cher Philibert, c'est un homme sage, rangé, l'époux qui convient à mon Adèle. Quant à Jules, nous avons aussi pensé à lui; il commencera chez son beau-frère les études qui doivent en faire un avocat.

PHILIBERT, à part.

Pauvre Jules ! avocat en perspective et clerc de notaire par *interim !*

ERNEST, à part.

C'est un parti pris, l'oncle ne me dira rien.

Mme PHILIBERT, à Ernest.

Et Jules mérite tout l'intérêt que vous prenez à lui.... Oh ! l'amour maternel ne m'aveugle pas ; mais mes enfants sont bien les plus doux, les plus aimables...

SCÈNE VII.

PHILIBERT, MARIANNE, Mme PHILIBERT, ERNEST.

MARIANNE.

Ah ! madame, vos enfants...

Mme PHILIBERT.

Qu'y a-t-il, Marianne?

MARIANNE.

Si vous saviez comme ils m'ont traitée ! on n'y peut plus tenir.

Mme PHILIBERT.

Comment ?

ERNEST, à part.

Il paraît que les enfants les plus aimables ont aussi leurs caprices.

MARIANNE.

Je les avertissais de descendre pour vous voir, ils se sont moqués de moi, et m'ont fermé la porte au nez en me disant : Laisse nous, ma vieille !

PHILIBERT.

Voyez un peu le grand mal !

Mme PHILIBERT.

Allons, Marianne, console-toi, je vais les gronder. Conduis monsieur à son appartement.

ERNEST.

Souffrez, madame, que je vous reconduise jusqu'au vôtre.

(Il remonte la scène en lui donnant la main.)

MARIANNE.

Ma vieille ! des enfants que j'ai élevés ! Depuis que vous m'avez appelée ainsi, tout le monde s'en mêle dans la maison.

ERNEST, qui a redescendu la scène.

Monsieur Philibert, j'ose espérer que vous ne me refuserez pas votre aveu. (Il salue.)

PHILIBERT, saluant aussi.

Monsieur....

ERNEST, à part.

Décidément, je ne lui plais pas.

(Il salue encore, fait un signe à Marianne, et sort.)

MARIANNE.

Ma vieille ! vous ne disiez pas cela autrefois.

(Elle sort, en grondant, par la droite, avec Ernest.)

SCÈNE VIII.

PHILIBERT, seul.

Et voilà l'individu que j'aurais pour neveu, qui entrerait dans la famille des Philibert?... non, certainement... D'abord, il me déplaît... ensuite, ma nièce a trop bon goût...

SCÈNE IX.

JULES, PHILIBERT, ADÈLE.

(Ils entr'ouvrent la porte du fond.)

ADÈLE.

Mon oncle, vous êtes seul?

JULES.

Ils sont sortis?

PHILIBERT.

Ah, vous voilà !

ADÈLE, accourant.

Vous avez vu mon prétendu?

JULES.

Tu as parlé à maman?

ADÈLE.

Comment est-il? me convient-il?

JULES.

Que dit-elle? que veut-elle faire de moi?

PHILIBERT.

Un instant, mes amis, un instant! Pour ton prétendu, nous l'avons bien jugé. Quant au physique, il est laid ; quant au moral... c'est un notaire !... un homme tout matériel !... qui te fait l'honneur de t'épouser, parce qu'il n'aime pas les femmes brillantes !

ADÈLE.

C'est bien flatteur pour moi.

PHILIBERT.

Au fait, il a raison ; il n'est pas très-brillant, le pauvre garçon ! Pour toi, Jules, c'est un parti arrêté, l'année prochaine, en avant Cujas et Barthole. Si ce n'était que cela, il n'y aurait pas grand mal ; car enfin, faire son droit, ce n'est pas faire grand'chose... Tu aurais toujours là trois années devant toi... et à Paris, il y a de la ressource... les spectacles, les cafés, le bal d'Idalie dans mon temps, la Chaumière aujourd'hui, et puis les étudiants, en général tous gaillards qui entendent la vie humaine !... Mais c'est bien différent, tu feras ton droit en province, sous la surveillance de monsieur d'Apreval ; et, pour distraction, tu copieras les actes de ton beau-frère.

JULES.

Ah ! pour celui-là, c'est trop fort !

PHILIBERT.

Au reste, voyez ! je ne voudrais pas me reprocher de vous faire prendre une détermination à la légère... Je sais bien qu'à la place de Jules le diable ne me ferait pas faire avocat, et que, pour tous les trésors du monde, à la tienne, je n'épouserais pas monsieur d'Apreval... Mais, enfin, consultez-vous bien ; réfléchissez bien : je ne veux pas vous influencer.

ADÈLE.

Mon oncle !

JULES.

Ecoute donc !...

PHILIBERT.

Non, mes enfants ! non, je ne veux pas vous influencer.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

JULES, ADÈLE.

JULES.

Oh ! c'est tout réfléchi, tout considéré. Monsieur d'Apreval... vous croyez... mais nous verrons. Je ne suis pas une petite fille, moi ! vous ne me mènerez pas comme ma sœur.

ADÈLE.

Hein? qu'est-ce que tu dis là? comme moi! mais je ne veux pas qu'il me mène du tout, entends-tu! Je ne serai pas sa femme.

JULES.

Ni moi son clerc. La belle figure que je ferais dans son étude! On lui en donnera des jeunes gens comme moi. Tiens, Adèle! il n'y a qu'un parti à prendre.

ADÈLE.

Lequel?

JULES.

Nous ne sommes plus des enfants.

ADÈLE.

Je crois bien!

JULES.

A dix-sept ans, on a de la raison... ou on n'en aura jamais.

ADÈLE.

C'est juste... ou on n'en aura jamais.

JULES.

Il faut aller trouver maman...

ADÈLE.

Allons trouver maman.

JULES.

Lui dire tout simplement que la profession d'avocat ne me convient pas...

ADÈLE.

Que je ne veux pas du mari qu'elle me propose.

JULES.

Que si monsieur d'Apreval compte sur moi pour garnir son étude, il court grand risque de la voir rester vide...

ADÈLE.

Que s'il compte sur moi pour se marier, il court grand risque de mourir garçon...

JULES.

Allons, viens! nous avons la raison pour nous; et, morbleu! il faudra bien que maman!...

ADÈLE.

Certainement, il faudra bien !...

JULES

Ah ! mon Dieu ! la voici !

ADÈLE.

Je suis toute tremblante !

JULES.

C'est singulier ! cela me fait un drôle d'effet !

SCÈNE XI.

JULES, Mme PHILIBERT, ADÈLE.

Mme PHILIBERT, entrant par la droite.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Est-ce que ma présence vous fait peur ?... Adèle !... (Adèle l'embrasse.) Et toi, Jules ! tu ne me dis rien ?... Pourquoi ne pas venir à moi comme à ton ordinaire ?...

JULES, l'embrassant.

Me voici, maman !...

Mme PHILIBERT.

Je le vois, vous craignez mes reproches pour votre conduite avec Marianne...

JULES, à part.

Aïe ! le sermon !

Mme PHILIBERT.

Pauvre femme ! la traiter ainsi ! elle qui vous a élevés ! Elle en pleurait presque !... Oh ! c'est fort mal !... et dans quel moment encore, Adèle ! lorsque je venais de faire ton éloge à ton prétendu !

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

Mme PHILIBERT.

Oui, ma fille ; car, enfin, il faut bien que tu le saches, ce voyage que je viens de faire, c'était pour toi, c'était pour prendre des renseignements sur monsieur Ernest... Son caractère, son rang dans le monde, sa famille, tout me convient ; il ne te

déplaît pas, puisque tu en disais toi-même beaucoup de bien l'année dernière... Ainsi donc, j'ai donné ma parole, c'est une affaire conclue.

JULES, faisant des signes à sa sœur.

Allons, Adèle, c'est le moment, prononce-toi.

Mme PHILIBERT.

Quant à toi, Jules, nous nous sommes aussi occupés de ton avenir, mon ami ; voici l'âge où il te faut choisir un état ; tu as des moyens ; je t'ai souvent entendu vanter la profession d'avocat ; je suis charmée que ton goût s'accorde avec le mien : cette année tu commenceras à travailler.

ADÈLE, faisant des signes à Jules.

Eh bien ! Jules, tu ne dis rien ; allons, du courage !

Mme PHILIBERT.

Qu'est-ce donc ?

JULES.

Ah ! rien, maman... c'est que... c'est que... Adèle voulait vous parler...

ADÈLE, effrayée.

Moi... non, ce n'est pas vrai, je n'ai rien dit.

Mme PHILIBERT.

Allons, mes enfants, c'est bien ; je vois que nous sommes d'accord, et que je peux annoncer à monsieur Ernest...

PHILIBERT, en dehors.

C'est bien, c'est bien, asseyez-vous dans le salon... je vais vous l'envoyer...

SCÈNE XII.

JULES, Mme PHILIBERT, PHILIBERT, ADÈLE.

PHILIBERT, entrant.

Ah ! ma sœur... c'est un brave homme, un fermier, je crois, qui vient d'arriver avec un sac d'argent... je l'ai fait entrer dans le salon... parce qu'un sac d'argent ne doit jamais faire antichambre... et vous allez compter avec lui tout de suite,

parce qu'il ne faut jamais faire attendre les gens qui viennent payer... ceux qui viennent recevoir, à la bonne heure !

Mme PHILIBERT, riant.

Je ne fais attendre personne, moi !... j'y vais. Adieu, mes enfants, madame d'Apreval, mon petit avocat... Adieu... (Elle sort.)

SCÈNE XIII.

JULES, PHILIBERT, ADÈLE.

PHILIBERT.

Comment ! madame d'Apreval, mon petit avocat ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que vous avez changé d'avis ?

ADÈLE.

Non, mon oncle... mais... c'est que maman m'a ordonné de l'épouser.

PHILIBERT, à Adèle.

Et qu'as-tu répondu ?

JULES, vivement.

Rien, mon oncle ; elle n'a pas soufflé le mot !

PHILIBERT.

Et toi ?

ADÈLE, vivement.

Ni lui non plus.

PHILIBERT.

Il paraît que vous êtes braves tous les deux !... (à par S'il leur avait fallu soutenir comme moi vingt créanciers... haut, à Adèle.) Tu aimes donc monsieur Ernest ?

ADÈLE.

Moi ! je ne veux pas le voir.

PHILIBERT, à Jules.

Tu as donc du goût pour les dossiers ?...

JULES.

Moi ! je les ai en horreur.

PHILIBERT.

Eh ! que diable alors ?

JULES.

Que veux-tu, mon oncle? quand je suis avec toi, je sens bien que j'ai raison; mais quand maman me parle, je ne sais... l'habitude... le respect... il me semble que j'ai tort.

PHILIBERT.

Voyez un peu où nous mène ce beau système d'éducation! Voilà deux enfants qui n'osent se plaindre, sacrifiés, malheureux pour toute la vie!

ADÈLE.

Oh! oui, je serai bien malheureuse!

JULES.

C'est une tyrannie!

PHILIBERT.

Pauvres enfants! ils me font une peine... Voyons, mes amis, du courage, tout n'est pas perdu.

JULES, lui sautant au cou.

Ah! mon petit oncle, parle pour nous.

ADÈLE.

Oh! oui, n'est-ce pas?

PHILIBERT.

Un instant... si je parle à votre mère, elle n'a qu'à s'imaginer que je vous ai monté la tête! moi qui, au contraire, vous ai retenus, vous ai engagés à réfléchir mûrement. .. il vaudrait mieux que cela vînt de vous.

ADÈLE.

Je n'oserai jamais.

JULES.

Ni moi.

PHILIBERT.

Si vous n'osez pas lui parler, écrivez-lui.

JULES.

A la bonne heure! c'est différent.

ADÈLE.

Tiens! je n'y pensais pas... écrivons-lui... (courant à la table.) Je vais faire la lettre.

JULES, la suivant.

Non, mademoiselle, c'est moi.

PHILIBERT.

Eh bien ! mon garçon, voilà du papier, de l'encre.

JULES, à la table.

Soyez tranquille... J'aurai bientôt fait... Je vais lui dire... je vais lui dire...

ADÈLE, de l'autre côté de la table.

C'est cela, dis-lui... Qu'est-ce que nous lui dirons, mon oncle ?

JULES.

Oui, qu'est-ce que nous lui dirons?

PHILIBERT.

Parbleu ! te voilà bien embarrassé, toi qui fais parler tous les jours Cicéron ou Démosthène, tu ne peux pas tourner une lettre à ta mère ! Faites donc faire des études à vos enfants !.. Il faudra encore que ce soit moi...

ADÈLE.

Ah ! oui.

JULES.

Tu serais si aimable !

PHILIBERT.

Allons ! assieds-toi, et écris : (dictant.) Ma chère maman.

JULES, écrivant.

« Ma chère maman. »

PHILIBERT, rêvant.

C'est qu'il faudrait quelque chose de poli, de bien tourné... M'y voilà... (Dictant.) « Ma chère maman, toute réflexion faite, « Adèle ne veut pas épouser monsieur Ernest, et moi je ne veux « pas me faire avocat. Vos enfants soumis et respectueux. » Parce qu'il faut toujours avoir pour sa mère beaucoup de respect, beaucoup de soumission, n'oubliez jamais cela... « Vos enfants « soumis et respectueux. JULES et ADÈLE. »

Signez tous les deux... Il ne s'agit plus que de la faire parvenir à son adresse... Ah !... justement, Marianne...

SCÈNE XIV.

ADÈLE, PHILIBERT, JULES, MARIANNE, ensuite ERNEST.

PHILIBERT.

Tiens, ma vieille, voici une lettre pour ma belle-sœur.

MARIANNE.

Pour madame? comment?

PHILIBERT.

Ne t'inquiète pas.

ADÈLE, apercevant Ernest.

Ah! monsieur Ernest!.. Je ne peux pas rester, je crois qu'il me déplaît.

PHILIBERT.

Ni moi, il m'ennuie d'avance.

JULES.

Ni moi, il a l'air trop pédant.

MARIANNE.

Voilà un jeune homme qui est reçu en ami.

ERNEST, entrant.

Mademoiselle, depuis ce matin j'ai eu le malheur de ne pouvoir vous rencontrer, mais...

ADÈLE.

Pardon, monsieur, une affaire indispensable..... ma mère qui m'attend... J'ai l'honneur de vous saluer.

(Elle sort.)

ERNEST, se tournant vers Philibert.

Je vous fais mon compliment, vous avez une nièce charmante, et...

PHILIBERT.

Pardon, monsieur, je suis forcé d'accompagner Adèle.

(Il sort.)

ERNEST, se tournant vers Jules.

Il paraît, monsieur Jules, que madame votre mère a l'intention...

JULES.

Pardon, monsieur, je suis forcé d'accompagner mon oncle. Il sort par la droite.)

SCÈNE XV.

ERNEST, MARIANNE.

ERNEST.

Allons, voilà un accueil encourageant... Ah! ceci passe les bornes ; on dirait qu'ils veulent se moquer de moi.

MARIANNE.

On dirait! pauvre jeune homme!

ERNEST.

Si c'est ainsi qu'on reçoit un prétendu! La jeune personne prétexte une affaire, l'oncle me tourne le dos, le beau-frère me regarde à peine ; ils me laissent là... comme un client. Au fait, si je leur déplais, ils n'ont qu'à le dire ; je ne suis pas joli garçon, je le sais, mais on en aime qui ne me valent pas.

MARIANNE.

Oh ça, c'est vrai!

ERNEST.

Je ne suis pas un génie ; mais, pour être notaire, je ne suis pas un sot.

MARIANNE.

Je vous demande pardon, monsieur.

ERNEST.

Comment?

MARIANNE.

C'est précisément parce que vous êtes notaire.

ERNEST.

Que je suis un sot?

MARIANNE.

Non ; que vous déplaisez à monsieur Philibert. D'ailleurs, vous paraissez si doux, si raisonnable, que même sans cela...

ERNEST.

Mais Adèle, mais Jules, ne doivent pas penser comme leur oncle?

MARIANNE.

C'est ce qui vous trompe; on ne pense plus, on ne voit plus que d'après monsieur Philibert. Auparavant, on était d'une simplicité... maintenant on ne rêve plus que luxe et plaisir; on veut vivre à Paris... Auparavant, on était fort bien disposé pour vous...

ERNEST.

Comment?

MARIANNE.

Oui, monsieur, je le lui ai entendu dire moi-même.

ERNEST, vivement.

Vous croyez donc que sans l'oncle je ne lui aurais pas déplu?

MARIANNE.

Au contraire.

ERNEST, de même.

Que c'est lui seul qui leur a monté la tête contre moi?

MARIANNE.

Certainement.

ERNEST.

S'il en est ainsi, nous allons voir... Ah! je suis trop raisonnable! S'il ne faut qu'être mauvais sujet pour plaire à l'oncle, morbleu! je le serai.

MARIANNE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

ERNEST.

J'ai des souvenirs, j'ai été jeune comme un autre... J'aperçois Jules : je cours le rejoindre, je commence par lui. Ah! mon cher monsieur Philibert, vous me contrariez dans mes amours, vous me blessez dans mon amour-propre! mais je suis piqué au jeu, et, malgré vous, j'épouserai Adèle, ne fût-ce que pour venger l'honneur du corps respectable des notaires.

(Il sort par le fond.)

MARIANNE, seule.

Ah çà! mais je n'y conçois plus rien; il a l'air aussi fou que les autres. Est-ce que cela se gagne?

SCÈNE XVI.

MARIANNE, Mme PHILIBERT, entrant par la droite.

Mme PHILIBERT.

Eh bien ! Marianne, où sont mes enfants ?

MARIANNE.

Ils viennent de sortir avec leur oncle, madame ; mais voici une lettre qu'ils m'ont chargée de vous remettre.

Mme PHILIBERT, lisant.

Une lettre ! qu'est-ce que cela veut dire? comment ! l'écriture de Jules !... Je n'en puis revenir ! Mes enfants m'écrire ainsi !

MARIANNE.

Cela ne m'étonne pas, madame, monsieur Philibert était là : c'est lui qui l'aura dictée.

Mme PHILIBERT.

Philibert ! par quel motif ?...

MARIANNE.

Parce que monsieur Ernest lui déplaît, et qu'il a décidé dans sa tête que monsieur Jules ne serait pas avocat.

Mme PHILIBERT.

Ah ! il a décidé... mais je trouve fort plaisant que mon beau-frère se mêle de ce qui ne le regarde pas, et...

MARIANNE.

Le voici qui vient, madame.

Mme PHILIBERT.

C'est bon. Je vais lui parler, laisse-nous.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, Mme PHILIBERT, PHILIBERT.

PHILIBERT.

Voyons un peu l'effet qu'a produit la lettre.

MARIANNE, à part.

Je m'en vais; l'entrevue sera chaude. (Elle sort.)

Mme PHILIBERT.

Ah ! c'est vous !... j'ai des remercîments à vous faire.

PHILIBERT, à part.

De l'ironie ! le baromètre m'a l'air à la tempête.

Mme PHILIBERT, lui donnant la lettre.

Tenez, monsieur, lisez...

PHILIBERT, la parcourant.

Eh bien ! madame ?

Mme PHILIBERT.

Comment trouvez-vous cette lettre ?

PHILIBERT.

Moi !... mais elle n'est pas mal !... un style clair, simple.

Mme PHILIBERT.

Et poli surtout !

PHILIBERT.

N'est-ce pas ?

Mme PHILIBERT.

Et ce n'est pas vous qui leur mettez dans la tête de pareilles idées, qui leur prêchez la désobéissance, la révolte ?

PHILIBERT.

Je ne prêche jamais... ce n'est pas mon genre.

Mme PHILIBERT.

Quoi ! vous me soutiendrez que, sans vous, mes enfants...

PHILIBERT.

D'abord, je ne soutiens rien, moi ; mais ne nous emportons pas... Ce matin, ils sont venus me trouver en pleurant !

Mme PHILIBERT.

En pleurant !

PHILIBERT.

Oui, ma sœur ! Et quand vos enfants pleurent, moi, je m'attendris... parce que l'amitié... la sympathie... mon frère, enfin... D'ailleurs, c'est plus fort que moi.

Mme PHILIBERT.

Je sais que vous êtes un excellent homme ; mais pourquoi ces larmes ?... pourquoi ?...

PHILIBERT.

Pourquoi? vous me le demandez ! et le mariage d'Adèle, et la profession de Jules... Si vous aviez vu leur désespoir ! ils étaient prêts à faire des folies...

Mme PHILIBERT.

Des folies ?

PHILIBERT.

Oui; mais je les ai retenus, je les ai calmés, je leur ai dit : « Mes enfants, vous avez une bonne mère, une mère qui vous aime, qui ne vous sacrifiera pas... vous n'osez lui parler; écrivez-lui, mais bien poliment, bien respectueusement... » C'est ce qu'ils ont fait... Eh bien ! madame, voyez maintenant, prononcez, ai-je eu tort?

Mme PHILIBERT.

Non, sans doute, mon cher Philibert ! vous m'avez bien jugée mais ce n'est point sacrifier Adèle que de lui donner pour mari un honnête homme.

PHILIBERT.

Un honnête homme ! un honnête homme ! comme si cela suffisait ! Votre cousin Pastoureau était un honnête homme aussi ?

Mme PHILIBERT.

Sans doute.

PHILIBERT.

Et si votre père vous eût forcée de l'épouser, auriez-vous été heureuse avec lui ?

Mme PHILIBERT.

Mais...

PHILIBERT.

Eh bien ! votre fille est, vis-à-vis de monsieur Ernest, précisément dans la position où vous étiez avec le cousin Pastoureau. Quant à Jules...

Mme PHILIBERT.

J'en veux faire un avocat... Y a-t-il une plus belle carrière que celle du barreau ?

PHILIBERT.

Elle est superbe! Traîner sa robe sur les degrés du palais... avaler la poussière d'un vieux dossier... s'égosiller pour des clients qui vous paient mal, ou des avoués qui ne vous paient pas... c'est magnifique! Du reste, peu importe que le jeune homme ait du goût ou non pour la chicane!...

Mme PHILIBERT.

Écoutez! je ne prétends pas forcer l'inclination de mon fils, s'il a pour le barreau une aversion insurmontable...

PHILIBERT.

Insurmontable, c'est le mot.

Mme PHILIBERT.

Eh bien! il est jeune encore, et il y a d'autres carrières. Pour ma fille, c'est différent; je suis engagée.

PHILIBERT.

Eh bien! l'on se dégage.

Mme PHILIBERT, riant.

Ah! l'on se dégage!... Tenez, mon cher Philibert, pour un bal, un dîner, une partie de plaisir, je m'en rapporterais entièrement à vous; mais, pour rompre ou conclure un mariage, c'est différent; ces choses-là ne sont pas de votre compétence.

PHILIBERT.

Ah! vous croyez!

Mme PHILIBERT.

J'en suis sûre, vous n'y entendez rien.

PHILIBERT.

Mais ma sœur...

Mme PHILIBERT.

Non, mon cher Philibert! croyez-moi, vous n'y entendez rien...

(Elle sort en riant, par la droite.)

SCENE XVIII.

PHILIBERT, seul.

Ah ! je n'y entends rien ! c'est ce que nous allons voir. Oh ! je sais bien ce qui l'arrête... elle n'ose pas congédier le jeune homme. Eh bien ! c'est un service que je lui rendrai ; je vais renvoyer le prétendu, moi... ce n'est pas difficile... j'ai passé par là... Je me souviens encore du temps où l'on me disait à moi-même : « Monsieur Philibert, vous êtes bien aimable, bien gai ; vous avez un ton charmant : vous plaisez à toute la famille ; mais la jeune personne... Vous concevez... » Ce qui voulait dire : Prenez votre chapeau, et allez-vous-en.

SCÈNE XIX.

PHILIBERT, ERNEST.

ERNEST.

L'oncle est seul... bravo!...

PHILIBERT.

Ah ! le voici !

ERNEST.

Monsieur Philibert, j'étais impatient de vous parler...

PHILIBERT.

Monsieur ! vous ne pouviez arriver plus à propos... car, moi, j'ai à vous parler aussi...

ERNEST.

En vérité ?... tant mieux ! Expliquez-vous de grâce...

PHILIBERT.

Monsieur Ernest ! vous êtes bien aimable... vous avez un ton charmant...

ERNEST, d'un air dégagé.

Parbleu ! je le sais bien.

PHILIBERT.

Vous plaisez beaucoup à toute la famille... mais la jeune personne... vous concevez...

ERNEST.

Je comprends.

PHILIBERT.

Ah!... (à part.) Il paraît qu'il sait ce que le compliment veut dire.

ERNEST.

Tenez, monsieur Philibert, parlez avec franchise : ce n'est pas cela du tout... je ne suis ni aimable, ni gai... mon ton ne vous semble pas charmant; et je ne plais pas plus à la famille qu'à votre nièce.

PHILIBERT.

Ma foi, mon cher monsieur, à parler franchement, c'est vrai, oh! c'est vrai.

ERNEST.

Eh bien! j'en étais sûr... Vous me mettez à mon aise. Que diable aussi, avec leur sagesse, leur prudence, leurs bonnes manières, je savais bien qu'ils ne feraient de moi qu'un imbécile... J'avais l'air gauche et bête, hein, n'est-ce pas?

PHILIBERT.

Permettez... je ne dis pas...

ERNEST.

Oh! dites, dites toujours!... Que voulez-vous? je ne sais pas porter un masque, moi; aussi, mon père se fâchera s'il veut; madame Philibert me renverra, si je ne lui conviens pas; mais je n'y puis plus tenir, et, désormais, je veux paraître ce que je suis; plus de contrainte, plus de déguisement.

PHILIBERT.

Comment? je n'y suis plus du tout, moi...

ERNEST.

D'ailleurs, à quoi bon ces ruses, ces détours? Pourquoi tromper monsieur Philibert? Parbleu! il sait bien qu'un jeune homme... est un jeune homme.

PHILIBERT.

Ah çà! je ne comprends pas...

ERNEST.

Comment! vous n'avez pas senti tout de suite quelque chose là qui vous disait... Voilà un bon enfant?

PHILIBERT.

Non, ma parole d'honneur.

ERNEST.

Eh bien ! moi, je vous aurais reconnu d'abord.

PHILIBERT.

Vous êtes trop aimable ; mais expliquez-moi...

ERNEST.

Tenez, vous m'avez cru bien rangé, bien froid, bien raisonnable.

PHILIBERT.

Eh bien !

ERNEST.

Eh bien ! ce n'est pas cela du tout... Entre nous, je ne connais personne qui ait autant vécu que moi.

PHILIBERT.

Ah ! laissez donc.

ERNEST.

Personne !

PHILIBERT.

Laissez donc !

ERNEST.

Non... pas même vous.

PHILIBERT.

Eh bien ! il n'a pas de vanité.

ERNEST.

Certainement, vous n'avez pas fait autant de dettes que moi.

PHILIBERT.

Oh ! par exemple, c'est un peu fort !

ERNEST.

Vous n'avez pas eu contre vous trois prises de corps...

PHILIBERT, s'animant.

J'en ai eu quatre.

ERNEST.

Vous n'avez pas été à Sainte-Pélagie comme moi.

PHILIBERT, de même.

Allez demander de mes nouvelles au corridor rouge, numéros 12, 15 et 28.

ERNEST.

Vous ne vous êtes pas battu en duel six, sept fois...

PHILIBERT, de même.

Le restaurateur de la porte Maillot ne me connaît pas! Informez-vous de Philibert. (Se reprenant). Ah çà ! qu'est-ce que je dis là, moi ?... Mais comment ma belle-sœur a-t-elle pu penser...

ERNEST.

Rien de plus naturel... madame Philibert habite la province, et c'est à Paris que je faisais mes escapades. Mais tout se découvre à la fin. Mon père fut instruit de ma conduite... Les pères sont si singuliers!... le mien s'avisa de trouver mauvais que j'eusse des dettes, que je fisse mon droit chez Lepage, à la Chaumière, à l'Odéon, car il voulait aussi faire de moi un avocat.

PHILIBERT.

Ils ont tous la même manie!

ERNEST.

Un beau matin il entra chez moi, me signifia qu'il fallait partir ; et, une heure après, je me trouvai au fond d'une berline, sur la route de Draguignan, en tête-à-tête paternel.

PHILIBERT.

Pauvre jeune homme !

ERNEST.

A Draguignan l'on n'est point farceur. Je fis contre fortune bon cœur, je pris l'étude de mon père. Il fallut me contraindre pour conserver ma clientèle ; et, grâce à la nécessité, autant qu'au manque d'occasions, j'eus bientôt la réputation du jeune homme le plus rangé du département du Var.

PHILIBERT.

Ma foi, mon ami, j'en conviens, j'y ai été trompé moi-même tout le premier... vous jouez votre rôle à merveille...

ERNEST.

C'est égal ! je ne veux plus tromper personne.

PHILIBERT.

Vous ferez bien...

ERNEST.

On saura que j'ai été, que je suis encore, et que je serai toujours un bon vivant!

PHILIBERT.

Cela vaut mieux.

ERNEST.

Je déplairai peut-être à mon père, à madame Philibert...

PHILIBERT.

Bah !

ERNEST.

Pourvu que je vous plaise, à vous et à votre nièce... j'épouserai !..

PHILIBERT.

Diable !... attendez donc... ma nièce... C'est que si vous êtes tout ce que vous venez de dire...

ERNEST.

Oh ! non... la raison, le mariage, tout cela change un peu... Mais je veux être dorénavant semblable à vous.

PHILIBERT.

A la bonne heure !

SCÈNE XX.

PHILIBERT, ERNEST, JULES.

JULES, accourant par le fond.

Eh bien ! mais je vous attends !... vous ne venez pas... dépêchez-vous donc... le billard est libre...

PHILIBERT.

Comment ! vous jouez au billard ?

ERNEST.

Si je joue au billard ?... J'y ai perdu assez d'argent, Dieu merci !...

PHILIBERT.

Eh ! mais, c'est un jeune homme charmant ! Que ne le disiez-vous plus tôt ! nous avons ici un billard excellent, que j'ai fait venir de Paris... des blouses d'une justesse !...

ERNEST.

Tant mieux ! j'espère vous y gagner quelques parties.

PHILIBERT.

Vous croyez ?... voulez-vous venir ?

ERNEST.

Très-volontiers.

JULES.

Tiens !... moi qui devais jouer avec monsieur Ernest... C'est égal ! je suis de la partie.

ERNEST.

Allons... (Apercevant Adèle, à part.) Ah ! mon Dieu ! Adèle !... (haut.) Eh bien ! voulez-vous monter au billard ? je vous suis.

PHILIBERT.

Oui, jeune homme ; et je vais vous prouver qu'au billard du moins je suis encore votre maître... (lui tendant la main.) Venez vite, Ernest, mon ami, mon cher neveu !...

ERNEST, lui donnant la main.

Mon cher oncle !...

PHILIBERT, en sortant.

Eh bien ! ayez donc des préventions !...

(Adèle est entrée à droite et s'est arrêtée dans le fond ; Philibert sort ; Jules court à elle.)

JULES.

Ah ! ma petite, si tu savais... Monsieur Ernest... il est très-bien à présent !... Dépêchez-vous, monsieur Ernest... je suis mon oncle au billard, et nous vous attendons ! (Il sort.)

ERNEST.

C'est bien ! je suis à vous.

SCÈNE XXI.

ADÈLE, ERNEST.

ERNEST.

Maintenant, effrayons la nièce.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !... s'il sait que je l'ai refusé !... (Elle fait un mouvement pour sortir.)

ERNEST, la retenant.

De grâce, mademoiselle, pourquoi fuir ma présence ?... Vous le voyez, votre oncle me traite déjà en ami, en neveu... cela doit être ; lorsqu'on a les mêmes goûts, les mêmes sentiments, on est bientôt d'accord.

ADÈLE.

Comment, monsieur?

ERNEST.

Ah ! pardon... les sentiments de votre oncle.... vous ne les partagez pas peut-être... vous n'aimez pas les plaisirs, le monde...

ADÈLE.

Monsieur... mais... au contraire.

ERNEST.

Vraiment ?.., oh ! que je suis heureux ! comme cela se rencontre !... moi qui aime le monde, le luxe, la dépense. Oui, mademoiselle, malgré mon titre, je n'entends pas grand'chose aux affaires ; aussi, une fois marié, je vends ma charge, j'emmène ma femme à Paris...

ADÈLE.

A Paris, monsieur ?...

ERNEST.

Oui, mademoiselle, ce n'est qu'à Paris que l'on existe ! on végète ailleurs... C'est là que le plaisir nous appelle !... je veux qu'avant trois mois d'ici l'on ne parle plus que de nous, de nos soirées, de notre hôtel...

ADÈLE.

Ah ! nous aurons un hôtel ?... (A part.) Mais il est très-bien...

ERNEST.

Sans doute; un hôtel avec un jardin magnifique, dans la Chaussée-d'Antin, la Nouvelle-Athènes... où vous voudrez. C'est un peu cher... mais c'est égal, quand on a équipage.

ADÈLE.

Ah ! nous aurons équipage !

ERNEST.

C'est de rigueur... pour vous, un landaw, une calèche ; pour moi, un tilbury.

ADÈLE.

Comment, monsieur ?...

ERNEST.

Je sais bien que notre fortune ne nous suffira peut-être pas ; que les dépenses seront plus fortes que les recettes ; car, enfin, nos revenus...

ADÈLE.

Mais vous vous occuperez ; vous les augmenterez.

ERNEST.

Moi ? fi donc ! un homme qui a hôtel, équipage... Si je vais à Paris, c'est pour m'amuser, pour briller, pour manger de l'argent ; je ne connais que ça, moi.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST.

Quand nous n'en aurons plus, eh bien ! nous n'en aurons plus... il nous restera des ressources... Paris n'en manque pas... D'ailleurs, je renouerai connaissance avec ces honnêtes gens qui vous obligent à douze, quinze, vingt pour cent, quelquefois moins, souvent plus...

ADÈLE, à part.

Mais c'est un mauvais sujet que ce jeune homme...

ERNEST.

Vous le voyez, mademoiselle ! je m'ouvre franchement à vous ; car mes plans, mes projets doivent être aussi les vôtres... surtout que madame Philibert les ignore... C'est une bonne femme ; mais elle n'entend rien au bonheur... elle croyait assurer le vôtre en vous donnant, pour mari, un homme sage, rangé, laborieux... je puis dire cela sans me flatter ; vous savez qu'il n'en est rien. Mais votre mère a des préjugés... (changeant de ton.) et vous l'avouerais-je? Ils m'ont séduit d'abord... j'ai cru un moment que, pour être heureux, il fallait fuir un monde brillant, des plaisirs qui ne laissent après eux que de la fatigue et des regrets... Oui, me disais-je alors, je resterai dans la ville où je suis né, où mon père trouva le bonheur que je cherche... elle offre peut-être des plaisirs moins variés que la capitale ; mais on n'y meurt pas encore d'ennui... Je serai notaire... (avec légèreté.) Oh ! je sais que vous n'aimez pas les notaires... on vous les a peints comme des gens maussades, tout hérissés de minutes et de contrats, ne connaissant que Cujas et le papier timbré. Je ne prétends pas tous les défendre : il y a des sots parmi nous sans doute... mais c'est une dette que la compagnie paie à l'humanité, comme les autres états, comme les banquiers, les commerçants, les agents de change, qui ne sont pas tous des génies... Je me voyais déjà... toujours dans ce moment d'erreur... (avec sensibilité.) je me voyais tranquille, indépendant, honoré dans une société choisie, au sein d'une famille adorée, près d'une compagne simple dans ses goûts, et joignant à des qualités solides tous les charmes d'une femme du monde...

ADÈLE.

Monsieur, quel langage !

ERNEST, avec légèreté.

Enfin, votre mère m'avait mis dans la tête toutes ces idées étroites, mesquines, qui ne s'accordent pas mieux avec mes goûts qu'avec les vôtres.

PHILIBERT, entrant, une queue de billard à la main.

Il se fait bien attendre, et je vais... (Il les voit, et s'arrête.) Ah !...

ERNEST.

Mais, heureusement, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai vu que mes principes de sagesse ne convenaient pas à monsieur Philibert...

PHILIBERT, gagnant le cabinet.

Diable ! voilà qui est piquant ! (Il entre dans le cabinet.)

ERNEST.

J'y ai renoncé, mademoiselle, non pas sans quelque regret ; car je vous aime, et je voudrais vous plaire en les conservant. Mais, enfin, si vous avez refusé le notaire, peut-être vous ne refuserez pas l'étourdi brillant et désœuvré.

(Adèle baisse la tête, et paraît essuyer des larmes.)

SCÈNE XXII.

MARIANNE, ADÈLE, ERNEST.

MARIANNE, entrant par la droite.

Mademoiselle ! ah ! je vous cherchais. Pardon, monsieur !... Mademoiselle, votre mère, qui n'est pas plus contente qu'il ne faut de tous ces préparatifs, m'envoie vous prier d'arranger le dessert ; mais vous ne vous occupez plus de cela, et je vais en charger la petite jardinière.

ERNEST.

Assurément, voilà des détails de ménage qui ne conviennent pas à mademoiselle.

ADÈLE.

Vous vous trompez, monsieur... ils me conviennent... c'est moi seule qu'ils regardent... n'en charge personne, Marianne, j'y vais. (à part, avec émotion.) Ah ! mon oncle ! (haut.) Monsieur...

(Elle fait à Ernest un profond salut, et sort.)

SCÈNE XXIII.

MARIANNE, ERNEST.

ERNEST, à part.

Je l'avais bien jugée, elle est charmante.

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu, quel changement !

ERNEST.

Maintenant, Marianne, à nous deux... il s'agit de me rendre un grand service.

MARIANNE.

Lequel, monsieur ?

ERNEST.

C'est de dire de moi beaucoup de mal...

MARIANNE.

Comment, monsieur, vous voulez que je dise...

ERNEST.

Oui, tout ce qui te passera par la tête : que je suis un mauvais sujet, un libertin...

MARIANNE.

Mais, monsieur.

ERNEST.

Laisse-moi faire... je cours rejoindre le cher oncle, qui m'attend ; la leçon sera complète ; j'épouse sa nièce, je le mystifie, et je gagne son argent... Viens avec moi...

MARIANNE.

Mais, monsieur...

ERNEST.

Je vais tout t'expliquer...

MARIANNE.

Mais je ne peux pas...

ERNEST.

Cela me regarde, viens...

MARIANNE.

Mais, enfin... Allons, décidément il est fou !

(Ils sortent tous les deux par le fond.)

SCÈNE XXIV.

PHILIBERT, sortant du cabinet.

Ah! ah! jeune homme, vous voulez me donner une leçon! me tourner en ridicule! me gagner mon argent... mais je suis là... (montrant le cabinet) c'est-à-dire j'étais là... car, autrement, je me laissais mystifier comme un sot! Au fait, il a de l'esprit; je m'étais trompé sur son compte, c'est un homme de mérite.. C'est le mari qui convient à ma nièce... mais auparavant je lui dois une revanche, il y va de ma dignité d'oncle... la morale ne permet pas qu'on se joue des grands parents, et j'ai toujours été pour la morale. .

SCÈNE XXV.

Mme PHILIBERT, PHILIBERT.

Mme PHILIBERT, entrant, à droite.

En vérité, mon cher Philibert, je ne vous conçois pas!... Comment, une illumination, un feu d'artifice?

PHILIBERT.

Laissez faire, ce sera magnifique.

Mme PHILIBERT.

C'est une extravagance!

PHILIBERT.

Je ne dis pas le contraire, mais elle est faite; ne parlons que de celles qu'on peut réparer...

Mme PHILIBERT.

Que voulez-vous dire?

PHILIBERT, affectant une gravité comique.

Qu'il y a d'autres personnes dont les folies sont plus dangereuses!

Mme PHILIBERT.

De qui parlez-vous?...

PHILIBERT, de même.

Oh ! vous ne me comprenez pas... Vous croyez monsieur Ernest un jeune homme bien tranquille, bien rangé... eh bien! pas du tout : c'est un fou, un extravagant, un mauvais sujet, enfin. (A part, en riant.) Ferme! je ne risque rien de charger.

Mme PHILIBERT.

Allons, vous voulez rire, Ernest, lui qui paraît...

PHILIBERT, de même.

Oui, qui paraît, voilà le mot... Mais avec moi, un mauvais sujet a beau faire, je le devine tout de suite... J'en ai tant vu ! Aussi, je l'ai fait causer : je l'ai sondé adroitement... Quand je parle de ma jeunesse, j'ai quelque chose de communicatif qui inspire la gaîté, la confiance... Il a donné dans le piége ; il s'est livré, et il m'a développé ses principes... Oh! mais des principes qui m'ont fait rougir, moi !...

Mme PHILIBERT.

Ce n'est pas possible...

SCÈNE XXVI.

Mme PHILIBERT, ADÈLE, PHILIBERT, JULES.

ADÈLE, entrant par le fond avec Jules.

Maman, maman, voici les jeunes filles de la ferme qui apportent des bouquets...

Mme PHILIBERT.

Encore !... il s'agit bien de cela !... Monsieur Ernest t'a parlé...

ADÈLE, baissant les yeux.

Oui, maman.

PHILIBERT, vivement.

Ah !... ne t'a-t-il pas dit qu'il aimait les plaisirs, le luxe, la dépense ?...

ADÈLE, hésitant.

Mon oncle...

Mme PHILIBERT.

Te l'a-t-il dit ?...

ADÈLE.

Oui, maman, mais...

PHILIBERT, vivement.

Là, vous voyez...

JULES.

Certainement!... et au billard, il est d'une jolie force... Oh!... il vous rendrait des points.

PHILIBERT.

A moi!...

JULES.

Ce n'est pas étonnant... quand on a pris des leçons à Paris, au café Turc!

Mme PHILIBERT.

Au café Turc!

PHILIBERT.

La belle école!... Passe encore au café de la Bourse!

SCÈNE XXVII.

MARIANNE, Mme PHILIBERT, ADÈLE, PHILIBERT, JULES.

MARIANNE.

Ah! madame!...

Mme PHILIBERT.

Qu'est-ce donc? qu'as-tu, Marianne?

MARIANNE.

Ce jeune homme qui paraissait si doux, si timide... monsieur d'Apreval... Il est encore plus mauvais sujet que...

(Elle regarde Philibert.)

PHILIBERT.

Que moi... C'est clair! je ne le lui fais pas dire.

Mme PHILIBERT.

Mais enfin, qu'a-t-il fait?...

MARIANNE.

La fille du jardinier, qui est assez gentille, comme vous savez... eh bien! il l'a vue près de la grande charmille...

PHILIBERT.

Et il l'a embrassée... J'en étais sûr. (A part, gaîment.) Je le tiens!

JULES.

Il l'a embrassée... ma petite Rose!...

ADÈLE.

C'est une indignité.

PHILIBERT.

C'est affreux! (*A part, gaîment.*) C'est très-bien.

Mme PHILIBERT.

Voilà qui me confond.

MARIANNE.

Eh bien! il a joliment réussi, monsieur Ernest!

SCENE XXVIII.

MARIANNE, Mme PHILIBERT, ERNEST, PHILIBERT, ADÈLE, JULES.

ERNEST, *à part, dans le fond.*

Les choses sont en bon train!... L'oncle doit être enchanté!...

Mme PHILIBERT, *l'apercevant et faisant un mouvement pour se retirer.*

Ah! monsieur d'Apreval!...

PHILIBERT, *la retenant.*

Laissez faire!... je m'en charge.

ERNEST.

Eh bien! mon cher monsieur Philibert! et la partie de billard?... Ah! madame!...

PHILIBERT.

Nous parlions de vous, monsieur d'Apreval!

ERNEST.

Ah! vous faisiez sans doute mon éloge!

PHILIBERT, *avec la plus grande politesse.*

Oui, monsieur! je disais à ma sœur que je ne saurais trop approuver une résolution pleine de sagesse, et que, pour son bonheur, pour celui de ses enfants, et pour ma propre satisfaction, je me chargeais de vous prier, avec tous les égards que je

vous dois, (changeant de ton) de reprendre aujourd'hui même la route de Draguignan.

ERNEST, déconcerté tout à coup.

Plaît-il? qu'est-ce que cela signifie?

PHILIBERT.

Cela signifie que madame Philibert ne peut plus garder sous le même toit que ses enfants... un homme qui professe les principes... les principes que vous m'avez avoués!

JULES, à part.

Tiens! mon oncle qui fait de la morale!

PHILIBERT.

Un homme dont la conduite... les mœurs... car, enfin, la délicatesse ne permet pas... et, d'ailleurs, les sentiments... C'est clair, je crois! (à part.) Ma foi! quand on n'a pas l'habitude!

ERNEST.

Par exemple!... si je comprends...

Mme PHILIBERT.

Je m'attendais, monsieur, à une autre conduite de votre part, et je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir trompée!

ERNEST.

Ah! permettez, madame! permettez!... si ce n'est que cela...

PHILIBERT.

Oh! je sais que vous en faites parade.

ERNEST.

Eh non! ce n'est pas ce que je veux dire...

Mme PHILIBERT, vivement.

Ah! monsieur Ernest! je n'aurais pas cru cela de vous!

ERNEST.

Mais, madame!...

Mme PHILIBERT.

Je ne veux rien entendre!

ERNEST.

Allons! je serai mauvais sujet malgré moi!

PHILIBERT.

Écoutez!... je ne suis pas plus sévère qu'un autre, assurément!... je sais qu'on peut passer à un jeune homme quelques folies... j'en ai fait, comme vous, dans mon temps; j'en ai fait peut-être plus que vous.

ERNEST.

Parbleu! je crois bien!

PHILIBERT.

Mais, au milieu de mes erreurs, j'avais conservé de la droiture, de la franchise.

ADÈLE, bas, à Philibert.

Mon oncle! vous le perdez!

PHILIBERT, bas, à Adèle.

Rassure-toi!... (Haut, à Ernest.) Tandis que vous, vous n'êtes pas seulement un étourdi, un fou, un libertin, un mauvais sujet, vous êtes encore... (Après une pause, en riant.) Tenez! vous êtes un bon garçon! touchez là!

ERNEST.

Qu'entends-je?

ADÈLE.

Se peut-il?

Mme PHILIBERT.

Perdez-vous la tête?

PHILIBERT.

Non; mais j'ai sauvé mon honneur...

ERNEST.

Eh quoi! vous m'avez deviné?

PHILIBERT.

Mieux que cela! j'ai tout entendu. Oui, ma sœur, ce n'était qu'une plaisanterie, pour me séduire, pour me tromper, pour me prouver enfin que mes principes d'éducation n'avaient pas le sens commun... C'est possible... mais j'ai découvert son plan : il se moquait de moi, je me suis moqué de lui, partant, nous voilà quittes...

ADÈLE.

Ah! comme vous m'avez fait peur!

Mme PHILIBERT.

Mais, en vérité, je ne sais plus si je dois croire ?...

PHILIBERT.

Je vous en donne ma parole d'honneur... Adèle! épouse Ernest, qui ne vendra pas sa charge... Jules! fais-toi avocat...

JULES.

Avocat! c'est bien amusant!

PHILIBERT, passant entre Adèle et Jules.

C'est ce qui vous convient à tous les deux... Il paraît que je me trompais... en tous cas, c'était sans mauvaise intention... il y a de ces choses qui n'ont jamais pu entrer dans ma pauvre tête... Mes chers enfants, écoutez-moi bien!... je vous parle raison aujourd'hui, ce qui ne m'arrive pas tous les jours... ce qui ne m'arrivera peut-être pas demain... mais dorénavant, quand je vous donnerai des conseils, ne les suivez jamais qu'après avoir consulté, toi, ta mère; et toi, ton mari.

MARIANNE.

Allons! il y a encore du bon chez lui.

PHILIBERT.

Je serais trop heureux, si tous ceux qui m'ont connu pensaient comme la vieille!... (Mouvement de Marianne.)

FIN DE L'ONCLE PHILIBERT.

MA PLACE ET MA FEMME,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le second Théâtre-Français,
le 30 avril 1830;
Et reprise sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires
du Roi, le 2 novembre 1832.

En société avec M. Gustave de Wailly.

Personnages :

M. LAROCHE, inspecteur à Senlis

M. DE LUSSAN, chef de division à Paris.

AUGUSTE DARVET, sous-chef.

DUPONT, chef du contentieux.

GEORGES, garçon de bureau.

Madame PRÉVAL, sœur de M. DE LUSSAN.

Madame LAROCHE (ADÈLE).

DANSEURS, DANSEUSES, etc.

LA SCÈNE EST A PARIS.

MA PLACE ET MA FEMME

ACTE PREMIER

Le cabinet du chef de division. Portes au fond, à droite et à gauche de la cheminée. A droite, une porte latérale qui est celle d'un cabinet. Du même côté un bureau, chargé de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, seul, assis dans un fauteuil. — Air maussade et important. — Il range les papiers sur le bureau.

Dix heures moins un quart, et personne dans les bureaux! Incessamment ils ne viendront qu'à midi; et me voilà! Oh! je suis matinal, je viens régulièrement à neuf heures. D'abord, par habitude, et puis vous me direz que pour rester chez moi en tête-à-tête avec ma femme, ce n'est pas la peine.

SCÈNE II.

GEORGES, LAROCHE, ADÈLE.

LAROCHE, entr'ouvrant la porte du fond à gauche.

Hum! hum!

GEORGES.

Qu'est-ce? que voulez-vous? il n'y a personne.

LAROCHE.

En ce cas, j'entre. Tiens, vois, ma bonne amie, le bureau, les cartons, tout cela me rajeunit de vingt ans.

GEORGES, se levant avec colère.

Mais quand je vous dis...

LAROCHE.

Eh ! je ne me trompe pas : c'est le vieux Georges, c'est lui ! ma bonne amie, voici le doyen des garçons de bureau de l'administration ; un homme bon, aimable, complaisant... (bas.) sot et brutal.

GEORGES.

Oh ! il n'y a pas grand mérite, nous le sommes tous... Mais pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur...

LAROCHE.

Comment, vous ne vous rappelez pas?... Allons donc, regardez-moi bien ; il y a trois ans, un de vos protégés, un bon enfant, Laroche.

GEORGES.

Laroche ! Ah ! oui, monsieur Gaspard Laroche, n'est-ce pas? (à part.) Ah ! mon Dieu ! le plus ennuyeux solliciteur.

LAROCHE.

C'est cela ! j'étais bien sûr qu'il me reconnaîtrait.

GEORGES.

Eh ! par quel hasard êtes-vous à Paris? je vous croyais placé en province, dans le département...

LAROCHE.

Dans le département de l'Oise, à Senlis. Mais je m'ennuie en province ; l'atmosphère des petites villes et des petites places ne me convient pas ; et comme j'ai appris qu'il y avait à Paris une vacance.

GEORGES.

Vous croyez?

LAROCHE.

Eh ! oui, le secrétariat, une place charmante.

GEORGES.

Ah ! toujours de l'ambition, monsieur Laroche.

LAROCHE.

Toujours, c'est ce qui me soutient... Mais avant de me présenter, je ne serais pas fâché de prendre un peu l'air du bureau ;

dites-moi, mon petit Georges, quel est notre nouveau chef de division ?

GEORGES.

Monsieur de Lussan, neveu du directeur général, un jeune homme à la mode, fort galant, fort ami de ses plaisirs, ne manquant pas un bal, venant au bureau à midi...

LAROCHE.

Et s'en allant à une heure, c'est juste. L'exactitude ne le regarde pas ; quinze mille francs d'appointements ! passé mille écus, ce n'est plus de rigueur... et le sous-chef ?

GEORGES.

Oh ! pour celui-là, c'est différent ; un homme exact, laborieux, monsieur Darvet.

ADÈLE.

Monsieur Auguste !

GEORGES.

Précisément, madame.

LAROCHE.

Quoi ! celui dont tu m'as parlé ? mon prédécesseur à Senlis !

ADÈLE.

En effet, je crois me rappeler...

GEORGES, à part.

Oh ! comme elle paraît émue !

LAROCHE.

Ah ! ce petit Darvet, il est sous-chef à présent. Cela se rencontre à merveille : me voilà un protecteur tout trouvé ! Allons, ne nous embrouillons pas. Monsieur Darvet, mon prédécesseur, homme de travail et de cabinet ; monsieur de Lussan, homme du monde : parler de plaisirs à l'un, parler d'affaires à l'autre ; avec cela, un peu d'assurance, je n'en manque pas ; de l'esprit, ma femme en a, et je suis sûr de réussir. (tirant sa montre.) Comment, déjà dix heures ! je cours à la Marine, où j'ai un rendez-vous ; de là aux Ponts-et-Chaussées, où j'en ai un autre ; et puis à l'Instruction.

GEORGES.

Ah! mon Dieu! vous sollicitez donc partout?

LAROCHE.

Partout, mon cher Georges; pas pour moi, pour mes amis; par procuration, afin de me tenir en haleine, et de n'en pas perdre l'habitude... ça ne peut pas faire de mal. A propos, je vais toujours vous laisser une pétition; oh! ils en seront contents, elle est rédigée avec une clarté, un talent! c'est tout simple, j'en ai tant fait... Eh! mais, où donc est-elle?

ADÈLE.

Vous verrez qu'il l'a oubliée; toujours le même!

LAROCHE.

Là, là, ne te fâche pas. Je croyais pourtant... Ah! je me rappelle; hier, après l'avoir écrite, pendant que vous étiez au spectacle, je l'ai laissée sur ta toilette; je cours la chercher. Diable! et mon rendez-vous! Comment faire?

ADÈLE.

Allons, tu es toujours embarrassé pour rien; tu me conduisais chez ta cousine, j'irai seule, cours à ton rendez-vous; je garde la citadine que nous avons prise, je vais chercher tes papiers, je les rapporte à monsieur.

LAROCHE.

C'est cela, l'hôtel est ici près. Hein! ma petite femme, elle a un esprit, une vivacité!

GEORGES, à demi-voix.

Il paraît que c'est elle qui vous mène?

LAROCHE, de même.

Oui, oui, un peu, c'est là le bonheur!

ADÈLE.

Eh bien! tu restes à causer, tu ne pars pas?

LAROCHE.

Si fait, me voici. Ah! en attendant ma pétition, voici tou-

jours ma carte, c'est plus poli, et cela leur met mon nom sous les yeux! Sans adieu, mon vieux Georges, dans une heure je suis ici.

GEORGES.

Oh! ne vous pressez pas, monsieur, ne vous pressez pas.

LAROCHE.

Pourquoi donc, méchant?

GEORGES.

Ah! dame, les concurrents, les obstacles.

LAROCHE.

Les obstacles! laissez donc, je ne les crains pas, une fois lancé je vais toujours en avant sans regarder derrière moi. Je culbute tout. (heurtant fortement Dupont qui entre.) Pardon monsieur. (Il sort avec madame Laroche par la porte de gauche.)

SCÈNE III.

GEORGES, DUPONT.

DUPONT.

Au diable le maladroit! un peu plus il me jetait par terre. Quel est cet homme-là?

GEORGES.

Un employé de province qui vient demander de l'avancement.

DUPONT.

De l'avancement! voilà leur mot à tous; de l'avancement! Ils ne pensent qu'à monter, pour prendre leur retraite. Ah! mon pauvre Georges, que sont devenus nos vieux bureaux?... on y entrait au sortir du collége; on avançait lentement, et on mourait à son poste. Moi, par exemple, j'ai été dix ans surnuméraire, et j'avais soixante ans lorsqu'on m'a nommé chef du contentieux.

GEORGES.

Mais de votre temps, monsieur Dupont, les commis avaient de l'exactitude, du zèle, de la politesse; ils ne passaient pas leur

temps à se chauffer, à écrire des vaudevilles sur le papier de l'administration ; ou à faire sur leurs pancartes les caricatures de leurs chefs : vous savez bien, ces caricatures nouvelles, figures de bêtes ?

DUPONT.

En vérité !

GEORGES.

Oui, monsieur, ils appellent cela une ménagerie administrative... vous, par exemple...

DUPONT, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon, en voilà assez. Monsieur de Lussan n'est pas encore venu ?

GEORGES.

Il n'est pas midi.

DUPONT.

Encore une nuit passée au bal.

GEORGES.

Je ne crois pas, il en donne un ce soir, chez sa sœur.

DUPONT.

Oh ! pour celui-là, il n'y a pas de mal ; j'y vais... D'ailleurs, il fait comme les avoués, les notaires et les maîtresses de pension, il choisit le samedi : on dort le dimanche, et le bureau n'en souffre pas.

GEORGES.

C'est égal, depuis qu'il est à la tête de l'administration, on ne parle plus que de fêtes, de plaisirs...

DUPONT.

Et nous sommes en train d'y mettre bon ordre. Ah ! le voici, enfin !

SCÈNE IV.

AUGUSTE, DE LUSSAN, DUPONT, GEORGES, un peu dans le fond du côté de la table.

DE LUSSAN, entrant par la porte de gauche.

C'est bien, messieurs, c'est bien ; vous êtes les gens les plus aimables du monde. Mais laissez-moi respirer, je vous en prie.

Venez, mon cher Auguste. Bonjour, monsieur Dupont ; toujours le premier au bureau ! (bas à Auguste.) Je crois bien ; c'est ce qu'il a de mieux à faire. (haut.) Georges, il n'y a rien de nouveau ?

GEORGES.

Non, monsieur ; voici seulement une carte.

DE LUSSAN.

Voyons : *Monsieur Laroche*. Laroche ! qu'est-ce que c'est que ça ? *inspecteur à Senlis*.

AUGUSTE.

Parbleu ! celui qui m'a remplacé dans le département de l'Oise ; le premier solliciteur de France, et le plus inévitable !

DE LUSSAN.

Je ne veux pas le recevoir.

GEORGES.

Oh ! monsieur, vous ne voulez pas ; c'est un homme dont on ne se défait pas comme on veut. Votre prédécesseur n'a pas trouvé d'autre moyen de se débarrasser de lui, que de le placer en province.

DE LUSSAN.

C'est bien, c'est bien, nous verrons. Monsieur Dupont, ma sœur m'a parlé de votre neveu ; c'est son protégé : il demande le secrétariat de l'administration. Faites un rapport à mon oncle ; je signerai.

DUPONT.

Monsieur, comptez que notre reconnaissance... (à part.) Il y a des moments où il est fort aimable.

GEORGES.

Monsieur, voici les lettres que vous avez demandées.

DE LUSSAN.

A merveille ; les invitations pour le bal ! Il ne faut pas oublier les employés de province qui sont momentanément à Paris ; vous trouverez leurs cartes ici, sur ma cheminée. Je veux ce soir faire danser tous mes bureaux. Allons, messieurs,

faites travailler vos commis; (à Dupont.) ménagez-vous, mon cher Dupont, et ce soir de la gaieté, entendez-vous ?

DUPONT, sortant lentement à gauche.

Soyez tranquille, je suis toujours très-gai au bal.

GEORGES, revenant.

Monsieur, faut-il envoyer une lettre à ce monsieur Laroche ?

DE LUSSAN.

Non pas ! non pas ! je veux le renvoyer à Senlis.

(Georges sort par le fond à droite.)

SCÈNE V.

AUGUSTE, feuilletant des papiers sur le bureau, DE LUSSAN, sur le devant de la scène.

DE LUSSAN.

Je crois, mon cher Auguste, que nous aurons une soirée charmante. Ma sœur a tant de goût, de tact et d'esprit; il n'y manquera...

AUGUSTE, se levant et lui présentant des papiers.

Voulez-vous signer ?

DE LUSSAN.

Ah! que c'est ennuyeux! Vous aussi, mon confident, mon ami, vous ne savez que parler d'affaires, tandis que moi j'ai tant de choses à vous dire.

AUGUSTE.

Cela n'empêche pas... signez, et dites toujours.

DE LUSSAN, à la table, tout en signant.

Auguste, vous ne me trouvez pas, ce matin, triste, malade, agité?

AUGUSTE, gaiement.

Vous! pas le moins du monde.

DE LUSSAN.

C'est étonnant! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

AUGUSTE, gaiement.

Est-ce que par hasard vous seriez amoureux?

DE LUSSAN, se levant.

Je crois qu'oui.

AUGUSTE.

Vous me disiez pourtant hier que toutes les femmes étaient fausses, perfides, coquettes.

DE LUSSAN.

Vrai! j'ai dit cela! c'est possible; on a de mauvais jours... et puis, voyez-vous, je ne l'avais pas rencontrée.

AUGUSTE.

Qui donc?

DE LUSSAN.

Eh bien! elle... est-ce que je ne vous ai pas dit : une femme jeune, jolie, joignant à toute la grâce de nos salons, je ne sais quel air de candeur qu'on n'y trouve pas... une physionomie piquante, des yeux!... enfin, mon cher, c'est un trésor.

AUGUSTE.

Et vous l'avez trouvée?...

DE LUSSAN.

Au Gymnase.

AUGUSTE, riant.

Sur le théâtre?

DE LUSSAN.

Non... dans une loge. Figurez-vous qu'hier il y avait foule; impossible de se placer; enfin, je trouvai moyen de m'introduire dans une loge où j'avais remarqué deux jeunes femmes...

AUGUSTE, souriant.

Ah! je comprends.

DE LUSSAN.

Non, ma parole d'honneur! air décent! Elles ne firent pas attention à moi. L'une d'elles avait une tournure ravissante, une voix! la plus douce qu'on puisse entendre. Un accent peu marqué m'apprit qu'elle n'était pas de Paris. Je voulus voir sa

figure; c'est là, comme vous savez, qu'on est quelquefois cruellement désappointé. Il vous arrive souvent, sans doute, d'être séduit par un joli pied, une taille charmante, une voix enchanteresse; votre imagination ajoute à tout cela le minois le plus tendre ou le plus piquant, selon les goûts! Alors, vous hâtez le pas, vous regardez poliment de côté, comme cela, et tout à coup, vous prenez la fuite à l'aspect d'un visage triste, laid, sans fraîcheur et sans grâce... cela m'arrive tous les jours... cela m'est encore arrivé ce matin. Mais je vis ma jeune inconnue, je la vis avec tous les charmes que je lui avais supposés, et dès lors, plus de spectacle pour moi : je l'écoutais, je l'admirais; je crois qu'elle s'en aperçut; car je surpris un regard qui acheva de me tourner la tête.

AUGUSTE.

Et quelle est cette jeune femme?

DE LUSSAN.

Je n'en sais rien.

AUGUSTE.

Sa demeure?

DE LUSSAN.

Je l'ignore.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES,

GEORGES.

Monsieur Laroche désire vous parler.

DE LUSSAN.

C'est impossible; nous sommes occupés.

GEORGES.

Il n'a qu'un mot...

DE LUSSAN.

Qu'il attende; il s'agit d'affaires d'administration; ne me dérangez pas.

GEORGES.

Là! j'en étais bien sûr. (Il sort.)

SCÈNE VII.

DE LUSSAN, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh bien ! qu'espérez-vous de votre aventure d'hier ?

DE LUSSAN.

Je ne sais ; mais j'espère.

AUGUSTE.

Sans autres renseignements ?

DE LUSSAN.

Oh ! si fait ! Comme on sortait, un jeune homme, que j'ai vu quelquefois dans le monde, a salué ma belle inconnue ; je le fais causer, et j'apprends qu'elle est aussi aimable que jolie ; je l'aurais parié... qu'elle est du département de l'Oise.

AUGUSTE.

Ah !

DE LUSSAN.

Mais, parbleu ! vous connaissez peut-être...

AUGUSTE.

Son père ?

DE LUSSAN.

Monsieur Germain...

AUGUSTE, très-ému.

Monsieur...

DE LUSSAN.

Germain et sa fille...

AUGUSTE, vivement.

Adèle !

DE LUSSAN.

Oui, Adèle ; c'est cela.

AUGUSTE, à part.

Grand Dieu ! Adèle à Paris !

DE LUSSAN.

Il paraît qu'elle est mariée.

AUGUSTE, très-vivement.

Mariée ! ah ! vous croyez ? mariée !

DE LUSSAN.

Hein ! qu'est-ce que c'est donc ? on dirait que cela vous fait de la peine.

AUGUSTE.

Quelle idée ! cela m'est parfaitement égal.

DE LUSSAN.

Et à moi aussi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES, LAROCHE.

GEORGES, à la cantonade.

Eh ! non, vous dis-je, non. (A M. de Lussan.) Monsieur, voici le rapport. (A Laroche qui entre après lui.) Mais je vous répète qu'on n'entre pas.

LAROCHE.

Laissez donc, j'y suis.

DE LUSSAN.

Qu'est-ce ? Quel est ce bruit ?

GEORGES.

C'est monsieur Laroche, qui, malgré moi...

LAROCHE.

Pardon, si j'ose me permettre...

AUGUSTE, à part.

Quel original !

DE LUSSAN.

Au fait, monsieur, de quoi s'agit-il ? que voulez-vous ? En deux mots, finissons.

LAROCHE, à part.

Diable ! il n'aime pas les phrases. (Haut.) J'avais une demande à vous présenter.

DE LUSSAN.

Eh bien ! où est-elle ? voyons.

LAROCHE.

Monsieur Georges a dû vous la remettre.

GEORGES.

Eh! non, je n'ai revu personne.

LAROCHE.

C'est singulier ; alors, je vous exposerai...

DE LUSSAN.

Oh ! nous n'en finirons pas. Pourquoi avez-vous quitté Senlis ? Votre service ne se fait pas ; vous perdrez votre place.

LAROCHE.

C'est ce que je demande.

DE LUSSAN.

Ah! vous voulez être destitué ?

LAROCHE.

C'est-à-dire, je consens à perdre ma place pour en avoir une autre, une meilleure (De Lussan rit.) (A part.) Il a ri.

AUGUSTE, riant.

Oh ! Monsieur Laroche ne perd pas la tête.

GEORGES.

Ni le courage.

LAROCHE.

Monsieur, je tâche d'avancer ; j'ai des droits, je suis dans les bureaux depuis cinq ans.

AUGUSTE.

Comme solliciteur.

LAROCHE.

Permettez, si cela compte, il y en a dix. J'ai appris que la place de secrétaire de l'administration...

AUGUSTE.

Elle est promise.

DE LUSSAN.

Monsieur Laroche, vous pouvez retourner à Senlis, et si demain vous n'êtes pas à votre poste, je fais mon rapport.

LAROCHE.

Pardon, j'ai besoin d'avancement, je suis marié.

AUGUSTE.

Avez-vous des enfants?

LAROCHE.

J'en aurai, monsieur.

DE LUSSAN, riant.

Eh bien ! nous placerons vos enfants.

LAROCHE.

Si vous pouviez penser au père, en attendant.

DE LUSSAN.

Il est tenace!

LAROCHE.

On me connaît dans l'administration ; j'ai des mœurs, du zèle, de l'exactitude, quelques talents ; mes certificats sont en règle.

DE LUSSAN.

C'est bien, c'est bien. Faites une demande si vous voulez ; mais laissez-moi et que je ne vous revoie plus à Paris ; entendez-vous?

LAROCHE.

Je suis étonné que ma femme... mais je vais refaire ma pétition dans les bureaux ; j'ose espérer que mon honorable prédécesseur voudra bien l'appuyer.

AUGUSTE.

Hein ? moi ! pas du tout.

LAROCHE.

Trop heureux que vous daigniez me promettre...

DE LUSSAN.

Je ne promets rien.

GEORGES, à Laroche.

Dites donc, ça va mal.

LAROCHE.

Bah ! j'en ai bien vu d'autres. (redescendant précipitamment la scène sur un signe que de Lussan fait à Georges, et qu'il prend pour lui.) Monsieur m'a rappelé.

DE LUSSAN.

Eh ! non, ce n'est pas vous.

LAROCHE.

Ah ! pardon. (Il sort à gauche, en saluant profondément.)

SCÈNE IX.

DE LUSSAN, AUGUSTE, GEORGES.

DE LUSSAN.

Georges, que je ne revoie plus cet homme-là. Auguste, je vais partir ; vous n'avez plus rien à me faire signer ?

AUGUSTE.

Si fait ; je suis à vous dans l'instant.

(Il entre dans le cabinet de droite.)

GEORGES.

Monsieur, voici les lettres à envoyer.

DE LUSSAN.

Donne ; il faut tout de suite quelqu'un ; les garçons de bureau de l'administration. C'est bien ! Le bal sera magnifique. Du monde, beaucoup de monde, et des femmes... des femmes... mais pour moi il n'en est plus qu'une.

SCÈNE X.

DE LUSSAN, GEORGES, ADÈLE.

ADÈLE, entr'ouvrant la porte du fond, à Georges.

Monsieur !

DE LUSSAN.

Dix, douze, quinze lettres.

ADÈLE.

Monsieur !

GEORGES.

C'est vous?

ADÈLE.

Voici les papiers.

GEORGES.

Il est ici.

DE LUSSAN, sans regarder.

Encore quelqu'un !

ADÈLE, toujours à la porte.

Dites-lui donc de sortir.

DE LUSSAN.

Je ne veux voir... (apercevant Adèle.) Ciel !

GEORGES.

Oui, oui, allez. (Adèle se retire.)

DE LUSSAN, se précipitant vers elle.

Ah ! de grâce, madame, demeurez.

ADÈLE.

Monsieur, je venais... je...

GEORGES.

Madame m'apportait des papiers.

DE LUSSAN.

Des papiers ! donnez ; voyons ; asseyez-vous donc madame, je vous prie. (à part.) Elle est encore plus jolie qu'hier.

ADÈLE, à part.

J'ai vu ce jeune homme quelque part.

DE LUSSAN, parcourant les papiers.

Une demande... Laroche... Ah ! cela concerne monsieur Laroche?

ADÈLE.

Mon mari, monsieur.

DE LUSSAN.

Votre mari, madame ! Monsieur Laroche ! Comment ! il se pourrait ?... votre mari !

ADÈLE.

Il avait oublié ses papiers ; il les apporte trop tard, peut-être ?

DE LUSSAN.

Mais non, pas du tout, je vous assure. Monsieur Laroche ! Ah !

c'est charmant! il est ici, dans les bureaux. Georges, voyez monsieur Laroche; dites-lui que je l'attends, qu'il ne sorte pas sans me parler.

GEORGES.

Ainsi, monsieur, vous le recevrez?

DE LUSSAN.

Eh! oui, vous dis-je, je l'attends; allez!

(Georges sort par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

DE LUSSAN, ADÈLE.

ADÈLE.

Monsieur, je vous dérange peut-être?

DE LUSSAN.

Moi, madame? au contraire. Je suis trop heureux... Je pensais à vous.

ADÈLE.

A moi?

DE LUSSAN.

Je vous ai vue déjà hier au soir.

ADÈLE.

Ah! oui, au Gymnase.

DE LUSSAN.

C'est cela, et je suis sorti enchanté.

ADÈLE.

Et moi aussi.

DE LUSSAN.

Vous!

ADÈLE.

Oui, le spectacle était charmant.

DE LUSSAN, déconcerté.

Vous trouvez? je n'y ai pas fait attention; j'étais occupé de toute autre chose.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AUGUSTE, sortant du cabinet.

AUGUSTE.

Encore trois signatures, et vous êtes libre. Mais, pardon...

DE LUSSAN.

Ah! c'est vous, mon cher ami! (bas.) Eh bien! ma jeune dame d'hier...

AUGUSTE.

Madame? (à part.) C'est elle!

ADÈLE, à part.

Auguste!

AUGUSTE, la saluant avec embarras.

Pardon, madame, je m'attendais si peu au plaisir de vous revoir ici... (à part.) Oh! s'il n'était pas là!

ADÈLE, avec émotion.

Monsieur...

DE LUSSAN.

Ah! c'est juste, vous connaissez la famille de madame Laroche.

AUGUSTE.

Madame Laroche! comment! ce monsieur...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LAROCHE, GEORGES,

GEORGES, annonçant.

Monsieur Laroche.

DE LUSSAN, allant précipitamment à lui.

Ah! monsieur Laroche, accourez donc; on vous cherche, on vous appelle.

LAROCHE, n'osant pas avancer.

Messieurs, pardon, après l'accueil de tantôt, je n'osais... (à sa femme.) Ah! te voilà?

DE LUSSAN.

Comment! pour quelques mots d'impatience...

AUGUSTE, à part.

Oh! le vilain homme!

LAROCHE.

Je pensais bien qu'il y avait quelque chose comme ça.

DE LUSSAN.

D'ailleurs, je n'avais pas vu vos papiers, vos titres ; les voici, je les tiens : madame me les a remis.

ADÈLE.

Oui, mon ami, après beaucoup de recherches, je les ai trouvés.

AUGUSTE, à part.

Son ami!

LAROCHE.

Et ils vous paraissent...

DE LUSSAN.

Excellents !

AUGUSTE.

Nous les avons lus ensemble.

ADÈLE, à part.

Oh! qu'il est menteur!

LAROCHE.

En vérité? J'étais bien sûr que lorsque vous les connaîtriez mieux...

DE LUSSAN.

Il me semble que la place vous revient de droit. Le secrétariat, mille écus, des gratifications, et un logement très-joli, à côté du mien ; cela vous convient-il ?

LAROCHE.

Ah! messieurs, j'éprouve une émotion... (bas à sa femme.) C'est qu'ils sont charmants tous les deux!

AUGUSTE.

Madame craint peut-être de rester à Paris ?

ADÈLE.

Moi ! pas du tout, monsieur ; si mon mari est placé.

DE LUSSAN.

Sans doute, madame...

LAROCHE.

Oh ! ma femme aura bien quelque peine à s'y habituer ; mais lorsqu'elle connaîtra les plaisirs de Paris, les spectacles, les bals...

DE LUSSAN.

Oui, vous avez raison, il faut conduire madame au bal : je vous y verrai ce soir, chez ma sœur.

ADÈLE.

Plaît-il ?

LAROCHE.

Chez madame votre sœur ?

AUGUSTE.

Certainement ; vous allez trouver chez vous une invitation.

ADÈLE.

Pour ce soir ?

DE LUSSAN.

Monsieur Laroche, c'est là que je vous rendrai réponse ; ne manquez pas de vous y trouver.

LAROCHE.

Sans doute, je m'y trouverai. (bas à sa femme.) Dis donc, une invitation.....

ADÈLE, à part.

Oh ! quel plaisir ! et ma toilette ! (Haut.) Mon ami, si nous partions ?

LAROCHE.

Messieurs...

DE LUSSAN.

Adieu, monsieur Laroche, mon cher secrétaire. Madame...

AUGUSTE.

Nous nous verrons au bal, monsieur Laroche.

LAROCHE.

Messieurs, mon protecteur, mon ami! vous me voyez interdit, confus... J'ai l'honneur de vous saluer.

AUGUSTE.

A ce soir.

DE LUSSAN.

Et de bonne heure, surtout.

(Laroche sort par le fond à gauche avec sa femme.)

SCÈNE XIV.

AUGUSTE, DE LUSSAN.

DE LUSSAN.

Eh bien! mon ami, comment la trouvez-vous?

AUGUSTE.

Charmante.

DE LUSSAN.

Quel mélange de candeur, de grâce, de vivacité! une taille! des yeux! et un mari... délicieux.

AUGUSTE.

Mon Dieu! vous vous exprimez avec une chaleur...

DE LUSSAN.

C'est que je l'aime... oh! mais je l'aime sérieusement.

AUGUSTE.

En vérité? (A part.) Il s'adresse bien.

DE LUSSAN.

Et je crois qu'elle m'aimera : hein? qu'en dites-vous?

AUGUSTE.

Je n'en sais rien. (A part.) C'est ce que nous verrons.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUPONT, entrant par le fond à gauche, un rapport à la main ; GEORGES.

DUPONT.

Monsieur de Lussan, voici le rapport pour la place que mon neveu...

DE LUSSAN.

Ah! la place; oui, je sais... nous en causerons. Georges! Georges! les lettres sont envoyées?

GEORGES, descendant entre Auguste et de Lussan.

On part.

DE LUSSAN.

Vous n'avez pas oublié celle de monsieur Laroche ?

GEORGES.

Mais vous m'avez dit...

DE LUSSAN.

Allons, il l'a oubliée.

GEORGES.

Mais, monsieur...

AUGUSTE.

Eh ! vite, dépêchez-vous, et qu'elle soit remise la première.
(Georges s'approche de la table, et plie une lettre.)

DUPONT.

Monsieur de Lussan, le protégé de votre sœur...

DE LUSSAN, l'écoutant à peine.

Oui, votre neveu ; je sais bien. Nous le placerons ; qu'il soit tranquille : mais il y a des droits d'ancienneté, des services rendus à l'administration ; enfin, il faut être juste avant tout. A ce soir, mon cher Dupont. (Il sort.)

DUPONT.

Mais, monsieur Auguste :..

AUGUSTE.

Que voulez-vous ? s'il y a des concurrents, comme dit de Lussan, il faut être juste. (Il sort.)

DUPONT, à Georges qui s'est levé.

Il faut être juste, il faut être juste! Vous verrez qu'ils vont nous faire une injustice.

ACTE SECOND.

Un appartement richement décoré, ouvert sur des salons éclairés pour un bal. Un piano à droite. A gauche, des tables de jeu. On entend l'orchestre du salon voisin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Dupont est assis près du piano.)

DUPONT, Mme PRÉVAL.

Mme PRÉVAL, entrant par le fond.

C'est bien, la contredanse va finir. (A un domestique qui traverse le théâtre.) Portez des glaces dans le salon. Mon bal est charmant! Ah! c'est vous, mon cher Dupont?

DUPONT.

Moi-même, madame.

Mme PRÉVAL.

Comment! tout seul ici! vous devez vous ennuyer?

DUPONT, se levant.

Au contraire, madame, je m'amuse, je m'amuse beaucoup, comme vous voyez. Dans un bal il y a trois classes bien distinctes : les joueurs, les danseurs et la tapisserie; moi, je suis dans ce qu'on appelle la tapisserie... je ne joue pas, je ne danse plus, je regarde jouer, je regarde danser; en ma qualité de vieillard, personne ne fait attention à moi; mais je fais attention à tout le monde; j'entends tout ce qui se dit, je vois tout ce qui se fait; et je rentre chez moi plus avancé que bien des mamans et des maris.

Mme PRÉVAL.

Eh bien! voyons, nous sommes seuls; une petite indiscrétion. Avez-vous fait quelque découverte?

DUPONT.

Oh! ce soir, c'est différent; et vous me voyiez inquiet, mais très-inquiet pour notre propre compte.

Mme PRÉVAL.

Comment cela?

DUPONT.

Oui, madame, pour notre propre compte: car aujourd'hui mes observations regardent mon neveu. (A demi-voix.) Vous savez, Francis, ce mauvais sujet, auquel vous daignez vous intéresser?

Mme PRÉVAL.

Taisez-vous... Et vous dites que vous êtes inquiet pour monsieur votre neveu?

DUPONT.

Mon Dieu! oui. Cette place qu'il sollicite, et que vous lui avez promise, il ne l'aura pas.

Mme PRÉVAL.

Allons, c'est impossible; il l'aura, mon frère me l'a juré.

DUPONT.

Oui, mais alors il paraît qu'il a juré deux fois, ce qui arrive assez souvent en administration... Il n'y a rien d'ambulatoire comme la volonté d'un chef de bureau... et ce matin, en moins d'une heure, il a brusquement changé d'avis.

Mme PRÉVAL.

Et par quel motif?

DUPONT.

Je n'en sais rien : mais j'observe, et je saurai... Quelque jolie solliciteuse peut-être... si elle est ici, je la connaîtrai; mais jusqu'à présent, il n'a dansé qu'une contredanse avec la femme de son avoué, et au taux où sont les charges, les femmes d'avoué ce n'est pas dangereux... ce qu'elles ont de mieux, c'est la dot, et en amour ça ne compte pas.

Mme PRÉVAL.

Allons, allons, vous avez mal pris votre temps, voilà tout. Mon frère est jeune, étourdi, c'est vrai ; mais il est trop adroit pour s'exposer à la colère de mon oncle, qui le menaçait encore hier de le faire attacher à une ambassade, lui qui n'est heureux qu'à Paris! Mais j'y songe; vous verrez que lorsque vous lui avez parlé, il venait d'essuyer quelque mercuriale de ce cher oncle.

DUPONT.

Ah ! ce ne serait qu'un ricochet administratif ! au fait c'est possible... Ainsi vous pensez que votre frère....

Mme PRÉVAL.

J'obtiens de lui tout ce que je veux, et je vous promets...

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE LUSSAN.

DE LUSSAN.

Neuf heures ! et ils ne sont pas arrivés !

Mme PRÉVAL.

Ah ! te voilà, mon frère ! nous parlions de toi.

DE LUSSAN.

Vrai ? vous êtes bien bons ; et qu'est-ce que vous disiez de moi? voyons. (Tirant sa montre, à part.) C'est singulier ! ils devraient être ici.

Mme PRÉVAL.

Eh ! mais, je disais que si tu manquais à ta parole, aux promesses que tu m'as faites, je ne te le pardonnerais de ma vie.

DE LUSSAN, préoccupé.

Ah ! les voici ! non. (A sa sœur.) Quand je te dis que tu es trop aimable.

DUPONT.

C'est étonnant, comme il écoute!

Mme PRÉVAL.

Tu ne m'entends pas, je veux te parler du neveu de monsieur Dupont.

DE LUSSAN.

Ah ! mon Dieu ! la contredanse !...

Mme PRÉVAL, l'arrêtant.

Non, tu as le temps de t'expliquer, tu t'expliqueras. Il me semble, mon frère...

DE LUSSAN.

Il me semble, ma sœur, que ce n'est ni le lieu, ni le moment de me parler d'affaires. Que diable, me relancer jusqu'au milieu d'un bal ! (A part.) Ils ne viendront pas !

DUPONT, à Mme Préval.

Dites donc, il paraît que le ricochet continue ?

Mme PRÉVAL.

Mais enfin...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Laroche.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADÈLE, LAROCHE.

DE LUSSAN, à part.

Ah ! je respire. (allant à eux avec empressement.) C'est bien aimable à vous de venir ainsi ; nous désespérions de vous voir.

DUPONT, bas à Mme Préval.

Oh ! comme le baromètre remonte !

LAROCHE, prenant le châle de sa femme.

C'est un peu tard ; mais ce n'est pas notre faute ; le fiacre ne voulait pas marcher.

ADÈLE, bas.

Tais-toi donc.

DE LUSSAN.

Ma sœur, je te présente monsieur Laroche, un des employés les plus distingués de l'administration.

LAROCHE.

Monsieur...

DUPONT, bas à Mme Préval.

Une bonne figure de mari.

Mme PRÉVAL, bas.

Silence.

DE LUSSAN.

Nous devons des remerciements à madame ; elle a bien voulu accepter une invitation un peu tardive.

ADÈLE.

C'est moi qui vous en dois, monsieur, pour la manière aimable dont vous me recevez.

LAROCHE.

Certainement, je suis confus...

ADÈLE, bas.

Tais-toi donc.

Mme PRÉVAL.

C'est un accueil auquel madame doit être habituée.

ADÈLE.

Vous êtes trop indulgente, madame. (Bas à son mari.) Je n'aime pas cette femme-là ; elle a l'air moqueur.

Mme PRÉVAL, bas à Dupont.

Tournure gauche et provinciale ; rien de plus.

DE LUSSAN.

Trêve de compliments, mesdames ; il s'agit de réparer le temps perdu. Madame aime la danse ?

LAROCHE.

Elle en est folle.

DE LUSSAN.

Vous êtes musicienne ?

ADÈLE.

Un peu.

LAROCHE.

Beaucoup ; ma femme chante fort agréablement.

DE LUSSAN.

Dis donc, ma sœur, tous les talents à la fois; elle est charmante. (Se reprenant.) Ah!

Mme PRÉVAL, se tournant du côté de Dupont.

Ah!

DUPONT.

Ah!

DE LUSSAN.

J'espère que vous ne nous refuserez pas le plaisir de vous entendre? Nous avons déjà fait de la musique; nous en ferons encore. En attendant, si vous voulez passer au salon, je m'inscris pour la première contredanse.

ADÈLE.

Très-volontiers.

DE LUSSAN.

Et toi, ma sœur, pour la seconde; tu vois que je ne t'oublie pas.

Mme PRÉVAL.

Oui, je vois que tu es très-aimable (regardant Dupont.) pour madame Laroche.

DUPONT, regardant madame Préval.

Pour madame Laroche.

DE LUSSAN.

Monsieur Laroche, nous nous reverrons; nous parlerons de votre affaire.

DUPONT.

Je croyais qu'il n'aimait pas à parler d'affaires.

LAROCHE.

Je suis à vos ordres. (A sa femme.) Hein! ce que c'est que le mérite!

ADÈLE, bas, en lui jetant son boa.

Tais-toi donc.

DE LUSSAN, offrant la main à Mme Laroche.

Madame... (De Lussan et Mme Laroche sortent par le fond.)

DUPONT, à Mme Préval.

Voilà qui commence à devenir suspect; une tournure comme

celle-ci, et un mari comme celui-là... Je vais à mon poste.

(Il offre la main à madame Préval, et sort avec elle par le fond.)

SCÈNE IV.

LAROCHE, seul, passant d'un bras à l'autre le châle et le boa.

J'ai bien l'honneur... Comme ils me regardaient ! Le fait est que j'ai l'air d'un personnage. Quelle réception ! ça les étonne, je crois bien ; et moi aussi. Je ne suis pas timide, c'est vrai, mais je suis modeste. Et ces braves gens de Senlis qui voulaient m'empêcher de venir à Paris, qui disaient que je ne serais pas placé ; s'ils savaient qu'on nous invite au bal, qu'on fait danser ma femme ! Certainement je le serai, et bientôt encore, allons !

SCÈNE V.

LAROCHE, AUGUSTE, entrant par le fond.

AUGUSTE.

Monsieur Laroche, y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

LAROCHE.

J'arrive. Ah ! c'est monsieur Auguste; vous que j'ai remplacé, et qui, ce matin, m'avez témoigné tant d'intérêt.

AUGUSTE.

J'en prends beaucoup à ce qui vous touche, je vous assure. Et madame Laroche?

LAROCHE.

Ma femme? elle est ici.

AUGUSTE.

Elle est ici !

LAROCHE.

Eh ! oui. Tenez, elle danse déjà avec monsieur de Lussan.

AUGUSTE.

Ah ! (A part et avec dépit.) J'en étais sûr !

LAROCHE.

Monsieur Auguste, puisque nous voilà seuls, et que vous avez

l'air de me porter tant d'amitié, dites-moi franchement, ai-je quelques chances pour cette place?

AUGUSTE.

Si vous en avez! certainement, et de très-grandes. Mais, mon Dieu! comme vous vous voilà embarrassé! ce châle, ce boa; permettez...

LAROCHE.

Du tout, je ne souffrirai pas. C'est par ici, je crois?

(Il va pour sortir par la gauche.)

AUGUSTE, l'arrêtant.

Eh! non! de l'autre côté, mon cher.

LAROCHE, dans la coulisse.

Merci.

AUGUSTE.

Le voilà parti. Eh! mais, je crois que la contredanse est terminée. Eh! vite, courons, avant qu'elle soit engagée une seconde fois. Ah! la voici.

SCÈNE VI.

ADELE, AUGUSTE.

ADÈLE.

Ciel! Auguste.

AUGUSTE.

Enfin je vous revois, Adèle.

ADÈLE, faisant un mouvement pour sortir.

Pardon, monsieur; c'est mon mari que je cherchais.

AUGUSTE, la retenant.

Eh quoi! vous me fuyez? ah! de grâce, restez, madame; ne m'enviez pas le seul instant de bonheur que j'aie goûté depuis si longtemps.

ADÈLE.

Monsieur, vous oubliez que je suis mariée.

AUGUSTE.

Mariée! ah! ce mot seul me rappelle mon malheur et vos

torts. Ce cœur qui m'appartenait, cette main qui me fut promise, ce titre d'époux qui dut être le mien, tout est donc devenu le partage d'un autre ! Un autre a usurpé les droits que vous m'aviez jurés ! (Mouvement d'Adèle.) Oui, j'en atteste ces soirées délicieuses où, seuls au milieu de la foule qui nous entourait, nous échangions d'un regard nos pensées d'amour et de bonheur ; où, trompant une surveillance jalouse, chaque jour en nous séparant, votre ingénieuse tendresse trouvait le moyen de me remettre le bouquet de roses qui parait votre sein.

ADÈLE.

Ces roses... vous voyez, monsieur, que je n'en porte plus.

AUGUSTE.

Je vois, madame, que vous ne m'avez jamais aimé.

ADÈLE.

Auguste, écoutez-moi ; cette explication, je ne l'ai pas cherchée, mais je ne l'éviterai pas. Je vous aimais, oui, vous le savez, et je ne veux pas m'en défendre ; je vous aimais ; mais après votre départ, monsieur Laroche se présenta, il demandait ma main : mon père m'ordonna de l'épouser. Auguste, je me croyais oubliée, et pourtant je résistai longtemps ; je vous restai fidèle, malgré votre abandon, votre silence ; je ne vous cache pas même que je donnai plus d'un regret à l'ami de mon enfance.

AUGUSTE.

Qu'entends-je !

ADÈLE.

Mais enfin, il fallut obéir. Dès lors, je dus arracher de mon cœur un sentiment qui devenait coupable. Aujourd'hui, j'ai un mari que j'estime, que j'aime, qui me rend heureuse. Et vous, s'il est vrai que vous m'aimiez encore, vous ne chercherez point à troubler mon repos ; oubliez-moi, comme j'ai dû vous oublier.

AUGUSTE.

Vous oublier ! Eh ! le puis-je, madame ? ce bal, cette fête, les apprêts de ce concert, tout semble se réunir pour me rappeler le jour où nos cœurs s'entendirent pour la première fois.

Je vous vois encore vous asseoir à ce piano, le bonheur veut qu'on me choisisse pour vous accompagner ; j'ignore par quel merveilleux hasard les paroles s'accordaient si bien avec la situation de mon âme ; mais lorsque la romance fut achevée, lorsqu'au milieu des applaudissements de la foule je vous donnai la main pour vous reconduire à votre place, nos deux cœurs s'étaient compris, et nous n'avions plus rien à nous apprendre.

ADÈLE.

Auguste, de grâce, laissez-moi.

AUGUSTE.

Ah ! si du moins je pouvais croire que mon souvenir s'est offert quelquefois à vous, si cette romance que vous aimiez tant autrefois, n'était pas entièrement effacée de votre mémoire...

ADÈLE.

Cette romance... Laquelle, monsieur ? j'en sais tant.

AUGUSTE.

Assez, madame ; je suis trop malheureux, et n'ai plus qu'à vous épargner l'ennui de ma présence.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE VII.

ADÈLE, LAROCHE, AUGUSTE.

LAROCHE, ramenant Auguste.

Et où allez-vous donc, mon cher Auguste ? tout le monde vient ici, l'on va chanter.

AUGUSTE.

Pardon ; je craindrais d'importuner madame.

LAROCHE.

Laissez donc... Ma femme se rappelle bien vous avoir vu à Senlis, elle parle souvent de vous.

AUGUSTE, vivement.

Souvent ! Ah ! madame a la bonté...

ADÈLE, avec embarras.

Moi, monsieur?

LAROCHE.

Dieu! mon amie, que c'est beau un bal à Paris! Ces toilettes, ces diamants, ces fleurs !... Oh ! des bouquets superbes ; (à sa femme) c'est même la seule chose qui manque à ta toilette. Mais quand on a un mari galant... (Il lui offre des roses.)

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

AUGUSTE.

Des roses !... c'est une fleur peut-être que madame n'aime pas?

ADÈLE.

Vous vous trompez, monsieur; offertes par mon mari, toutes les fleurs me plaisent.

LAROCHE.

Ce que tu dis là, ma chère amie, est fort aimable pour moi; mais cela n'empêche pas que tu n'aies pour les roses un goût décidé : car depuis notre mariage, tu n'as pas laissé passer un jour sans en porter un bouquet.

ADÈLE, bas.

Tais-toi donc.

AUGUSTE.

Il se pourrait!

LAROCHE.

Eh bien! qu'est-ce que tu as? Est-elle drôle ma femme! je ne peux pas dire qu'elle aime les roses à présent!

ADÈLE, à part.

Ah! les maris!... les maris!...

SCÈNE VIII.

DUPONT, Mme PRÉVAL, ADÈLE, LAROCHE, DE LUSSAN, AUGUSTE, DANSEURS, DANSEUSES, JOUEURS.

DE LUSSAN, entrant.

Mesdames, voici la musique. Messieurs, voici l'écarté; lais-

sons respirer l'orchestre. Chaque plaisir a son tour. (bas à Auguste. Je l'ai fait causer en dansant ; elle a un esprit !... si vous saviez...

AUGUSTE, bas à de Lussan.

Je vous en réponds.

Mme PRÉVAL, à part à Dupont.

Quoi ! vraiment, vous croyez ?

DUPONT.

J'en suis sûr, vous allez voir.

DE LUSSAN.

Ma sœur, veux-tu avoir la bonté d'ouvrir le jeu avec un de ces messieurs ? (vivement.) avec monsieur Laroche.

Mme PRÉVAL.

Très-volontiers.

LAROCHE.

Moi, monsieur ? C'est trop d'honneur, madame. (à part.) Diable ! avec la maîtresse de la maison ! cela mène loin. (Il s'assied à la table d'écarté.)

DUPONT, bas à Mme Préval, en la conduisant à la table.

Comprenez-vous ? le mari à l'écarté, c'est toujours là qu'on le met.

Mme PRÉVAL.

Chut ! laissez-moi faire.

AUGUSTE, bas à Adèle.

Ah ! madame ! serait-il vrai ? vous ne m'aviez point oublié ?

LAROCHE.

Les paris sont ouverts.

DE LUSSAN, allant à la table.

Je parie pour monsieur Laroche.

AUGUSTE, allant d'abord à Laroche

Je parie pour... pour madame.

DE LUSSAN, bas à Auguste.

Mon ami, si je la priais de chanter ? elle doit avoir une jolie voix.

AUGUSTE, bas à de Lussan.

Une voix charmante.

DE LUSSAN.

Madame Laroche ne nous refusera pas le plaisir de l'entendre?

ADÈLE.

Mais, en vérité, je n'ose.

LAROCHE, se retournant.

Chante, ma bonne, chante ; le jeu est fait.

AUGUSTE, qui a été prendre de la musique sur le piano.

Si madame voulait choisir? voici des nocturnes, des romances.

LAROCHE.

Des romances! ma femme est très-forte sur la romance. Je retourne le roi...

DE LUSSAN.

Très-bien joué.

AUGUSTE.

En voilà une... *La Déclaration.*

ADÈLE.

Monsieur!...

LAROCHE.

La Déclaration! Ah! je connais ; c'est une romance que ma femme chante avec une expression... Je coupe.

AUGUSTE.

Comment, madame chante quelquefois?

LAROCHE.

Tous les jours je n'entends que cela. (Il chante le premier vers.)

AUGUSTE.

Précisément.

Mme PRÉVAL.

Cela se trouve à merveille ; c'est aussi l'air favori de monsieur Auguste... Si vous accompagniez madame?

AUGUSTE, vivement d'abord.

Avec plaisir.. si toutefois madame veut bien le permettre.

LAROCHE.

Comment donc, si elle le permet ! certainement... Je suis volé.

ADÈLE, avec dépit.

Allons, monsieur, puisqu'on le veut absolument. (Auguste se met au piano.)

DE LUSSAN.

Eh quoi !... c'est lui ! et moi qui espérais !... Bah ! c'est égal, j'écouterai.

Mme PRÉVAL, bas à Dupont, pendant le prélude.

Ce n'est pas mon frère qui accompagnera, la morale avant tout.

ADÈLE.

Air nouveau de M. Adam.

PREMIER COUPLET.

D'un secret que je n'ose entendre,
Pourquoi me parler en ces lieux ?
On m'observe, on peut nous surprendre,
De loin je vous comprendrai mieux.
Un sourire, un coup d'œil plus tendre,
Un soupir échangé par nous
Trompent les regards des jaloux.
Le secret que je n'ose entendre,
Je l'ai deviné... Taisez-vous.

DE LUSSAN, bas à Auguste

Ah ! mon ami !... délicieux !... C'est à mon intention que vous avez choisi cela ? Je vous en remercie.

AUGUSTE, bas à de Lussan.

Il n'y a pas de quoi.

DUPONT, bas à Mme Préval.

Voyez donc comme il la regarde.

Mme PRÉVAL.

Chut ! le second couplet.

LAROCHE.

Ah ! oui, le second couplet. J'adore le second couplet.

ADÈLE.

SECOND COUPLET.

Vous exigez une réponse ?
Mon cœur garde mieux son secret.
N'attendez pas que je prononce
Un mot, un seul mot indiscret.
Mais mon trouble, hélas ! me dénonce ;
Je rougis... ce n'est de courroux ;
Mon cœur bat, mes yeux sont plus doux.
Vous exigez une réponse ?
Devinez-la... mais taisez-vous.

DE LUSSAN.

Ah ! madame, on ne chante pas avec plus de grâce, plus d'expression ! (bas à Auguste qui se lève.) Mon ami, je crois qu'elle a soupiré !

AUGUSTE.

Vous croyez?

LAROCHE.

Je vous disais bien, la plus jolie voix du département de l'Oise... J'ai gagné. (Mme Préval se lève ainsi que Dupont.)

DE LUSSAN, allant à la table.

Vingt francs pour monsieur Laroche.

AUGUSTE, de même.

Vingt francs contre.

LAROCHE.

Monsieur Auguste contre moi !... vous êtes malheureux !

AUGUSTE.

Mais non, je ne trouve pas.

Mme PRÉVAL, à Mme Laroche.

Ah ! madame, comment vous remercier ?... Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? cet air souffrant...

ADÈLE, vivement, à un mouvement d'Auguste.

Du tout, madame, du tout ; un peu d'émotion, fort naturelle quand on n'a pas l'habitude de chanter en public ; mais la danse va me remettre.

DUPONT, lui offrant la main.

Ah ! madame va passer au salon... (à Auguste et à de Lussan qui se sont avancés.) Mille pardons de vous avoir prévenus, messieurs... (bas à Mme Préval, en lui offrant l'autre main.) Si c'est la place de mon neveu que le mari sollicite, nous sommes perdus.

(Ils sortent tous les trois.)

DE LUSSAN.

Ah ! mon ami, me voilà amoureux, mais amoureux fou.

AUGUSTE, à part.

Pauvre homme !... il me fait de la peine.

SCÈNE IX.

DE LUSSAN, AUGUSTE, LAROCHE, JOUEURS dans le fond, disparaissant peu à peu.

LAROCHE, se levant.

Allons, j'ai perdu.

UN DOMESTIQUE, présentant un plateau à M. de Lussan.

Monsieur...

DE LUSSAN.

Non ; offrez par ici... à monsieur Laroche.

UN AUTRE DOMESTIQUE, à Auguste.

Monsieur...

AUGUSTE.

Eh ! non, à ces messieurs... à monsieur Laroche.

LAROCHE, prenant un verre de punch et un gâteau.

Messieurs... en vérité, je suis confus ; tant d'amitié... un accueil si flatteur... (à part.) Ils vont m'étouffer de caresses et de petits gâteaux.

DE LUSSAN.

Monsieur Laroche, j'ai examiné vos titres.

LAROCHE.

Monsieur, vous êtes bien bon.

AUGUSTE.

Vous avez des droits à cette place.

LAROCHE.

Monsieur, vous êtes trop honnête.

DE LUSSAN.

Vous serez nommé; avec votre mérite, vos services et votre zèle...

LAROCHE.

Oui, avec mon mérite, mes services et mon zèle...

AUGUSTE.

Vous êtes fait pour aller loin, mon cher Laroche.

DE LUSSAN.

Et vous irez loin, mon cher Laroche.

LAROCHE.

Messieurs, en vérité...

DE LUSSAN.

Eh! tenez, entre nous, j'ai un projet : monsieur Dupont, le chef du contentieux, est vieux, fatigué... soixante-dix ans... un catarrhe...

LAROCHE.

Monsieur Dupont, dites-vous ? le chef du contentieux ?...

AUGUSTE.

C'est une place qui conviendrait à monsieur Laroche.

LAROCHE.

Elle me convient; parbleu ! toutes les places me conviennent.

DE LUSSAN.

En attendant, vous aurez le secrétariat.

AUGUSTE.

Vous resterez à Paris.

DE LUSSAN.

Et nous ne nous quitterons pas.

(On entend la musique.)

LAROCHE.

Messieurs...

DE LUSSAN.

Ah ! l'orchestre !..... Adieu, monsieur Laroche ; comptez toujours sur moi. (bas à Auguste en passant derrière Laroche.) Je vais faire danser sa femme.

LAROCHE.

C'est trop de bonté.

AUGUSTE.

Je vous suis. (à part.) Je crois, d'honneur, que me voilà jaloux de lui... Monsieur Laroche, je ne vous oublie pas non plus, et... Attendez-moi donc, de Lussan ! (Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE X.

LAROCHE, seul.

Messieurs, je ne sais comment reconnaître... Ils sont charmants, ma parole d'honneur ! ils y mettent une obligeance... La place de monsieur Dupont... Ma foi, tant pis pour lui ; je ne le connais pas ; on me donne sa place, je la prends. Décidément, il paraît que j'ai du mérite ; on a été longtemps à s'en apercevoir, par exemple... mais enfin le voilà qui perce ; il n'y a pas de raison pour que je m'arrête à présent : moi, d'abord, je monterai, je monterai toujours, il n'y a que ce moyen-là d'avancer.

(La musique cesse.)

SCÈNE XI.

LAROCHE, DUPONT.

DUPONT, à part.

Il est seul ; il faut absolument que je sache où il en est. (haut.) Monsieur Laroche...

LAROCHE.

Plaît-il ?

DUPONT.

Il paraît que vous ne dansez pas?

LAROCHE.

Pas beaucoup, comme vous voyez ; la danse n'est pas mon fort ; ce sont des pas perdus, et je n'aime pas ça.

DUPONT.

J'entends, vous vous ménagez pour les courses ministérielles.

LAROCHE.

C'est possible ; au fait, ça rapporte plus qu'une contredanse.

DUPONT.

Et monsieur est heureux dans ses démarches ?

LAROCHE.

Mais un peu ; et j'emporterai d'ici des promesses, des espérances...

DUPONT, à part.

Nous y voilà. (haut.) Je vois que vous êtes au bal pour solliciter.

LAROCHE.

Certainement.

DUPONT.

La place de secrétaire, peut-être ?

LAROCHE.

Ah ! vous savez ?...

DUPONT.

Je l'aurais parié ! et vous espérez l'obtenir ?

LAROCHE.

Tout de suite. Oh ! c'est que je n'attends pas, moi ! Vous concevez qu'on a des avantages... (mystérieusement.) Aussi, entre nous, je n'en resterai pas là.

DUPONT.

Non ?

LAROCHE.

Non ; c'est un provisoire. J'aurai mieux, beaucoup mieux. Et d'abord, je serai... Diable ! je ne sais pas si je puis vous dire.

DUPONT.

Sans doute, je suis de la maison. Vous serez ?...

LAROCHE, bas à l'oreille de Dupont.

Chef du contentieux.

DUPONT.

Hein ! qu'est-ce que vous dites là ?

LAROCHE.

Je dis : chef du contentieux.

DUPONT, à part.

Par exemple ! Ma place ! En voilà d'une autre à présent !

LAROCHE.

Ça vous étonne, n'est-ce pas ?

DUPONT.

Mais savez-vous, monsieur, qu'il y a quelqu'un au contentieux ?

LAROCHE.

Parbleu ! si je le sais, monsieur Dupont.

DUPONT.

Ah ! Et croyez-vous qu'il soit d'humeur à se laisser dépouiller sans crier ?

LAROCHE.

Il criera.

DUPONT.

Ou à s'en aller pour vous céder sa place ?

LAROCHE.

Il s'en ira.

DUPONT.

Il ne s'en ira pas.

LAROCHE.

Laissez donc ; c'est forcé. Vous concevez...

DUPONT.

Comment ?

LAROCHE.

Soixante-dix ans... un catarrhe...

DUPONT.

Monsieur...

LAROCHE.

Il ne peut pas aller loin.

DUPONT.

Et voilà ce qui vous trompe ; il ira loin, il ira très-loin ; le coffre est bon ; (il tousse) il se porte... (il tousse encore.)

LAROCHE, à part.

Comme lui. Pauvre cher homme!

DUPONT, à part.

Ah! vous voulez ma place, monsieur Laroche. A mon tour, maintenant.

LAROCHE.

Eh bien! vous dites?

DUPONT.

Je dis, monsieur, que vous avez trop de bonheur; et je connais des gens... moi, par exemple...

LAROCHE.

Vrai! vous êtes aussi un solliciteur? Parlez, mon cher confrère, ne vous gênez pas; si je puis vous être utile...

DUPONT.

Oh! non; c'est mon neveu que je voudrais placer; mais son adversaire est trop redoutable : il a sur nous des avantages... un surtout.... il est marié.

LAROCHE.

Et vous appelez cela un avantage, vous?

DUPONT.

Assurément; la jeune femme est charmante.

LAROCHE.

Ah! j'y suis; une femme charmante dont on est amoureux; un amour administratif!

DUPONT.

C'est cela même.

LAROCHE.

Et monsieur de Lussan peut-être...

DUPONT.

Précisément. Comme vous devinez!

LAROCHE.

N'est-ce pas? je suis très-fort. Oh! j'en ai tant vu!... Et vous dites donc que la jeune dame sollicite en personne? C'est charmant! il n'y a que Paris pour cela.

DUPONT.

Il n'y a que Paris.

LAROCHE.

Et monsieur de Lussan place le mari ?

DUPONT.

Comme vous dites.

LAROCHE.

Et le mari est sans doute un de ces imbéciles qui regardent tout sans rien voir ?

DUPONT.

Peut-être. (Musique piano.)

LAROCHE.

Ou bien un de ces intrigants qui voient tout sans rien dire?

DUPONT.

Encore.

LAROCHE.

Ou peut-être tous les deux ?

DUPONT.

Ça se pourrait bien.

LAROCHE.

Si elle était ici ?

DUPONT.

Elle y est.

LAROCHE.

Oh! je vous en prie, montrez-la-moi. Elle danse, sans doute? avec qui ?

DUPONT.

Parbleu ! avec le protecteur.

LAROCHE.

Avec monsieur de Lussan ! Je comprends... Voyons, ensuite vous me montrerez le mari.

DUPONT.

Oui, je vous montrerai le mari.

LAROCHE.

Où est-il ce cher de Lussan ?

DUPONT.

Tenez, là-bas, devant la cheminée.

LAROCHE.

Oui, oui, je vois; et la danseuse? Attendez; elle tourne le dos : jolie tournure! Elle balance, elle traverse, elle se tourne. (stupéfait.) Ah! ma femme!

DUPONT.

Eh bien! qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

LAROCHE.

Moi! non, je n'ai rien. C'est de regarder comme ça. Un éblouissement... les bougies... vous concevez?

DUPONT.

Oui, je conçois.

LAROCHE, à part.

Ma femme! est-il possible!

(La musique cesse.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DE LUSSAN, ADÈLE, AUGUSTE, Mme PRÉVAL, TOUT LE MONDE.

DE LUSSAN.

C'est cela; ouvrez toutes les portes pour la dernière.

ADÈLE, accourant à son mari.

Ah! mon ami, quel plaisir! c'est charmant! j'en perds la tête!

LAROCHE, sévèrement.

Plaît-il, madame?

DE LUSSAN.

Eh bien! monsieur Laroche, l'affaire est arrangée; vous aurez la place : j'en ai parlé à mon oncle; il est ici.

DUPONT, à part.

Ah! il est ici?

LAROCHE.

Monsieur... certainement... (à part.) Il voudrait...

AUGUSTE.

Mon cher Laroche, on vous demande un petit travail préparatoire; on va vous le remettre; et moi, demain, j'irai vous voir.

LAROCHE.

Oh! vous, mon ami, c'est différent : tant que vous voudrez. (à Adèle.) Partons, ma chère amie

ADÈLE.

Comment! déjà?

(Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

Mme PRÉVAL.

Allons, messieurs, en place; c'est la dernière.

DE LUSSAN, offrant la main à Adèle.

Madame...

LAROCHE.

Permettez, ma femme...

DE LUSSAN.

Ah! vous voulez danser celle-ci, mon cher Laroche? c'est très-bien; donnez la main à ma sœur.

LAROCHE.

Comment donc! avec plaisir. (à part.) Que le diable l'emporte! (Offrant la main à Mme Préval.) Madame, aurai-je l'honneur?... (à part.) C'est égal, je vais me placer en face; nous verrons s'il osera, à la barbe du mari...

(Plusieurs contredanses se forment. Laroche va pour se mettre avec Mme Préval en face de sa femme; la place est prise par Auguste; puis à côté d'elle, il est encore prévenu par un autre danseur vis-à-vis duquel il va enfin se placer; la contredanse commence par un chassez-huit, au milieu des marques d'impatience de Laroche.)

DUPONT, prenant tranquillement une prise de tabac sur le devant de la scène.

Je crois que je dormirai plus tranquille que lui.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Laroche, dans un hôtel garni. Porte au fond. Cabinet à gauche. Table à droite, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, seule ; elle entre doucement, s'arrête dans le fond, et regarde en dehors.

Laroche travaille encore ; il a travaillé toute la nuit, et cependant hier il avait renoncé à ce rapport. Il paraissait triste, soucieux ; pourquoi ? je n'en sais rien du tout. Se serait-il aperçu des instances d'Auguste, de son amour ?... Oh ! non, ces pauvres maris ! ils ne s'aperçoivent de rien... N'importe, j'ai défendu à Auguste de venir : j'ai bien fait, pour le repos de mon mari, pour le mien. Oui, je sens qu'il m'était encore cher, que je ne l'avais point oublié ; mais je ne veux plus le voir, je ne le verrai plus, et la défense que je lui ai faite...

SCÈNE II.

ADÈLE, LAROCHE.

LAROCHE, entrant sans voir sa femme, et s'avançant d'un air rêveur.

Voilà mon travail terminé à peu près, et ce n'est pas sans peine, car les ridicules confidences de ce vieux monsieur que je ne connais pas... Je vous demande un peu si c'est à un mari que l'on va dire ces choses-là ?

ADÈLE, qui s'est rapprochée de lui, et lui prend le bras.

Bonjour, mon ami.

LAROCHE, la regardant.

Ah ! c'est toi ? bonjour, Adèle, bonjour. (s'éloignant un peu et à part.) Je ne sais pourquoi, quand je suis près d'elle, je sens mes soupçons se dissiper ; au fait, qu'on lui fasse la cour, c'est possible ; mais je suis sûr...

ADÈLE.

Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que vous dites là tout seul ?

LAROCHE.

Rien, ma bonne amie, rien du tout.

ADÈLE.

Alors me diras-tu d'où vient cet air maussade que tu as depuis hier, quand tu m'as fait quitter le bal, au moment le plus intéressant ? Mais vous, messieurs, lorsqu'une fois vous avez l'ambition en tête, vous ne respectez rien, pas même les contredanses de vos femmes ! et c'était *la galope* encore, une danse charmante.

LAROCHE.

Oui, charmante pour tout le monde, excepté pour les maris... c'est pis que la valse... mais d'ailleurs ce travail dont je suis chargé...

ADÈLE.

Si c'est pour cela, je ne te gronde pas ; de ce rapport dépend ta nomination, et je tiens tant à rester à Paris !

LAROCHE.

Ah ! c'est singulier ! toi qui ne pouvais pas le souffrir, qui voulais toujours vivre à Senlis.

ADÈLE.

Sans doute, je le disais, parce qu'une bonne femme de ménage doit se faire une raison, et savoir s'ennuyer partout avec son mari... et à Senlis, cette science-là, on a le temps de la pratiquer ; mais quand on peut se trouver avec son mari sans l'ennui...

LAROCHE.

C'est cinquante pour cent de gagnés.

ADÈLE.

Voilà. Et comme monsieur de Lussan nous promet sa protection...

LAROCHE, se rapprochant d'elle, et l'observant.

Monsieur de Lussan... il paraît qu'il nous veut du bien.

ADÈLE.

Ah ! mon ami ! un bien dont tu ne te doutes pas.

LAROCHE.

Si fait, si fait, je m'en doute.

ADÈLE.

Figure-toi d'abord qu'il a dansé avec moi toute la soirée.

LAROCHE.

En vérité !

ADÈLE.

Oui, mon ami, au point que toutes ces dames en étaient jalouses. C'est très-amusant, n'est-ce pas?

LAROCHE.

Oui, pour moi surtout; et peut-on savoir ce qu'il te disait?... Un jeune homme si galant, si empressé; il t'a fait sans doute bien des compliments?

ADÈLE.

Mieux que cela.

LAROCHE.

Ah ! une déclaration peut-être.

ADÈLE.

Mieux que cela.

LAROCHE.

Comment ! mieux que cela ?

ADÈLE.

Sans doute ! il m'a fait ton éloge.

LAROCHE.

Mon éloge !

ADÈLE.

Oh ! mais un éloge complet, et tu sens bien que j'ai été obligée de dire comme lui... parce qu'une femme doit toujours vanter son mari en public, quitte à lui dire ses vérités en tête-à-tête.

LAROCHE.

Trop bonne. Ainsi donc, il te disait...

ADÈLE.

Que tu es un employé très-laborieux.

LAROCHE.

C'est vrai.

ADÈLE.

Très-assidu.

LAROCHE.

Il a raison.

ADÈLE.

Et qu'il a vu de toi des rapports très-distingués.

LAROCHE.

Comment! il trouve... (à part.) Eh! mais il n'y a pas le moindre mal à cela.

ADÈLE.

Il est bien fâché de n'avoir à t'offrir pour le moment qu'une place de secrétaire.

LAROCHE, se laissant aller.

C'est égal, je la prendrai toujours, en attendant mieux.

ADÈLE.

Mais il espère bien faire augmenter tes appointements.

LAROCHE, de même.

C'est là l'essentiel : les appointements, c'est la partie morale des administrations.

ADÈLE.

Et puis dans l'hôtel même un petit logement, joli, joli, et gratuit.

LAROCHE.

Ce n'est pas cher... Dieu! être logé pour rien! c'est comme si on était propriétaire; ça vaut mieux encore, on ne paye pas d'impôts.

ADÈLE.

Vois donc! juste au-dessus des bureaux.

LAROCHE.

Mais c'est très-commode; quand on est si près, on peut être paresseux avec exactitude.

ADÈLE.

Du tout, monsieur, il ne faut pas plaisanter; vous serez très-exact, monsieur de Lussan sera là.

LAROCHE, revenant à lui.

Monsieur de Lussan ! ah! c'est juste, j'oubliais...

ADÈLE.

Dans le même hôtel, au même étage, sur le même palier que nous.

LAROCHE.

Oui, oui, je conçois... Monsieur de Lussan... (à part.) C'est dommage, tout allait si bien.

ADÈLE.

Eh bien ! qu'as-tu donc? comme te voilà rouge!

LAROCHE.

Moi ! je suis rouge, c'est possible. Ma femme, tiens, embrasse-moi.

ADÈLE.

Comment ! qu'est-ce que ça veut dire?

LAROCHE.

Je t'en prie, pour me rassurer. (Il l'embrasse.)

SCÈNE III.

AUGUSTE, ADÈLE, LAROCHE.

AUGUSTE, dans le fond.

Pardon, je vous dérange.

ADÈLE, à part.

Auguste! malgré ma défense.

LAROCHE.

Eh ! c'est ce bon Darvet, ce cher ami! à la bonne heure, il est de parole.

AUGUSTE.

Je n'avais garde d'oublier ma promesse.

ADÈLE.

Votre promesse... Je croyais que monsieur ne devait pas venir.

AUGUSTE.

Madame...

LAROCHE.

Au contraire, ma bonne amie, j'attendais monsieur Auguste pour mon rapport, dont il veut bien s'occuper.

ADÈLE.

Ah! monsieur a la complaisance... c'est différent. En ce cas, mon ami, comme vous avez à parler d'affaires, et que monsieur, sans doute, n'a que peu de temps à rester ici, je craindrais de retarder votre travail, et je vous demande la permission de me retirer dans mon appartement. (Elle salue, et sort par le fond.)

SCÈNE IV.

AUGUSTE, LAROCHE.

AUGUSTE, à part.

C'est un congé en bonne forme.

LAROCHE.

Je vous demande bien pardon, mon cher Auguste, ma femme a si peu d'habitude...

AUGUSTE.

Ne faites pas attention, je viens pour vous... ainsi, parlons de votre rapport, de votre place; car, selon toute apparence, vous l'avez.

LAROCHE, avec joie.

Vous croyez... (se reprenant.) Eh bien! entre nous, je ne sais pas si je dois être enchanté, parce que, voyez-vous, c'est bien dangereux.

AUGUSTE.

Qu'y a-t-il donc?

LAROCHE.

Tenez, mon cher Auguste, vous êtes mon ami, mon ami intime, et je puis m'ouvrir à vous avec confiance.

AUGUSTE.

Assurément.

LAROCHE, mystérieusement.

Mon ami, ma femme est jeune ; elle est jolie, ma femme... ce n'est pas toujours un mal ; mais je sais qu'on cherche à lui plaire.

AUGUSTE, à part.

Ah ! mon Dieu !

LAROCHE, toujours mystérieusement.

A lui faire la cour. Vous n'avez pas remarqué hier au bal?

AUGUSTE, avec embarras.

Moi... mais je ne crois pas.

LAROCHE.

Vous n'avez pas vu que monsieur de Lussan.

AUGUSTE, rassuré et vivement.

De Lussan ! (à part.) Je respire... (haut.) Oui, en effet, j'ai cru voir...

LAROCHE.

Et moi aussi.

AUGUSTE.

Est-ce que vous pensez que votre femme s'en est aperçue?

LAROCHE.

Mon ami, les femmes s'en aperçoivent toujours.

AUGUSTE, avec crainte.

Mais du moins vous n'avez pas d'inquiétude?... Son amour, sa vertu...

LAROCHE.

Certainement, je ne crains rien.... ah Dieu !... ma femme.... Mais c'est égal, ça n'empêche pas d'avoir peur.... Il paraît que monsieur de Lussan est aimable, qu'il a de l'esprit, beaucoup d'esprit.... et vous concevez, pour une femme qui n'y est pas accoutumée, ce sont des avantages qui ne laissent pas que d'inquiéter... un mari surtout qui tremble toujours par état.... avec cela que je crois le jeune homme un peu entreprenant.

AUGUSTE.

Très-entreprenant. (à part.) Est-ce qu'en effet cet accueil glacial que j'ai reçu, ce congé.... Allons donc, c'est impossible.

LAROCHE.

Dès lors, vous jugez de mes craintes; mettez-vous à ma place.

AUGUSTE.

C'est ce que je fais.... Et dites-moi, votre femme, madame Laroche, que dit-elle? Avez-vous remarqué quelque chose qui justifie vos soupçons?

LAROCHE.

J'ai remarqué qu'elle a changé d'avis depuis hier.

AUGUSTE.

En vérité?

LAROCHE.

Elle voulait absolument quitter Paris; et aujourd'hui....

AUGUSTE, vivement.

Elle y veut rester. (à part.) Quel bonheur!

LAROCHE.

Enfin, depuis hier, je ne la connais plus... Ce bal, cette fête... je ne sais ce qui lui a tourné la tête.

AUGUSTE, à part.

Cette chère Adèle!

LAROCHE.

Oh! ce n'est pas que je craigne monsieur de Lussan.

AUGUSTE.

Et vous avez raison. (à part.) Oh! non, ce n'est pas lui qu'elle aime.

LAROCHE.

Cependant vous concevez le danger.... (apercevant Dupont.) Allons, mon bavard d'hier soir.

SCÈNE V.

Les Mêmes, DUPONT.

DUPONT.

Mille pardons, monsieur, je viens.... Comment! monsieur Auguste!

AUGUSTE.

C'est vous, Dupont?

LAROCHE.

Dupont! permettez.... le chef du contentieux?

DUPONT.

Moi-même; mais je ne viens pas en ennemi, monsieur; au contraire, malgré notre conversation du bal.... elle n'était pas fort aimable pour moi.

LAROCHE.

Et pour moi donc!

DUPONT.

Vouloir me souffler ma place!

LAROCHE.

Prétendre que ma femme....

DUPONT.

Ah! oui, c'était la vôtre, je sais; que voulez-vous? nous sommes tous mortels.

LAROCHE.

Hein? mortels.... c'est-à-dire... (à Auguste.) Ah çà! on dirait qu'il vient se moquer de moi.

AUGUSTE.

Au fait, mon cher Dupont, de quoi s'agit-il?

DUPONT.

Mais d'une chose fort simple; il faut que mon neveu soit placé; et comme il ne peut l'être qu'après monsieur Laroche, je désire savoir de lui s'il prend la place de Paris, ou s'il garde celle de Senlis.

LAROCHE.

Je les garde toutes les deux.

DUPONT.

Permettez ; vous ne voulez pas cumuler ?

LAROCHE.

Tiens ! pourquoi pas ?

DUPONT.

C'est défendu. Restez-vous à Paris ?

AUGUSTE.

Certainement.

LAROCHE.

Certainement.

DUPONT.

Retournez-vous à Senlis?

AUGUSTE.

Par exemple !

LAROCHE.

Par exemple !

DUPONT.

Ainsi, je demande l'inspection ; vous serez secrétaire de monsieur de Lussan, dans son hôtel.

LAROCHE.

Attendez donc... je ne dis pas cela.

DUPONT.

Alors vous reprenez la diligence ; mon neveu passe au secrétariat.

LAROCHE.

Eh ! non ; que diable ! je vous demande un peu s'il est permis de placer ainsi un employé honnête et sensible entre sa femme qu'il aime infiniment, et une place qu'il estime beaucoup.

DUPONT.

Enfin, parlez, décidez-vous.

LAROCHE.

Que je me décide, que je me décide ! Vous croyez que c'est facile, après vos confidences d'hier soir.

AUGUSTE.

Comment! c'est monsieur Dupont qui vous a dit... Ah! je vois ce que c'est : une plaisanterie, une ruse, voilà tout.

DUPONT.

Hein? plaît-il?

LAROCHE.

Serait-il vrai?

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute, pour vous effrayer, pour vous éloigner, afin de faire nommer son neveu à votre place; mais il n'en sera pas ainsi, vous ne vous en irez pas.

LAROCHE.

Certainement, je ne m'en irai pas. Ah! vous avez voulu vous moquer de moi! me promener comme un surnuméraire! Je ne le suis plus, heureusement.

DUPONT.

Ainsi, vous acceptez?

AUGUSTE.

Tout cela dépend du rapport qui est confié à monsieur Laroche.

LAROCHE.

Il est tout prêt; je cours le chercher. (se retournant, à Dupont.) Oui, monsieur, oui, j'accepte. Quand ce ne serait que pour vous faire enrager, mauvais plaisant!

DUPONT.

Vous dites...

AUGUSTE.

Monsieur Laroche!... messieurs!...

LAROCHE.

Laissez donc, je ne lui en veux pas; entre solliciteurs, c'est de bonne guerre, ce tour-là. J'en ai joué bien d'autres dans mon temps; mais celui-ci n'est pas maladroit.

DUPONT.

Oui, n'est-ce pas?

LAROCHE, à Auguste.

Je reviens dans l'instant, avec mon rapport. (A Dupont.) Et j'au-

rai la place. (A Auguste.) Me faire accroire, pour m'éloigner, que ma femme... C'est fort drôle... C'est fort drôle !

(Il entre dans le cabinet en riant.)

DUPONT, riant.

Pauvre homme !

SCENE VI.

AUGUSTE, DUPONT.

AUGUSTE, à part.

Profitons du moment qu'il me laisse. Si elle m'interdit sa présence, elle ne m'a pas défendu de lui écrire.

(Il s'assied, et écrit.)

DUPONT.

Voilà un mari qui vous aura bien des obligations, monsieur Auguste ; grâce à vous, il est tout à fait rassuré.

AUGUSTE.

Ah ! cela vous fâche, mon cher Dupont ?

DUPONT.

Moi ! cela m'est bien égal. Pourvu que mon neveu soit placé ; à Paris, à Senlis, peu m'importe ; mais, entre nous, vous savez bien à quoi vous en tenir, et moi aussi.

AUGUSTE.

Comment cela ? je sais...

DUPONT.

Parbleu ! que de Lussan a le cœur pris.

AUGUSTE.

Ah ! oui, comme à son ordinaire.

DUPONT.

Du tout, sérieusement.

AUGUSTE.

Tant pis pour lui ; car assurément, madame Laroche...

DUPONT.

Madame Laroche... tout comme les autres.

AUGUSTE.

Laissez donc ! il lui plaira ?

DUPONT.

C'est fait.

AUGUSTE.

Hein?

DUPONT.

Il est aimé, j'en suis sûr.

AUGUSTE, se levant.

Comment ! vous êtes sûr ?...

DUPONT.

Eh ! oui ; je viens d'avoir une explication avec lui. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison ; son bonheur lui tourne la tête.

AUGUSTE.

Serait-il vrai ?

DUPONT.

Et tenez, en ce moment, il devrait être ici à un rendez-vous.

AUGUSTE.

Un rendez-vous !

DUPONT.

Du moins, il m'a fait comprendre qu'on le recevrait en l'absence du mari.

AUGUSTE.

Il se pourrait !

DUPONT.

Nous sacrifier à son amour !

AUGUSTE.

C'est une indignité.

DUPONT.

Non, ce n'est pas une indignité... c'est une injustice, et je vais prendre mes précautions.

AUGUSTE.

Et Adèle ! Adèle... trahir ses serments ! en aimer un autre ! Mais, grâce au ciel, je suis là, et vous aussi ; vous avertirez Laroche, et je lui conseillerai...

DUPONT.

Tout ce que vous voudrez ; moi, je ne m'en mêle plus. Hier, je l'avais effrayé charitablement, dans l'intérêt de la morale... et de mon neveu ; aujourd'hui, qu'il s'arrange, ce n'est pas mon affaire ; un de plus, un de moins, qu'est-ce que cela me fait ? Si Laroche retourne à Senlis, mon neveu est nommé à Paris ; c'est ce que je demande. Si Laroche reste à Paris, c'est moins agréable pour mon neveu ; mais c'est plus drôle pour le mari. Sur ce, faites comme vous voudrez ; avertissez-le, ne l'avertissez pas ; pour moi, je vais prévenir l'oncle de de Lussan, et je laisse la morale et le mari se tirer d'affaire comme ils pourront.

(Il sort lentement.)

AUGUSTE, seul.

Quel égoïsme ! il ne voit que lui, que son intérêt personnel ! Ah ! de Lussan viendra au rendez-vous ; mais je serai là. Ce bon Laroche... si je pouvais faire passer cette lettre à sa femme.

SCÈNE VII.

LAROCHE, sortant du cabinet, AUGUSTE.

LAROCHE.

Mon ami, mon ami, voilà le rapport ; il est prêt, voyez. Ah ! si vous saviez combien je suis content depuis que j'ai pris mon parti ! Je vous demande pardon de ne pas vous le lire moi-même ; mais je suis si pressé... monsieur de Lussan vient de m'écrire.

AUGUSTE.

A vous ! pourquoi ?

LAROCHE.

Il veut que je me rende à son bureau sur-le-champ.

AUGUSTE, à part.

Oui, et pendant ce temps-là...

LAROCHE.

Hein ? que dites-vous ?

AUGUSTE.

Rien, mon cher Laroche, rien. (à part.) Pauvre homme ! je ne sais comment lui dire...

LAROCHE.

Qu'est-ce donc ? comme vous avez l'air embarrassé !

AUGUSTE.

Que voulez-vous ? il faut avoir de la philosophie.

LAROCHE, tremblant.

Ah çà ! est-ce qu'il y aurait encore quelque chose de nouveau?

AUGUSTE.

Peut-être.

LAROCHE.

Vous auriez découvert ?...

AUGUSTE.

Non pas précisément. Mais si nous nous étions trompés ? si en effet de Lussan...

LAROCHE.

Laissez donc ; c'était une plaisanterie de Dupont.

AUGUSTE.

Et si ce n'était pas une plaisanterie ?

LAROCHE.

Comment ?

AUGUSTE.

Si, en ce moment même, de Lussan cherchait à pénétrer auprès de votre femme ? si ce rendez-vous qu'il vous donne n'était qu'un prétexte pour vous éloigner...

LAROCHE, lui prenant la main.

Assez, mon ami, assez ; bon jeune homme ! il est tout tremblant ; il l'est plus que moi... Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Vous me conseillez donc de refuser ?

AUGUSTE.

Moi, je vous conseille de voir Ad... (se reprenant) votre femme, de la questionner adroitement si vous pouvez... et d'après ce qu'elle vous dira, ou ce que vous devinerez, eh bien ! vous prendrez votre parti. Si de Lussan lui plaît... et ce serait bien mal...

LAROCHE.

Ce serait affreux !

AUGUSTE.

Alors je vous conseille de retourner à Senlis avec elle.

LAROCHE.

Dieu ! que ce serait vexant !

AUGUSTE.

A qui le dites-vous ?... Dans le cas contraire, si nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, vous resterez.

LAROCHE.

Voilà ce que je demande ; mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je n'oserai jamais parler de cela à ma femme, parce que... elle est très-douce, assurément. Ah ! Dieu ! elle est d'une douceur ; mais quand une fois elle se met en colère...

AUGUSTE.

Allons, du courage. En attendant je vais examiner votre rapport.

LAROCHE.

C'est cela. Tenez, dans mon cabinet de travail ; il s'ouvre de l'autre côté, sur l'appartement.

AUGUSTE, à part.

Ah ! il s'ouvre....

LAROCHE, continuant.

Mais c'est égal, vous y serez plus tranquille. Je vous rejoindrai tout à l'heure, quand j'aurai parlé à ma femme.

AUGUSTE, faisant un mouvement pour sortir et revenant sur ses pas en lui tendant la main.

Adieu, mon ami.

LAROCHE.

Adieu, mon cher ami.

AUGUSTE, à part.

Tâchons de faire parvenir ma lettre.

(Il entre dans le cabinet.)

SCENE VIII.

LAROCHE, seul.

Adieu, excellent jeune homme! Quel ami j'ai trouvé là !... ce n'est pas comme monsieur de Lussan : monsieur de Lussan! quelle immoralité! me protéger pour... Il y a cependant des maris qui se laisseraient faire, et qui monteraient... monteraient toujours... mais, Dieu merci, je ne suis pas de ces gens-là ; j'ai de l'honneur. (tristement.) Ah! oui, j'en ai ; ça me coûte cher ; mais c'est égal... il est si doux de faire bon ménage, d'aimer sa femme... tout seul, et d'en être aimé de même: c'est là le véritable bonheur; on s'y habitue ; on n'en veut point d'autre... Ah ! je sens bien que j'aurais mieux fait de ne pas me marier.

SCENE IX.

LAROCHE, ADÈLE.

ADÈLE, entrant, une lettre à la main.

Une lettre ! oser m'écrire! risquer de me compromettre ! (apercevant son mari, et cachant la lettre.) Ah !

LAROCHE, à part.

Ma femme ! diable ! je ne sais trop comment amener l'entretien.

ADÈLE, à part.

Me voilà toute tremblante ! Comment lui dire?...

LAROCHE, à part.

Allons, c'est égal!

ADÈLE.

C'est toi, mon ami ? je te croyais parti.

LAROCHE.

Non pas, non pas, je demeure, et d'abord... (à part.) Mon Dieu ! que c'est embarrassant !

ADÈLE, à part.

Quel air ! est-ce qu'il saurait ?...

LAROCHE.

Tu parais bien agitée, bien préoccupée, ma chère amie?

ADÈLE.

Moi!

LAROCHE.

Oui, toi, et ce n'est pas de ce matin que je m'en aperçois. Ce bal d'hier t'occupe encore; oui, c'est tout simple, cet éclat, ces danses, ces danseurs surtout...

ADÈLE, le regardant.

Ces danseurs...

LAROCHE.

Dame! tu es jolie, ils sont entreprenants, et enfin, parce que, vois-tu... certainement je ne crois pas... mais enfin hier soir tous ces messieurs, monsieur Auguste Darvet...

ADÈLE, à part.

Auguste...

LAROCHE, sans s'interrompre.

Monsieur de Lussan... (à part.) Elle est émue. (haut.) Ils étaient si aimables, si empressés, tu n'as pas remarqué...

ADÈLE.

Mon ami, vous êtes jaloux!

LAROCHE.

Moi! oh Dieu! jaloux! tu croirais... Eh bien! oui, c'est vrai, je le suis un peu...

ADÈLE.

Ah! monsieur, c'est fort mal.

LAROCHE.

Que veux-tu, ma chère amie? les assiduités de ce jeune homme auprès de toi..

ADÈLE.

De ce jeune homme...

LAROCHE.

Il t'aime peut-être, il te l'a dit.

ADÈLE.

Mais...

LAROCHE.

Quel trouble ! tu vois bien que je ne me trompe pas, et que le danger...

ADÈLE.

Le danger... Monsieur Laroche, écoutez-moi : vous aimez votre femme, vous avez confiance en elle?

LAROCHE.

Certainement.

ADÈLE.

Et vous avez raison. Soupçonner sa femme, voyez-vous, ce n'est pas bien, et cela porte malheur... Faites mieux; remettez-vous-en à elle, à elle seule, du soin de votre repos, de votre honneur; et si jamais il y avait, comme vous disiez tout à l'heure, du danger, comptez sur sa vertu, sur sa franchise...

LAROCHE.

Quoi ! tu me dirais?...

ADÈLE.

Je te dirais : « Mon ami, retournons à Senlis. »

LAROCHE.

Voilà tout?

ADÈLE.

Voilà tout; mais alors, c'est que ton honneur et ma réputation l'exigeraient. Heureusement, nous n'en sommes pas là.

LAROCHE.

Vrai ! cependant ton trouble, hier... ce matin... tout à l'heure encore...

ADÈLE.

C'est possible ; je ne dis pas, dans le premier moment, un peu d'émotion, c'est bien naturel.

LAROCHE.

Hein?

ADÈLE.

Oui, mon cher Laroche, je te dois un aveu, et je le ferai, quelque pénible qu'il soit; oui, puisque tu as surpris le secret de ce jeune homme, je ne sais comment, mais n'importe, ma

confiance appellera la tienne : (baissant la voix.) apprends donc que ce n'est pas la première fois que je me rencontre avec lui.

LAROCHE.

Avec lui... (à part.) Me voilà tout en nage!

ADÈLE, de même.

Je l'ai connu longtemps avant mon mariage ; il m'a fait la cour.

LAROCHE, vivement.

Comment, madame!

ADÈLE.

Tu n'étais pas mon mari. Je pouvais l'écouter alors ; il pouvait me dire qu'il m'aimait.

LAROCHE.

Sans doute, si c'était auparavant... mais depuis, il ne t'a rien dit?

ADÈLE.

Si fait ; hier soir, au bal...

LAROCHE.

Une déclaration ! par exemple, madame Laroche...

ADÈLE.

Rassure-toi.

LAROCHE.

Je ne veux pas me rassurer.

ADÈLE.

Tu oublies déjà nos conventions. S'il y a du danger...

LAROCHF.

Il y en a.

ADÈLE.

Eh bien ! non, il n'y en a pas ; car je lui ai défendu de me parler de son amour.

LAROCHE.

Bah ! l'on commence toujours par là.

ADÈLE.

Je lui ai dit què s'il osait se présenter chez moi, tu saurais tout.

LAROCHE.

Est-ce bien vrai ?

ADÈLE.

Tu en doutes encore ? Eh bien ! voici une lettre qu'il vient de me faire passer ; je ne l'ai pas ouverte ; je te l'apportais. Me crois-tu maintenant ?

LAROCHE.

Une lettre ! donne. Ah ! ma petite femme ! je te demande pardon. Une lettre ! il n'y a plus moyen de douter.

(Il va pour l'ouvrir.)

ADÈLE, l'arrêtant.

Non, il faut qu'elle lui soit remise ainsi ; mais par toi, sans colère, avec mépris, et qu'il apprenne que rien ne peut troubler notre bonheur ; (pleurant) car nous sommes heureux, n'est-ce pas ?

LAROCHE.

Si nous sommes heureux ! je crois bien... Je suis d'une colère...

ADÈLE.

Tu n'es plus jaloux ! Ah ! quelqu'un... chut !

LAROCHE.

Monsieur de Lussan.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DE LUSSAN.

DE LUSSAN.

Madame Laroche, enfin je puis... (à part.) Ciel ! le mari !

LAROCHE, à part.

Ah ! ah ! nous allons voir.

DE LUSSAN.

Mon cher monsieur Laroche, je suis bien aise de vous trouver ici. Je croyais...

LAROCHE.

Oui, vous croyiez que j'étais dans les bureaux ; c'est pour cela que vous veniez me chercher chez moi.

ADÈLE.

Qu'est-ce donc?

DE LUSSAN.

Permettez... je ne comprends pas... Il me semblait qu'en venant vous apprendre l'heureux succès de mes démarches... car vous êtes nommé, mon cher Laroche.

LAROCHE, vivement.

Plaît-il! je suis nommé? (se reprenant.) Eh bien! ça m'est égal, je n'accepte pas.

ADÈLE.

Que dis-tu?

DE LUSSAN.

Y pensez-vous?

LAROCHE, avec force.

Non, monsieur, non, je n'accepte pas; je ne veux rien de vous, rien! entendez-vous?

SCENE XI.

LES MÊMES, AUGUSTE, sortant du cabinet.

AUGUSTE.

Qu'est-ce donc? ce bruit...

ADÈLE, avec effroi.

Auguste! (à Laroche.) Mon ami, de grâce!...

DE LUSSAN.

Le diable m'emporte, si je sais...

LAROCHE, à sa femme.

Laisse donc, je suis calme. (A Auguste.) Venez, mon cher Auguste; venez, vous n'êtes pas de trop ici. Mes soupçons étaient fondés; oui, j'avais peine à le croire; mais il y a des gens qui ne savent protéger un mari que pour lui faire payer leurs services.

DE LUSSAN.

Monsieur...

LAROCHE.

Qui, peu contents de poursuivre de leur amour la femme d'un ami prétendu, osent encore lui écrire.

AUGUSTE, effrayé.

Comment?

ADÈLE, effrayée.

Mon ami!

DE LUSSAN, surpris.

Par exemple, je n'y suis plus.

LAROCHE.

Heureusement, il y a des femmes qui se respectent, qui aiment leurs devoirs et leurs maris; et quant aux billets qu'on leur adresse... tenez, monsieur, voilà le cas qu'elles en font. (Il remet la lettre à de Lussan.)

ADÈLE et AUGUSTE.

Grand Dieu!

DE LUSSAN, prenant la lettre.

Cette lettre...

LAROCHE, retenant sa femme.

Je ne t'en veux pas... (A de Lussan.) C'est de la part de ma femme, monsieur; c'est elle qui vient de me la confier.

AUGUSTE.

Qu'entends-je!

ADÈLE.

Mais je t'assure...

DE LUSSAN, ouvrant la lettre.

Ciel! (Il la replie aussitôt.)

ADÈLE.

Arrête, je ne souffrirai pas...

DE LUSSAN, passant à côté d'Adèle.

Pardon, madame, je commence à comprendre; oui, je comprends; j'étais trop confiant, c'est possible! mais peut-être ne l'était-on pas assez avec moi; on m'aurait épargné des espérances, des chagrins... Je vous demande pardon à tous du trouble involontaire que je vous cause: je suis malheureux, je le vois; je n'ai

plus qu'à me retirer. Mais le silence le plus absolu sera la dernière preuve d'amour, (se reprenant) d'amitié... que vous recevrez de moi. (Il va pour sortir.)

LAROCHE.

A la bonne heure.

SCENE XII.

LES MÊMES, DUPONT, en dehors.

DUPONT.

Il serait vrai!... monsieur de Lussan!...

LAROCHE.

Encore l'homme au catarrhe.

DE LUSSAN.

Dupont!

DUPONT, entrant.

Oui, monsieur de Lussan et monsieur Auguste et moi; il paraît que c'est ici le siége de l'administration... (A de Lussan.) Permettez, je suis chargé par le directeur général...

DE LUSSAN.

Mon oncle!

DUPONT.

De vous annoncer une nouvelle fâcheuse pour tout le monde, excepté pour moi qui resterai au contentieux, et pour monsieur Auguste qui vous remplace aujourd'hui comme chef de division.

AUGUSTE.

Moi!

DE LUSSAN.

Que voulez-vous dire?

DUPONT.

Que vous êtes attaché à l'ambassade de Suède, et que vous partez ce soir pour rejoindre l'ambassadeur.

LAROCHE.

Il quitte Paris, et c'est vous qui le remplacez!...

ADÈLE.

Ciel!

AUGUSTE.

Moi ! (à de Lussan.) Ah ! monsieur, combien je regrette...

DE LUSSAN, passant à côté d'Auguste.

Quoi donc? je vous fais mon compliment ; (bas.) tous les bonheurs à la fois.

LAROCHE.

Ça ne peut pas venir plus à propos.

DUPONT, à de Lussan.

Oh ! cela vous contrarie un peu, je le sais.

DE LUSSAN, avec émotion.

Au contraire, je vais remercier mon oncle de ses bontés pour moi ; je ne suis pas fâché de m'éloigner de Paris ; j'en ai besoin. Adieu, madame, messieurs. (Il saisit la main d'Auguste sans être vu et lui remet la lettre.) Adieu, j'emporte quelques droits à votre estime, et je prendrai part de loin à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux. (Il sort.)

LAROCHE.

Vous êtes trop bon. Ah ! çà, mon cher Auguste, vous êtes content, j'espère ; et moi je ne pars plus, c'est vous qui le remplacez, me voilà rassuré.

ADÈLE, avec émotion.

Toi !

AUGUSTE.

Il se pourrait ! vous acceptez?

LAROCHE.

Si j'accepte ! parbleu ! vous êtes mon ami, je suis votre ami, et maintenant cette bonne place, ce beau traitement, cet appartement près du vôtre, ces gratifications, je puis tout prendre sans crainte.

DUPONT.

Alors mon neveu ira en province.

ADÈLE.

Non pas ; il peut solliciter la place de secrétaire, car, bien certainement, mon mari ne l'accepte pas.

LAROCHE.

Mais si fait.

ADÈLE.

Mon ami, tu sais nos conventions... retournons à Senlis.

AUGUSTE.

Madame, vous exigeriez... monsieur Laroche...

DUPONT.

Par exemple !

LAROCHE.

Voilà du nouveau. Nous étions convenus, il est vrai...

ADÈLE.

Mon ami, pas d'explication, pas un mot de plus ; des motifs impérieux... tu m'as promis de t'en rapporter à moi ?

LAROCHE, à part.

Voilà la peur qui me reprend... est-ce que par hasard un autre?...

ADÈLE.

Retournons à Senlis.

AUGUSTE, à part.

Plus d'espoir.

DUPONT, regardant Auguste.

Je crois que je m'étais trompé.

LAROCHE, regardant Auguste.

Et moi aussi... c'est possible. Partons, ma femme. Adieu ma place.

DUPONT.

Mariez-vous donc !

FIN DE MA PLACE ET MA FEMME.

UN MÉNAGE PARISIEN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 23 janvier 1844.

Personnages :

M. DE VERNANGE (36 ans).
Mme DE VERNANGE (34 ans).
Louis WALKER, son fils (18 ans).
M. DERVET.
Mlle DERVET, sa sœur.
HENRIETTE, fille de M. Dervet.
SALBRIS, associé d'agent de change.
ARTHUR, principal clerc de notaire.
GERVAIS, domestique de Vernange.
PREMIER DANSEUR.
DEUXIÈME DANSEUR.
Plusieurs jeunes gens, valets, etc.

LA SCÈNE EST A PARIS ; AUX 1er, 3e, 4e ET 5e ACTES, CHEZ VERNANGE, AU 2e ACTE, CHEZ DERVET, MÊME MAISON.

UN MÉNAGE PARISIEN

ACTE PREMIER.

Un salon ; entrée au fond ; porte de la salle à manger à droite, sur le même plan ; portes latérales à droite et à gauche ; une table et ce qu'i faut pour écrire, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALBRIS, ARTHUR.

(Au lever du rideau, Arthur est assis à gauche et parcourt son dossier.)

SALBRIS, un carnet à la main.

Eh ! c'est ce cher Arthur ! quelle bonne fortune
De vous trouver ici !

ARTHUR, se levant.

Mais pour moi c'en est une
Dont je suis très-flatté !... Comment donc, si matin !
Vous, un coureur de bals !

SALBRIS.

Mon carnet à la main,
Voyez !... je représente un quart d'agent de change.
La nuit, j'aime à jouer, je valse comme un ange ;
Mais, quand revient le jour, fidèle à mes travaux,
Je suis chez les clients, avant tous mes rivaux !...
Et vous ?

ARTHUR.

A ce dossier, vous devez reconnaître
Le notaire royal, mon patron et mon maître.
Pour un acte à signer, j'attends Vernange ici.

SALBRIS.

Et nous avons le temps de causer, Dieu merci !
Car Madame et Monsieur sont réveillés à peine.
Ils sont rentrés fort tard, le monde les entraîne ;
Je ne vais pas au bal sans les y rencontrer.

ARTHUR.

Madame de Vernange a droit de s'y montrer.
Grâce au temps qui l'oublie, elle est toujours charmante !

SALBRIS.

Oui... femme de trente ans, qui marche vers quarante.

ARTHUR.

Elle en est loin encore! Et puis, que de bonté !
Elle aime son mari !...

SALBRIS.

Trop !... elle l'a gâté.
Vernange l'épousa, veuve et mère encor belle ;
Voilà quelque... huit ans. Alors, mari modèle,
Toujours aux petits soins, complaisant, généreux,
De près, de loin, partout, la dévorant des yeux,
Entre elle et nous, mon cher, il était là, sans cesse,
Comme un amant d'un jour qui garde sa maîtresse...
C'était bête !... on riait de le voir... Et pourtant,
Au milieu des plaisirs, sa femme, à chaque instant,
Cachait sous un sourire une douleur rêveuse,
Et, malgré son bonheur, paraissait malheureuse...
Jusqu'à pleurer tout bas, s'il la voulait quitter,
Comme si du retour elle pouvait douter !
Pour fixer un mari ce n'est pas la recette :
Il faut le laisser libre, et faire la coquette.
Vernange se lassa d'un amour langoureux ;
Car, pour durer longtemps, c'était trop ennuyeux.
Il fut moins complaisant, moins assidu près d'elle ;
On n'avait que des pleurs, il devint infidèle !...
Jalouse au fond du cœur, suivant partout ses pas,
Épiant des amours qu'elle n'ignore pas,

A cet ingrat époux qui toujours l'abandonne,
Sans oser se fâcher, toujours elle pardonne !
Des gens de bien, d'abord, voulaient la consoler ;
Moi-même... quelque temps... on m'a vu lui parler...
Mais en vain ! et, malgré tous les torts du coupable,
Elle a trop de vertu pour être... consolable.

ARTHUR.

Cet éloge pour elle a bien quelque douceur.
Les femmes, d'ordinaire, ont en vous un censeur
Qui sur tous leurs défauts promène la lumière.
Madame de Vernange est, je crois, la première
Qui vous force au silence !

SALBRIS.

Heu !... si je voulais bien !..

ARTHUR.

Oh ! je sais qu'avec vous le diable ne perd rien !

SALBRIS.

Elle est un peu coquette à déguiser son âge...
Ce fils, qu'elle eut, dit-on, d'un premier mariage,
Il existe, on le sait... mais on ne le voit pas !...
Sa présence, à coup sûr, vieillirait nos appas.
Nous le tenons à part... et nous prétendons même
Le cacher... comme on cache un extrait de baptême !...

ARTHUR, riant.

Jeune ou non, quelquefois, malgré vous emporté,
Vous lui faites la cour !

SALBRIS.

Et sans être écouté !...
Oh ! je ne suis pas fat !... j'aime sans espérance !...
On dirait qu'elle a peur... elle fuit ma présence !...

ARTHUR.

Elle n'est pas la seule... avec vos yeux de lynx !...

SALBRIS.

Oui... j'observe beaucoup.

ARTHUR.

Et vous êtes un sphinx
Pour deviner... au point qu'on vous craint dans le monde,
Comme un indiscret!

SALBRIS.

Moi!... c'est une erreur profonde!...
J'ai la langue facile, et voilà tout.

ARTHUR.

Parbleu!

SALBRIS.

Si je trouve un ami, j'aime à causer un peu
Des bruits de nos salons, des propos de la Bourse,
De tout ce qu'à Paris je ramasse en ma course;
Mais indiscret... ah! fi!... Par exemple, entre nous,
Ai-je dit à quelqu'un ce que je sais... de vous?

ARTHUR.

Mon duel?

SALBRIS.

Oh! cela, c'est une vieille histoire...
Ce duel dont les clercs ont publié la gloire,
Où votre pistolet, vengeant l'honneur du corps,
D'un petit officier a redressé les torts!
Et dans cette rencontre, il faut bien qu'on le sache,
Vous avez bravement gagné votre moustache.
Aussi, j'en ai parlé, parlé!...

ARTHUR.

Comme toujours...

SALBRIS.

Comme on pourrait, mon cher, parler de vos amours...
Je sais...

ARTHUR.

Quoi donc, enfin?

SALBRIS.

Mais vraiment qu'on vous aime,
Que vous êtes heureux!...

ARTHUR.

Qui, moi ? Monsieur !

SALBRIS.

Vous-même !...
Que vous aimez...

ARTHUR, sèchement.

Personne... et vous ne savez rien.

SALBRIS.

Soit ! on m'aura trompé, n'en parlons plus ; c'est bien.
(Il va s'asseoir à droite ; Arthur se promène, et, après un silence.)
Vous verra-t-on ce soir chez Dervet, mon confrère ?
Il nous donne un grand bal.

ARTHUR.

J'y serai, je l'espère.

SALBRIS.

Les invitations pleuvent de tous côtés.
On me parlait hier de cinq cents invités.
Et dans l'appartement, on tient une centaine.
Vernange y doit venir ?...

ARTHUR.

Mais je le crois sans peine...
Un ami de Dervet... puis, c'est dans sa maison.

SALBRIS, d'un air indifférent.

Eh ! oui... mais pour Vernange est-ce bien la raison ?
Madame Vernillac y sera ; c'est tout dire.

ARTHUR, vivement.

Madame Vernillac !

SALBRIS, se levant.

Sans doute.

ARTHUR.

Quel sourire !
Qu'a de commun Vernange avec elle ?

SALBRIS.

Charmant !

ARTHUR.

Parlez !

SALBRIS.

D'où venez-vous, mon cher?

ARTHUR.

Eh! mais, comment!

Peut-on supposer ?...

SALBRIS.

Rien.

ARTHUR.

Est-ce que l'on soupçonne ?...

SALBRIS.

Que vous importe à vous, si vous n'aimez personne !

ARTHUR, se contraignant.

Ah ! Monsieur ! pourquoi donc dites-vous que, ce soir,
Madame Vernillac...

SALBRIS.

Je ne dois rien savoir.

ARTHUR.

Mais...

SALBRIS.

Vous ne l'aimez pas.

ARTHUR, éclatant.

Eh ! si, bourreau, je l'aime !...

SALBRIS.

Allons donc !...

ARTHUR.

Vous disiez !...

SALBRIS.

Innocent stratagème !
J'ai voulu, moi, mon cher, qu'on traite d'indiscret,
Apprendre au moins de vous comme on garde un secret !

ARTHUR.

Morbleu !...

SCÈNE II.

SALBRIS, M. DE VERNANGE, ARTHUR.

VERNANGE, entrant par la gauche, une lettre à la main.

Messieurs, pardon ! je vous ai fait attendre...

SALBRIS, bas.

Silence !

VERNANGE.

Si matin vous venez me surprendre !...
Mais vous avez gaîment fait votre faction :
(A Arthur.)
Salbris vous débitait quelque indiscrétion ?...
(A Salbris.)
Hein ? contez-moi cela, voyons !

SALBRIS.

Non, sur mon âme !

VERNANGE.

Parliez-vous d'un confrère, ou bien de quelque dame ?

SALBRIS, souriant.

C'est le secret d'Arthur.

ARTHUR, froidement.

Voici l'acte à signer.

VERNANGE.

Ah !... je ne saurai rien, il faut me résigner.
(Il s'assied à la table.)

ARTHUR, le faisant signer.

Vous comparaîtrez seul... sans madame.

VERNANGE, posant la lettre qu'il tient sur le dossier d'Arthur.

Une lettre,
Que votre cher patron, hier, m'a fait remettre,
M'en avait prévenu... Vous a-t-on dit pourquoi?

ARTHUR.

Non, monsieur, non.

VERNANGE.

C'est bien. (Après un silence.)
Salbris, écoutez-moi :
Il me faut de l'argent... Vous vendrez à mon compte
Quelque coupon de rente, à cinq.

SALBRIS.

La rente monte.

VERNANGE, se levant sans reprendre la lettre.

N'importe ! Ah ! mes amis, que le plaisir est cher !
Paris, plus que jamais, est un gouffre, un enfer,
Où l'or fond dans nos mains que le ciel a maudites !
Le luxe, tous les jours, élargit ses limites.
On parle de progrès... je n'en vois qu'un : le sien !
Mais pour ma part, ma foi ! je ne regrette rien.
Je me plais dans le bruit, les paris et les fêtes !
A payer sans compter mes mains sont toujours prêtes ;
Dans un gai tourbillon, je me sens emporté,
Et j'aime le plaisir... comme la liberté !
Un grand bal cette nuit, et demain une course...
Où doit-on s'amuser ce matin ?

SALBRIS.

A la Bourse.

VERNANGE.

Merci !

SALBRIS.

Pour le plaisir quelle chaleur ! quel feu !

VERNANGE.

Il faut bien se distraire et s'étourdir un peu.

SALBRIS.

S'étourdir !... on dirait vraiment, à vous entendre,
Que vous avez du sort quelque revanche à prendre.

VERNANGE.

Je ne dis pas cela.

SALBRIS.

Que peut-être un malheur...

VERNANGE.

Non !

SALBRIS.

Que vous vous grisez pour noyer la douleur !...

VERNANGE.

Allons donc !... (A part.) Diable d'homme !

SALBRIS.

A moins que quelque belle...

VERNANGE.

Salbris !...

ARTHUR.

Qui vous pourrait supposer infidèle ?
Vous que chacun envie... amant plutôt qu'époux
D'une femme charmante et qui n'aime que vous !

VERNANGE.

Oh ! de toute son âme !...

ARTHUR.

Eh ! mais, prenez-y garde !...
A négliger son bien, quelquefois on hasarde
Plus qu'on ne croit !...

VERNANGE.

J'entends... l'avis est fort sensé !

(Il remonte la scène.)

SALBRIS, allant à Arthur.

N'est-ce pas ? (Bas.) Et surtout fort désintéressé !...

SCÈNE III.

VERNANGE, Mme DE VERNANGE, SALBRIS, ARTHUR.

Mme DE VERNANGE, entrant vivement par la droite.

Mon ami ! mon ami !

SALBRIS, allant à elle.

Madame de Vernange !...

Mme DE VERNANGE, comme effrayée.

Ciel !

ARTHUR, bas à Salbris.

Votre effet !...

Mme DE VERNANGE.

Messieurs... Mon Dieu ! je vous dérange.

ARTHUR.

Madame, nous sortions.

VERNANGE.

Et Monsieur, en partant,
Faisait de vous, ma chère, un éloge éclatant.

SALBRIS.

Il n'était que l'écho d'un monde qui vous aime...
Et tout ce qu'il disait, je le pensais moi-même.

Mme DE VERNANGE.

A ma joie, en ce cas, vous prendrez part tous deux...
Comme toi, mon ami... vois quel réveil heureux !
Mon fils revient !

VERNANGE.

Bientôt ?

Mme DE VERNANGE.

Mais aujourd'hui peut-être.

SALBRIS.

Votre fils !

ARTHUR, bas.

Médisant !... (Haut.) J'espère le connaître.

Mme DE VERNANGE.

Oui, certe !... à son départ il n'était qu'un enfant...
Comme un petit héros il revient triomphant.
Sur mer, avec le prince, il a fait un voyage.
Enseigne de vaisseau !... c'est superbe à son âge.

SALBRIS.

Il doit être si jeune !...

ARTHUR.

On le croit aisément.

Mme DE VERNANGE.

Très-jeune ! Vous verrez !... il est... il est charmant !

Et du cœur, de l'esprit… pas un esprit frivole!…
Mon fils, mon cher Louis!… Pardonnez, je suis folle,
C'est de bonheur!…

ARTHUR.

Madame!…

(Il va prendre son dossier.)

VERNANGE.

Au bal, Messieurs!…

Mme DE VERNANGE, les saluant.

Adieu!

J'y compte, songez-y, vous l'aimerez un peu!…

SALBRIS.

Que d'amis il aura dans tous ceux de sa mère!

ARTHUR, parcourant la lettre qui est tombée de ses papiers; à part.

Que vois-je en mon dossier!… j'ignorais!… quel mystère!…

SALBRIS.

Hein?…

ARTHUR, vivement.

Je vous suis. (Ils sortent.)

SCENE IV.

VERNANGE, Mme DE VERNANGE.

Mme DE VERNANGE, à part.

Enfin!… cet indiscret Salbris!…
J'en ai peur!

VERNANGE, revenant.

Ton marin va donc revoir Paris!
J'ai hâté son retour… presque malgré toi-même.

Mme DE VERNANGE.

C'est vrai!… Mon pauvre fils!… Ah! tu sais si je l'aime…
J'avais maudit le sort qui vint nous séparer,
Et pourtant près de moi je n'osais l'attirer;
Je craignais de le voir!

VERNANGE.

C'était de la folie!

Mme DE VERNANGE.

Ah ! ne rappelons pas des chagrins que j'oublie.
Il revient, et mon cœur vole au-devant de lui !...
Vernange, tu seras son père... son appui !

VERNANGE.

Mais c'est un fils pour moi ! mais je jouis d'avance
De former par mes soins son inexpérience ;
Car dans un port de mer ou sur un bâtiment,
On connaît mal le monde, on s'instruit rarement
Aux usages, aux goûts qui forment la jeunesse.
Nous le dirigerons tous deux avec sagesse :
Charge-toi des sermons, auxquels je n'entends rien ;
Le reste me regarde : il s'en trouvera bien !
Il perdra près de moi son air gauche et timide ;
Au milieu des plaisirs je veux être son guide ;
Confident de sa bourse ainsi que de son cœur,
(Oui, Madame, malgré ton petit air moqueur !)
Je t'en réponds, s'il peut, à son mentor fidèle,
En suivant mes conseils, me prendre pour modèle.

Mme DE VERNANGE.

Tenons-nous aux conseils !

VERNANGE.

Et pourquoi donc cela ?

Mme DE VERNANGE, souriant.

Ah ! c'est que le modèle est effrayant !

VERNANGE, souriant.

Voilà
Comme on me rend justice !

Mme DE VERNANGE.

Ai-je tort ?

VERNANGE.

Je le pense.
Crois-tu qu'en mes leçons ton fils ait confiance,
Si tu vas devant lui quereller son mentor ?

Mme DE VERNANGE.

C'est que ce mentor-là n'est pas trop sage !

VERNANGE.

Encor !...

Mme DE VERNANGE.

Non ! non !... de mes chagrins, de mon trouble funeste
Mon fils ne verra rien ! Dieu lui cache le reste !

(On entend disputer.)

VERNANGE.

Quelqu'un !

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DERVET, Mlle DERVET, GERVAIS.

GERVAIS, annonçant.

Monsieur Dervet et Madame sa sœur !

Mlle DERVET, en dehors.

Vous avez tant d'esprit !

DERVET, en dehors.

Et vous, tant de douceur !...

(Gervais sort.)

Mme DE VERNANGE.

Une dispute !

VERNANGE.

Eh ! oui, le temps est à l'orage.
Frère et sœur, tous les deux ils ne font qu'un ménage.
On s'aime, on se querelle, aussi bien que chez nous...
Mais les traités de paix ne sont pas aussi doux.

(Il l'embrasse.)

Mlle DERVET, entrant.

Allons, vous céderez !

DERVET, entrant.

Non, vraiment, sur mon âme !

VERNANGE, allant à eux.

Bonjour, mes chers voisins.

DERVET.

Ah ! Vernange... Madame...

Mlle DERVET, à Mme de Vernange.

Bonjour, mon cœur. (A son frère.) Hum !

DERVET, à sa sœur.

Hum !

VERNANGE.

Qu'est-ce donc !

DERVET.

A présent,
C'est fini... Près de vous nous montons en causant.

VERNANGE.

Pour vous mettre d'accord.

DERVET.

Impossible !

Mlle DERVET.

Ah ! ma chère,
Si vous saviez... Enfin... j'étouffe de colère !...

DERVET.

Allez !... allez !... Je viens pour vous remercier.
Au moment d'un grand bal, on livre au tapissier
Sa chambre, son bureau... c'est un tracas du diable !
Et j'ai reçu de vous un billet fort aimable,
Qui m'offre pour demain refuge et déjeuner...
Nous acceptons !

VERNANGE.

Très-bien !

Mlle DERVET.

Surtout sans vous gêner?

Mme DE VERNANGE.

Et votre chère enfant ?...

DERVET.

Oh ! pour mon Henriette,
Un bal, c'est une affaire ; elle est à sa toilette.

Mlle DERVET.

Et c'est heureux vraiment ! Quels principes sensés
Elle aurait entendus !

DERVET.

Bon ! vous recommencez !

VERNANGE.

Mais qu'est-ce donc enfin ?

Mme DE VERNANGE.

Quelle grande querelle ?...

DERVET.

Ma sœur est folle !

Mlle DERVET.

Folle !... Eh bien !... ma toute belle,
Et vous. mon cher voisin, jugez-nous !

VERNANGE.

J'y consens.

DERVET.

Volontiers !... Pour mon bal, en homme de bon sens
J'ai...

Mlle DERVET.

Fait une sottise !

DERVET.

Une action fort sage !

VERNANGE.

Si vous parlez tous deux !...

Mlle DERVET.

Allez !

DERVET.

Suivant l'usage,
Parmi les invités, sur ma liste j'ai mis
Vernillac, mon confrère... il est de vos amis...
Et vous en conviendrez, par simple politesse,
Je devais inviter sa femme...

Mlle DERVET.

Sa maîtresse !

Leur secret est public... en vain vous le niez...
Ces honnêtes époux ne sont pas mariés.
(Mme de Vernange se détourne avec embarras.)

DERVET.

Que leur manque-t-il ?

Mlle DERVET.

Rien ! l'église et la mairie !...
Bagatelle !...

DERVET.

A quoi bon nous mêler, je vous prie,
De ce qui les regarde ?

Mlle DERVET.

Accueillir !...

DERVET.

Le grand mal !
Mon Dieu ! si l'on allait éplucher dans un bal
Les titres de chacun... les vertus trop chanceuses...
On s'exposerait fort à manquer de valseuses !...

Mlle DERVET.

Bref, recevez Monsieur... d'accord, on y souscrit...
Mais Madame, jamais ! ou je m'en vais... J'ai dit !

DERVET.

Leur présence, en passant, ne révolte personne !

Mlle DERVET.

Eh bien ! moi, je m'insurge ! Oh ! cela vous étonne !
Je sais bien qu'à Paris, dans la foule perdus,
On a, plus qu'on ne croit, des époux prétendus...
(Mme de Vernange s'éloigne un peu émue.)
Mais...

DERVET.

Mais qu'en savez-vous ? quelle mouche vous pique
D'être la Jeanne d'Arc de la vertu publique !
Chacun fait ce qu'il veut et vit comme il l'entend.
Les dehors sont sauvés, et voilà l'important.
Partout où je le vois j'admets le mariage,
Et le titre d'époux à la loi rend hommage.

VERNANGE, regardant sa femme d'un air de triomphe.

Bien !

DERVET.

Plus qu'elle, après tout, serons-nous exigeants?
Faut-il aller fouiller dans les secrets des gens ?
J'ai les miens, et je veux, j'entends qu'on les respecte !
Quand elle exige trop, la vertu m'est suspecte ;
Ces principes si beaux dont on est entiché,
Lorsque l'intérêt parle, on en fait bon marché :
Le fripon crie au vol, l'hypocrite au scandale,
Et tous les gens sans mœurs nous prêchent la morale !

Mlle DERVET.

Et c'est pour moi, Monsieur, que vous dites cela ?

Mme DE VERNANGE.

De grâce !...

Mlle DERVET.

Vous restez, à ces principes-là,
Bouche close ! on dirait qu'ils sont aussi les vôtres !

Mme DE VERNANGE, affectant de l'indifférence.

Il est bien délicat de condamner les autres.
Si surtout cette dame est coupable à mes yeux,
C'est d'avoir d'autres torts pour Vernillac...

Mlle DERVET.

Tant mieux !
Mais fussent-ils unis comme deux tourterelles,
Si, dédaignant les lois, ils se sont passés d'elles,
Je suis sans pitié !

Mme DE VERNANGE, vivement.

Quoi ! Madame !...

VERNANGE, l'interrompant.

Quelle aigreur !...
Je ne comprends pas, moi, cette grande fureur
Contre d'honnêtes gens qui vivraient à leur guise !
Et j'aime mieux encor, souffrez que je le dise,
Un ménage douteux où l'amour est resté,
Où le bonheur commun est toujours respecté,

Que ces tristes époux unis selon l'usage,
Qui d'un fâcheux hymen maudissent l'esclavage!

Mlle DERVET.

Eh! mais c'est une horreur!... Vous le laissez parler!

Mme DE VERNANGE.

Il exagère un peu.

Mlle DERVET.

C'est à faire trembler!

DERVET.

Je pense comme lui!

(Mlle Dervet passe près de son frère, et Vernange s'approche de sa femme qu'il cherche à rassurer.)

Mlle DERVET.

Vous, père de famille!
Madame Vernillac a, dit-on, une fille?

DERVET.

Oui.

Mlle DERVET.

Vous auriez un fils, je suppose; iriez-vous
A cette fille-là le donner pour époux?

DERVET.

Pourquoi non?

VERNANGE.

C'est très-bien!

Mlle DERVET.

Adieu!

DERVET.

Que vous importe,
Morbleu! s'il leur convient de vivre de la sorte?
S'ils sont heureux?

Mlle DERVET, hors d'elle-même.

Heureux!... vous êtes un païen!
Mais voilà! de nos jours on ne croit plus à rien.
Vous n'avez plus qu'un Dieu, qu'un culte, qu'une idole!
Pour aller au bonheur, votre unique boussole,

C'est l'argent!... oui, l'argent! Tout le reste, des mots,
Bons pour mener le peuple et pour tromper les sots!
Jusqu'au jour de malheur où quelque catastrophe
Vient apprendre de force aux gens de votre étoffe,
Qu'à ceux qui s'y plaisaient le désordre est fatal,
Et que le mal jamais n'engendre que le mal!
C'est bien fait!

DERVET.

Qu'elle est bonne!

VERNANGE.

Ah! calmez-vous, Madame.

SCÈNE VI.

Mlle DERVET, DERVET, Mme DE VERNANGE, LOUIS, VERNANGE, GERVAIS.

GERVAIS, annonçant.

Monsieur Louis Walker!

Mme DE VERNANGE, remontant vivement.

Ah!..

VERNANGE, à Dervet.

Le fils de ma femme.

LOUIS, entrant.

Ma mère!... (Il se jette dans ses bras.)

Mme DE VERNANGE.

Pardonnez!... c'est mon fils!.. c'est bien toi!..
J'ai des pleurs dans les yeux... à peine je te voi...
Mais regarde-moi donc!...

VERNANGE.

Louis!

LOUIS.

C'est vous, mon père!...
Monsieur Vernange!.. Eh! mais!

(Il salue Dervet et sa sœur.

Mme DE VERNANGE.

Des amis qui, j'espère,
Seront bientôt les tiens.

Mlle DERVET.

Nous y comptons aussi.

DERVET.

En famille, Monsieur, nous vous laissons ici...
A bientôt !... Mais pardon... chez moi, Monsieur, on danse,
Cette nuit... un grand bal !... puis-je avoir l'espérance
Que Madame, ce soir, aura deux cavaliers ?

LOUIS.

Monsieur... à votre bal j'irais bien volontiers...
Mais...

Mlle DERVET.

Vous le promettez ?...

LOUIS.

C'est que... vraiment... je n'ose...
Je tombe de fatigue !

Mme DE VERNANGE, vivement.

Il faut qu'il se repose !...
De bonne heure chez vous Vernange descendra,
Et moi je le suivrai... qnand mon fils dormira.

VERNANGE, rappelant Dervet qui sort.

Ah ! Dervet !...

LOUIS, à part.

Ciel ! qu'entends-je !

VERNANGE, remontant.

Et... pardon si j'insiste !
Vernillac...

DERVET.

Vernillac est resté sur ma liste ;
Mais sa femme... rayée impitoyablement.

VERNANGE.

Elle n'a pas reçu de billet ?

Mlle DERVET.

Non, vraiment

DERVET.

C'est très-mal!...

Mlle DERVET.

C'est très-bien !...

DERVET.

Je l'avais invitée ;

Je la verrai !

Mlle DERVET.

Mon frère !... (Ils sortent en se disputant.)

VERNANGE.

Oh ! la vieille entêtée !

SCÈNE VII.

LOUIS, Mme DE VERNANGE, VERNANGE.

LOUIS.

Dervet ! vous avez dit Dervet !

VERNANGE.

Oui... mais pourquoi ?

LOUIS.

Et ce monsieur demeure ?

Mme DE VERNANGE.

Au premier.

LOUIS.

Dites-moi

Ce qu'il fait... ce qu'il est !...

VERNANGE.

Il est agent de change.

LOUIS.

N'a-t-il pas une fille ?

Mme DE VERNANGE.

Eh! oui... charmante!

LOUIS.

Un ange!

Mme DE VERNANGE.

Tu la connais?

LOUIS.

Un peu.

Mme DE VERNANGE.

Vrai! que me dis-tu là?

(A Vernange.) (A Louis.)

Je crois qu'il a rougi!... Conte-nous donc cela :
Tu l'as vue ?...

LOUIS.

A Cherbourg.

VERNANGE.

En effet, je devine...
A Cherbourg n'ont-ils pas une vieille cousine?

LOUIS.

Pendant notre séjour, avec quelques amis,
Chez elle, assez souvent, j'eus l'honneur d'être admis;
Là, je vis Henriette, et... voilà tout, ma mère.

VERNANGE.

Henriette tout court!

LOUIS.

Quand l'ordre de son père
L'enleva de ces lieux qu'elle faisait chérir,
C'était le jour d'un bal que nous devions ouvrir...

VERNANGE.

Ensemble!...

LOUIS.

Elle partit... Je perdis ma danseuse,
Et je ne dansai pas.

Mme DE VERNANGE.

La rencontre est heureuse!
Tu la verras demain.

LOUIS.

Ce soir.

Mme DE VERNANGE.

Oh ! non.

LOUIS.

Si fait !

Mme DE VERNANGE.

Tu ne vas pas au bal ?

LOUIS.

Pourquoi non ?

VERNANGE.

En effet.

Mme DE VERNANGE.

Tu tombes de fatigue !...

LOUIS.

Oh ! déjà je l'oublie,
Près de toi !... Puis, le bal ! je l'aime à la folie !
D'être ton cavalier je suis heureux et fier.

Mme DE VERNANGE.

C'est pour moi, voyez-vous !

VERNANGE.

A merveille, mon cher !
Les plaisirs et l'amour vont si bien à votre âge !
Et lorsque vous trouvez, à la fin d'un voyage,
Une femme charmante, un bal et des amis,
Le repos, le sommeil ne vous sont plus permis !
Vous danserez ce soir avec votre Henriette !
Allons ! il faut d'abord songer à sa toilette.
De nos jeunes marins l'uniforme charmant,
Au gré de la beauté, doit parer un amant.
C'est un fort bon parti que ma jeune voisine ;
Et si son tendre cœur penche pour la marine...
Nous verrons !

LOUIS.

Quel espoir !

VERNANGE.

Pour lui plaire, je crois

Qu'il faudrait... là, peut-être, attacher une croix...
Nous sommes assez bien avec une Excellence ;
J'intriguerai pour vous... et pour ma récompense,
Dès à présent, mon cher, je veux votre amitié,
Et dans tous vos secrets je serai de moitié.
Ah ! vous me direz tout !

LOUIS.

Oui, tout, comme à mon père.

VERNANGE.

Non, votre camarade, ou plutôt votre frère.
Comme les deux amis partout on nous verra :
Je veux vous présenter demain à l'Opéra.

LOUIS.

Monsieur !...

VERNANGE.

Dites : Vernange !

Mme DE VERNANGE.

Eh ! mais...

VERNANGE.

Point d'étiquette :
Il peut dire : Vernange... il dit bien : Henriette !..

Mme DE VERNANGE.

Quelle idée !...

VERNANGE.

Et d'abord, ici, point de façon ;
Car vous êtes, chez moi, le fils de la maison !...
A demain les plaisirs... Nous sortirons ensemble...
Cela vous convient-il ?

LOUIS.

Mais, beaucoup ! il me semble...

VERNANGE.

Montez-vous à cheval ?

LOUIS.

Oh ! oui, Monsieur.

VERNANGE.

Tant mieux !

J'ai le mien... très-joli... Mais nous en aurons deux...
J'en ai vu, l'autre jour, un qui m'a fait envie;
Nous l'achetons!

LOUIS.

Je puis le payer!

VERNANGE.

Je vous prie
D'effacer ce mot-là, mon cher, de vos papiers.
Votre caissier, c'est moi!

LOUIS.

J'accepte volontiers!

VERNANGE.

Je vous ouvre un crédit... Hein?... Voyez quelle chance!...
Je suis en fonds, parlez... Je puis faire une avance.

LOUIS.

Un garçon... un marin... ne refuse jamais!

VERNANGE.

Bravo!

Mme DE VERNANGE.

Vous êtes fou!

LOUIS.

Des plaisirs... à vos frais!...
C'est tout profit!

VERNANGE.

Allons!... Il faut qu'il se repose.
C'est un charmant garçon... j'en ferai quelque chose.

Mme DE VERNANGE, donnant le bras à Louis.

Songe qu'en tes secrets je veux ma part aussi!

LOUIS.

Je m'abandonne à vous!

Mme DE VERNANGE, se retournant et tendant la main à Vernange.

Ah! Vernange... merci!

(Elle va pour sortir par la droite.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS, une lettre à la main.

Monsieur Salbris...

Mme DE VERNANGE.

Salbris !...

GERVAIS.

A l'instant vous rapporte
Cette lettre, Monsieur, trouvée à notre porte...
Au pied de l'escalier... Elle est à votre nom.

VERNANGE, la prenant.

Décachetée !... (L'ouvrant.) Eh ! mais, l'a-t-il ouverte ?...

GERVAIS.

Non,
Monsieur ; je descendais quand il me l'a remise...

VERNANGE.

Mais, comment se fait-il?... Il faut donc qu'il l'ait prise,
Qu'il l'ait trouvée ici... car je l'avais sur moi !...
Ici même...

Mme DE VERNANGE, quittant son fils.

Comment cette lettre...

VERNANGE.

Tiens, voi...
(Baissant la voix.)
De Deschamps, mon notaire. Il me dit, il m'explique
Pourquoi, dans un contrat, dans un acte authentique,
Nous ne pouvons signer ensemble.

Mme DE VERNANGE.

Il se pourrait !...
Salbris !... Ah ! je devine... Il sait notre secret !...

VERNANGE.

Calme ton effroi !... Non, il ne peut l'avoir lue !...

LOUIS, revenant à eux.

Qu'avez-vous donc ?

VERNANGE.

Rien !

Mme DE VERNANGE.

Rien !... (A part.) Ah ! je serais perdue !

(Elle sort avec son fils.)

VERNANGE.

Je ne puis m'expliquer !... (Il sort par la gauche.)

GERVAIS, seul.

Madame, prudemment,
Loge notre marin dans son appartement...
Mais on peut s'échapper !...

SCÈNE IX.

ARTHUR, GERVAIS.

ARTHUR, à part.

A mon inquiétude
Je ne puis résister !... D'ici jusqu'à l'étude,
Elle a dû, j'en suis sûr, tomber de mon dossier...
(Apercevant Gervais.)
Ah !... vous n'avez pas vu... chez vous... sur le palier...
Une lettre...

GERVAIS.

A Monsieur une lettre adressée ?...
Il l'a.

ARTHUR.

Vrai ! (Rassuré.) C'est heureux !...

GERVAIS.

Quelqu'un l'a ramassée.

ARTHUR.

Qui donc ?...

GERVAIS.

Monsieur Salbris.

ARTHUR.

Il l'a lue !...

GERVAIS.

Oh! non pas!
Comme il la retrouvait, j'étais là, sur ses pas...
Et j'en réponds.

ARTHUR.

Mais, vous?

GERVAIS.

Moi, que voulez-vous dire?...
Je suis un honnête homme!... et je ne sais pas lire.

ARTHUR.

Tant mieux, ça peut servir!...

GERVAIS.

Faut-il vous annoncer?

ARTHUR.

C'est inutile... ici je ne fais que passer...
(A part.)
Pauvre Salbris! tenir un secret sans l'apprendre!...
S'il s'en doute jamais, il est homme à se pendre!

ACTE SECOND.

Un boudoir ouvert par plusieurs portes sur des salons éclairés pour un bal; un divan, des fauteuils, etc., à gauche, une cheminée; du même côté, une table couverte de brochures.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVET, HENRIETTE, Mlle DERVET.

(Au lever du rideau, Mlle Dervet est assise, Henriette arrange sa toilette devant la glace.)

DERVET, entrant.

Ma foi! tout est fini... le bal peut commencer...
Je n'en puis déjà plus! (Il s'assied à droite.)

HENRIETTE.

Je suis prête à danser.

Mlle DERVET.

On ne se presse pas... Dix heures ! et personne.

(Les domestiques paraissent au fond, elle va leur donner des ordres et disparaît avec eux.)

DERVET.

Qu'un bal est amusant pour celui qui le donne !
Depuis huit jours au moins, plus de vingt ouvriers,
Serruriers et maçons, lampistes, tapissiers,
Dans mon appartement où je suis à la gêne,
A grands coups de marteau me donnent la migraine.
Mes meubles sont partis, mes portes sont à jour.
Traqué de chambre en chambre, on prend jusqu'à ma cour
Qu'on transforme en boudoir pour loger la musique.
Ce n'est plus ma maison, c'est un palais magique,
Que vingt lustres épars inondent de clarté,
De chaleur !... Et bientôt, tout Paris invité
Viendra dans mes salons, comme en une fournaise,
Se plaindre d'étouffer et d'être mal à l'aise...
De beaux indifférents, d'équivoques amis,
Qui critiquent le bal auquel ils sont admis,
D'une intrigue, en passant, viennent suivre les traces,
Et se moquent de vous en avalant vos glaces !
Quant à moi, sur le seuil, je vais les recevoir,
Admirant tout... de loin, et sans oser m'asseoir,
Comme un ami de plus qui s'ennuie à la fête !...
Lorsque, les feux éteints, les danseurs en retraite,
Me laissent libre enfin de m'amuser... ma foi !
Je vais chercher mon lit, s'il est encor chez moi,
Et de tous ces plaisirs plus ou moins illusoires,
Il ne m'en reste qu'un... le paîment des mémoires !

HENRIETTE.

Il en est un, pourtant, auquel tu dois tenir,
Un, dont je veux ici te faire souvenir...
C'est qu'avant tes amis tu rends ta fille heureuse !
Tu sais comme en un bal je suis vive et joyeuse !...
Au premier coup d'archet mon cœur bat, mais bien fort;

La foule, la chaleur... on s'en plaint, on a tort...
Et l'orchestre et le bruit, tout me plaît, tout m'enivre!
Ce n'est plus sur la terre enfin que je crois vivre!
Quand, faute de danseurs, la danse va cesser,
Moi, je n'ai qu'un désir... c'est de recommencer!...
S'il est vrai, qu'entre nous, tu me trouves jolie,
Je dois, un jour de bal, te paraître embellie,
Car, moi qui t'aime tant, tu dois lire en mes yeux,
Quand tu donnes un bal, que je t'aime encor mieux.

(Elle l'embrasse.)

DERVET, se levant.

Folle!... mais ce plaisir a son danger sans doute...
Je ne te parle pas de l'argent qu'il nous coûte...

HENRIETTE.

Oui, mais on en perd tant!... C'est de l'argent sauvé!

DERVET.

Mais, dis-moi, dans ces bals, s'est-il jamais trouvé
Quelqu'un... quelque danseur qui cherchât à te plaire!...

HENRIETTE.

A Paris?...

DERVET.

A Paris... Réponds-moi.

HENRIETTE.

Non, mon père.

DERVET.

Qu'avec plus de plaisir ton cœur ait écouté?

HENRIETTE.

Non... Si quelqu'un l'a dit, ce quelqu'un s'est flatté.
En me voyant plus gaie et plus vive, je pense
Qu'il aura pris pour lui mon amour pour la danse.

Mlle DERVET, rentrant.

L'orchestre est arrivé... Des danseurs diligents
Entrent dans le salon.

HENRIETTE.

Oh! ces bons jeunes gens!

Mlle DERVET.

Je viens de recevoir et Vernange et sa femme,
Leur fils même...

DERVET.

Leur fils !...

Mlle DERVET.

Et tenez...

(Ils remontent; Henriette court prendre son bouquet qui est sur un guéridon à droite.)

SCÈNE II.

HENRIETTE, Mlle DERVET, DERVET, Mme DE VERNANGE, LOUIS, en uniforme.

DERVET.

Ah ! Madame !

Mme DE VERNANGE.

Quel luxe ! que d'éclat ! mes yeux sont éblouis !

DERVET, à Louis.

On se délasse au bal.

LOUIS.

Monsieur !...

HENRIETTE, à part.

Monsieur Louis !

Mlle DERVET, à Henriette.

Hein ? qu'as-tu donc ?

HENRIETTE.

Moi ? rien.

LOUIS.

Ma mère !... c'est bien elle !...

DERVET, à Louis.

Vous connaissez ma fille ?...

LOUIS.

Avec Mademoiselle
Dans un bal, à Cherbourg, je me suis rencontré.

Mme DE VERNANGE, bas à Dervet.

C'est un secret de cœur que je vous conterai.

DERVET.

Ah! bah!

Mlle DERVET, bas à Henriette.

Baissez les yeux!

Mme DE VERNANGE, avec inquiétude.

J'ai vu sur mon passage
Des amis empressés qui m'offraient leur hommage...
Monsieur Salbris, je crois?...

Mlle DERVET.

Il n'est pas arrivé.
J'avais besoin de lui, je ne l'ai pas trouvé.
C'est lui qui pour le jeu place, dispose, ordonne;
Il est si complaisant! que de peine il se donne!
De mille petits soins, ce soir il s'est chargé.

DERVET.

Et puis, ce cher Salbris est votre protégé,
Et d'indiscrétions sans cesse il vous régale.

Mlle DERVET.

J'aime les indiscrets... ils vengent la morale.

DERVET.

Tenez, les jours de bals, c'est là, dans ce boudoir,
Que tous nos médisants se retrouvent le soir;
Oh! comme à belles dents, quand Salbris les anime,
Ils déchirent entre eux une pauvre victime!...

Mme DE VERNANGE, avec effroi.

Salbris!... entendez-vous... on vient de l'annoncer.

Mlle DERVET.

Mon frère, à votre poste allez donc vous placer.

DERVET, remontant.

Il le faut bien!

(Louis s'approche pour offrir la main à Henriette.)

Mlle DERVET.

Donnez le bras à votre père.

Mme DE VERNANGE, à part.

La lettre ! oh ! je saurai !

Mlle DERVET, remontant la scène avec Mme de Vernange et Louis.

J'ai triomphé, ma chère !

DERVET, à Henriette, en gagnant la porte de droite.

Tu n'écoutes personne... au bal ?...

HENRIETTE.

Non... à Paris !...

Mais à Cherbourg !...

DERVET.

C'est juste !

Mlle DERVET.

Ah ! j'aperçois Salbris !

Mlle Dervet, arrivée au fond, en causant avec Mme de Vernange et Louis, disparaît tout à fait avec eux. — Au moment où Dervet et Henriette vont sortir par la gauche, Henriette quitte brusquement le bras de son père, qui disparaît.)

SCÈNE III.

HENRIETTE, LOUIS.

HENRIETTE.

Mon bouquet que j'oublie !...

LOUIS, reparaissant au fond.

Ah ! j'y comptais... c'est elle !...

HENRIETTE, à part.

C'est lui !... j'en avais peur.

LOUIS.

Pardon, Mademoiselle,
Le jour qu'on vous perdit à Cherbourg... jour fatal ...
Vous m'aviez, avec moi, promis d'ouvrir le bal,
Et je viens réclamer ici ma contredanse.

HENRIETTE.

Je vous l'avais toujours gardée, en espérance!

LOUIS.

Quoi ! de ces jours si doux et qui vont revenir,
Vous aviez, vous aussi, gardé le souvenir !
Lorsque seul en ces lieux où je vous avais vue,
Et qu'attristait pour moi votre absence imprévue,
Désespérant, hélas ! de vous revoir jamais,
Je fuyais des plaisirs loin de vous sans attraits,
Votre cœur partageait mes craintes, ma tristesse !...

HENRIETTE.

Oh ! non !... moi, j'espérais !... Dans le monde sans cesse,
Je vous cherchais des yeux... Peut-on perdre l'espoir
De se revoir jamais, quand on aime à se voir ?
Ne plus se retrouver, mais ce n'est pas possible.

LOUIS.

Ah ! vous avez raison, cette idée est horrible !
Mais pour ne plus l'avoir, ne nous séparons plus.
Henriette, écoutez... sans détours superflus,
Chacun de nous ici lit dans le cœur de l'autre...
L'amitié doit unir ma famille à la vôtre.

HENRIETTE.

Oh ! oui !

LOUIS.

Monsieur Vernange est un père pour moi.
Ma mère !... vous savez, j'en suis fier !...

HENRIETTE.

Je vous croi !

LOUIS.

Un nom pur et sans tache... un grade... avec courage
Je l'ai conquis moi-même et j'aurai davantage !
Quelque fortune aussi... mais mieux que tout cela,
L'amour que j'ai pour vous... Henriette, voilà
Mes titres au bonheur qui dépendra, je pense,
De vous seule...

HENRIETTE.

Monsieur !... avec obéissance
Aux ordres de mon père, à son moindre désir...

LOUIS.

Ce n'est là qu'un devoir!

HENRIETTE.

C'est souvent un plaisir.

LOUIS.

Henriette !

SCÈNE IV.

HENRIETTE, Mme DE VERNANGE, LOUIS.

Mme DE VERNANGE, très-agitée.

(Les apercevant.)

Il me suit ! Eh quoi ! c'est vous !... de grâce !
Allez donc... on attend que vous soyez en place...
Le bal commence !

HENRIETTE.

Eh ! vite !

LOUIS, à sa mère.

Ah! que je suis heureux !

(Il sort avec Henriette par la gauche.)

SCÈNE V.

SALBRIS, Mme DE VERNANGE.

Mme DE VERNANGE, à part.

Heureux ! et moi je tremble !...

SALBRIS, à la cantonade.

Oui, trois tables... ou deux...

(Apercevant Mme de Vernange.)

Bien !... Ah ! l'on va me fuir !

Mme DE VERNANGE, à part.

Je lirai dans son âme !

(Haut.)

Pardon !... je suis mon fils !...

SALBRIS.

Quoi! votre fils, Madame...
A Paris!...

Mme DE VERNANGE.

Oui, Monsieur... Je n'ai point oublié
Que vous m'avez pour lui promis votre amitié...
J'y tiens... comme pour moi!

SALBRIS.

Madame... (A part.) Que veut dire?...
Elle reste!

Mme DE VERNANGE.

Mon cœur dans le vôtre a pu lire
Un touchant intérêt... qui, si j'ose en juger,
Ne me manquerait pas à l'heure du danger.

SALBRIS, stupéfait.

Oh! je le jure ici!... (A part.) Mais quel début étrange!

Mme DE VERNANGE.

Je le disais encor ce matin à Vernange...

SALBRIS.

Trop bonne!

Mme DE VERNANGE, l'observant.

A mon mari.

SALBRIS.

Plus heureux, cependant,
Si de tant de bonté j'étais seul confident!
Et...

Mme DE VERNANGE.

C'était à propos d'une lettre perdue,
Et que de votre part Gervais nous a rendue.

SALBRIS.

Quelle lettre?... Ah! je sais... Mais vous aviez quelqu'un,
En vous la reportant, j'ai craint d'être importun.

Mme DE VERNANGE.

Vous ne l'êtes jamais... Faut-il qu'on vous l'apprenne?

SALBRIS.

Ah ! plus tard, permettez que mon cœur s'en souvienne !

Mme DE VERNANGE.

Mais j'y compte... (A part.) Il paraît bien franc !

SALBRIS, à part, avec fatuité.

Elle a souri !...

Si j'étais fat !...

Mme DE VERNANGE.

Mon Dieu ! Vernange... mon mari...
Était fort inquiet... quand on l'a rapportée...
Cette lettre... Elle était, je crois, décachetée ?...

SALBRIS.

Oui.

Mme DE VERNANGE.

Tout autre que vous l'eût ouverte...

SALBRIS.

En effet.

Mme DE VERNANGE.

Peut-être en la lisant eût surpris un secret.

SALBRIS.

C'est ce que j'ai pensé, mais trop tard !... pour reprendre
Ce papier que moi-même il valait mieux vous rendre.

Mme DE VERNANGE.

Je vous aurais revu certe avec grand plaisir...

(Salbris se rapproche vivement.)

Pour nos voisins surtout !... Ils auraient pu choisir
Votre avis...

SALBRIS.

Et sur quoi ?

Mme DE VERNANGE, à part.

Je saurai s'il se doute !

SALBRIS.

Sur quoi donc mon avis ?...

Mme DE VERNANGE.

Quoi ! vous voulez...

SALBRIS.

J'écoute.

Mme DE VERNANGE.

Mais Dervet et sa sœur se querellaient bien fort,
Vous nous auriez aidés à les mettre d'accord...
Dervet avait prié Vernillac à sa fête...
Mais, en y consentant, sa sœur s'est mis en tête
D'en exclure Madame !...

SALBRIS.

Ah !.. je ne comprends pas.

Mme DE VERNANGE.

Elle est un peu sévère...

SALBRIS.

Et j'y suis en ce cas !
Leur ménage équivoque excite sa colère.

Mme DE VERNANGE, l'observant.

Pensez-vous qu'elle ait tort ?...

SALBRIS.

Je ne sais... mais le frère
Trouvait un allié pour combattre sa sœur...
Madame Vernillac avait un défenseur,
Votre mari !

Mme DE VERNANGE, vivement.

Pourquoi mon mari ?

SALBRIS.

Je suppose...

Mme DE VERNANGE.

Vous avez donc surpris quelque secrète cause...
(A part.)
Il l'a lue !... (Haut.) Avouez !...

SALBRIS.

Cette dame est fort bien,
Vernange fort galant... On dit, je n'en crois rien,
Qu'il fait sa cour... Dès lors, il aurait pu défendre...

Mme DE VERNANGE.

Ciel !... et c'est pour cela !...

SALBRIS.

Mais je ne puis comprendre
Que vers d'autres attraits il cherche à s'échapper!...
Et je doute...

Mme DE VERNANGE.

Monsieur! voulez-vous me tromper?...
Détourner mes soupçons?...

SALBRIS.

Quelle idée est la vôtre?

Mme DE VERNANGE, à part.

Je craignais un malheur... et j'en découvre un autre!...

SALBRIS.

Quels soupçons?

Mme DE VERNANGE.

Non, c'est bien... c'est très-bien... je vous croi!...
(A part.)
Oh! non... il n'a rien lu!...

SALBRIS, à part.

Si j'étais fat!... ma foi!
On le serait à moins!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VERNANGE.

VERNANGE, à la cantonade.

(Entrant.)
Oui, je pars! Oh! ma femme!...

Mme DE VERNANGE.

Vous partez!...

VERNANGE.

Eh! Salbris!...

SALBRIS.

Je saluais Madame...

Mme DE VERNANGE, avec un regard d'intelligence.

Je retenais Monsieur... pour le remercier
D'un service...

VERNANGE.

Ah! la lettre... oui, j'allais l'oublier;
Maladroit!... Soyez donc, mon cher, un peu moins rare!
J'y tiens!

SALBRIS, à part.

Et le mari!... la rencontre est bizarre!

VERNANGE.

J'ai d'ailleurs une affaire à traiter avec vous.
Eh! mais, demain, mon cher, déjeunez avec nous...
Oui, nous avons Dervet, et sa sœur et sa fille...
Quelques amis... enfin, déjeuner de famille...
Vous en serez.

SALBRIS.

Demain?...

Mme DE VERNANGE.

Monsieur accepte.

VERNANGE.

Bon!...

SALBRIS.

Madame, avec plaisir!... Mais, j'y pense!... pardon!
Le jeu ne marche pas... c'est moi qui l'organise...
Je vais...

Mme DE VERNANGE.

A demain donc, Monsieur.

SALBRIS, à part.

Quelle surprise!

VERNANGE.

Nos danseuses, d'ailleurs, vous réclament... Adieu!

SALBRIS.

Adieu!

VERNANGE.

Fat!

SALBRIS.

Fat!... ma foi! je le deviens un peu!

(Il sort en riant.

SCÈNE VII.

Mme DE VERNANGE, VERNANGE.

Mme DE VERNANGE.

Vous partez, dites-vous ! et pour quelle soirée ?

VERNANGE, échappant à la question.

Vous avez vu Salbris... êtes-vous rassurée ?

Mme DE VERNANGE.

Nous nous trompions sans doute, et c'était l'outrager...
Ce n'est plus là, du moins, que je vois le danger !

VERNANGE, de même.

Cette lettre, comment me fut-elle enlevée ?
Comment, par quel hasard, dehors l'a-t-il trouvée,
Quand moi, qui l'avais là, je n'étais pas sorti ?

Mme DE VERNANGE.

Nous le saurons !... Mais vous...

VERNANGE, de même.

Je crains qu'il n'ait menti ;
Si je le rejoignais !...

Mme DE VERNANGE, le retenant.

Vous m'échappez encore !...
Vernange, et pour quel bal ? où vas-tu ? je l'ignore.
Est-ce donc un secret que je ne puis savoir ?

VERNANGE.

Un secret... à quoi bon ? n'ai-je pas pour ce soir
Des invitations chez Deschamps, chez Dormène ?
De mon ami Léris n'est-ce pas la quinzaine ?

Mme DE VERNANGE.

Mais tu n'y vas jamais.

VERNANGE.

Il faut bien s'y montrer.

Mme DE VERNANGE.

Quand on est réunis, pourquoi se séparer ?

VERNANGE.

Je fais une tournée et reviendrai vous prendre.

Mme DE VERNANGE.

Le moyen que si tard je puisse vous attendre ?
On reste volontiers où l'on se plaît le mieux.
Madame Vernillac... qui n'est pas en ces lieux...
Attend que d'un échec l'amitié la console :
Elle vous retiendra longtemps !

VERNANGE.

Vous êtes folle !

Mme DE VERNANGE.

C'est là que vous allez !

VERNANGE.

Vous m'y faites penser,
Et chez elle un moment je pourrai bien passer.

Mme DE VERNANGE.

Vernange !

VERNANGE.

C'est qu'aussi c'est par trop d'esclavage !
Je ne puis faire un pas sans qu'un soupçon m'outrage !
Il n'est pas de mari, mais je dis des plus doux,
De timide écolier gardé sous les verrous,
De malheureux commis au fond d'un ministère,
Pour cent écus par an cloué sa vie entière,
Qui ne soit plus heureux et plus libre cent fois
Que l'esclave docile enchaîné sous vos lois !

Mme DE VERNANGE.

O ciel ! y pensez-vous !... ah ! Vernange !

VERNANGE.

Madame !...
Tenez, voilà Derfeuil, adoré de sa femme...
Mais elle a confiance !... elle fait bien, très-bien !...
Il va m'accompagner, et sans se plaindre en rien,
Sa femme en souriant à sortir l'encourage !

Mme DE VERNANGE.

Elle a raison sans doute... et je la trouve sage...
Oui ; mais lorsque loin d'elle il va porter ses soins,
Lorsqu'il sort, qu'il s'éloigne... elle sait bien du moins
Qu'absent même, et peut-être un moment infidèle,
Par amour... par devoir... il reviendra près d'elle !...
Mais s'il pouvait se perdre et ne plus revenir,
Oh ! que vous la verriez, prompte à le retenir,
Resserrer une chaîne à briser si facile !

VERNANGE.

Mais ne peut-on aussi la rendre plus fragile,
Quand des soupçons jaloux blessent notre fierté,
Et nous font par dépit aimer la liberté !

Mme DE VERNANGE.

Non ! je ne gronde pas, non, Vernange !... je prie !
Tu veux partir !... va-t'en ! à toi je me confie !
Je ne te retiens plus.

(Elle va s'asseoir à droite.)

VERNANGE, avec bonté.

A regret tu consens...
Je t'ai fait de la peine... Ah ! c'est mal, je le sens...
Pardon !... Mais est-il bien que ton cœur me soupçonne,
Toujours, moi ton ami, ton époux ? Parle, ordonne,
Faut-il rester !... Eh bien ?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Ah ! ma mère, c'est toi ?

VERNANGE.

Louis !

LOUIS.

Tu m'as promis de valser avec moi,
Et voici le moment de tenir ta promesse...
Viens, la valse commence.

Mme DE VERNANGE, se levant.

Oh ! plus tard... rien ne presse...
Moi-même je viendrai, quand il en sera temps,
Réclamer mon danseur.

LOUIS.

Tu le veux... soit ! j'attends.

VERNANGE.

Comment va le plaisir ?

LOUIS.

La charmante soirée !
De tout ce que je vois mon âme est enivrée !

VERNANGE.

Il ne voit qu'Henriette !

LOUIS.

Ah ! Monsieur, que d'amour !
Quelle grâce naïve ! et comme, sans détour,
Son cœur avec le mien s'est mis d'intelligence !

VERNANGE.

La déclaration va vite, quand on danse...
La main presse la main, les yeux cherchent les yeux ;
On ose davantage, et l'on se comprend mieux !
Mais cela gêne un peu pour danser en mesure.

LOUIS.

Je crois qu'elle a manqué la seconde figure.
Et puis, quand les danseurs se pressant sur ses pas,
Avec des compliments qu'elle n'écoutait pas,
Venaient la retenir pour une contredanse,
Elle les inscrivait d'un air d'indifférence,
En m'adressant de loin un sourire bien doux,
Comme pour ajouter : « Le préféré, c'est vous ! »

VERNANGE.

Bien ! très-bien ! A Dervet j'en ai dit quelque chose.

LOUIS.

Il se pourrait, Monsieur !

VERNANGE.

Demain je vous propose...

Rien ne me coûtera pour l'hymen à former...
(Bas à madame de Vernange.)
Tu vois combien je l'aime!...

Mme DE VERNANGE, à part.

Oui... pour me désarmer!...

LOUIS.

En sortant du salon, Monsieur, je viens d'entendre
Quelqu'un vous demander.

VERNANGE.

Derfeuil!... il doit m'attendre,
Et je cours...

Mme DE VERNANGE, lui prenant vivement le bras.

Mais d'abord tu me donnes le bras,
Et jusques au salon tu me reconduiras.

VERNANGE.

Volontiers!...

LOUIS.

J'attendrai pour la valse promise.
(M. et Mme de Vernange sortent par la gauche.)

SCÈNE IX.

LOUIS, Mlle DERVET, SALBRIS, ARTHUR, PREMIER DANSEUR, DEUXIÈME DANSEUR, plusieurs jeunes gens.

LOUIS.

Que mon beau-père est bon!... que j'aime sa franchise!
Grâce aux dons que de lui je ne peux refuser,
A mes vœux, désormais, rien ne doit s'opposer!...

Mlle DERVET, entrant par la droite avec Salbris.

C'est bien! mon cher Salbris... et tout marche à merveille!...
(Des danseurs entrent par le fond.)

PREMIER DANSEUR, saluant Mlle Dervet.

Ah! je ne vis jamais une foule pareille!

Mlle DERVET, traversant le théâtre.

Quoi ! déjà les danseurs du bal ont déserté !...
Messieurs ! pour le prochain un peu de charité !..

(Elle disparaît avec Salbris par la gauche.)

PREMIER DANSEUR, descendant la scène.

Oh ! danse qui voudra ; ma foi ! je me repose.

(Il s'assied à droite.)

ARTHUR, dans le fond.

Quelle horrible chaleur !

DEUXIÈME DANSEUR, s'asseyant à gauche près de la table.

C'est ici que l'on cause...

SALBRIS, rentrant.

Oui, je la fais valser.

LOUIS, à part.

Je puis, comme toujours,
Dans la foule isolé, rêver à mes amours !...

SALBRIS, dans le fond.

Des glaces par ici !...

(Des garçons passent des glaces.)

ARTHUR, au premier danseur, montrant Louis qui remonte la scène.

Connais-tu ce jeune homme ?

LE PREMIER DANSEUR.

Je ne sais ce qu'il est, ni comment il se nomme.

SALBRIS, une glace à la main, à Arthur.

Vous êtes venu tard.

ARTHUR.

Oui, c'est vrai... j'ai dîné
Avec quelques amis qui m'avaient entraîné,
Et je me sens encore étourdi de champagne...
D'un dessert de garçon la gaîté m'accompagne.
Dites-moi donc, Salbris... sans indiscrétion...
Je n'ai pas aperçu...

SALBRIS.

Qui ? votre passion !...

ARTHUR.

Parmi tant de beautés je cherchais la plus belle...
Madame Vernillac, dites, où donc est-elle ?...
(Bas.)
Car, pour me déclarer, je suis en verve !...

SALBRIS.

Hélas !
Comme cela se trouve, elle ne viendra pas.

PREMIER DANSEUR, se levant.

Madame Vernillac !...

ARTHUR.

Ce n'est pas vraisemblable.

SALBRIS.

Rien n'est plus vrai pourtant.

ARTHUR.

Elle, l'indispensable !
La perle de nos bals !... Elle a refusé ?...

SALBRIS.

Non...
Elle n'est pas priée.

ARTHUR.

O ciel !... Et la raison ?

SALBRIS.

On sait que l'amour seul à Vernillac l'enchaîne,
Et la sœur de Dervet est un peu... puritaine...
La morale...

DEUXIÈME DANSEUR.

Allons donc !

ARTHUR, s'échauffant.

C'est fort impertinent !
La beauté que partout on reçoit maintenant !...
On l'aime, on veut l'avoir ; chacun lui rend hommage.
Pour ses amis, pour nous, pour moi, c'est un outrage.
(Louis redescend à la cheminée.)

PREMIER DANSEUR.

Il a raison !

DEUXIÈME DANSEUR.

Eh ! oui !

(Il passe une brochure à Louis qui s'approche de la table.)

SALBRIS.

C'est juste !

ARTHUR.

Mais ici
Il leur sied bien vraiment de se conduire ainsi,
Eux qui dans leur salon entassent pêle-mêle
Tous ces hommes tarés que le monde recèle ;
Ces Turcarets du jour, sans cœur et sans esprit,
Qui, sur les maux publics, ont fondé leur crédit !
Des honneurs au rabais !... des vertus compromises !

SALBRIS.

Ah ! nous nous emportons, adieu !...

TOUS.

Restez !

(Le deuxième danseur se lève.)

SALBRIS.

Sottises
Que tout cela, mon cher !... Que diable ! on donne un bal,
On cherche à le peupler, qu'importe ! bien ou mal !...
J'ai là-bas, en entrant, salué deux notaires,
Que de la compagnie ont chassés leurs confrères !...
Et tenez, humblement, on vient de recevoir
Dorsey, que dans Paris on commence à revoir :
Pour aller à son but prenant plus d'une route,
En dix ans il a fait quatre fois banqueroute ;
Il est tombé souvent, mais il a rebondi...
Plus il fut malheureux, plus il s'est arrondi...
Quand la tempête éclate et le poursuit, il plonge,
Il fait le mort enfin tant qu'elle se prolonge.
On l'oublie !... et, plus tard, quand le temps est au beau,
Pour replonger encore, il remonte sur l'eau !...

ARTHUR.

Et cet adroit gérant d'une heureuse entreprise,
Pirtois...

SALBRIS.

Je le défends... je sais qu'on le méprise;
Mais il a des salons dorés du haut en bas,
Il donne de grands bals et de fort bons repas,
Et de blâmer quelqu'un je n'ai pas le courage,
Quand de l'argent qu'il vole il fait si bon usage.

PREMIER DANSEUR.

Fort bien!... Et Duverney, commis des plus adroits,
Que la main dans le sac on a surpris vingt fois!

SALBRIS.

Si nous nous amusons à parler politique!...
(Il veut s'échapper, on le retient.)

LOUIS, à part, s'asseyant.

Je vais de tout Paris connaître la chronique.

SALBRIS.

Les femmes... c'est bien mieux... et, sans être indiscret...
Il en est deux ou trois dont je sais le secret :
Madame de Listelle...

ARTHUR.

Une ancienne grisette
Dont le quartier latin a payé la toilette,
Au temps où, jeune fille, essayant ses appas,
Elle apprit à marcher à force de faux pas.
Mais l'hymen couvre tout... car elle est mariée,
Elle!...

SALBRIS.

A ce bal aussi, mon cher, on l'a priée...
Et la femme d'Armand, bas bleu, qui, dans Paris,
Affiche ses amours plus gais que ses écrits!...
Quel est l'amant du jour?

PREMIER DANSEUR.

Un artiste?

DEUXIÈME DANSEUR.

Un poëte?

ARTHUR.

Un prince étranger?

SALBRIS.

Non !... elle a pris l'épaulette...
Un noble général l'honore... et son mari
Reçoit, les yeux ouverts, ce nouveau favori.
Bouffi de vanité, mais plat par complaisance,
Il prend la chose... en brave!... et sans qu'il s'en offense,
Quand sa femme l'en prie, il va se promener...
Au point que je le vis hier se pavaner
Sur les coussins honteux d'un illustre équipage,
Pour se faire un appui de ce haut patronage :
Et l'heureux général qu'il nomme son héros,
Chez... elle, sans se plaindre, attendait ses chevaux.
Armand, garçon d'esprit, est un homme sans âme !...
Mais, pardon!... j'oubliais... je fais valser sa femme !

(Il sort vivement.)

PREMIER DANSEUR, riant.

C'est dommage!... il allait...

DEUXIÈME DANSEUR, riant.

Très-bien !

LOUIS, riant.

On ne peut mieux !

ARTHUR.

Pour achever de peindre, il ne faut que des yeux.
Si je voulais parler !...

PREMIER DANSEUR.

Pourquoi pas?

ARTHUR, s'exaltant.

Ah ! j'enrage!

DEUXIÈME DANSEUR.

Parlez donc !

ARTHUR.

Par exemple, on éloigne, on outrage
Une femme charmante et libre... par bonheur!...
Mais on reçoit, on met à la place d'honneur,
Madame de Vernange.

LOUIS, à part.

Hein ?

PREMIER DANSEUR, riant.

L'exemple est étrange !

DEUXIÈME DANSEUR, riant.

Le champagne l'inspire !...

ARTHUR.

On a blâmé Vernange
D'être dans son ménage inconstant et léger...

LOUIS, à part.

Mon beau-père !...

ARTHUR.

Il en a le droit, il peut changer.

PREMIER DANSEUR.

Les vertus de sa femme !...

ARTHUR.

Oui, je vous le conseille !...

LOUIS, se levant, à part.

Que dit-il ?...

ARTHUR.

Ces grands mots sonnent bien à l'oreille !
Voilà quel est le monde !... Et Vernange, mon cher,
Nous impose en tout lieu cette dame Walker,
Sa maîtresse...

LOUIS, se contraignant, à part.

Grand Dieu !

ARTHUR.

Qui passe pour sa femme !

LOUIS, s'élançant.

Monsieur !

ARTHUR.

Plaît-il ?

LOUIS.

Monsieur !.. c'est un mensonge infâme !..
Que vous démentirez à l'instant, devant tous !

ARTHUR.

Je ne vous connais pas !

PREMIER DANSEUR.

Mais qui donc êtes-vous ?...

LOUIS.

Ce qu'il faut que je sois pour punir l'insolence !...

ARTHUR.

Une insulte !...

DEUXIÈME DANSEUR, se jetant entre eux.

Messieurs !...

LOUIS.

Pour châtier...

PREMIER DANSEUR.

Silence !

SCÈNE X.

PREMIER DANSEUR, ARTHUR, DEUXIÈME DANSEUR, LOUIS, Mme DE VERNANGE, SALBRIS, DERVET, Mlle DERVET, HENRIETTE, ETC.

DERVET, entrant seul par le fond.

Qu'est-ce, Messieurs ?...

(Mlle Dervet entre par la gauche avec Henriette.)

SALBRIS.

Là-bas, il nous faut des danseurs...
Entendez-vous l'orchestre ! on manque de valseurs.

Mme DE VERNANGE, descendant au milieu d'eux.

Je viens chercher le mien !...

(Au deuxième danseur qui s'approche.)

Pardon ! c'est la dernière...

(Montrant Louis.)

J'ai promis à mon fils.

TOUS.

Votre fils

LOUIS, regardant Arthur.

Oui, ma mère!...

ARTHUR.

Son fils!...

Mme DE VERNANGE, souriant.

Eh! oui, mon fils... qu'avant de vous quitter,
Comme un ami de plus, j'aime à vous présenter.

PREMIER DANSEUR.

Madame!...

DERVET, à part.

Qu'ont-ils donc? d'où vient ce trouble extrême!

LOUIS.

J'espère bien revoir ces messieurs, ici même.

DEUXIÈME DANSEUR.

Nous y comptons aussi.

ARTHUR, bas aux jeunes gens.

Pas un mot à Salbris!...

SALBRIS.

Nous ferons à Monsieur les honneurs de Paris!
C'est un charmant jeune homme!

HENRIETTE, étourdiment.

Oh! oui!

Mlle DERVET.

Mademoiselle!...

Mme DE VERNANGE, tendant la main à son fils.

Sa mère est bien heureuse!

LOUIS, regardant les jeunes gens.

Et son fils est fier d'elle!

(On fait un mouvement pour rentrer au bal; le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le salon du premier acte. — (Sur la table, un flambeau allumé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, seul, dans un fauteuil.

Que maudit soit l'orchestre et son bruit infernal!
Là, tandis qu'au premier, mes maîtres sont au bal,
Dans ce large fauteuil où je cherche à m'étendre,
En sommeillant un peu je voudrais les attendre.
Pas moyen!... le bruit monte, et non pas le plaisir...
Quand l'orchestre apaisé m'en donne le loisir,
Je dors... et, tout à coup, me déchirant l'oreille,
Le cornet à piston en sursaut me réveille!
Je n'ai jamais trouvé qu'un bal fût amusant!...
Mais la valse est finie, et je puis à présent...

(Il s'étend et ferme les yeux.

SCÈNE II.

GERVAIS, VERNANGE.

(Vernange entre doucement, aperçoit Gervais et lui frappe sur l'épaule.)

GERVAIS, se levant vivement.

Ah! c'est Monsieur!...

VERNANGE.

Ma femme?...

GERVAIS.

Elle n'est pas rentrée.

VERNANGE, à part.

Diable! si tard encor!... la maudite soirée!

GERVAIS.

Madame vous attend, je crois, pour revenir...
Et de votre retour on peut la prévenir.

VERNANGE.

Non, reste !... qu'on m'attende ou non, il faut te taire ;
Je repars à l'instant.

GERVAIS, à part.

Bien ! encor du mystère !

VERNANGE.

Personne ne m'a vu, je ne t'ai point parlé ;
Surtout ne veille pas pour moi... j'aurai ma clé...
Couche-toi.

GERVAIS.

Volontiers... si Monsieur le commande.

VERNANGE.

Il se peut que demain ma femme te demande
L'heure de mon retour... alors, c'est entendu :
Tu diras qu'un moment tu m'as seul attendu,
Et que je suis rentré peu de temps après elle.

GERVAIS.

Mais...

VERNANGE.

Donne-moi ma clé.

GERVAIS, à part.

Demain, une querelle !

(Il sort.)

VERNANGE.

Quel sort ! comme un enfant réduit à m'échapper,
Pour rejoindre un ami qui nous donne à souper !
Une nuit de plaisir, de jeu, d'indépendance !
Je n'y manquerai pas !... c'est trop de complaisance,
Je suis mon maître enfin, et je me promets bien
D'être brave !... pourvu qu'elle n'en sache rien !...
Je veux, en la portant, ne pas sentir ma chaîne,
Ou, ma foi !...

GERVAIS, rentrant précipitamment.

C'est Madame ! et son fils la ramène !...

VERNANGE, prenant sa clé.

Ciel !... par mon cabinet, je cours...

(Comme il va sortir par la gauche, M de Vernange paraît au fond.)

SCÈNE III.

GERVAIS, LOUIS, Mme DE VERNANGE, VERNANGE.

Mme DE VERNANGE.

Ah ! te voici !...
Je t'attendais au bal.

VERNANGE.

Je vous croyais ici,
Et je rentre à l'instant. Pour vous le faire apprendre,
Gervais, chez nos voisins, était prêt à descendre.

(Il regarde Gervais.)

GERVAIS.

Oui, j'allais...

VERNANGE.

Mais adieu !... je suis un peu souffrant.

Mme DE VERNANGE.

Mon ami !...

LOUIS.

Vous, Monsieur !...

VERNANGE.

Oh ! le mal n'est pas grand.
Les contrariétés me donnent la migraine !...
Et puis, ces maudits bals !... Enfin, j'entrais à peine
Chez mon ami Léris, qui recevait ce soir,
Un éblouissement m'a forcé de m'asseoir.
J'avais le cœur malade et la tête brûlante...
Je trouvais du salon la chaleur accablante...
Le grand air m'a remis... Oui, je suis mieux, je croi...
La nuit fera le reste... et je passais chez moi.

(Tendant la main à Louis.)

A demain, mon ami !..

(A Mme de Vernange qui le conduit jusqu'à sa porte.)

Ce n'est rien, je l'espère.

(Il sort par la gauche.)

LOUIS.

Ce mal dont il se plaint, l'a-t-il souvent, ma mère?

Mme DE VERNANGE.

Souvent.

GERVAIS, à part.

Comme aujourd'hui.

Mme DE VERNANGE.

Gervais, tu veilleras ;
Si mon mari sonnait, je ne dormirai pas.

LOUIS, bas à Gervais.

Je vous rejoins ici !

GERVAIS, à part, étonné.

Tiens !.. déjà quelque intrigue !

(Il sort par le fond.)

Mme DE VERNANGE.

Et toi, mon pauvre enfant, tu tombes de fatigue...
Allons, il faut dormir.

LOUIS.

Ma mère !...

Mme DE VERNANGE.

Sois heureux !
De tes amours, demain, nous causerons tous deux.

(Louis sort par la droite.)

(Seule.)

Sur eux je puis veiller... trop heureuse, moi-même,
De pouvoir, près de moi, garder tout ce que j'aime !

SCÈNE IV.

Mme DE VERNANGE, GERVAIS, DERVET.

GERVAIS, en dehors.

Monsieur n'est pas visible, et Madame à l'instant...

DERVET, en dehors.

Je leur viens révéler un secret important !

Mme DE VERNANGE, à Gervais qui entre.

Qu'est-ce ?

GERVAIS.

Monsieur Dervet, qui veut forcer la porte.

DERVET, entrant.

Pardon si, jusqu'à vous, j'arrive de la sorte !...
Mais à votre mari je désire parler
D'un fait que, sans retard, je lui dois révéler.

GERVAIS.

On ne peut voir Monsieur ; la défense est expresse !...

DERVET.

De quoi vous mêlez-vous ?... voici votre maîtresse !...
Vernange?...

Mme DE VERNANGE.

Il est souffrant et renfermé chez lui.

DERVET.

Mais votre fils...

Mme DE VERNANGE.

Mon fils !...

DERVET.

Je voudrais, je ne pui
Vous cacher mon effroi.

Mme DE VERNANGE.

Mon fils ! parlez, de grâce !...
Il est là !... qu'a-t-il fait?... quel malheur le menace?
Expliquez-vous ! mon fils !... vous me faites trembler !

DERVET.

Ah ! du calme !.. après tout, j'ai tort de me troubler...
Peut-être n'est-ce rien... des mots, une querelle...

Mme DE VERNANGE.

Monsieur !...

DERVET, à Gervais.

Faites surtout exacte sentinelle !...

Mme DE VERNANGE.

Il ne sortira pas !... Mais achevez.

DERVET.

Ce soir,
Des jeunes gens causaient entre eux, dans le boudoir,
Quand, soudain, votre fils, tout bouillant de colère,

A, par un démenti, blessé son adversaire...
Je ne sais ni son nom, ni l'objet du débat ;
Mais les témoins sont pris, et demain on se bat.

Mme DE VERNANGE.

Grand Dieu !

GERVAIS.

Monsieur Louis !

Mme DE VERNANGE, à Gervais.

Mon mari !... qu'il s'éveille !...
Je ne puis rien sans lui... je veux qu'il me conseille...
Allez donc !...

GERVAIS, déconcerté.

Mais, Madame...

Mme DE VERNANGE.

(Revenant.)

Allez !.. Mais, en effet,
Il avait avec moi l'air pensif, inquiet...
Sa main était brûlante et tremblait dans la mienne.

DERVET.

S'il voulait s'échapper, il faut qu'on le retienne.

Mme DE VERNANGE.

(L'apercevant à la porte de gauche.)

Oui !.. Gervais... Encor là ! vous n'êtes point parti !
Monsieur Vernange !...

GERVAIS.

Mais...

Mme DE VERNANGE.

Eh bien ?

GERVAIS, bas.

Il est sorti.

Mme DE VERNANGE, à part.

Ah !.. mon Dieu !... Que c'est mal, et quelle horrible feinte !...

DERVET, à Gervais, au fond.

Vernange va-t-il mieux ?

GERVAIS.

Il dort.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUIS.

(Louis entr'ouvre doucement la porte de droite.)

LOUIS.

Je puis sans crainte
Confier à Gervais... Ah! ma mère!...

Mme DE VERNANGE, allant à lui.

C'est toi,
Mon fils!... Pour quel motif reviens-tu près de moi?
As-tu, si tard qu'il soit, quelque chose à m'apprendre?

LOUIS.

Non... Je viens... Je...

GERVAIS.

Monsieur m'avait dit de l'attendre.

Mme DE VERNANGE.

Laissez-nous...

(Gervais sort.)

DERVET.

Mon ami... nous savons tout!...

LOUIS.

O ciel!

Mme DE VERNANGE.

Pourquoi cette dispute et cet affreux duel?

LOUIS, à part.

Non, elle ne sait rien!...

Mme DE VERNANGE.

Quand tu reviens à peine!...
Maudirai-je le jour qui vers moi te ramène?

LOUIS.

Ma mère... calme-toi!... Mais tu ne peux savoir...
Enfin... je suis un homme, et j'ai fait mon devoir!

DERVET.

Allons! convenez-en... c'est pour quelque amourette.

Mme DE VERNANGE.

S'agit-il d'un rival? d'un amant d'Henriette

DERVET.

De ma fille!... Pardon!

LOUIS.

Monsieur, rassurez-vous!
De l'amour d'Henriette on peut être jaloux;
Je voudrais, de grand cœur, donner mes jours pour elle!
Mais elle n'est pour rien dans la triste querelle
Qu'on aurait dû cacher... à tous!... et qui, demain,
Peut me mettre, il est vrai, les armes à la main.

Mme DE VERNANGE.

Pour un malentendu... pour un discours frivole!...
Qui donc, si je te perds, veux-tu qui me console?...

DERVET.

Eh! Madame a raison, morbleu! Nous saurons tous,
Elle, Vernange et moi, nous liguer contre vous;
Et ma fille, s'il faut, Monsieur, qu'elle intervienne,
A notre voix aussi viendra joindre la sienne!
Moi, qui dans mes projets vous unissais tous deux!...

Mme DE VERNANGE.

Tu nous obéiras!

LOUIS.

Quoi donc! à tous les yeux,
Si l'on m'eût lâchement flétri dans l'honneur même!
Si, par un mot cruel, par un affreux blasphème,
Un fat, un inconnu, n'importe!... en ce salon,
D'un outrage odieux eût souffleté mon nom!
Moi, qui porte l'épée, et n'ai dans ma carrière,
Pour bien, que mon honneur et le nom de mon père
Faudrait-il, le front bas, voir ainsi dégrader
Ce qu'au fond de mon cœur Dieu me donne à garder!...
Vous ne le pensez pas, et ce serait infâme!...

DERVET, entraîné.

Oui... c'est-à-dire, non!... Ah! pardonnez, Madame...
Il m'a tout remué!

Mme DE VERNANGE.

Mais toi, nouveau venu,
Parmi ces jeunes gens, dans ce bal, inconnu,
Qui pouvait t'insulter?...

DERVET.

C'est vrai! quelle folie!

LOUIS.

Ne m'interrogez pas!...

Mme DE VERNANGE.

Réponds-moi, je t'en prie!...

LOUIS.

Ma mère!...

Mme DE VERNANGE.

Je le veux!...

LOUIS.

Eh bien!... je puis parler,
Sans rougir, devant vous, je puis tout révéler!...
Cet outrage, d'ailleurs, ne saurait vous atteindre!...
Parmi quelques portraits qu'on s'amusait à peindre,
Un seul nom m'a frappé... le vôtre!... Un imposteur,
Ignorant que, si près, vous aviez un vengeur,
Soutenait, hardiment, à qui voulait l'entendre,
Que vous, dont les vertus sont là pour vous défendre,
Vous, l'orgueil et l'amour d'un fils et d'un époux...
N'étiez pas mariée!

Mme DE VERNANGE, à part.

Ah!...

LOUIS.

Vous, ma mère, vous!...

DERVET, riant.

Quoi! de ce grand débat, c'est là l'unique cause?
Et vous, au sérieux, vous avez pris la chose!

(A Mme de Vernange.)

Vraiment!... Pas mariée! et vous ne riez pas!...

Mme DE VERNANGE, s'efforçant de rire.

En effet... c'est d'un fou!...

DERVET.

Parbleu!... mais, en ce cas,
Il faut avec éclat arranger cette affaire !

LOUIS.

Non, cela me regarde, et moi seul !...

DERVET.

Au contraire !

LOUIS.

Je ne souffrirai pas !...

Mme DE VERNANGE.

Mon fils!...

DERVET.

Je saurai bien
Le nom de l'étourdi!...

LOUIS.

Non, vous ne saurez rien !

DERVET.

A tous nos jeunes gens quand je devrais écrire...

Mme DE VERNANGE, effrayée.

Monsieur !...

DERVET.

Pas mariée !...

Mme DE VERNANGE, très-émue.

Et je veux, je désire
Que tu rentres chez toi... pour prendre du repos.

LOUIS.

Ma mère!...

Mme DE VERNANGE.

Va.

LOUIS, l'observant.

Mon Dieu!...

DERVET.

Laissez de vains propos,
N'y pensez plus!... Il faut que l'affaire s'arrange,
Et je cours...

Mme DE VERNANGE, vivement.

Non... restez!

LOUIS, à part.

Qu'est-ce donc?... c'est étrange!...

(Il sort avec anxiété par la droite, Mme de Vernange le suit des yeux, et puis referme la porte.)

SCÈNE VI.

Mme DE VERNANGE, DERVET.

DERVET.

Il faut vous rassurer, et je vais de ce pas...

Mme DE VERNANGE.

Monsieur!... sauvez mon fils... et ne me perdez pas!

DERVET.

Que dites-vous, Madame, et que pouvez-vous craindre?
Quel que soit l'étourdi, je saurai le contraindre
A démentir bien haut ce mensonge avéré.

Mme DE VERNANGE.

Mais s'il avait dit vrai!...

DERVET.

Madame!...

Mme DE VERNANGE.

J'en mourrai!...
Mais, dans ce trouble affreux dont mon cœur n'est plus maître,
Seule et sinon trahie, au moins tremblant de l'être...
Sur qui mieux que sur vous pourrais-je m'appuyer?
Si vous me repoussez, à qui me confier?
J'embrasse vos genoux!

DERVET, la retenant.

Ah! je vous en supplie!...

Mme DE VERNANGE.

Je sais, et c'est par là que je suis enhardie...

Je sais que, sur ce point, par principe indulgent,
Vous n'aurez pas pour moi de reproche outrageant...

DERVET, à part.

Je n'ose qu'avec crainte entrevoir ce mystère !

Mme DE VERNANGE.

Je tremble de parler, et je ne puis me taire.
Salbris m'a trompée !... oui, c'est à cet indiscret
Qu'une lettre fatale a livré mon secret !...
Ah ! vous en savez trop pour ignorer le reste.
La vie a quelquefois une pente funeste ;
On est vers un abîme emporté malgré soi !

DERVET, à part.

J'ai peine à contenir mon trouble !

Mme DE VERNANGE.

Écoutez-moi !
Mère... à seize ans... d'un fils qui charmait mon veuvage,
Après les jours heureux d'un premier mariage,
Sans parents, sans amis, riche de peu de bien,
Je m'exilai du monde et n'y regrettai rien.
De chagrins et d'ennuis trop souvent accablée,
Je regardais mon fils, et j'étais consolée.
Cependant, jeune encor, je voyais chaque jour
Des cœurs m'offrir de loin leur indiscret amour,
Et j'avais sans pitié repoussé leur hommage.
Un seul... le plus léger, comme le plus volage...
Vernange, par ses soins, par un amour constant,
Eut un secret pouvoir... qu'il ignorait pourtant...
Sa grâce, son esprit, jusqu'à ses défauts même,
Tout le faisait aimer... Sait-on comment on aime !...
J'aurais voulu le fuir... j'avais peur de le voir...
Quand, soudain, de mon fils la fortune et l'espoir,
Un procès important dont je devais répondre,
Me fit quitter la France... et je partis pour Londre.
Là, chaque jour pour moi de nouveaux embarras...
Mais lui, lui qui m'aimait, avait suivi mes pas...

Dans la ville, où j'étais inconnue, étrangère,
Il fallait bien le voir... Je le vis... comme un frère!...
Guide éclairé, prudent, ami fidèle et sûr,
Il marchait devant moi dans un dédale obscur;
Son zèle, ses efforts et sa persévérance,
Quand tout semblait perdu, me rendaient l'espérance.
Au nom d'un fils absent, il prévenait mes vœux;
Et le soir, en partant, il paraissait heureux
Si, pour prix de sa peine, il avait un sourire.
Voilà par quels moyens il savait me séduire!
Ses soins m'avaient touchée... en vain je l'avais fui...
Quand il la demanda, ma main était à lui!
A cet aveu naïf, ses transports éclatèrent,
Son bonheur l'enivra... Ses lettres en portèrent
La nouvelle à Paris, où vous apprîtes tous
Qu'enfin, parti garçon, il reviendrait époux.

DERVET.

Et cela nous surprit!... lui qui du mariage
Plaisantait, parmi nous, comme d'un esclavage!

Mme DE VERNANGE.

Ah! si je l'avais su, mon cœur épouvanté...
Mais comment ne pas croire à sa sincérité?
Il renonçait gaîment à son indépendance.
Pour presser notre hymen, il attendait de France
Des papiers, un contrat, que sais-je!... Et chaque jour,
En trompant son attente, irritait son amour.
Mon cœur, tout au bonheur de ces nœuds pleins de charmes,
En repoussant Vernange, eut pitié de ses larmes;
Et de son désespoir trop prompte à m'alarmer,
Je n'avais qu'un effroi... c'était de trop l'aimer!...

(Effrayée.)

Je l'aimai trop! Grand Dieu!... viendrait-on nous surprendre?

DERVET.

Qu'est-ce donc?... qu'avez-vous?

Mme DE VERNANGE.

Ah ! je croyais entendre...

DERVET, écoutant.

Non !... rien... rien.

Mme DE VERNANGE.

A Paris il fallut revenir,
Sans qu'au gré de mes vœux la loi pût nous unir...
Il le voulait encor !... quand sa folle imprudence
Trahit notre secret... ma dernière espérance !...
Je me croyais perdue ! en lui, j'eus un soutien,
Et pour sauver mon nom, il me couvrit du sien.
Quand ses amis trompés vinrent me rendre hommage,
Je sentis la rougeur me monter au visage !
Des pleurs qui m'étouffaient j'aurais voulu mourir.
Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'on peut souffrir,
Monsieur, quand, dans le monde, usurpant une place,
Il faut, la honte au cœur, le regarder en face !
Lorsqu'un geste, un coup d'œil, un mot vous fait trembler !
Lorsqu'on craint jusqu'au fils qui dut vous consoler !
Et jusqu'à cet ingrat, qui, dans le mariage,
Vous l'avez dit, Monsieur, ne voit que l'esclavage;
Et trop sûr d'un bonheur dont peut-être il est las,
Préfère un nœud facile et qui n'enchaîne pas.

DERVET.

Madame, y pensez-vous ?...

Mme DE VERNANGE.

C'est ma faute, sans doute :
J'ai rendu trop pesant le pouvoir qu'il redoute !
Jalouse de ce cœur qui m'avait tant coûté,
Je craignais de le perdre, et je l'ai tourmenté !
Attachée à ses pas, toujours en défiance,
Plus je sentais renaître un goût d'indépendance,
Plus j'ai serré ces nœuds... que son cœur dut choisir !...
Plus à s'en échapper il trouve de plaisir !
De ma position conséquence cruelle !...

DERVET, à part.

Et trop heureuse encor qu'il ne soit qu'infidèle !

Mme DE VERNANGE.

Sous un sourire alors je lui cache mes pleurs,
Je fais mentir pour lui mon front chargé de fleurs,
Et je cours follement, pour flatter ses caprices,
Des fêtes que je hais, mais qui font ses délices !...
Je veux qu'il soit heureux... et mes efforts sont vains !...
Vous savez tout, Monsieur... jugez moi !...

DERVET.

Je vous plains !...
Ainsi donc, il n'est pas dans cette ville entière,
De maison riche ou pauvre, ou bourgeoise ou princière,
Qui ne cache un secret... une faute... un malheur !...
Mais Vernange, après tout, est un homme de cœur !
Il vous aime... et bientôt...

Mme DE VERNANGE.

En ce moment encore,
Loin de moi, que fait-il ? où va-t-il ? je l'ignore !

DERVET, montrant la gauche.

Il est là !

Mme DE VERNANGE.

Non... sorti !...mais doit-il revenir ?...
Et mon fils, malgré lui, comment le retenir ?...
Ne m'abandonnez pas... conseillez-moi... Que faire ?

DERVET.

Mais d'abord, votre fils sera sauvé, j'espère !...
Du courage !... Le nom du rival, des témoins...
Vous me disiez Salbris?

Mme DE VERNANGE.

Ah ! j'en ai peur, du moins...

DERVET.

Il sait donc...

Mme DE VERNANGE.

Tout peut-être... A mon retour en France,
Deschamp de mon secret reçut la confidence...

Il était mon notaire, et par ses soins adroits,
Tutrice de mon fils, je conservai mes droits.
Une lettre de lui par Vernange égarée,
Grâce à Salbris, hier, dans nos mains est rentrée...
A-t-il osé l'ouvrir ?

DERVET.

Eh ! mais...

Mme DE VERNANGE.

Il l'a nié.

DERVET.

Raison de plus !...

Mme DE VERNANGE.

De nous au moins qu'il ait pitié !

DERVET.

J'irai chez lui !...

SCÈNE VII.

GERVAIS, Mme DE VERNANGE, DERVET.

GERVAIS, entrant vivement.

Monsieur !...

Mme DE VERNANGE, effrayée.

Que veut-on ? qui vous sonne ?...

GERVAIS.

Madame...

DERVET, bas.

Calmez-vous !...

Mme DE VERNANGE, bas.

Vous voyez... je frissonne,
J'ai peur au moindre bruit, et devant un valet !...

DERVET, à part.

Ah ! ma sœur a raison... toute folle qu'elle est.

GERVAIS.

On demande à Monsieur s'il faut encor l'attendre...
Tout le monde est couché.

DERVET.

Je vais chez moi me rendre.

Mme DE VERNANGE.

Mais ! vous m'avez promis...

DERVET.

Oui, je les verrai tous...

Mme DE VERNANGE, à Gervais.

Bien !.. passez chez mon fils... s'il a besoin de vous...

(Bas à Dervet.)

Mais ne l'éveillez pas, s'il dort !.. Et vous...

DERVET.

Courage !

(Ils sortent par le fond en causant.)

SCÈNE VIII.

GERVAIS, seul.

Je n'y comprends rien, mais... c'est un joli ménage !...
Le mari qui s'échappe !... et le fils qui se bat !...
Ah ! dam ! vous me direz que lui, c'est son état...
Un marin !... je suis sûr qu'il dort calme et tranquille...
Il est heureux !...

(En parlant, il ouvre la porte de droite, et recule en poussant un cri.)

Grand Dieu ! là ! là ! pâle, immobile...
Un fantôme !.. c'est lui !..

SCÈNE IX.

GERVAIS, LOUIS, Mme DE VERNANGE.

Mme DE VERNANGE.

Qu'avez-vous donc, Gervais ?...

(Apercevant Louis qui rentre pâle et défait.)

Ah ! Louis, vous étiez ?

LOUIS, les yeux sur Gervais.

Ma mère... j'arrivais.
Pour un ordre... il se peut... demain... qu'on me demande...

GERVAIS, tout tremblant.

Oui, Monsieur.

LOUIS.

Vous direz... vous direz... qu'on m'attende,
Vous me préviendrez...

GERVAIS.

Oui, Monsieur, oui.

Mme DE VERNANGE.

Mon ami,
Mon fils... qu'as-tu?...

LOUIS.

J'ai froid... je m'étais endormi,
Dans un fauteuil... chez moi... quand Gervais, je suppose,
A dans ce corridor fait tomber quelque chose...

(Il le regarde.)

GERVAIS.

Oui, Monsieur.

LOUIS.

Je m'éveille... et je suis tout glacé...

Mme DE VERNANGE.

Il faut rentrer chez toi.

LOUIS.

Mon sommeil est passé.

Mme DE VERNANGE, lui prenant le bras.

Viens, donne-moi ton bras... et laisse-toi conduire...
Tu trembles...

LOUIS.

Non... c'est toi.

Mme DE VERNANGE.

Gervais, je me retire...
Mais si... quelqu'un rentrait, j'attends, prévenez-moi...

GERVAIS, toujours immobile.

Oui, Monsieur.

(Mme de Vernange sort par la gauche avec son fils.)

SCENE X.

GERVAIS, seul.

Qu'ont-ils donc?... quel trouble! quel effroi!...
Nous saurons tout bientôt... c'est l'ordre du service...
Les secrets du salon reviennent à l'office!

(En sortant, il emporte le flambeau.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERNANGE, seul.

(Il entre doucement par la gauche.)

Ma foi! vive un souper, vive une folle nuit
Qui, le verre à la main, jusqu'au jour nous conduit,
Quand, l'esprit et le cœur enivrés de champagne,
On fête l'amitié... que l'amour accompagne!
Propos leste et joyeux, souvenirs du bon temps!...
On se rapproche, on cause, on s'aime, on a vingt ans,
Et, libre des façons que le monde réclame,
On savoure en riant l'absence de sa femme!...
Je rentre un peu matin... ou bien tard... mais du moins,
Mon retour, j'en suis sûr, n'a pas eu de témoins.

(Se regardant dans une glace.)

Avec cette pâleur, ces yeux ouverts à peine,
J'ai l'air intéressant que donne la migraine!

(Appelant.)

Gervais!...

(Mme de Vernange paraît.)

Ciel!

SCÈNE II.

Mme DE VERNANGE, VERNANGE.

Mme DE VERNANGE.

Mon ami !

VERNANGE, vivement.

Je suis mieux, beaucoup mieux !...
Le mal de tête encor me pèse sur les yeux,
Mais...

Mme DE VERNANGE.

Pourquoi me tromper ?

VERNANGE.

Non, tu vois, je m'éveille...
D'une nuit de repos je me trouve à merveille...
Je me lève à l'instant.

Mme DE VERNANGE.

Vous étiez sorti.

VERNANGE.

Moi,
Sorti !

Mme DE VERNANGE.

Je sais tout.

VERNANGE.

Bah ! si tu sais tout, ma foi !
Je puis tout avouer franchement !... c'est Dormène
Qui nous donnait... ce soir... un souper de quinzaine...
Souper de garçon... vrai !

Mme DE VERNANGE.

Laissons là ce souper !...

VERNANGE.

Tu ne me grondes pas !...

Mme DE VERNANGE.

Fier de vous échapper

Comme un enfant qui tremble et rougit de sa faute,
Vous sortiez... quand Dervet, notre voisin, notre hôte,
A voulu vous parler.

VERNANGE, à part.

Il prenait bien son temps !...

Mme DE VERNANGE.

Vous parler de Louis... de mon fils...

VERNANGE.

Ah ! j'entends !
Il se rend à mes vœux, il l'accepte pour gendre.

Mme DE VERNANGE.

Eh ! non, c'est un malheur qu'il venait vous apprendre.

VERNANGE.

Un malheur !

Mme DE VERNANGE.

Tôt ou tard il devait arriver...
Rien d'un éclat fatal n'a pu nous préserver,
Le secret est connu !...

VERNANGE.

Bon ! quelque bavardage...
(A part, en souriant.)
C'est un prétexte encor pour parler mariage !

Mme DE VERNANGE.

Mais voyez mon effroi !

VERNANGE.

De grâce, calmez-vous !
Sans cesse, à vous entendre, on s'occupe de nous !
Je vous l'ai dit cent fois, chacun a ses affaires,
Et tous ces dangers-là ne sont qu'imaginaires.
Oui ! malgré vos frayeurs, tout s'arrange, et fort bien !

Mme DE VERNANGE.

Mais si mon fils... qui seul, par bonheur, n'en croit rien !...
Relevant un propos dont son honneur s'offense,
Du fat qui l'a tenu voulait tirer vengeance !...

VERNANGE.

Plaît-il?

Mme DE VERNANGE.

S'il se battait, ce matin!...

VERNANGE.

Lui, grand Dieu!...
Un duel!... et pour nous!... Non, il n'aura pas lieu!...
C'est moi, c'est mon amour, mon honneur qu'on outrage!...

Mme DE VERNANGE.

Ah! je te reconnais à ce noble langage!...
A l'éloigner de moi que n'ai-je persisté!...

VERNANGE.

Eh! mais, qui donc?...

Mme DE VERNANGE.

Dervet, à qui j'ai tout conté,
Est sorti pour savoir. . C'est lui, je crois l'entendre!...
Dervet!

VERNANGE.

Lui-même!

SCÈNE III.

Mme DE VERNANGE, DERVET, VERNANGE.

Mme DE VERNANGE, courant à lui.

Eh bien! que venez-vous m'apprendre?
Qu'avez-vous obtenu?... Puis-je enfin espérer?
Que faut-il?...

DERVET.

Mais d'abord, il faut vous rassurer!

VERNANGE, lui prenant la main.

Mon cher Dervet!...

DERVET, brusquement.

C'est vous... bonjour!...

Mme DE VERNANGE.

Parlez!...

DERVET.

A peine
Vous avais-je quittée... inquiet, hors d'haleine,
J'arrive chez Salbris ; il n'était pas rentré !...
Que faire ! Alors, ma foi ! par le ciel inspiré,
Je m'en vais relancer à son cinquième étage,
Mon neveu... jeune clerc... On dort bien à son âge !
J'ai brisé sa sonnette avant d'entrer chez lui.

Mme DE VERNANGE.

Eh bien?...

DERVET.

Il savait tout !... c'est lui-même aujourd'hui
Qu'a choisi pour témoin Arthur, notre adversaire...

VERNANGE.

Arthur !...

DERVET.

Tous deux sont clercs chez le même notaire,
Deschamp !...

VERNANGE.

Ah ! je comprends !... Deschamp ! c'est mal ! très-mal !
Un notaire est pour nous un confident légal !
S'il a révélé...

DERVET.

Rien ! voulez-vous bien permettre ?...
Ce qui vous a perdus, c'est la maudite lettre,
Qui, dans vos mains, mon cher, eût toujours dû rester !...

VERNANGE.

Alors, c'est donc Salbris !

DERVET.

Le moyen d'en douter !
Mon neveu sur ce point a gardé le silence...
Les jeunes gens entre eux sont meilleurs qu'on ne pense !
Après ce triste éclat, confus, le cœur navré,
Pour réparer leur faute, ils se sont tous juré
D'étouffer ce secret, quelques torts qu'il révèle,
Entre les seuls amis témoins de la querelle.

Mme DE VERNANGE.

Serments de jeunes fous!

DERVET.

On peut s'en réjouir,
Car ils n'ont pas encore appris à les trahir.

VERNANGE.

Sans doute!

DERVET.

Chez Deschamp je cours à l'instant même,
Je lui dis nos dangers, nos craintes... il vous aime,
Il se révolte, et foi de notaire royal,
Il jure d'empêcher ce combat déloyal!

Mme DE VERNANGE.

Le moyen à trouver est assez difficile!

DERVET.

Eh! non... dans un château, tout proche d'Abbeville,
Un décès... lucratif... l'appelait promptement...
Il envoie à sa place Arthur... en ce moment...
Et par ce tour adroit, notre apprenti notaire,
Au lieu de guerroyer, va courir l'inventaire!...

Mme DE VERNANGE, lui serrant la main.

Oh! merci!...

DERVET.

Votre fils?...

Mme DE VERNANGE.

Depuis qu'il a reçu
Je ne sais quel billet remis à mon insçu,
Moins pressé de sortir, il est calme, il repose.

DERVET.

C'est un billet d'Arthur, sans doute... je suppose
Qu'il doit à son rival annoncer ce retard.

Mme DE VERNANGE.

C'est Arthur!...

VERNANGE.

Et Salbris, cet infernal bavard,
L'a rencontré chez nous... hier matin... ici même!...
Salbris seul a tout fait!

Mme DE VERNANGE.

Oui!

DERVET.

Notre stratagème
Éloigne l'ennemi... Tâchons, à notre tour,
De rendre ce duel impossible au retour!...

Mme DE VERNANGE.

Mais si ces étourdis répètent à la ronde...

VERNANGE.

Quoi? des propos en l'air... démentis dans le monde?...
On ne les croirait pas!... qui sait notre secret?...
Personne!...

DERVET.

Permettez!...

VERNANGE.

Hors vous, mon cher Dervet!
Et je suis enchanté que vous plutôt qu'un autre,
Ayez pris notre honneur sous la garde du vôtre.
Oui, votre sentiment sur ce point m'est connu;
Hier, contre votre sœur vous l'avez soutenu.

DERVET.

Eh! mais...

VERNANGE.

Sans le savoir, vous plaidiez notre cause.

DERVET.

Sans doute... mais...

VERNANGE.

Qu'importe, après tout, que l'on cause!
« Chacun fait ce qu'il veut et vit comme il l'entend! »
Vous l'avez dit!...

DERVET.

Bien ! mais...

VERNANGE.

N'est-il pas révoltant
Que de notre conduite on scrute le mystère,
Et que plus que les lois on se montre sévère ?...
Vous l'avez dit !...

DERVET.

Oui... mais...

Mme DE VERNANGE.

Vous avez ajouté...
Ce mot comme un espoir dans mon cœur est resté !...
« Si de pareils époux pour leur fils ou leur fille,
Me demandaient l'honneur d'entrer dans ma famille,
J'y prêterais la main !... »

DERVET.

Moi... je...

VERNANGE.

Vous l'avez dit !...

DERVET, à part.

Je l'ai dit ! je l'ai dit !...

VERNANGE.

C'est d'un homme d'esprit !...

DERVET.

Vous croyez !... Mais tenez... je pensais que peut-être,
A présent que du moins vous êtes votre maître,
Et qu'à votre union tout obstacle est levé,
Par un bon mariage on pourrait...

VERNANGE.

Bien trouvé !...

Mme DE VERNANGE.

Vernange !

DERVET.

C'est forcer les bavards au silence !...

VERNANGE.

C'est sur notre terrain jeter la médisance!...

DERVET.

Vous annoncer à tous mariés !...

VERNANGE.

En ce cas,
Ce serait avouer que nous ne l'étions pas !
Et dans un certain monde où l'on reçoit Madame,
Nous exposer tous deux aux reproches, au blâme,
Aux refus dédaigneux !...

Mme DE VERNANGE.

Ah ! jamais !

DERVET.

Cependant
Il faut sortir de là ?

VERNANGE.

Soit! mais en attendant
Quelque moyen heureux... luttons avec courage!
Ce n'est qu'en le bravant qu'on détourne l'orage.
A compter d'aujourd'hui, montrons-nous en tous lieux,
Plus calmes, plus unis, et le front radieux !
Que chez nous le plaisir toujours nous environne :
Répondons par des bals aux fêtes qu'on nous donne.
Commensaux d'un ministre, admis même à la cour,
Affichons pour amis tous les puissants du jour ;
Et si des indiscrets le regard nous menace,
Pour qu'ils n'osent douter, regardons-les en face.

Mme DE VERNANGE, à part.

Dans un abîme ainsi je glisse à chaque pas !

DERVET.

Mais je...

VERNANGE, bas.

C'est me fâcher, enfin!... n'insistez pas !

DERVET, stupéfait.

Ah! bah!...

VERNANGE.

Qu'importe au monde un secret qu'il ignore!
Les dehors sont sauvés... vous l'avez dit.

DERVET.

Encore!

Mme DE VERNANGE.

Mais...

VERNANGE, passant à elle.

Je réponds de tout... Quant à monsieur Salbris,
De sa discrétion il recevra le prix.
Louis, qui ne sait rien, ne voudra pas, j'espère,
Pour les propos d'un sot compromettre sa mère.
Je vais le voir! Plus tard Arthur l'abordera
Par quelques mots d'excuse, et tout s'arrangera.
Qu'il vienne!...

Mme DE VERNANGE, avec effroi.

Lui... mon fils!...

SCÈNE IV.

Mme DE VERNANGE, SALBRIS, DERVET, VERNANGE.

GERVAIS, annonçant.

Monsieur Salbris!...

VERNANGE.

Le traître!...

DERVET.

Silence!...

VERNANGE.

Je le veux jeter par la fenêtre!

Mme DE VERNANGE.

Mon ami!...

SALBRIS, s'arrêtant au fond.

C'est trop tôt... je crains de vous gêner...
Et...

VERNANGE.

Que venez-vous faire ici ?

SALBRIS.

Mais déjeuner.

Mme DE VERNANGE.

Ah ! Monsieur !...

DERVET, bas à Vernange.

Calmez-vous !...

VERNANGE.

Quoi ! vous avez l'audace !

SALBRIS, regardant autour de lui.

Hein ? je ne comprends pas... Qu'est-ce donc qui se passe ?...

Mme DE VERNANGE.

Ah ! c'est mon fils qu'il cherche !... il n'est pas là.

SALBRIS.

Qui donc ?...

VERNANGE.

Il le demande encore !

Mme DE VERNANGE.

Ah ! c'est affreux !

SALBRIS.

Pardon !

DERVET.

Je ne puis concevoir ce calme !...

SALBRIS.

C'est facile :

Je viens pour déjeuner, et je suis fort tranquille.

VERNANGE, vivement.

Mais, Monsieur !...

SALBRIS, de même.

Mais, Monsieur !...

Mme DE VERNANGE.

De grâce !...

DERVET, à Vernange et à Mme de Vernange.

Laissez-nous!...

(A Salbris.)

L'affaire est délicate... Et je veux avec vous
M'en expliquer chez moi.

SALBRIS.

C'est ce que je désire.

VERNANGE, passant à Salbris.

Soit!... Mais retenez bien ce que je vais vous dire:
Tout est faux!... et plus tard, si votre trahison
Cause quelque malheur, vous m'en rendrez raison!
Si le sang doit couler, Salbris, j'aurai le vôtre!...

SALBRIS.

Plaît-il?...

VERNANGE.

Adieu!...

(Il sort par la gauche.)

SALBRIS, à part.

Bien sûr, on me prend pour un autre!...

Mme DE VERNANGE.

Monsieur Salbris!...

SALBRIS.

Madame?...

Mme DE VERNANGE.

Êtes-vous satisfait?...

SALBRIS.

Pas trop!...

Mme DE VERNANGE.

A vos égards j'avais droit en effet,
Comme à cette amitié que vous m'aviez promise...
C'est mal!... et j'attendais de vous plus de franchise!

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE V.

SALBRIS, DERVET.

SALBRIS.

Hein ! si c'est pour cela qu'ils m'avaient invité !

DERVET.

C'est très-mal !

SALBRIS, riant.

Vous aussi ! bravo !

DERVET.

De la gaîté !...

Quand on a...

SALBRIS.

Vous avez tous le cerveau malade !...

Et je croirais qu'ici l'on joue à la charade !...

DERVET, à part.

Que répondre à ma sœur, après un tel éclat !...

Et ma fille... leur fils... mais c'est fort délicat !

Ils s'aiment !...

SALBRIS.

Mais Vernange...

DERVET.

Eh ! mon cher, quelle rage

D'épier, de trahir les secrets d'un ménage !...

SALBRIS.

Est-ce pour avoir dit qu'ailleurs il fait sa cour ?

DERVET.

Bah !

SALBRIS.

Craint-il qu'à sa femme on ait parlé... d'amour ?

DERVET.

Allons donc !... Cette lettre, à vos regards offerte...

Je vous pardonnerais de l'avoir entr'ouverte...

SALBRIS.

Comment! la lettre! encor!

DERVET.

Le diable les tentant,
Bien des gens que je sais en auraient fait autant!

SALBRIS.

Je l'ai lue!...

DERVET.

Et qui donc?

SALBRIS.

C'est trop fort! on m'accuse!...
(A part.) (Haut.)
Au fait j'aurais pu!... Moi, surprendre par la ruse
(Changeant de ton.)
Un secret que... C'est donc un secret des plus grands?

DERVET.

L'honneur d'une femme!...

SALBRIS.

Ah!...

DERVET.

Ce duel!

SALBRIS.

Je comprends!
(A part.)
Un duel... dont au bal on me faisait mystère...
Dès que je paraissais chacun semblait se taire!...
(Haut.)
Pour madame... Vernange?

DERVET.

A quoi bon ces détours?
Vous savez...

SALBRIS.

C'est égal, mon cher, dites toujours!
Cette vertu si fière est enfin compromise:
C'était pour me gagner!...

DERVET.

Parlez avec franchise...
Vous devez bien savoir.

SALBRIS.

Oh! oui !... mais c'est égal,
Dites toujours !...

DERVET.

Qui donc avait fait, à mon bal,
Douter d'un mariage...

SALBRIS, vivement.

Hein ?

SCÈNE VI.

SALBRIS, LOUIS, DERVET, ensuite HENRIETTE.

(Louis ouvre vivement la porte du fond.)

LOUIS, sans les voir.

C'est elle!...

DERVET, bas.

Silence !
Du secret devant lui vous savez l'importance!...
Le duel !...

SALBRIS, bas.
(A part.)

Ah ! oui... oui... je n'y suis pas du tout.

LOUIS, apercevant Dervet.

Son père !...

DERVET, allant à Louis.

On est moins triste et plus calme surtout.

LOUIS.

Monsieur... vous n'avez pas instruit votre famille
De ce débat fâcheux ?... votre sœur ?... votre fille ?...

DERVET.

Eh ! non, soyez sans crainte, elles n'ont rien appris.
Vernange vous attend... et j'emmenais Salbris.

LOUIS.

(Le saluant.) (Bas.)

Salbris !... Monsieur !... Restez !

HENRIETTE, à la cantonade.

On m'attend !

DERVET.

Henriette !

HENRIETTE, avec stupéfaction.

Ah !... de ne pas te voir ma tante est inquiète...

DERVET, prenant vivement le bras de sa fille.

Et tu viens me chercher?

HENRIETTE.

Non !.. vous avez promis
De venir ce matin près de nos bons amis;
Ma tante est occupée, et j'arrive avant elle.
C'est convenu.

LOUIS, s'avançant.

Ma mère attend Mademoiselle.

DERVET, prenant le bras de sa fille.

Oui, tu viens me chercher... c'est bien ! nous descendons.

HENRIETTE.

Mais non, quand je...

DERVET, l'interrompant.

C'est bien ! Monsieur, mille pardons !...
Bientôt à déjeuner, je vous verrai, j'espère.

HENRIETTE.

Mais...

DERVET, l'interrompant.

Tu viens me chercher... me voici.

HENRIETTE.

Mais, mon père !...

(Dervet lui fait signe. — Elle se tait et le suit.)

LOUIS, bas à Salbris.

C'est sur vous que je compte avant la fin du jour...
Puisque vous savez tout.

SALBRIS, à part.

Ah ! bon !... chacun son tour !

DERVET.

Venez-vous ?

(Il sort avec Henriette.)

SALBRIS.

(A part.)

Je vous suis. A ses pas je m'attache...
Ce secret est mon bien !... il faut que je le sache !

(Il sort.)

LOUIS, suivant Henriette des yeux.

Pour moi plus de bonheur ! Henriette !

(Vernange rentre par la gauche, aperçoit Louis et s'arrête.)

SCÈNE VII.

LOUIS, VERNANGE.

VERNANGE.

C'est lui !
Il entendra raison.

LOUIS, l'apercevant.

Ah !... sortons !... je ne pui.

(Il s'arrête avec émotion.)

VERNANGE, en souriant.

Eh bien ! mon cher Louis, vous faites donc la guerre ?
A peine parmi nous, vous avez une affaire,
Et sans songer aux pleurs que vous pouvez coûter,
Vous ramassez le gant qu'un sot vient vous jeter !

LOUIS.

De ce qu'en mon honneur c'est un sot qui m'outrage,
Faut-il m'autoriser à manquer de courage?

VERNANGE.

Mais c'est rendre importants de puérils débats;
Je ne comprends pas, moi...

LOUIS.

Vous ne comprenez pas!...
De ces débats, Monsieur, vous ignorez la cause?

VERNANGE.

Mais... mon ami Dervet m'en a dit quelque chose.

LOUIS.

Il vous a... tout dit?

VERNANGE.

Tout.

LOUIS.

Et vous, qui m'aimez tant!...
Vous ne comprenez pas que d'un mot insultant,
Dont le souvenir seul rallume ma colère,
Un fils, un noble fils, veuille venger sa mère!...

VERNANGE.

Il en est des propos comme de ces écrits
Qui d'eux-mêmes, mon cher, tombent sous le mépris;
C'est les mettre en crédit que remuer la fange
Où meurt, en dépit d'eux, l'insulte ou la louange;
En relevant l'injure, on lui donne un écho.
Où donc en serions-nous, si l'on criait haro
A tous ces bruits honteux qui glissent dans le monde!

LOUIS.

Quand l'outrage provoque, il faut qu'on lui réponde!

VERNANGE.

Louis!... Mais après tout... êtes-vous l'offensé?
Qui de nous d'un vain mot a droit d'être blessé?
Je sais, en pareil cas, ce que l'honneur demande...
Et c'est moi seul.

LOUIS.

Monsieur, dans l'arme où je commande,
On ne se défend pas avec le bras d'autrui.

VERNANGE.

Mais si d'un ami sûr on repousse l'appui,
Enfant, compromet-on les personnes qu'on aime?
Songez-y donc! c'est presque ajouter foi vous-même...

LOUIS.

A quoi donc?...

VERNANGE.

Au mensonge, et croire...

LOUIS.

Oh! non, jamais!...
Moi, grand Dieu!... moi, douter de tout ce que j'aimais!...
Votre nom, sous le toit que me légua mon père,
Flétrirait... comme un faux... et le fils et la mère!...
Votre perfide amour, votre indigne amitié,
N'auraient pour nous, Monsieur, ni pudeur, ni pitié!...
Ce qui n'était pour moi qu'une lâche insolence,
Serait la vérité qui condamne au silence!...
Non, je ne le crois pas!...

VERNANGE, ému.

Et vous avez raison!...

LOUIS.

Mais si je le croyais... mais dans cette maison,
Tout pour moi deviendrait une injure mortelle!...
Tout... jusqu'à vos bontés que mon cœur se rappelle!...
Ces bienfaits qui déjà prévenaient mes désirs,
Cet or que votre main offrait à mes plaisirs,
Comme un fardeau honteux pèseraient sur ma vie!

VERNANGE.

Louis!

LOUIS.

Cette faveur... de mes vœux poursuivie,
Qu'à mon jeune courage on promettait sur mer,
Cette croix du soldat dont je serais si fier,
Comme un présent de plus, par vous sollicitée,
Aurait brûlé ce cœur qui vous l'eût rejetée!...

VERNANGE.

Louis!...

LOUIS.

Et mon amour par vos soins couronné,
D'un souvenir affreux serait empoisonné!
Vous feriez mon bonheur, et la main d'Henriette
De la honte à mes yeux devrait payer la dette!...

VERNANGE.

Louis!...

LOUIS.

Non, non, Monsieur, non, je ne le crois pas,
Je ne veux pas le croire!...

VERNANGE, à part

Il croit tout!

LOUIS.

En ce cas,
Et si je le croyais, je vous dirais : Vernange,
Gardez tous vos bienfaits, je n'en veux, en échange,
Qu'un seul... mais je le veux! c'est qu'en homme d'honneur,
Vous nous rendiez la paix, peut-être le bonheur!
C'est qu'à l'abri des lois relevant... votre femme,
Vous me donniez le droit de punir comme infâme,
Un calomniateur... il le sera pour tous!...
Et je vous en prierais, en pleurant, à genoux...
Je serais votre fils... je vous dirais : Mon père!...
Mais si vous repoussiez mes larmes, ma prière...
Honteux, désespéré, par vous-même affermi,
A défendre ses jours forçant notre ennemi...
Oui, vous!... je vous tuerais!. .

VERNANGE.

Malheureux!

(Ils se séparent vivement à la voix de Mme de Vernange, Louis va s'asseoir à droite et se cache la tête dans ses mains.)

SCÈNE VIII.

LOUIS, *assis*, Mme DE VERNANGE, VERNANGE, DERVET.

Mme DE VERNANGE, *à Dervet.*

Venez vite !
Venez... Eh bien ! Salbris !...

DERVET.

A l'instant, je le quitte !

Mme DE VERNANGE, *apercevant Louis.*

Louis !

(*Bas à Vernange.*)

Est-il calmé ?

DERVET, *de même.*

Se rend-il à nos vœux ?

VERNANGE, *contenant son émotion.*

Pas encor... Mais Salbris ?...

DERVET, *bas.*

Vous vous trompiez tous deux.
C'est sur les pas d'Arthur qu'il a trouvé la lettre...
Voilà tout ce qu'il sait... j'allais vous compromettre...
Mais à temps, par bonheur, je crois m'être arrêté...
Il était sur la voie, et je l'ai dérouté.

VERNANGE, *se rappelant.*

Arthur !... dans son dossier je l'avais donc laissée?...
Oui !...

DERVET, *bas.*

Salbris de l'ouvrir n'a pas eu la pensée !...
Sa réputation vaut encor moins que lui.
Il vient avec ma sœur... Vous l'avez aujourd'hui
Reçu bien brusquement !... il faut user de ruse.
Sur un malentendu faites-lui votre excuse...
Les voici... que ma sœur ne se doute de rien !...

VERNANGE, bas, à Mme de Vernange.

Rappelle ton sourire, observe ton maintien...
Du courage!...

Mme DE VERNANGE.

Oui!...

(A Louis.)

Mon fils, tu penses...

LOUIS.

Mais, ma mère,
A toi!...

(Il se lève. Salbris entre donnant le bras à Mlle Dervet.)

SCÈNE IX.

LOUIS, Mme DE VERNANGE, VERNANGE, SALBRIS, Mlle DERVET, DERVET.

Mlle DERVET.

Qu'on a de peine à vous suivre, mon frère!

DERVET.

Je suis apparemment pressé de déjeuner.

SALBRIS, à part.

Il m'échappe!...

VERNANGE.

Ah! Salbris! c'est bien de pardonner
L'accueil un peu fâcheux que je viens de vous faire!...

SALBRIS, à part.

Il les a rassurés!...

Mme DE VERNANGE.

Erreur involontaire!
Soyez le bienvenu....

SALBRIS.

J'étais sûr en effet,
Madame...

(A part.)

La girouette a tourné tout à fait.
Observons!

Mme DE VERNANGE, à Dervet.

Henriette accompagne sa tante ?

Mlle DERVET.

Ma nièce...

DERVET.

Ce matin elle est un peu souffrante.

LOUIS.

Grand Dieu !

Mlle DERVET.

Rassurez-vous !... elle se porte bien.

Mme DE VERNANGE.

Comment !

DERVET.

Elle a ses maux de tête.

Mlle DERVET.

Elle n'a rien !...
Vous avez beau mentir et me faire des signes !...

(Salbris regarde Dervet.)

DERVET.

Qui ? moi ?

Mlle DERVET.

Vos procédés avec nous sont indignes !
Nous vous avions promis de venir tous les trois ;
Il a changé d'idée !...

VERNANGE.

Ah ! Dervet !...

Mme DE VERNANGE, à part.

Je conçois.

(Louis se détourne avec émotion.)

SALBRIS, à part.

Ce débat, à coup sûr, cache encor quelque chose.

Mlle DERVET.

D'un caprice pareil comprenez-vous la cause ?

DERVET, lui faisant des signes.

Ma sœur!...

(Salbris le regarde.)

Mlle DERVET.

Depuis hier, Dervet est bien changé!
Vous voyez... lui toujours et sincère et rangé,
Il se cache de nous, il garde le silence...
Et sa sœur à présent n'a plus sa confiance!

DERVET.

Allons! bien! elle pleure!

VERNANGE.

Ah! Dervet!...

Mlle DERVET.

Oui, sans bruit,
Il s'est sournoisement échappé cette nuit.

SALBRIS, riant.

Cette nuit!

Mme DE VERNANGE, vivement.

C'est ici qu'il est venu, ma chère...
Il cherchait... mon mari...

VERNANGE.

Pour me parler d'affaire.

Mlle DERVET.

D'affaire... après son bal!... ah! c'était un peu tard!...

SALBRIS.

En effet!

Mlle DERVET.

Mais tant mieux! car après son départ,
J'avais craint, je l'avoue, une autre inconséquence:
Madame Vernillac... dont il prend la défense...
Présidait, cette nuit, un souper de garçons.

VERNANGE, à part.

Ah! bien!

Mlle DERVET.

Salbris l'assure... et j'avais des soupçons...
Oui, mon frère pouvait, en convive fidèle,
Lui demander pardon de mes rigueurs pour elle.

DERVET.

Certes, je l'aurais dû !... Ce que vous avez fait...

Mlle DERVET.

Je le ferais encor ! c'est d'un très-bon effet !
Ce qu'hier j'ai prédit déjà se réalise...
Demandez à Salbris ! c'est Vernillac qui brise
Ces nœuds dont il est las, qui ne tenaient à rien !...

SALBRIS, *observant Mme de Vernange.*

Il devait tôt ou tard en venir là !

Mlle DERVET.

Très-bien !
Des amours de roman chute trop ordinaire.

SALBRIS, *à part.*

Quelle pâleur !

DERVET.

C'est faux !

VERNANGE.

Eh ! si fait, au contraire !
Leur rupture est connue, et déjà, dans Paris,
Tout le monde sans doute en parle avec mépris,
Personne plus que nous, plus que moi, j'imagine !

DERVET.

Et vous avez raison !

Mlle DERVET, *riant.*

Vraiment ! votre héroïne,
Pardon ! mon pauvre frère !... il est fort amusant !...
Il la défendait !...

DERVET.

Bon ! elle rit à présent !

Mlle DERVET.

Tandis que Vernillac, qu'un autre amour entraîne,
Lui reprend jusqu'au nom dont elle était si vaine !...

VERNANGE, bas à Mme de Vernange.

Contenez-vous !...

Mlle DERVET.

Elle a sa fille à marier...
Trouvez donc un parti qui veuille s'allier...

DERVET, passant vivement à elle.

Taisez-vous donc !...

Mlle DERVET.

Plaît-il !

SALBRIS, à part.

C'est clair !

(Gervais paraît à la porte de la salle à manger.)

VERNANGE, offrant son bras à Mlle Dervet.

On vient nous dire
Que nous sommes servis... Madame !...

(Il l'emmène.)

DERVET, à part.

Je respire !
Enfin !...

Mme DE VERNANGE, allant à eux en s'efforçant de sourire.

Eh bien !... Messieurs... passez donc !...

(A Salbris qui lui offre son bras.)

Permettez !...
Des ordres... je ne puis... de grâce !...

LOUIS.

Vous restez?...

Mme DE VERNANGE.

Va donc... suis nos amis... va !...

DERVET, bas.

Bien !... de la prudence !...

SALBRIS, bas à Dervet.

Comprenez-vous !...

DERVET.

Moi... Non.

SALBRIS, de même.

Eh bien !... moi, je commence !...

DERVET, à part.

Tout Paris le saura !...

(Ils vont pour sortir. — Louis est près de la porte.)

LOUIS.

Passez, Messieurs.

Ils sortent. — Louis s'arrête et observe sa mère qui se croit seule et se soutient à peine, près du fauteuil qui est à gauche.)

SCÈNE X.

LOUIS, Mme DE VERNANGE.

Mme DE VERNANGE.

Mon cœur
Se brise !... Ces regards et ce rire moqueur...
Et ce récit cruel... Je ne puis... Trop d'alarmes...
Ah !... je me meurs !...

(Elle tombe dans le fauteuil, Louis court près d'elle.)

LOUIS, à ses pieds.

Ma mère !... Ah ! cache-leur tes larmes !
Reviens à toi, ma mère !

Mme DE VERNANGE.

Hein !... quoi donc ?... j'ai parlé...
J'ai dit...

LOUIS.

Rien... pas un mot...

Mme DE VERNANGE.

Pourquoi cet air troublé,
Ces pleurs ?...

LOUIS.

C'est qu'on m'apporte une triste nouvelle...
Un ordre du ministre à Cherbourg me rappelle.

Mme DE VERNANGE.

Déjà !...

LOUIS.

L'ordre est précis, et je pars...

Mme DE VERNANGE.[1]

Quand ?

LOUIS.

Ce soir ?

Mme DE VERNANGE.

Me quitter !...

LOUIS.

Il le faut !... Et tiens, j'avais l'espoir,
Puisqu'un si court moment à Paris nous rassemble,
Que tous deux pour Cherbourg nous partirions ensemble !...
Tu souffres... de Paris l'air est fatal pour toi...

(Elle le regarde avec effroi et se lève lentement.)

De respect entourée... heureuse près de moi...
Loin de ces lieux...

(Il se lève.)

Mme DE VERNANGE.

Mon fils !...

LOUIS.

C'est un charmant voyage !

Mme DE VERNANGE.

Tu veux !...

LOUIS.

C'est convenu ! ...

Mme DE VERNANGE.

Je ne puis !

LOUIS.

Du courage !...

GERVAIS, rentrant.

Madame !...

Mme DE VERNANGE.

Nous voici !...

LOUIS, la retenant et bas.

Surtout point de retards...
Nous partons tous les deux, ma mère !...

(A part.)

Si je pars !

(Ils entrent dans la salle à manger.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, HENRIETTE.

LOUIS, sortant de la salle à manger.

Je suis content de moi... vivre ou mourir pour elle ;
Oui, c'est là mon devoir... et j'y serai fidèle !
Mais onze heures, et rien ! personne ! Si du moins
Salbris pouvait sortir... me parler sans témoins !...

(Il remonte à la porte de la salle à manger.)

HENRIETTE, entrant par le fond, sans le voir.

Me voici... je reviens... mais ce n'est pas ma faute !...

LOUIS.

Comment peut-on, chez soi, garder un pareil hôte !...

HENRIETTE.

Mon cousin le veut !...

(Apercevant Louis.)

Ah !...

LOUIS.

Quel bonheur imprévu !

Henriette !

HENRIETTE.

Monsieur !... je ne vous ai pas vu,
Je ne vous cherchais pas !

LOUIS.

Qu'entends-je ? quel langage !...
Mais je ne vous dois pas retenir davantage...
Adieu !...

(Il va pour rentrer.)

HENRIETTE, à part.

Pauvre jeune homme ! il va se désoler !...
(Haut.)
Louis !...

LOUIS, vivement.

Ah ! votre voix vient de me rappeler !...

HENRIETTE.

Monsieur Louis... qu'au moins votre cœur me pardonne !
Car vous ne savez pas les ordres qu'on me donne.
Heureuse, ce matin, j'accourais près de vous...
Mon père, brusquement, me fait rentrer chez nous,
Et pour mieux empêcher qu'ici je ne revienne,
Il me dit : « Restez là, vous avez la migraine !... »
Il a fallu l'avoir.

LOUIS.

Oui, je sais... et c'est moi
Qui cause en ce moment la peine où je vous voi !
Il veut nous séparer... il craint qu'on ne vous aime...
Que vous n'aimiez...

HENRIETTE.

C'est clair !... au bal pourtant, lui-même,
Il m'approuvait des yeux... vous lui plaisiez beaucoup...
Et j'en étais bien aise !

LOUIS.

O ciel !...

HENRIETTE.

Mais tout à coup,
Il change, sans motifs !

LOUIS.

Mais il en a peut-être.

HENRIETTE.

Quels motifs?... achevez.

LOUIS.

Je ne puis les connaître.

HENRIETTE.

Bien !... encor des secrets !... je ne sais, ce matin,
Mais tout le monde en a... jusques à mon cousin
Qui m'arrive tout pâle, et veut qu'ici bien vite
A son oncle, tout bas, j'annonce sa visite.

LOUIS.

Qui donc?

HENRIETTE.

Charles Dupuis.

LOUIS, à part.

Ah ! le témoin d'Arthur !

HENRIETTE.

J'ai beau lui répéter : « Mais mon père, bien sûr,
« Grondera.— C'est égal, va ! — Mais je suis malade !...
« — Va toujours !... car bientôt j'attends un camarade.
« — Pourquoi?... — C'est un secret, va donc !...»

LOUIS, à part.

Il est en bas !

HENRIETTE.

Enfin, je suis venue... et ne m'en repens pas...
Je vais...

LOUIS, la retenant.

C'est moi qu'il cherche... il faut que je lui parle.

HENRIETTE.

Quoi ! vous le connaissez ?

LOUIS.

Beaucoup.

HENRIETTE.

Mon cousin Charle !

LOUIS.

D'avertir votre père il serait dangereux.

HENRIETTE.

Pourquoi ?

LOUIS.

C'est un secret.

HENRIETTE.

Encor !...

LOUIS.

Pardon ! je veux
Vous épargner à tous un chagrin véritable.
Restez.

HENRIETTE.

De me tromper vous n'êtes pas capable.

LOUIS.

Croyez-en mon amour !

(Il va pour sortir par le fond.)

HENRIETTE.

Eh bien ! je me tairai.

LOUIS, revenant.

Henriette, de vous à jamais séparé,
Je sens que l'espérance à mon cœur est ravie,
Mais votre amour si pur me rattache à la vie,
Et j'en veux, loin de vous, quel que soit l'avenir,
Comme mon seul bonheur, garder le souvenir !

HENRIETTE.

Oh ! non.

SCÈNE II.

LOUIS, VERNANGE, DERVET, HENRIETTE.

DERVET, sortant de la salle à manger.

Adieu !

VERNANGE, le suivant.

Restez !...

DERVET.

Non !... Ma fille !...

HENRIETTE, à part.

Je tremble

VERNANGE, bas.

Séparez deux amants, vous les trouvez ensemble.

DERVET.

Qui vous amène ?

HENRIETTE.

Moi... mon père... je montais...

LOUIS.

Mademoiselle... ici... comme je vous quittais...
Venait...

HENRIETTE, vivement.

Oui, c'est cela !

LOUIS.

Pour parler à sa tante.

HENRIETTE, vivement.

Pour parler à sa tante !

VERNANGE.

Oh ! comme elle est tremblante !...
Calmez-vous, mon enfant... Votre tante... elle est là.

HENRIETTE.

Là !...

LOUIS.

Je rentrais chez moi...

DERVET, à Henriette.

C'est bien !... rejoignez-la.

Henriette entre dans la salle à manger. Vernange tend la main à Louis qui ne la prend pas, le salue avec émotion et sort par la droite.)

SCÈNE III.

VERNANGE, DERVET.

VERNANGE.

Il me hait, quand pour lui, l'ingrat, je vous implore ;
Quand j'obtiens Henriette !...

DERVET.

Eh ! non.

VERNANGE.

J'espère encore
Les unir... De ce mot vous semblez irrité !...
Mais cette nuit, au bal, quand je vous ai conté
Notre espoir, nos projets...

DERVET.

Cette nuit... c'est possible!
Mais...

VERNANGE.

Mais à leur amour serez-vous insensible ?

DERVET.

Eh! sans doute.

VERNANGE.

A ce point vous ne pouvez changer!
Après m'avoir promis!... ce serait m'outrager.

DERVET.

Mais la position, mon cher, n'est plus la même.
Moi je suis tolérant par goût et par système;
Je ne me mêle pas des affaires d'autrui...
Non, mais je suis du monde, et je marche avec lui.
Le monde, c'est Salbris qu'amuse le scandale,
Comme avec ses sermons ma sœur, c'est la morale.

VERNANGE.

Et vous, de ces amis comme on en voit souvent,
Qui, par respect humain, tourneraient à tout vent!

DERVET.

Je suis le vôtre encor! Mais irai-je à ma fille,
Par amitié pour vous, donner une famille
Dont l'honneur pour un geste, un mot, mette soudain
A mon gendre... à mon fils... une épée à la main!

VERNANGE.

Vous exagérez trop une peur... excusable!...

DERVET.

Non, je n'ai peur de rien, mais je crains tout!... que diable!
Cela dépend de vous!

VERNANGE.

De moi!

DERVET.

Vous le voyez,
Tout ne s'arrange pas comme vous le croyez!...

VERNANGE.

Qui sait?... Il est peut-être un moyen!

DERVET.

Le plus sage,
Le plus simple, morbleu! c'est un bon mariage!

VERNANGE.

Secret, y croira-t-on?... et public, il nous perd.
Il faut que du passé l'honneur soit à couvert.

DERVET.

Prétexte!

VERNANGE.

Vous savez quels motifs sont les nôtres!...

DERVET.

Oui, je sais vos motifs!... et j'en devine d'autres.

VERNANGE.

Comment!

DERVET.

Votre embarras perce dans vos refus;
Vous aimiez votre femme, et vous ne l'aimez plus!

VERNANGE.

Dervet!

DERVET.

Convenez-en!

VERNANGE.

Mais non!

DERVET.

Il vous en coûte
D'avouer...

VERNANGE.

Je l'aime!

DERVET.

Oui... mais comment!

VERNANGE.

Eh! sans doute,
Ce n'est plus cet amour qui m'avait entraîné,
Lorsque, loin de la France, à ses pas enchaîné,
Et malgré ses rigueurs, toujours tendre et fidèle,
Je ne pouvais penser et vivre que près d'elle!
Rien pour la mériter ne me coûtait alors!...
Mais le temps, par degrés, a calmé ces transports;
L'amour qui m'aveuglait a perdu de ses charmes,
J'en conviens!... fatigué de soupçons et de larmes,
Je me suis, en secret, parfois félicité
D'avoir... bien malgré moi... sauvé ma liberté!

DERVET.

Voilà!

VERNANGE.

Non que je veuille en recouvrer l'usage!...
Je n'avais pas du moins l'ennui du mariage.
La peur que je ne prisse un violent parti,
De reproches plus vifs m'a souvent garanti;
On osait moins alors épier mes absences,
Contrôler mes plaisirs ou gronder mes dépenses!...
Libre dans une chaîne, où je veux bien rester,
Je dis, lorsque parfois on vient me tourmenter :

Morbleu! je suis mon maître!... et ce mot me console.
Marié, vous voyez que tout cela s'envole!

DERVET.

Je vois que le désordre est un gouffre profond;
Dès qu'on y met le pied, on roule jusqu'au fond.
Ce que vous craignez là, c'est le bonheur peut-être!
Demandez aux maris... vous devez en connaître
Qui se plaignent sans cesse, et que même on entend
Envoyer leur compagne au diable à chaque instant...
Mais il n'en est pas un qui voulût, en son âme,
Au niveau de la vôtre avoir placé sa femme!...
La liberté, Vernange, est trop chère à ce prix!
Et que serait-ce donc, morbleu! si dans Paris,
L'union des époux par l'amour mesurée,
Pouvait des passions n'avoir que la durée,
Et s'ils gardaient entre eux, prompts à se révolter,
Comme un épouvantail, le droit de déserter!
Ah! que j'aime bien mieux, s'il faut que je le dise...
(Ma sœur n'est pas ici... pardon! je moralise!)
Un honnête mari, comme je l'étais, moi,
Qui, dans un acte en forme, à l'abri de la loi,
Enterra bonnement sa liberté mourante!...
Dans les premiers transports d'une joie enivrante,
Il a vu tout en rose... et plus tard, en effet,
Il en rabat beaucoup... comme vous avez fait!
L'une est coquette... l'autre est grondeuse... ou jalouse...
Mais le temps accoutume aux défauts qu'on épouse,
Et lorsque pour la vie enfin on est lié,
L'amour en vieillissant devient de l'amitié.
On s'ennuie un peu?... Soit!... Mais l'un l'autre on s'estime,
Et l'on goûte du moins un ennui... légitime.
On y tient... j'y tenais!... et vous-même en ce cas...

(Mouvement de Vernange.)

De la famille encor je ne vous parle pas...
Mais ce pauvre Louis à qui je m'intéresse!...

VERNANGE.

Un père pour son fils n'a pas plus de tendresse!
Ému de sa douleur, de sa noble fierté,
Dans ce cœur qui l'aimait, tous les coups ont porté!

DERVET.

Eh bien!... alors!...

SCÈNE IV.

Mme DE VERNANGE, VERNANGE, DERVET.

Mme DE VERNANGE.

C'est vous! enfin!

VERNANGE.

Qu'est-ce, de grâce!..

Mme DE VERNANGE.

Salbris de ses regards me poursuit et me glace!

VERNANGE.

C'est qu'en vous d'un danger tout semble l'avertir!
Du calme!...

Mme DE VERNANGE.

Et le moyen, quand mon fils va partir!...

DERVET.

Que dites-vous!...

VERNANGE.

Il part!...

Mme DE VERNANGE.

Il vient de me l'apprendre.
Ce n'est pas tout encor... je n'ose le comprendre...
Aurait-il deviné!... Non!... oh! non!...

VERNANGE.

Nous quitter,
Quand pour le retenir rien ne peut me coûter!

DERVET.

Où va-t-il?

Mme DE VERNANGE.

A Cherbourg... Mais il veut, il exige
Que je le suive!

VERNANGE, avec émotion.

Vous !

Mme DE VERNANGE.

Ce soir.

VERNANGE.

Vous !

Mme DE VERNANGE.

Oui, vous dis-je !
Je me suis récriée... et d'un ton plus pressant,
Il m'a dit : « Nous partons ! » Mais avec un accent
Qui m'a fait tressaillir !... un voyage, une absence,
Pourquoi donc ?

DERVET.

En effet !

VERNANGE.

Qu'importe !... Mais je pense
Que tu ne pars pas, toi !

Mme DE VERNANGE.

Peut-être en ce moment,
Est-ce un prétexte heureux ?...

VERNANGE.

Eh ! non, assurément !

Mme DE VERNANGE.

Je le dois !

VERNANGE.

Moi te perdre et souffrir qu'il t'emmène !...

Mme DE VERNANGE.

Craignez-vous qu'à Cherbourg mon fils ne me retienne ?...

VERNANGE.

Que je le craigne ou non, tu resteras ici !...

Mme DE VERNANGE.

Je détourne l'orage en m'éloignant ainsi.

VERNANGE, la serrant dans ses bras.

Ah ! je ne le veux pas !... c'est ici ta demeure !
Me quitter, non, jamais !

Mme DE VERNANGE.

Vernange...

DERVET, à demi voix.

A la bonne heure !...
Vous voyez... on y tient !...

VERNANGE.

Dans un calme trompeur,
Je m'étais endormi, trop sûr de mon bonheur ;
Je m'éveille au milieu de maux que je déplore,
Que je veux réparer !... Il en est temps encore !
Rassurez-vous !

DERVET.

Quelqu'un !

SCÈNE V.

VERNANGE, Mme DE VERNANGE, GERVAIS, DERVET.

Mme DE VERNANGE.

Que voulez-vous, Gervais ?...

GERVAIS, un papier à la main.

C'est pour monsieur Salbris.

Mme DE VERNANGE, lui montrant la salle à manger.

Il est là.

GERVAIS.

Là ?... Je vais...

DERVET, observant Gervais.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?... Quel embarras ! quel trouble !

Mme DE VERNANGE.

Qu'est-ce ?

GERVAIS.

Pardon !... je sens que ma frayeur redouble...
Ah ! j'ai tort... mais tant pis !... vous m'avez défendu...

VERNANGE.

Parlez !...

GERVAIS.

Monsieur Salbris en bas est attendu,
Et voici le billet que j'allais lui remettre.

Mme DE VERNANGE.

Un billet !

GERVAIS.

Oui, voyez.

VERNANGE.

Je ne puis me permettre...

GERVAIS.

C'est de monsieur Louis.

Mme DE VERNANGE.

Qu'entends-je ?

DERVET.

Il est sorti !

GERVAIS.

Par votre appartement, Madame, il est parti.

Mme DE VERNANGE.

Ciel ! mon fils !

(Elle ouvre vivement le billet. — Salbris sort de la salle à manger.)

SCÈNE VI.

VERNANGE, SALBRIS, Mme DE VERNANGE, DERVET.

VERNANGE, allant à Salbris.

Ah ! Salbris, où courez-vous si vite ?

SALBRIS.

C'est l'heure de la bourse ; à regret je vous quitte.

Mme DE VERNANGE, montrant le billet à Salbris.

On vous attend ailleurs !...

VERNANGE.

Mais où donc ?

DERVET.

Et pourquoi ?

SALBRIS, à part.

Nous avons du nouveau !

Mme DE VERNANGE.

Vous niez en vain !...

SALBRIS.

Moi !

Mme DE VERNANGE, lisant la lettre.

« En secret, selon sa promesse,
« Arthur est de retour... »

SALBRIS.

Arthur !

Mme DE VERNANGE, continuant.

« Rejoignez-nous,
« Venez ; tout est réglé, nous partons, le temps presse ;
« Son témoin l'accompagne, et j'ai compté sur vous. »

DERVET.

Vous partiez !...

SALBRIS.

Allons donc !

Mme DE VERNANGE.

Il y va de sa vie,
Vous n'irez point, Monsieur !...

SALBRIS.

Je n'en ai pas envie !
C'est donc ce qu'ici même il me disait tout bas !...
Je cours lui déclarer...

VERNANGE.

Vous ne sortirez pas!
C'est à moi de courir !... Où doit-on vous attendre?
Où sont-ils ?

GERVAIS, de la porte du fond.

Du premier ils viennent de descendre.

DERVET.

De chez moi !...

Mme DE VERNANGE.

Mon ami!

SALBRIS, remontant.

Je les mettrai d'accord...

VERNANGE, retenant Salbris.

Si vous sortez d'ici, Monsieur, vous êtes mort!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Mlle DERVET, Mme DE VERNANGE, SALBRIS, DERVET, HENRIETTE.

Mme DE VERNANGE, accompagnant Vernange.

Sauvez-le!...

SALBRIS, suivant Vernange.

C'en est trop!...

DERVET, ramenant Salbris.

A vous je me cramponne!
Morbleu! vous resterez!...

SALBRIS.

Comment! on m'emprisonne!

Mlle DERVET, accourant au bruit.

Qu'est-ce donc?...

DERVET.

Vous vouliez...

SALBRIS.

Je veux me révolter !
Oui, depuis ce matin, je me vois ballotter :
On m'accuse, on me craint, on me flatte, on m'arrête.
Je suis indiscret !... soit ! mais loyal, mais honnête,
Et loin de vous trahir, d'aider dans ce combat,
Votre fils...

Mlle DERVET.

Votre fils !

Mme DE VERNANGE, dans le plus grand trouble.

Il m'échappe, il se bat !

HENRIETTE.

Il se bat !...

DERVET.

Vous étiez son témoin !

HENRIETTE.

C'est infâme !

Mlle DERVET.

C'est affreux !...

SALBRIS, remontant.

Mais non ! mais je refuse !

Mlle DERVET.

Madame !...

Mme DE VERNANGE, hors d'elle-même.

Et c'est moi qui suis cause !... Oui, vous aviez raison !
Le désordre est fatal à toute une maison !...
La faute échappe en vain au monde qui l'épie ;
Le malheur tôt ou tard nous frappe ! et tout s'expie !

Mlle DERVET.

Que dites-vous ?

DERVET.

Rien ! rien !... sortez !

SALBRIS, à part.

Nous y voilà !

Mme DE VERNANGE.

Mais lui, lui, qu'a-t-il fait?

DERVET, bas.

Prenez garde! ils sont là !

Mme DE VERNANGE.

Qu'importe qu'on m'écoute et que je me trahisse!...
Si j'ai perdu mon fils, ce sera mon supplice!

DERVET.

Ecoutez ! on revient!...

Mme DE VERNANGE.

Louis !..

HENRIETTE.

J'entends leurs pas !...

SALBRIS, à part.

Trop tard!

SCÈNE VIII.

SALBRIS, Mme DE VERNANGE, LOUIS, DERVET, VERNANGE, ARTHUR, Mlle DERVET, HENRIETTE.

(Vernange ramène avec lui Arthur et Louis.)

VERNANGE.

Non, Messieurs, non, vous ne vous battrez pas !...

ARTHUR.

Monsieur !...

HENRIETTE.

C'est lui, Madame !...

(Dervet conduit Louis près de sa mère.)

VERNANGE, continuant.

Et s'il faut qu'on se batte,
Moi seul...

LOUIS.

Oh ! non, jamais !

SALBRIS, à part.

C'est la bombe !... elle éclate !...

Mlle DERVET.

Ce duel...

VERNANGE.

Ce duel est une lâcheté !...
Pour un billet surpris et mal interprété,
Pour une calomnie !... ah ! vous devez m'entendre,
Monsieur... vous m'entendrez.. et je vais vous apprendre
Comment en honnête homme on explique un secret !

(Les retenant tous.)

Personne n'est de trop... pas même un indiscret !...
Et puisqu'en plein salon, on nous a fait outrage,
Puisqu'on osa douter de notre mariage...

Mlle DERVET.

Et qui donc ?... quelle horreur !...

VERNANGE.

La vérité, du moins,
Ne saurait à son tour avoir trop de témoins.
Eh bien ! ce mariage.. un mot va vous confondre !..
Il est nul !...

TOUS.

Nul !..

LOUIS, allant à Vernange.

Monsieur !..

(Dervet l'arrête.)

VERNANGE.

Jugez-nous !.. C'est à Londre
Que rencontrant l'honneur, la grâce, la bonté,
Par un lien public... et de tous respecté...
A celle que j'aimais j'unis ma destinée...
Et bientôt, dans Paris, ma femme ramenée,
Reçut de ses amis, des miens..., vous en étiez...
Des hommages flatteurs... et peut-être enviés !
Et de cette union qui m'aurait fait un crime ?

Mon bonheur était-il moins pur, moins légitime,
Parce que, hors de France, on me fit négliger
De ces formalités qu'en pays étranger,
La loi nous imposait, et dont l'absence annule
Ces nœuds que Deschamps seul poursuit d'un vain scrupule !

Mme DE VERNANGE, à part.

Que dit-il ?

VERNANGE, à Arthur.

Vous, son clerc, vous avez pénétré
Un secret qui pour vous devait être sacré !
Vous avez d'un billet volé la confidence !
Outrageant les amis dont j'ai la confiance,
Vous m'avez, dans un bal, chez eux, calomnié !
Entouré d'étourdis, vous avez, sans pitié,
En présence du fils, déshonoré la mère !

ARTHUR.

Grâce !..

DERVET, bas.

Vous les perdez !...

VERNANGE, bas.

Je les sauve au contraire !

Mlle DERVET, s'éloignant d'Arthur.

C'est un serpent !

SALBRIS, à part.

Hé ! hé !

HENRIETTE.

Se peut-il ! dans un bal !

VERNANGE.

Eh bien ! c'est donc à moi de réparer le mal !..
Non pas obscurément, sans éclat, sans courage,
Honteux, comme d'un tort, du passé qu'on outrage ;
Mais fier, mais au grand jour, aux yeux de tout Paris !
Renouvelant des nœuds que vous avez flétris,
Rendant hommage au monde, aux lois, la tête haute,
Je répare une erreur et non pas une faute !

A l'indiscrétion nous livrons notre honneur !...
Je la défie alors de troubler mon bonheur,
Et je vous puis à tous, sans crainte et sans mystère,
Présenter et ma femme, et mon fils !

LOUIS, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon père !...

DERVET.

C'est d'un homme de cœur !..

Mme DE VERNANGE.

Mon ami !

Mlle DERVET.

Bien ! très-bien !

SALBRIS.

Oui, très-bien ! (A part.) C'est adroit !

Mlle DERVET, à Henriette.

Et toi, tu ne dis rien !

HENRIETTE.

Non, je pleure.

(Arthur s'approche de Louis.)

ARTHUR.

Monsieur, je suis prêt à vous suivre !..
Mais il faut que mon cœur d'un remords se délivre :
J'ai commis, hors de moi me laissant emporter,
Deux fautes que mon sang ne saurait racheter ;
Et je les reconnais, hautement, sans excuse !

LOUIS, lui prenant la main.

Lorsque si noblement de ses torts on s'accuse,
On n'en a plus, Monsieur !

DERVET.

Et moi, dans tout ceci,
Je veux, ami fidèle, avoir ma part aussi.
Morbleu ! ne laissons pas votre joie incomplète,
Et, puisque votre fils aime mon Henriette,
Si ma sœur...

Mlle DERVET.

Mon aveu !.. je le donne à l'instant !
(Bas à Dervet, en faisant passer Henriette près de lui.)
Jamais vos Vernillac n'en pourraient faire autant !

DERVET.

Bien, ferme, allez !.. Louis, soyez de ma famille...
Si pourtant cet hymen rend heureuse ma fille !..

HENRIETTE.

Mais regarde-moi donc !

LOUIS.

Henriette !..

SALBRIS.

Pour moi,
Je suis ému, ravi de tout ce que je voi,
Et je veux dans Paris en porter la nouvelle !

VERNANGE.

J'avais compté sur vous !..
(Bas à Mme de Vernange.)
Quelle pâleur mortelle !..
Tout s'arrange ! au bonheur ton âme doit s'ouvrir...
(Montrant gaiement Louis.)
Que diable ! il n'est pas mort !

Mme DE VERNANGE, lui serrant la main.

Mais il pouvait mourir !

FIN D'UN MÉNAGE PARISIEN.

LE MARI A LA CAMPAGNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le lundi 3 juin 1844.

En société avec M. Jules de Wailly.

Personnages :

FERDINAND COLOMBET.

CÉSAR POLIGNY.

EDMOND, amant de PAULINE.

M. MATHIEU, ami de la maison.

FRANÇOIS, domestique.

URSULE, femme de COLOMBET.

Mme D'AIGUEPERSE, mère d'URSULE.

PAULINE, sœur de COLOMBET.

Mme DE NOHAN, jeune veuve.

JUSTINE, femme de chambre.

LA SCÈNE EST A PARIS.

LE
MARI A LA CAMPAGNE



ACTE PREMIER

Un salon meublé dans un goût sévère ; porte au fond. Portes latérales. Sur le devant, à gauche, une table de jeu, recouverte d'un tapis, sur laquelle il y a un journal, des papiers et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, COLOMBET, Mme D'AIGUEPERSE, URSULE.

(Au lever du rideau, Mme d'Aigueperse et Ursule travaillent près d'une table sur laquelle Colombet écrit ; M. Mathieu, étalé dans un grand fauteuil, tient un papier et lit.)

M. MATHIEU, dictant.

« C'est un appel fait aux âmes sensibles... de pieuses dames, « qui consacrent leurs jours à la bienfaisance, feront une quête « à domicile. »

URSULE.

Sans doute, et dès ce soir... avant dîner... nous irons ensemble, ma mère.

Mme D'AIGUEPERSE.

Silence donc, ma fille ! laissez dicter.

M. MATHIEU, continuant.

« Sans distinction d'opinions politiques...Voici le nom de ces « personnes, qui se recommandent autant par leur vertu que « par le zèle dont elles ont donné tant de preuves... Mesdames : « Amélie d'Aigueperse... »

Mme D'AIGUEPERSE.

Ah ! vous me placez en tête de la liste... respectable ami !

URSULE.

Silence donc, maman !... Ensuite ?...

M. MATHIEU.

« Ursule Colombet... »

URSULE.

Ah ! vous ne m'avez pas oubliée.

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est bien !... non que je tienne à ces petites préférences qui flattent la vanité... Je n'en ai pas... vous avez entendu, mon gendre... placez-moi en tête de la liste, et... (Elle s'aperçoit que Colombet dort et s'est laissé tomber sur sa plume.) Oh ! ciel ! mais, Dieu me pardonne ! il n'écrit pas ! il dort !

URSULE.

Mon mari !

M. MATHIEU, se levant.

Monsieur Colombet. (Allant à lui.) Eh bien !... eh bien !...

COLOMBET, se réveillant.

Hein ? voilà !... (Comme rappelant la dernière phrase.) « L'ancienne as-« sociation a perdu ses ressources, mais elle espère... »

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est là que vous en êtes !... Mais il y a une heure qu'on vous a dicté cela !

COLOMBET.

Ah ! bah !

URSULE.

En vérité, mon ami, vous êtes d'une étourderie !

(On se lève.)

COLOMBET.

Ne me gronde pas, ma petite femme !

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre, c'est manquer de respect à monsieur Mathieu, cet ami si dévoué , qui a droit à tous nos égards !

M. MATHIEU.

Madame !

Mme D'AIGUEPERSE.

A toute notre reconnaissance.

M. MATHIEU.

Madame !

COLOMBET.

Monsieur Mathieu, je sais trop ce que je vous dois... Pardon... mais j'ai gagné froid ce matin... à Saint-Roch, où j'ai conduit ces dames...

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous vous en plaignez, mon gendre?

COLOMBET.

Moi? par exemple! mais vous concevez... la circulaire de monsieur Mathieu est un peu longue...

URSULE.

Un peu longue!

COLOMBET.

Par les observations que l'on a faites... voilà tout. Du reste, elle est très-édifiante.

M. MATHIEU.

Vous trouvez! J'ai fait de mon mieux... inspiré par le zèle de ces dames... il faut réchauffer la charité publique en faveur de notre pieuse association. Si vous aviez quelques changements à demander...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais non, mais non, tout cela est parfait.

COLOMBET.

C'est un peu long à copier...

URSULE.

Il me semble, mon ami, que vous n'avez rien de mieux à faire.

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous n'avez pas de place.

URSULE.

Pas d'autres devoirs à remplir.

COLOMBET.

C'est juste.

M. MATHIEU.

Ah! vous êtes plus heureux que moi... condamné à être employé d'un gouvernement que je n'aime pas, et à toucher quinze mille francs d'appointements d'un ministre que je déteste.

Mme D'AIGUEPERSE.

Je vous plains !

URSULE.

Quel sacrifice !

COLOMBET.

Quinze mille francs ! Quel dévouement ! mais je voulais dire que je suis un peu pressé. Est-ce que je ne vais pas à notre campagne ?

URSULE.

Oh ! non... pas aujourd'hui !

Mme D'AIGUEPERSE.

Et vous savez qu'avant midi vous devez vous trouver à la paroisse.

COLOMBET.

Encore !

M. MATHIEU.

Pour l'assemblée de la fabrique... mon cher enfant, nous espérons vous voir élever bientôt, aujourd'hui peut-être, à une dignité qui est bien due aux vertus de votre famille !

COLOMBET.

De ma famille ! cela me flatte infiniment. (A part.) J'aimerais mieux aller à la campagne.

URSULE.

Ah ! le cœur me bat ! vous seriez le collègue de monsieur Mathieu !

Mme D'AIGUEPERSE.

J'en suis tout émue. Et vous dites aujourd'hui ?

M. MATHIEU.

Mais je l'espère. Ce sera un petit à-compte sur le présent de noces que je vous dois pour le mariage de mon neveu avec votre sœur, mon cher Colombet !

Mme D'AIGUEPERSE.

Mariage que je hâte de tous mes vœux !

URSULE.

C'est un si bon jeune homme que monsieur votre neveu ! si bien élevé !

M. MATHIEU.

Élevé selon nos principes... les bons.

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon Dieu, mon gendre, vous écoutez tout cela avec un flegme! On dirait que les bontés de monsieur Mathieu ne vous touchent pas?

URSULE.

Que vous n'êtes pas sensible...

COLOMBET.

Mais si fait... je suis si heureux! ce bon monsieur Mathieu! (A part.) J'aimerais mieux aller à la campagne!

SCÈNE II.

Les Mêmes, PAULINE, FRANÇOIS.

PAULINE, accourant.

Ah! mon frère! mon frère!... si tu savais. (Elle voit les autres personnes et s'arrête.) Ah!

Mme D'AIGUEPERSE.

Qu'y a-t-il, Mademoiselle? Est-ce qu'on entre ainsi dans un salon? Ne voyez-vous pas monsieur Mathieu?

PAULINE, après avoir fait la révérence.

Pardon, Madame, c'est qu'il y a là quelqu'un... une personne... qui demande mon frère!

COLOMBET.

Moi?

URSULE.

Mon mari?

Mme D'AIGUEPERSE.

Et c'est vous qui l'avez reçue?

PAULINE.

Non, Madame. François vous apportait la carte que ce jeune homme lui a remise.

M. MATHIEU.

C'est un jeune homme?

PAULINE.

Oui, Monsieur... un jeune homme... l'ami de mon frère.

(Ursule prend la carte que Pauline tend à Colombet.)

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous le connaissez?

PAULINE.

Oh! beaucoup, ma tante.

URSULE, lisant la carte.

César Poligny.

COLOMBET.

César! Il se pourrait! (A François, qui attend au fond.) Fais entrer!

FRANÇOIS, à Ursule.

Le faut-il, Madame?

URSULE, à madame d'Aigueperse.

Ma mère?

(Mme d'Aigueperse regarde M. Mathieu.)

COLOMBET.

Sans doute! c'est un ami d'enfance. Vous savez, Ursule, ce jeune homme dont je vous ai souvent parlé, si gai! si aimable?

URSULE.

Ah! oui, si mauvais sujet!

COLOMBET.

Voilà deux ans qu'il est parti pour voyager. Deux ans que je ne l'ai vu. Quelle joie! (A François.) Va donc, imbécile!

FRANÇOIS.

Madame?

Mme D'AIGUEPERSE, après un signe affirmatif de M. Mathieu.

Qu'il entre!

PAULINE.

Oh! que je suis contente! Je vais le revoir! Je vais...

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous allez rentrer dans votre chambre, où vous attendrez qu'on vous appelle. (Pauline veut parler. — Sévèrement.) Allez...

(A Ursule.) Et nous, ma fille, à notre ouvrage. Il ne faut jamais qu'un étranger nous trouve inoccupées.

M. MATHIEU.

L'essentiel est de donner de soi une bonne opinion.

(Les dames s'asseyent et travaillent ; M. Mathieu, assis à la table, semble occupé de la circulaire. Pauline sort lentement, en faisant quelques signes de reproches à son frère, qui ne la retient pas.)

SCÈNE III.

M. MATHIEU, Mme D'AIGUEPERSE, URSULE, CÉSAR, en costume de voyage, COLOMBET.

(Colombet va au-devant de César, qui se jette dans ses bras.)

CÉSAR.

Mon ami !

COLOMBET.

Mon cher César !

CÉSAR.

Voilà le premier moment de joie que j'aie éprouvé depuis longtemps ! (se tournant vers les dames.) Ah ! Mesdames, pardon ! mais après une si longue absence, le plaisir de retrouver un ancien camarade...

COLOMBET.

Cet excellent ami !

CÉSAR, à Colombet.

Madame Colombet ?

COLOMBET.

Oui, la jeune !

CÉSAR.

Permettez-moi, Madame, de vous présenter mes hommages, et d'adresser mes compliments à Colombet. (Gaiement.) Nous autres marins, nous sommes connus par notre franchise, et nous ne fardons pas la vérité. Mon ami, ta femme est charmante !

URSULE, se levant à moitié.

Monsieur !

CÉSAR.

On n'est pas plus jolie.

(Mme d'Aigueperse échange un regard avec M. Mathieu.)

COLOMBET, bas, en tirant César par son habit.

Hum ! hum !

CÉSAR.

Hein! mais, à moins d'être aveugle, on doit convenir qu'il est impossible de rencontrer de plus beaux yeux et une taille plus élégante!

URSULE.

Monsieur...

Mme D'AIGUEPERSE, bas.

Ne répondez pas.

COLOMBET, bas à César, même jeu.

Tu n'as pas le sens commun.

CÉSAR.

Eh ! mais je ne vois pas ta charmante sœur, Pauline.

COLOMBET.

Oh ! ma sœur !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Elle étudie dans sa chambre, Monsieur !

CÉSAR.

Ah ! (Bas, à Colombet.) Cette vieille dame ?

COLOMBET.

Ma belle-mère !

(César salue Mme d'Aigueperse, qui se lève à moitié.)

CÉSAR, bas, après l'avoir saluée.

Beauté sévère. Et ce grand monsieur qui ne dit rien, c'est ton beau-père?

COLOMBET, toussant pour le faire taire.

Hum ! hum ! (Haut.) Monsieur Mathieu, un de nos amis !

URSULE.

De nos bons amis.

(César salue, M. Mathieu s'incline légèrement.)

CÉSAR.

Ah ! çà, mon cher Colombet, avec toi j'agis sans façon, en vrai marin, comme autrefois, comme au temps où nous n'avions qu'un seul domicile, non pas le tien, non pas le mien, mais le nôtre... en ami, en camarade.

Mme D'AIGUEPERSE.

Camarade de l'université ?

COLOMBET.

Collége Henri IV, belle-maman.

CÉSAR.

Aussi, tu vois... j'aurais cru manquer à notre vieille amitié si j'eusse oublié ta dernière lettre que j'ai reçue au pied des Pyramides ; cette lettre qui m'apprenait ton mariage, et me sommait de ne pas descendre ailleurs que chez toi.

COLOMBET, un peu embarrassé.

Certainement !...

(Mme d'Aigueperse échange un regard avec M. Mathieu.

CÉSAR.

Ainsi cette chambre que tu m'offrais, je l'accepte.

COLOMBET, avec abandon.

Très-bien !... une chambre fort agréable et tout à fait libre en ce moment... comme cela se trouve ! (Se reprenant, avec embarras à Ursule.) C'est-à-dire libre... est-elle libre, chère amie?

URSULE.

Je le présume.

CÉSAR.

Mille pardons, Madame... mais si je devais déranger quelqu'un...

URSULE.

Mon Dieu! Monsieur...

Mme D'AIGUEPERSE, bas à Ursule.

Ne répondez pas.

COLOMBET.

Au contraire, nous sommes ravis, enchantés... n'est-ce pas, chère amie ?

CÉSAR.

Merci! plus tard je ferai venir mon bagage et puis quelques petits cadeaux que je prierai Madame d'accepter... Ils n'ont qu'un mérite : c'est de venir de loin ! Pour toi, je t'apporte de merveilleux cigares.

COLOMBET, effrayé.

Pour moi!... Je ne fume pas!

CÉSAR, regardant Ursule.

Tu ne fumes plus?... je comprends; tu fais bien. Puisque tu m'offres l'hospitalité, que j'accepte... Ah! çà, l'amitié permet certaines indiscrétions... Tu n'as pas déjeuné? (Même jeu entre Mme d'Aigueperse et M. Mathieu.)

COLOMBET.

Non... pas encore!

CÉSAR.

C'est à merveille! je meurs de faim... Ce diable de conducteur, qui vient me réveiller au milieu de la nuit pour m'avertir qu'on va déjeuner! à quatre heures du matin, c'était trop tôt... tu penses bien que je l'ai envoyé promener. (Même jeu entre Mme d'Aigueperse et M. Mathieu; Colombet s'efforce de rire en regardant sa femme, qui reste impassible.) De sorte qu'en ce moment le déjeuner viendrait un peu plus à propos... Vous passiez dans la salle à manger, peut-être?

COLOMBET, avec embarras.

Non... c'est que ce n'est pas encore notre heure... Nous avons l'habitude de ne rien prendre avant midi.

CÉSAR, riant.

Oh! ceci, c'est trop tard... c'est très-mauvais pour la santé. (Regardant sa montre.) Encore une heure. Tiens, mon ami, je ne veux pas déranger tes habitudes... pas de cérémonie, de grâce. (A demi-voix.) Mais franchement, je n'attendrai jamais jusque-là; et tu serais bien aimable de me faire servir.

COLOMBET.

Comment donc?... à l'instant même!

CÉSAR.

Oh! la moindre chose... De la viande froide, du pâté... ce qu'il y aura.

COLOMBET, à part.

Aïe! aïe!

Mme D'AIGUEPERSE, en souriant.

Monsieur ignore sans doute que nous sommes dans le carême.

CÉSAR.

C'est vrai, Madame, je l'avais oublié ; vous êtes peut-être dans l'usage... (A Colombet.) Toi aussi ?... Ah ! pardon; n'est-ce que cela ? peu m'importe ! liberté tout entière... je suis tolérant. D'ailleurs, j'aime beaucoup le maigre, surtout quand il n'y a pas autre chose. Et pourvu que tu me donnes une bouteille de bon vin... car tu dois en avoir... tu es un amateur.

URSULE.[1]

Mon mari?.. il ne boit que de l'eau!

COLOMBET.

Oui... par ordonnance... du médecin.

CÉSAR.

C'est différent. Mais tu me diras le nom de ton docteur.

COLOMBET.

Pourquoi ?

CÉSAR.

C'est que si jamais je suis malade, j'en ferai venir un autre.

Mme D'AIGUEPERSE, se levant, ainsi qu'Ursule.

Monsieur, puisque vous ne pouvez attendre, nous allons, ma fille et moi, donner des ordres pour votre déjeuner.

CÉSAR.

Ah ! Mesdames...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre, vous n'oublierez pas... cette circulaire.

M. MATHIEU.

Oh ! je vois bien que si je ne m'y mets pas nous n'en finirons jamais.

COLOMBET.

Vrai? vous allez m'aider un peu ?... que vous êtes bon !

Mme D'AIGUEPERSE.

Trop bon !... Quel ton ! (A Ursule.) Suivez-moi, ma fille. (Saluant César.) Monsieur.

URSULE.

Me voici, ma mère. (à Colombet.) Quels principes !...

(Elle fait la révérence à César qui la salue, et elle sort avec sa mère. M. Mathieu s'assied au bureau.)

COLOMBET, à part.

Il paraît que mon ami César n'a pas de succès.

SCÈNE IV.

M. MATHIEU, assis ; COLOMBET, CÉSAR.

CÉSAR.

Ta femme, mon ami, a un air de bonté, de candeur !...

COLOMBET, sans voir M. Mathieu.

Mais oui, elle est fort bien, ma femme... Tu ne la connaissais pas ! j'avais eu son père pour tuteur...

CÉSAR.

Je comprends... C'est un mariage de convenance.

COLOMBET riant.

Oui, un règlement de comptes... Ce cher César ! il a bien dû t'étonner, mon mariage !

CÉSAR, riant.

Je t'en réponds !... qui diable m'eût dit que toi, que j'avais quitté bon vivant, joyeux convive, toi qui menais si rondement la vie de garçon...

COLOMBET, riant.

C'est vrai !

CÉSAR.

Tu manquerais si vite à tes principes... car c'était toi qui nous mettais en gaieté... et qui faisais à ces pauvres maris une guerre !...

COLOMBET.

A mort !... C'était amusant !... c'était... (Apercevant M. Mathieu qui écrit en prêtant l'oreille.) Ah !

CÉSAR.

Hein ? tu dis ?

COLOMBET, changeant de ton.

Moi, mon cher, je dis que tu exagères... J'étais un bon enfant, si tu veux ; mais j'ai toujours eu des idées... que... et puis... j'ai été élevé dans des habitudes... si raisonnables... (Elevant la voix.) D'ailleurs, ma femme m'a réconcilié avec le mariage ; elle est si bonne, ma femme !...

CÉSAR.

Et si jolie ! si modeste !... les compliments la font rougir.

COLOMBET, riant.

Je crois bien ! elle était indignée... Tu vas lui parler de sa grâce, de ses beaux yeux, de sa jolie taille... et devant sa mère encore ! (Il s'arrête à un mouvement de M. Mathieu.) Diable d'homme !

CÉSAR, riant.

Ah bah ! il me semble qu'une femme aime assez qu'on lui dise qu'elle est jolie... quand elle l'est... et même quand elle ne l'est pas... Est-ce que ces dames seraient un peu prudes ?

COLOMBET.

Eh ! non... hum ! hum ! non, au contraire... c'est que vous autres militaires, vous autres marins, vous avez une admiration un peu vive... Et tu conçois... une femme comme la mienne... comme j'en désirais une...

CÉSAR.

Comment ?

COLOMBET.

Non pas pourtant que... Ah ! Dieu, elle comprend très-bien que dans le monde... mais enfin, je ne suis pas fâché de te prévenir, c'est plus sûr.

CÉSAR.

Ce n'en est pas pour cela plus clair. Sois tranquille : je sais ce qu'on doit aux dames d'égards, de réserve ; mais ici, que diable ! entre hommes... Il faut de l'abandon. (A M. Mathieu, qui remue des papiers.) N'est-ce pas, Monsieur ?... Je n'aime pas les Tartuffes !

COLOMBET, à part.

Oui, il tombe bien !

M. MATHIEU.

Pardon, Monsieur... Je n'ai pas entendu...

COLOMBET, à part.

Il n'a pas perdu un mot. (Haut.) Monsieur me parlait de ma femme, de mon bonheur.

M. MATHIEU, se levant.

Monsieur n'est pas marié ?

CÉSAR.

Non, heureusement !

COLOMBET, toussant.

Hum, hum !

CÉSAR, sans y faire attention.

Car si je l'étais, ce serait sans doute avec la femme la plus coquette, la plus perfide... Mais si jolie... et tu sais, nous deux nous avons toujours aimé les jolies femmes...

COLOMBET.

Moi, je... (Bas.) Tais-toi !..,

CÉSAR.

Hein ? est-ce que tu ne les aimes plus ?...

COLOMBET, bas.

Eh ! si fait !... mais tais-toi ! (Haut.) Et tu dis que cette dame...

CÉSAR.

Il y a un an, tiens... un peu avant ton mariage...

COLOMBET.

Il y avait de la sympathie entre nous.

CÉSAR.

Je l'aimais de toutes les forces de mon âme !... c'était une de ces passions qui semblent n'avoir rempli votre cœur des espérances les plus enivrantes que pour y laisser ensuite plus d'amertume et de regret...

M. MATHIEU.

Et cela, Monsieur, a fini ?...

CÉSAR.

Par un coup d'épée.

COLOMBET.

Vraiment ?

M. MATHIEU.

Vous vous êtes battu ?

CÉSAR.

Et j'ai été blessé... comme un mari... c'est tout simple... c'était moi que l'on trompait! Oh ! j'étais fou... je le suis encore... Car le temps, l'absence de celle que j'aimais, le souvenir de sa perfidie, rien n'a pu me guérir de mon amour... aussi, je viens à Paris pour m'étourdir, me consoler, et j'ai compté sur toi.

COLOMBET.

Sur moi ?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme D'AIGUEPERSE.

Mme D'AIGUEPERSE.

Monsieur, vous serez servi dans un instant !

CÉSAR.

Ah ! Madame, que de bonté ! je suis vraiment confus... Si tu ne déjeunes pas, mon cher Colombet, tu me tiendras du moins compagnie... Et nous retrouverons notre gaieté d'autrefois à nos joyeux souvenirs...

M. MATHIEU, à part.

Oui... c'est édifiant !

COLOMBET.

Certainement, mon cher César !...

Mme D'AIGUEPERSE.

N'oubliez pas, mon gendre, qu'on vous attend ce matin à la fabrique...

CÉSAR.

A la fabrique !

COLOMBET.

Permettez, belle-maman ; si je n'y allais que plus tard ?

M. MATHIEU.

Impossible ! on ne peut voter qu'après vous avoir entendu.

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous n'avez pas de temps à perdre...

COLOMBET.

C'est juste... mon ami, je suis désolé de te quitter ainsi.

CÉSAR.

Allons donc... Les affaires avant tout... quand je pense qu'autrefois, au temps des rêves de notre jeunesse, tu voulais une recette générale ! comme moi je jurais d'être au moins amiral... Et nous voilà, l'un petit officier de marine, et l'autre simple industriel... Puisque tu es industriel... va, mon ami, va !... Plus tard, j'irai à ta fabrique avec toi... cela me fera plaisir... cela doit être amusant !

Mme D'AIGUEPERSE.

Monsieur...

COLOMBET, à part.

Ah ! çà, est-ce qu'il veut se moquer de moi...

CÉSAR.

A ton retour, si tu as une heure à me donner, nous sortirons ensemble... Je suis impatient de revoir nos amis, nos camarades d'autrefois. A moins que nous ne les retrouvions ce soir à l'Opéra.

M. MATHIEU.

A l'Opéra !

COLOMBET, à part.

Miséricorde !

CÉSAR.

Madame y a peut-être une loge ?

Mme D'AIGUEPERSE.

Non, Monsieur... Jamais...

CÉSAR.

Madame préfère les Bouffes... C'est qu'autrefois, Colombet

et moi, nous étions des habitués de l'avant-scène... J'ai toujours aimé la musique... Lui, c'était la danse...

COLOMBET, vivement.

Allons, encore !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE.

Mon mari !... Ah ! Ferdinand ! quelle surprise vous m'avez faite !

COLOMBET.

Comment ! une surprise ! Moi !

URSULE.

Eh oui... ce magnifique bouquet que l'on vient de m'apporter de votre part !

COLOMBET.

De ma part !... un bouquet... Ah ! oui, ah ! j'y suis (*A part.*) Les maladroits ! Ils se sont trompés...

Mme D'AIGUEPERSE.

Un bouquet ! à quoi bon ?

CÉSAR.

Voilà un mari galant !... C'est un plaisir que je réclamerai une autre fois... Madame va sans doute au bal ce soir ?...

Mme D'AIGUEPERSE, sévèrement.

Non, Monsieur...

CÉSAR.

C'est que Colombet aimait tant le bal autrefois !

COLOMBET.

Moi... je... je ne me rappelle pas...

CÉSAR.

A moins que ce ne soit une fête...

URSULE.

Ce n'est pas la mienne !

COLOMBET, prenant le bouquet.

Eh ! mais, ne puis-je offrir des fleurs à ma femme, qui les aime tant !... Ce matin, j'ai vu ce bouquet qui m'a paru fort joli, et j'ai dit : Il sera pour Ursule... (A part.) J'en serai quitte pour en commander un autre !

URSULE.

Mon ami, il est trop beau pour moi... mais que je ne vous en remercie pas moins...

CÉSAR.

C'est un charmant bouquet de bal !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Encore!

COLOMBET.

A bientôt, mon ami ; va déjeuner ; moi, je sors... (A part.) Imbécile !

CÉSAR.

Hein?

COLOMBET.

Adieu, adieu.

CÉSAR.

Mesdames !.. (A part.) Je n'y suis plus du tout !...

(Ils sortent chacun de son côté.)

SCÈNE VII.

Mme D'AIGUEPERSE, M. MATHIEU, URSULE.

M. MATHIEU.

Enfin, les voilà séparés ! c'est fort heureux !

Mme D'AIGUEPERSE.

Oui, n'est-ce pas, mon cher monsieur Mathieu ! ce jeune homme est pour mon gendre une connaissance...

M. MATHIEU.

Détestable !... Quelles mœurs !

Mme D'AIGUEPERSE.

Quelle légèreté !

URSULE.

Le fait est qu'il ne parle que de bals, de spectacles...

M. MATHIEU.

Et ce n'est rien encore!...

URSULE.

Ah! mon Dieu!

Mme D'AIGUEPERSE.

En effet, vous êtes resté ici avec eux..... Est-ce que vous auriez écouté?...

M. MATHIEU.

Non, mais j'ai entendu, sans le vouloir... une conversation fort peu édifiante... Des souvenirs de jeunesse, un peu vifs... des confidences d'amour trahi!... de duel... Des projets de dissipation... Il vient ici pour se consoler d'une passion malheureuse, au milieu des plaisirs qu'il fera partager à ce cher Colombet!

Mme D'AIGUEPERSE.

Miséricorde!

URSULE.

Vous me faites peur!

Mme D'AIGUEPERSE.

Il perdra mon gendre!

M. MATHIEU.

Et près de Pauline, une jeune fille dont la petite tête serait si facile à déranger!...

Mme D'AIGUEPERSE.

A la veille d'un mariage qui nous a donné tant de peine! grâce à ce monsieur Edmond, qu'elle croyait aimer!... Ah! la jeunesse! la jeunesse! que c'est fragile! que c'est...

M. MATHIEU.

C'est la jeunesse enfin! c'est-à-dire une maladie dont heureusement on guérit tous les jours...

Mme D'AIGUEPERSE.

Je me suis toujours défiée des jeunes gens... aussi, j'ai eu comme un frisson quand j'ai vu ce monsieur César s'installer chez nous.

URSULE.

Et avec cette assurance!

M. MATHIEU.

C'est fort malheureux! je ne puis vous dire que cela... c'est fort malheureux!

Mme D'AIGUEPERSE.

Ah! Ursule, il y a dans tout ceci beaucoup de votre faute!

URSULE.

Comment, ma mère?

Mme D'AIGUEPERSE.

Sans doute! quand votre mari vous demandait si la chambre était libre, qui vous forçait de répondre comme vous l'avez fait?

URSULE.

Mais, ma mère... la vérité!

Mme D'AIGUEPERSE.

La vérité, quand elle est utile à dire... à la bonne heure!

M. MATHIEU.

Ma respectable amie a raison. Tout dépend des circonstances... Nous faisons une très-grande différence entre dire ce qui n'est pas, et ne pas dire ce qui est... selon le but et les intentions... C'est d'une haute moralité.

Mme D'AIGUEPERSE.

Et dans ce cas, il s'agissait d'arracher mon gendre à la société d'une personne...

M. MATHIEU.

Dont l'exemple et les perfides conseils peuvent creuser un abîme sous ses pas!...

URSULE.

Ah! ma mère!

Mme D'AIGUEPERSE.

Le mauvais exemple est si dangereux!

M. MATHIEU.

Et le cœur humain si faible, ma respectable amie! Vous avez entendu... Ils veulent revoir ensemble ces camarades, ces échappés de l'Université avec lesquels vous avez rompu les

pernicieuses liaisons de votre mari... Il est si faible!... il sera entraîné, et alors...

Mme D'AIGUEPERSE.

Et alors...

URSULE.

Mon pauvre Colombet! mais il n'en sera rien! certainement je ne permettrai pas qu'un étranger, un inconnu, vienne le détourner de ses bonnes habitudes! Et pour le sauver... Mais voyons... dites-moi donc quelque chose... aidez-moi donc! Que faut-il faire?

M. MATHIEU.

C'est un peu tard...

Mme D'AIGUEPERSE.

Il n'y a qu'un remède à cela... c'est de prier... ce monsieur... poliment... de...

URSULE.

De s'en aller...

M. MATHIEU.

Poliment!...

URSULE.

J'entends bien! mais comment? moi qui le connais à peine... Je n'oserai jamais... Si vous vous en chargiez, ma mère?

Mme D'AIGUEPERSE.

Impossible, ma fille!... j'aurais l'air de vous dicter votre conduite!

M. MATHIEU.

C'est juste!

URSULE.

Ce sera donc un nouveau service que nous vous devrons... bon monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Ah! permettez... les jeunes gens sont si mal élevés!... Celui-là surtout a l'air un peu brutal... Il pourrait manquer d'égards... D'ailleurs je ne suis pas chez moi! Il faudrait pour bien faire que ce fût votre mari qui vous débarrassât de son ami... de collége!

Mme D'AIGUEPERSE.

Et pour être plus sûrs qu'il ne le reverra pas... pour l'éloigner

de Paris et du danger, nous l'enverrons, comme à l'ordinaire, passer quelques jours à la campagne, pour affaires.

URSULE.

Il y va bien souvent, ma mère!

Mme D'AIGUEPERSE.

Il le faut!... Et en attendant, montrons à cet importun une froideur qui le rende plus circonspect, et ne lui donne pas envie de rester dans une maison dont les principes s'accordent si mal avec les siens!... Quand vous reviendrez à deux heures pour notre partie, il sera congédié, je l'espère!

URSULE.

Ce sera difficile!...

M. MATHIEU.

Justement, le voici.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, sans les voir.

Maintenant je puis attendre. (Les apercevant.) Ah! Madame, je suis désolé de l'embarras que je puis causer ici... mais...

Mme D'AIGUEPERSE.

Pardon, Monsieur... j'ai quelques ordres à donner... et je sortais... (Elle salue et sort.)

CÉSAR.

Ah! (A Ursule.) Je suis heureux, Madame, de pouvoir vous exprimer combien je suis sensible à l'accueil que...

URSULE.

Pardon, Monsieur... c'est l'heure où j'ai quelques devoirs à remplir... et mon mari... enfin, j'ai l'honneur...

CÉSAR.

Madame... (Elle sort.) Parbleu! Monsieur... monsieur Mathieu, vous me direz si c'est moi qui mets ces dames en fuite, et...

M. MATHIEU, tirant sa moutre.

Pardon, Monsieur... je suis en retard... Il faut que je m'arrête un instant à mon bureau avant de me rendre à la fabrique...

CÉSAR.

Aussi! (A part.) Ils sont donc tous fabricants!

M. MATHIEU.

Je vous salue de tout mon cœur!... (Il sort.)

CÉSAR.

Hein! Ah! çà, mais tout le monde se moque de moi ici... Colombet lui-même qui m'impose silence! La belle-mère, avec sa grande figure qui m'a glacé!... Madame Colombet, avec ses hésitations... et monsieur Mathieu avec son air cafard! Jusqu'à ce domestique qui me servait à table, et qui avait l'air de rire dans sa barbe de ma stupéfaction à la vue de ce déjeuner plus que maigre... On dirait que ma présence ne réjouit personne!

SCÈNE IX.

CÉSAR, PAULINE.

PAULINE, entrant mystérieusement.

Ah! mon Dieu! Il est seul! C'est un protecteur!

CÉSAR.

Quelqu'un! Oh! la jolie personne! (Allant à elle.) Pardon, Mademoiselle, je n'avais pas l'honneur...

PAULINE.

Comment, Monsieur, vous ne me reconnaissez pas?...

CÉSAR.

Eh! mais... Pauline! mon enfant, c'est vous!

PAULINE.

A la bonne heure, au moins... Moi, voyez-vous, je vous ai reconnu tout de suite!

CÉSAR.

Oh! c'est différent! mais vous...

PAULINE.

Moi ! vous me trouvez donc bien changée ? (A part.) Oh ! oui, depuis le départ d'Edmond ! (Haut.) Voilà ce que c'est que les chagrins, Monsieur... on dépérit.

CÉSAR.

Que dites-vous ? mais au contraire... quand je vous ai quittée, vous étiez une petite fille qui promettait d'être assez bien ! mais maintenant vous êtes une belle demoiselle... et tellement embellie...

PAULINE.

Ah ! vous me flattez, Monsieur.

CÉSAR.

Non, je vous le jure ! vous êtes charmante !

PAULINE.

Vrai ? Alors c'est bien heureux ! car je suis si triste que je devrais être laide.

CÉSAR.

Oh ! je vous en défie ! Mais pourquoi donc cette tristesse, pourquoi donc ce chagrin ?

PAULINE.

Chut ! si on nous entendait !... Dame ! je ne vous cherchais pas... c'était madame d'Aigueperse...

CÉSAR.

Pourquoi trembler ainsi près de moi ? Ne suis-je plus, comme avant mon départ, votre ami, votre frère ? Vous m'appeliez votre frère !

PAULINE.

Oh ! si fait... J'en avais deux alors... deux qui m'aimaient... Et maintenant je n'en ai plus qu'un... c'est vous !

CÉSAR.

O ciel !

PAULINE.

Oui, vous... et si vous saviez... quand j'ai lu votre nom sur cette carte que l'on m'avait remise, comme j'étais joyeuse ! Je me suis dit : Voilà un ami, un sauveur peut-être qui m'arrive ! Et lorsque madame d'Aigueperse m'a ordonné sévèrement de

rentrer dans ma chambre... j'ai cru que je ne vous verrais pas... Et seule, à ma fenêtre, pour épier votre sortie, je me suis surprise à pleurer encore comme une enfant !

CÉSAR.

Ah ! ma chère Pauline ! Quel est donc ce mystère que depuis mon arrivée je ne puis comprendre? Que se passe-t-il donc dans cette maison ?

PAULINE.

Mais d'abord il ne s'y passe rien. Et voilà ce qu'il y a de plus malheureux... tous les jours se suivent et se ressemblent... jamais de plaisirs , toujours des sermons... des réprimandes... aussi je m'ennuie !... Ah! je m'ennuie bien !...

CÉSAR.

J'entends... madame d'Aigueperse est sévère !

PAULINE.

Horriblement sévère !

CÉSAR.

Mais votre belle-sœur... qui est jeune comme vous... qui paraît aimable comme vous...

PAULINE.

Oh ! non... si mon frère le voulait bien, je ne dis pas, parce qu'un mari peut exiger que sa femme soit aimable. Mais lui ! cela lui est bien égal ! pourvu qu'il fasse son reversi avec monsieur Mathieu... On le fait tous les soirs, et quelquefois dans la journée... Le jeudi, par exemple... c'est aujourd'hui, vous verrez. Pourvu qu'il accompagne madame d'Aigueperse à l'église ; qu'il écoute lire à sa femme quelque ouvrage bien insipide, tandis que moi j'ai toutes les peines du monde à ne pas m'endormir sur ma broderie... Voilà tout ce qu'il lui faut, tout ce qu'il désire.

CÉSAR.

Colombet ! oh ! je lui parlerai... Autrefois, je le sais, avec nous, ses amis, il n'avait pas une grande force de caractère ; il éludait les discussions, il tournait les difficultés ; et plutôt que de soutenir une opinion, il s'en allait.

PAULINE.

C'est ce qu'il fait encore. On l'envoie à la campagne.

CÉSAR.

En pénitence?

PAULINE.

Et moi, je reste.

CÉSAR.

Mais cela ne peut durer longtemps ainsi. Vous vous marierez...

PAULINE.

Eh bien! non... voilà ce qu'il y a de plus affreux! je ne me marierai pas.

CÉSAR.

Ah! mon Dieu! est-ce que l'on voudrait vous forcer?

PAULINE.

On veut me forcer à épouser le neveu de monsieur Mathieu... un grand jeune homme pâle, triste, qui a toujours les yeux baissés, qui ne sait rien dire... et qui est laid... enfin comme son oncle!... mais pour l'épouser, il faut que je dise oui... et je ne le dirai jamais! Non, non, non! mille fois non!

CÉSAR.

Mais votre frère ne peut approuver...

PAULINE.

Il approuve tout... et lorsqu'on a chassé de la maison ce pauvre monsieur Edmond, qui m'aimait tant!...

CÉSAR.

Monsieur Edmond!

PAULINE.

Oui, c'est un jeune homme très-gentil, très-gai surtout. Il avait toujours des choses aimables à me dire; rien que de le voir, j'oubliais tout le reste.

CÉSAR.

Vous l'aimiez?

PAULINE.

Chut! (Baissant la voix.) Je ne sais pas... mais j'étais bien heureuse!... Un jour, on me renvoya... Il voulait parler en secret à madame d'Aigueperse et à mon frère!

CÉSAR.

De vous ?

PAULINE.

Je crois que oui... car lorsque je revins, il était parti... et depuis, je ne l'ai plus revu... Quand je veux parler de lui, on me dit de me taire; je vois bien que la maison lui est interdite, et qu'il mourra de chagrin comme moi, si ce n'est déjà fait.

CÉSAR.

Mourir! Eh! plutôt, conspirons ensemble pour faire rentrer monsieur Edmond, pour forcer Colombet à faire votre bonheur!

PAULINE.

Oh! je ne demande pas mieux! (Effrayée.) Ah!

SCENE X.

PAULINE, CÉSAR, COLOMBET.

COLOMBET.

Enfin, je reviens...

CÉSAR.

Rassurez-vous!

PAULINE.

Pardon, c'est que je croyais que c'était quelqu'un... mais, non...

COLOMBET.

C'est moi! grâce à Dieu, je puis te voir! c'est pour cela que que j'ai vite expédié l'affaire de la fabrique.

CÉSAR.

La fabrique! tu y es donc occupé?

COLOMBET.

Oui, quelquefois.

PAULINE.

Puisqu'on veut le faire marguillier...

CÉSAR.

Hein? toi! Ah! c'est donc...

COLOMBET.

Oh! je ne le suis pas encore!

CÉSAR.

Marguillier! Diable! tu es devenu ambitieux!

COLOMBET.

Cela t'étonne?

CÉSAR.

Non, non, cela ne m'étonne plus. Je comprends ce que ta sœur me disait tout à l'heure.

COLOMBET.

Quoi? qu'est-ce qu'elle te disait... cette petite bavarde?... (Elevant la voix.) D'abord, je n'y suis pour rien... je désavoue...

CÉSAR.

Eh! mon Dieu! on ne t'écoute pas... tu cries en pure perte! Quant à moi, je te déclare...

COLOMBET.

Je te déclare que je veux vivre tranquille, que je me trouve heureux!

PAULINE.

Je t'en fais mon compliment!

COLOMBET.

Silence!

PAULINE.

Voyez, comme il est méchant!

COLOMBET.

Mais, de quoi peut-elle se plaindre?

PAULINE.

De tout!

COLOMBET.

Est-ce que je ne l'aime pas?... Est-ce que ma femme n'a pas pour elle une amitié de sœur? Est-ce que ma belle-mère ne s'occupe pas d'elle comme de sa fille?

CÉSAR.

Justement! voilà ce qui ne nous convient pas! Et, par exemple, nous ne voulons pas que madame d'Aigueperse nous choisisse un mari que nous saurons bien choisir nous-mêmes... n'est-ce pas?

PAULINE.

Allez toujours... vous parlez très-bien!

CÉSAR.

Par exemple! le neveu de monsieur Mathieu, qu'elle n'aime pas.

COLOMBET.

Mais, qu'elle s'explique, alors.

PAULINE.

Mais, on ne veut pas m'entendre.

CÉSAR.

Dans ce cas, n'est-ce pas son frère qui doit la défendre? Et puisque monsieur Edmond nous aime. Hein! il nous aime?

PAULINE.

Beaucoup.

CÉSAR.

Puisque nous l'aimons, car nous l'aimons?

PAULINE.

Certainement.

CÉSAR.

Je ne vois pas pourquoi nous ne l'épouserions pas.

PAULINE.

Voilà... c'est clair!

COLOMBET.

Edmond... sans doute... c'est un bon jeune homme! du moins je le crois; et je ne m'opposerais pas le moins du monde à ce mariage, si j'étais le maître.

CÉSAR.

Tu ne l'es donc pas?

PAULINE.

Il ne l'est pas!

COLOMBET.

Si fait!

CÉSAR.

Alors...

COLOMBET.

Alors... mais enfin, que veux-tu que je fasse?

CÉSAR.

Je veux que tu t'expliques positivement... que tu déclares à ta belle-mère, à ta femme, que ta sœur n'aime pas le neveu de monsieur Mathieu.

PAULINE, élevant la voix.

Je le déteste.

CÉSAR.

Que monsieur Edmond lui plairait mieux pour son mari.

PAULINE.

Beaucoup mieux ! Mais il n'osera pas.

COLOMBET.

Mais, tais-toi donc !... D'abord je n'ai pas peur ; et puisque tu veux que je parle... pour cette petite sotte... qui pourrait bien parler elle-même... c'est égal, je vous prouverai... Silence ! voici ma belle-mère !...

PAULINE.

Oh ! je me sauve ! (Elle sort.)

CÉSAR.

Non, c'est ta femme... je te laisse avec elle... tu vas lui parler ; et pendant cette petite explication, je vais faire apporter mes effets pour m'installer dans l'appartement que tu me destines... Allons, sois homme, morbleu ! (Il salue Ursule et sort.)

SCENE XI.

COLOMBET, URSULE.

COLOMBET, à part.

Au fait, ils ont raison ; puisque ma sœur n'aime pas le neveu de monsieur Mathieu, elle ne l'épousera pas.

URSULE, à part.

Du moment que ma mère assure que la présence de monsieur César est dangereuse pour mon mari, il partira.

COLOMBET.

Ma chère Ursule !...

URSULE.

Mon ami !...

COLOMBET.

Je suis enchanté de vous voir, car j'ai à vous parler d'une affaire importante.

URSULE.

C'est comme moi... je craignais même de vous contrarier un peu.

COLOMBET.

C'est comme moi... mais quand il s'agit du bonheur...

URSULE.

Vous avez raison.

COLOMBET.

Et puis nous nous entendons si bien tous les deux.

URSULE.

Vous êtes si raisonnable.

COLOMBET, à part.

Je crois que je peux parler.

URSULE, à part.

Le moment est favorable.

COLOMBET, se préparant à parler.

Ma chère Ursule!

URSULE, l'interrompant.

Mon ami, n'avez-vous jamais senti combien il est important, lorsqu'on doit vivre ensemble, de se plaire, de se convenir.

COLOMBET, à part.

Tiens... elle y vient d'elle-même. (Haut.) Certainement, certainement, chère amie.

URSULE.

Et il est des personnes...

COLOMBET.

Très-respectables, du reste.

URSULE.

Mais dont les mœurs...

COLOMBET.

Le caractère...

URSULE.

Les habitudes ne peuvent sympathiser avec les nôtres.

COLOMBET.

C'est cela... on ne sait pas pourquoi, mais on ne peut les souffrir.

URSULE.

Vous trouvez !...

COLOMBET.

Sans doute, tout le monde sent cela... et c'est précisément ce que nous disions ici même, il n'y a qu'un instant, avec César.

URSULE.

Plaît-il ?

COLOMBET.

Avec mon ami César.

URSULE.

Ah! monsieur César vous disait...

COLOMBET.

Précisément ce que vous venez de me dire... c'est un esprit si juste, si droit, que César...

URSULE.

Ainsi il comprend lui-même...

COLOMBET.

Ah ! parfaitement.

URSULE.

J'en suis vraiment enchantée ; car je craignais qu'il ne vous fût désagréable de lui faire sentir que sa société ne peut nous convenir.

COLOMBET.

Hein ?...

URSULE.

Mais, dès qu'il vous disait lui-même...

COLOMBET.

Qui? César ?... Mais, du tout, il me parlait du neveu de monsieur Mathieu, que ma sœur n'aime pas, qu'elle ne veut pas épouser.

URSULE.

Ah! cela ne vous regarde pas, ni moi non plus.

COLOMBET.

Pourtant...

URSULE.

Cela regarde ma mère.

COLOMBET.

Ah!

URSULE.

Et quant à monsieur César, j'espère que vous lui ferez entendre...

COLOMBET.

Permettez...

URSULE.

Vous le ferez pour moi, si vous m'aimez...

COLOMBET.

Si je t'aime, ma petite Ursule... mais il y a d'autres manières de te le prouver...

URSULE.

Ferdinand!...

COLOMBET.

Laisse-moi cette jolie main.

URSULE, la retirant avec pudeur.

Ferdinand!... Et aujourd'hui même vous lui direz...

COLOMBET.

Impossible!... un camarade... un ami... nous sommes habitués depuis si longtemps à vivre ensemble comme deux frères... il ne m'a jamais rien refusé.

URSULE.

Eh bien! il ne vous refusera pas ce que vous allez lui demander.

COLOMBET.

Quoi donc?

URSULE.

De vouloir bien prendre son domicile ailleurs que chez vous, dans un hôtel garni; il sera sûr au moins de ne déranger personne.

COLOMBET.

Mais...

URSULE.

Un mauvais sujet, qui ne peut que vous déranger, vous perdre.

COLOMBET.

Oh! si ce n'est que cela...

URSULE.

Vous dites?...

COLOMBET.

Je dis que vous vous trompez... et si vous n'avez pas de meilleures raisons...

URSULE.

D'ailleurs, il n'est pas convenable qu'un jeune homme si léger demeure plus longtemps dans la même maison que moi.

COLOMBET.

C'est une plaisanterie!...

URSULE.

Surtout au moment où vous allez vous absenter.

COLOMBET.

Plaît-il?...

URSULE.

Où vous allez partir pour la campagne.

COLOMBET.

Ah! je pars pour la campagne!...

URSULE.

Ma mère l'a décidé.

COLOMBET, avec joie.

Vrai! elle a décidé!... Alors, c'est bien différent. Ah! je pars pour la campagne!

URSULE.

Eh! mais on dirait que ça vous fait plaisir?...

COLOMBET.

A moi? pas du tout... je me résigne.

URSULE.

Alors vous partirez aujourd'hui, ce soir.

COLOMBET.

Tant mieux.

URSULE.

Comment! tant mieux?...

COLOMBET.

Oui, tant mieux !... parce que, vous concevez, mon ami César comprendra plus aisément... Ah ! si je n'étais parti que demain... ce ne serait pas la même chose !... (A part.) Parbleu !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme D'AIGUEPERSE, PAULINE.

Mme D'AIGUEPERSE.

Oui, Mademoiselle, disposez tout pour le reversi.

PAULINE.

Tout de suite, Madame. (Bas à Colombet.) Tu as parlé ?... comment cela va-t-il ?...

COLOMBET.

Je pars pour la campagne.

URSULE.

Venez, ma mère, venez... mon mari est enfin raisonnable... il sent bien lui-même qu'il n'est pas convenable d'établir entre nous et cet ancien ami des rapports trop fréquents.

PAULINE, à part.

Ah ! mon Dieu !

Mme D'AIGUEPERSE.

A présent qu'on l'a retenu, il est un peu tard pour y penser.

COLOMBET.

C'est ce que je disais... il est un peu tard.

Mme D'AIGUEPERSE, sévèrement.

Mais il n'est jamais trop tard pour faire son devoir.

COLOMBET.

C'est cela !... il n'est jamais trop tard...

Mme D'AIGUEPERSE.

Et vous avez trop de sens, mon gendre...

COLOMBET.

Plaît-il ?

Mme D'AIGUEPERSE.

Trop de goût...

COLOMBET.

C'est juste.

Mme D'AIGUEPERSE.

Le sentiment des convenances trop exquis...

COLOMBET.

Assurément.

Mme D'AIGUEPERSE.

Pour n'avoir pas compris dès le premier moment qu'un jeune homme sans principes... c'est votre ami, je le sais, aussi je le ménage...

COLOMBET.

Vous êtes si bonne!

Mme D'AIGUEPERSE.

Qu'un jeune homme sans principes ne pouvait rester dans la société intime de trois femmes d'une vertu sévère!...

PAULINE.

Mais au contraire... il est si bon! si...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mademoiselle, préparez la table... Ainsi donc vous allez lui faire entendre qu'il ne peut rester ici.

URSULE.

C'est convenu.

COLOMBET.

Mais...

URSULE.

Mon Dieu! il y a tant de raisons!... on cherche un prétexte.

PAULINE.

Mon frère ne ment jamais.

Mme D'AIGUEPERSE.

Pauline!...

COLOMBET.

Ce pauvre César... je n'aurai jamais le courage de lui dire... de le congédier moi-même... n'y comptez pas.

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre!

PAULINE, bas.

Très-bien!

URSULE.

Ferdinand!... Je ne puis pourtant pas m'en charger!

COLOMBET.

Ni moi!

Mme D'AIGUEPERSE.

Eh bien! puisque vous le voulez absolument, c'est moi qui m'en chargerai!

COLOMBET.

Vous, à la bonne heure! Je n'ai plus rien à dire... cela arrange tout...

PAULINE.

Le voici!... (Bas à Colombet.) Mais c'est indigne!... un ancien ami!...

COLOMBET, bas.

Que veux-tu!... Je fais ce que je peux!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, à la cantonade.

Par ici! attendez... (Entrant.) Pardon, Mesdames, c'est mon léger bagage qui me suit... (Bas à Pauline.) Eh bien! monsieur Edmond est rappelé? (Haut.) Ah! Colombet, veux-tu m'indiquer mon appartement?...

COLOMBET.

Hein? ah! oui... Ton appartement... c'est que je suis occupé là... avec ma sœur à préparer le reversi...

CÉSAR.

Ne te dérange pas, mon ami!... (A Ursule.) Je prierai Madame de donner des ordres!...

URSULE.

Monsieur...

Mme D'AIGUEPERSE.

Pardon, Monsieur... c'est moi...

CESAR.

Qui voulez prendre cette peine, Madame... je ne souffrirai pas...

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est moi qui aurai l'honneur de vous répondre.

COLOMBET, à part.

Pauvre garçon !...

PAULINE, s'essuyant les yeux.

Pauvre Edmond !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Monsieur, mon gendre est désolé d'une petite difficulté qu'il ignorait... et qui s'oppose au désir bien naturel et que nous partagions assurément de vous offrir un appartement convenable.

CÉSAR.

Oh ! la moindre petite chambre.

Mme D'AIGUEPERSE.

Il n'y en a qu'une... Vous savez... à Paris, on est logé à l'étroit...

CÉSAR.

Mais il ne m'en faut pas davantage... le plaisir d'être au milieu de vous... près de ce cher Colombet !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Et voilà ce qui désole mon gendre... Cette chambre qu'il croyait libre...

URSULE.

Que nous croyions libre...

CÉSAR.

Elle ne l'est pas !...

Mme D'AIGUEPERSE.

N'est-ce pas, mon gendre ?...

COLOMBET.

Plaît-il, belle maman ? Ah ! mon Dieu, oui... mon cher César... je croyais... et il paraît...

(Il retourne à la table et s'occupe à ranger.

PAULINE, à part.

Comme ils mentent tous !

CÉSAR.

Ah ! mais alors, je ne vois pas ce que je puis faire...

Mme D'AIGUEPERSE.

Ce que vous pouvez faire ?... (A part.) Il paraît qu'il ne comprend rien, ce monsieur...

CÉSAR.

Si vous n'aviez qu'une chambre à m'offrir...

URSULE.

Qui n'est pas libre...

CÉSAR.

Je n'ai plus qu'à retourner à mon hôtel...

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est ce que je pensais... avec un regret bien vif.

CÉSAR.

Madame ! c'est trop de bonté ! (A part.) Je voulais faire rentrer l'autre... l'amoureux... et c'est moi qu'elle met à la porte. (Haut.) Au fait, je ne vois pas d'autre parti à prendre... et si c'est l'avis du maître de la maison... de mon ami Colombet... car c'est lui qui est le maître de la maison !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Sans doute !... Je ne me mêle point des affaires de mes enfants... de mon gendre surtout... Il n'y a ici qu'une volonté, c'est la sienne, et c'est sa volonté que je vous transmets. N'est-ce pas, mon gendre ?

COLOMBET.

Oui, oui, belle maman !... Puis, mon ami, nous nous verrons... Tu viendras... souvent !...

URSULE.

Au retour de mon mari...

Mme D'AIGUEPERSE.

Qui s'absente de Paris... aujourd'hui même... dans un quart d'heure... et en son absence...

CÉSAR.

Ces dames ne reçoivent personne !

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous comprenez !

CÉSAR.

Parfaitement !

Mme D'AIGUEPERSE, à part.

C'est bien heureux !

URSULE.

Ah ! monsieur Mathieu !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. MATHIEU.

M. MATHIEU, entrant vivement.

Mes amis !... mes excellents amis !... une bonne nouvelle que je vous apporte !... Mais, pardon... j'ai tant couru que je suis tout essoufflé.

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre... un fauteuil... ma fille, un verre d'eau sucrée !... (Ursule court à gauche) avec de la fleur d'oranger !.. Allez donc, Pauline. (Pauline court à la cheminée, Colombet apporte un fauteuil sur lequel madame d'Aigueperse fait asseoir monsieur Mathieu, en continuant.) Ce bon ami ! Il est capable d'en gagner une fluxion de poitrine.

CÉSAR, à part.

Le pauvre homme !

M. MATHIEU, buvant le verre d'eau sucrée.

Merci... ce n'est rien !... me voilà mieux ! c'est la joie, le saisissement ; mon cher Colombet, réjouissez-vous... nous l'avons emporté !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Il serait vrai !...

URSULE.

Quel bonheur !...

CÉSAR, bas.

C'est une victoire !

M. MATHIEU.

Marguillier !...

URSULE et Mme D'AIGUEPERSE.

Marguillier!...

M. MATHIEU.

Il a été élu d'emblée!...

COLOMBET.

Ah! j'en suis bien aise!...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre, embrassez-moi!... (L'embrassant.) Marguillier!...

M. MATHIEU.

Mon jeune ami, permettez!... Marguillier. (Il l'embrasse.)

URSULE, l'embrassant.

Mon ami!...

PAULINE, se détournant.

Oh! moi, cela m'est égal!...

CÉSAR.

Mon cher Colombet! Mesdames! je suis ravi, enchanté du grand bonheur qui vous arrive... et je me retire... profondément ému de votre triomphe... et de la manière cordiale dont vous traitez l'amitié... de monsieur Mathieu!... (Il les salue, elles lui font la révérence.)

PAULINE, bas, à César.

Mon Dieu! si vous vous en allez, qui est-ce qui nous protégera?

Mme D'AIGUEPERSE.

Et maintenant, au reversi, mon gendre! (Ils se placent à la table de reversi.)

COLOMBET.

Au revoir, mon ami!... (Bas.) Ce soir, de trois à quatre, au Palais-Royal... devant la Rotonde!... (Mouvement de César.) Chut!...

URSULE.

Colombet!

COLOMBET.

Me voici, belle maman!... (Il vient prendre sa place, et César s'arrête pour jeter un dernier regard sur ce tableau.)

ACTE SECOND

Un riche appartement préparé pour une fête ; porte au fond et deux portes latérales, porte à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE NOHAN, JUSTINE.

(Au lever du rideau Justine range des fleurs.)

JUSTINE.

Voilà une fête qui fleurit notre salon ; il y a tant de beaux messieurs qui cherchent à plaire à Madame... c'est tout simple... une veuve si aimable !.. si riche !.. et d'une sagesse !..

(Mme de Nohan entre par la gauche et la regarde en riant.)

Mme DE NOHAN.

Mon Dieu ! Justine, que faites-vous là ?.. Vous êtes entourée de fleurs comme une bouquetière.

JUSTINE.

N'est-ce pas, Madame ? Ce sont tous les bouquets qui sont arrivés aujourd'hui pour votre fête... Je vais les faire ranger par ordre dans la jardinière du salon, de manière que chacun, ce soir au bal, puisse reconnaître le sien... Cela ne prouve rien, mais cela flatte toujours.

Mme DE NOHAN.

Et c'est un moyen de contenter tout le monde à peu de frais... Ce sera ma réponse à tous ces ennuyeux billets qu'il m'a fallu lire.

JUSTINE.

Je suis de l'avis de Madame... je ne tiens pas à l'écriture... je n'y ai jamais tenu... pour des raisons particulières.

Mme DE NOHAN, à part.

Mais rien de lui... rien !.. (Haut.) Dites-moi, Justine, avez-vous envoyé ce matin à l'hôtel des Princes ?...

JUSTINE.

Oui, Madame ; mais monsieur Ferdinand...

Mme DE NOHAN.

On lui a remis ma lettre ?

JUSTINE

On ne l'a pas trouvé, Madame... on ne le trouve jamais... Il paraît qu'il s'absente souvent... Il habite la campagne, et monsieur Edmond, son ami, vous le disait hier, il n'a qu'un pied-à-terre à l'hôtel des Princes...

Mme DE NOHAN.

Cependant il est à Paris, j'en suis sûre... Et lui, toujours si empressé, si aimable... je ne l'ai pas encore vu...

JUSTINE.

Oh ! il n'est pas toujours là, comme ces gens ennuyeux par leur exactitude... Il se fait désirer... c'est plus adroit... mais il viendra, Madame... La fête n'irait pas sans lui... n'est-ce pas lui qui met tout le monde en train ? Il est si gai ! si bon enfant !

Mme DE NOHAN.

Vous trouvez !.. Au fait, il pourrait être... mieux... avoir plus de grâce, plus d'élégance.,. mais non plus de franchise et d'abandon ! (A part.) Ah ! il ne m'aurait pas trompée, lui !

JUSTINE.

Et puis, qui est-ce qui donnerait des ordres pour le dîner ?.. Car il dirige tout avec un empressement ! on dirait...

Mme DE NOHAN.

Plaît-il?

JUSTINE.

Je veux dire que nous lui obéissons... pour faire plaisir à Madame... et c'est tout simple... D'ailleurs Madame est veuve, Madame est libre... et s'il convenait à Madame de faire un bon mariage, je serais la première à l'en féliciter...

Mme DE NOHAN.

Vous êtes trop bonne ! je vous remercie !

JUSTINE.

Dame ! un mariage... c'est le moyen de faire un heureux ! Et c'est si doux de faire des heureux !

Mme DE NOHAN.

Oui, c'est le moyen de faire des jaloux... et je ne les aime pas !... (A part.) Cette folle... elle a raison peut-être... ce serait le moyen de me venger d'un ingrat ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, COLOMBET.

COLOMBET, en dehors.

Ce n'est pas ça... je te dis que ce n'est pas ça...

JUSTINE.

Le voici !...

Mme DE NOHAN.

Monsieur Ferdinand !

COLOMBET, paraissant à la porte du fond.

Il faut déboucher le champagne, afin que la glace le saisisse.

Mme DE NOHAN, riant.

Ha ! ha ! ha !

COLOMBET, riant de même.

Ha ! ha ! ha ! Belle dame ! je ne me savais pas si près de vous... je donnais des conseils à cet imbécile de Joseph pour glacer le vin de champagne à point... c'est que vous ne savez pas toute l'importance...

Mme DE NOHAN.

Et voilà ce qui vous occupe en arrivant !

COLOMBET.

Oh ! cela ne m'empêche pas de remarquer que vous êtes plus jolie encore que de coutume... c'est une difficulté vaincue... Je n'ai pas oublié que vous m'avez promis de donner la préférence à mon bouquet, le jour de votre fête... (Il lui présente le bouquet qu'il tient.) Il arrive un peu tard... Pardon... c'est que... il s'est égaré en route.

Mme DE NOHAN, lui t[en]dant la main.

Merci de me l'apporter vous-même !

(Elle remet le bouquet à Justine.

COLOMBET.

Bonjour, petite!... Surtout ne confonds pas mon bouquet avec les autres ! Ah ! une promesse encore !... Vous me devez la première contredanse, la première valse... Oh ! je me sens en verve ce soir... Il y a si longtemps que je m'ennuie... de ne pas vous voir ! Et je veux que votre bal soit d'une gaieté à faire mourir d'envie toutes les dames qui n'osent vous imiter.

Mme DE NOHAN.

Et moi aussi... jamais je ne me sentis plus heureuse et plus gaie !

JUSTINE.

Ah ! Madame, cela me rappelle que notre voisine du second a envoyé ce matin...

Mme DE NOHAN, riant.

Pour savoir de mes nouvelles ?

JUSTINE.

Oh ! non... Pour prier Madame de ne pas danser jusqu'au jour... parce que cela l'empêche de dormir...

COLOMBET.

Vraiment ! Eh bien ! il n'y a qu'à lui envoyer... un billet d'invitation.

JUSTINE.

Miséricorde !

COLOMBET.

Sans doute ! si elle ne peut dormir, elle dansera... je lui conseille de se plaindre.

Mme DE NOHAN.

Y pensez-vous !... une vieille dame de soixante-six ans !... Et dévote !...

COLOMBET.

Dévote !... En ce cas n'en parlons plus... nous nous entendrions mal ensemble ! Va, mon enfant, et si Georges n'est pas parti, dis-lui que ma commission est pressée !

JUSTINE.

Oui, Monsieur... tout de suite !..

SCÈNE III.

COLOMBET, Mme DE NOHAN.

Mme DE NOHAN.

Quelle commission ?...

COLOMBET.

Ah ! pardon... c'est un de mes amis... de mes bons amis, à qui j'avais donné rendez-vous au Palais-Royal... devant la Rotonde... Il n'y était pas... Et dans mon impatience de vous revoir... ma foi ! je n'ai pas attendu... Me permettrez-vous de vous le présenter ?

Mme DE NOHAN.

Certainement... amené par vous... il ne peut être que le bien venu...

COLOMBET.

Ah ! trop de bonté... c'est un homme d'esprit... aimable... un peu sentimental... Mais j'y pense... n'est-ce pas une maladresse de ma part ?

Mme DE NOHAN.

Comment ?...

COLOMBET.

N'est-ce pas un rival de plus que je me donne ?

Mme DE NOHAN.

Eh ! Monsieur, quand on est jaloux, est-on si longtemps sans revoir ceux qu'on aime ? Vous vous faites désirer...

COLOMBET.

Vrai ? le reproche est aimable ! C'est que je suis si occupé !..

Mme DE NOHAN.

Sans doute, car voilà plusieurs fois que j'envoie à l'hôtel des Princes !... Vous n'y êtes jamais... quand on vous demande...

COLOMBET, gaiement.

C'est qu'on ne me demande jamais quand j'y suis.

Mme DE NOHAN.

Vous serez demain chez madame Lépinet ?

COLOMBET.

Elle donne un bal? J'y serai... certainement !...

Mme DE NOHAN.

A la bonne heure! C'est que si je sors... si je vais dans ces lieux où l'on est convenu de se rencontrer toujours... au bois, à l'Opéra... je ne vous vois nulle part.

COLOMBET.

C'est ce que je me dis... voilà qui est singulier... nous ne nous rencontrons nulle part!

Mme DE NOHAN.

Si fait, pourtant... l'autre jour... à Saint-Sulpice !

COLOMBET.

Plaît-il ?.. à Saint... Ce n'est pas moi !..

Mme DE NOHAN.

Je vous ai parfaitement reconnu !

COLOMBET.

A Saint-Sulpice !... quel jour?.. Je ne me souviens pas.

Mme DE NOHAN.

A ce sermon... pour une œuvre de charité... à laquelle je m'intéresse.

COLOMBET.

Ah ! comment! vous, Madame, vous allez...

Mme DE NOHAN.

Certainement... et j'étais bien aise de vous apercevoir dans la foule, quoique vous n'y fussiez pas pour moi.

COLOMBET.

Non... c'est vrai !.. je suis franc... je passais par hasard.

Mme DE NOHAN.

Mais pas du tout... car vous êtes sorti dans un groupe de fidèles... vous donniez le bras...

COLOMBET.

Vous vous trompez...

Mme DE NOHAN.

Si fait, vous donniez le bras à une vieille dame...

COLOMBET.

Ah! oui... une vieille dame... ah ! c'est possible.. Je me rappelle... je passais... comme j'avais l'honneur de vous le dire, et j'ai été pris au passage... Ha ! ha ! ha ! Vous m'avez vu?... Je devais avoir l'air...

Mme DE NOHAN.

Très-recueilli !..

COLOMBET.

C'est ce que je voulais dire...

Mme DE NOHAN.

Et cela m'a fait plaisir !.. Oui, Monsieur... vous qui êtes toujours si gai, si fou... de ce jour-là, il m'a semblé que vous méritiez plus de confiance... et de ce jour-là aussi, j'étais disposée à vous croire plus volontiers quand vous me parliez de votre amour !...

COLOMBET, à part.

C'est bon à savoir... (Haut.) Quoi !... vous doutiez?

Mme DE NOHAN.

Eh ! mais, un peu !... car enfin... jusqu'alors... je pouvais croire que vous regardiez mon salon comme un rendez-vous de plaisir... où il était de rigueur de me tenir un langage banal... de galanterie...

COLOMBET.

Ah ! Madame... pouviez-vous me confondre avec des étourdis qui profanent ce nom d'amour sans le comprendre ?

Mme DE NOHAN.

Oui, je m'en accuse... mais alors je vous rendis justice, et je parlai de vous avec tant de confiance, que cela même a donné à cette folle de Justine une idée...

COLOMBET.

Quelle idée?

Mme DE NOHAN.

Je vous dirai cela plus tard... un autre jour.

COLOMBET.

Si l'idée est heureuse... un jour de bal !...

Mme DE NOHAN.

Non... c'est trop sérieux. Tenez... un jour que je retournerai à Saint-Sulpice et que je vous prierai de me donner le bras...

COLOMBET.

A vous ! ah ! non pas !

Mme DE NOHAN.

Comment !

COLOMBET, riant.

C'est-à-dire !... ha ! ha ! ha ! il paraît que...

Mme DE NOHAN, prenant une lettre à sa ceinture.

Oui, Monsieur, cela repose du monde, cela console... D'ailleurs, on m'associe à une bonne œuvre, et j'en suis toute fière... voyez !

COLOMBET.

Quoi donc ?... cette lettre ? Eh ! mais... (A part.) Mon écriture !...

Mme DE NOHAN.

Une quête... une circulaire...

COLOMBET, à part.

C'est la nôtre !

Mme DE NOHAN.

Eh bien ! vous trouvez cette lettre ?...

COLOMBET.

Très-bien écrite. Ha ! ha ! ha !

Mme DE NOHAN.

Qu'avez-vous ?

COLOMBET.

Rien... rien !... c'est qu'il me semble piquant que... et puis... Dame... je m'attendais si peu à trouver chez vous !... Et vous donnerez ?...

Mme DE NOHAN.

Sans doute !... faire du bien, on dit que cela porte bonheur !... Et comme je ne suis pas assez riche pour être aussi heureuse

que je le voudrais, je veux que mes amis mettent à cette quête... vous y mettrez?

COLOMBET.

Moi? certainement. (A part.) J'y mettrai deux fois.

Mme DE NOHAN.

Et qui sait? au milieu de nos fêtes, de nos bals, de nos folies, cela vous donnera peut-être aussi quelque idée sérieuse, comme à cette folle de Justine.

COLOMBET.

Mais encore!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame, on entre dans le salon. Plusieurs dames viennent d'arriver; et monsieur Edmond...

COLOMBET.

Ah! le petit Edmond est déjà ici?

JUSTINE.

Joseph fait demander à Monsieur combien il faut frapper de bouteilles de champagne.

COLOMBET.

Dans un instant.

Mme DE NOHAN.

A bientôt... je vous laisse. (Elle sort.)

SCENE V.

COLOMBET, JUSTINE, puis CÉSAR.

COLOMBET, à part.

Qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Ah! petite, écoute-moi un peu.

JUSTINE.

Monsieur, je n'ai pas le temps de rire.

COLOMBET.

Reste... Il paraît que tu as des idées ?

JUSTINE.

Dame ! Monsieur... souvent.

COLOMBET.

Et tu en as donné une à ta maîtresse ?

JUSTINE.

C'est possible : je donne quelquefois aux riches.

COLOMBET.

Et cette idée, quelle est-elle ? voyons...

JUSTINE.

Dame ! je ne sais pas trop... à moins que ce ne soit ce que je lui disais, là, tout à l'heure, quand vous êtes arrivé.

COLOMBET.

Quoi donc !

JUSTINE.

Eh bien ! que Madame et vous... vous et Madame vous vous conveniez si bien, que vous pourriez vous marier.

COLOMBET.

Hein ? et ma femme ?... oh !

JUSTINE.

Vous dites ?

COLOMBET.

Quoi ?

JUSTINE.

Vous avez dit ma femme.

COLOMBET.

Eh bien ! oui, je dis madame de Nohan, ta maîtresse, serait ma femme ?

JUSTINE.

Voilà... c'est mon idée.

COLOMBET.

Elle est jolie ton idée, je t'en fais mon compliment.

JUSTINE.

Comment ! est-ce qu'elle ne vous convient pas ?

COLOMBET.

Si, et pour ta peine, tiens...

(Il l'embrasse au moment où César paraît au fond.)

JUSTINE.

Dame! Monsieur... c'est aussi ma fête.

(Joseph entre pour annoncer.)

COLOMBET.

Que le diable t'emporte! (Sans voir César.) Joseph, mon garçon, dix bouteilles de champagne... et du meilleur... bien frappé surtout. (Apercevant Cesar.) Eh! César... mon cher César! mais arrive donc! je t'attends. (A Joseph et à Justine.) Allez, mes enfants, allez... vous avez chacun votre affaire. Ah! Justine, dis à Georges de mettre un couvert de plus, et le nom de monsieur Poligny à la droite de la maîtresse de la maison !... (A César.) Une femme charmante, tu verras; moi, je suis à sa gauche, côté du cœur... (Aux domestiques.) Allez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CÉSAR, COLOMBET.

CÉSAR.

Mais, en vérité, je te regarde, je t'admire... je ne te reconnais plus.

COLOMBET,

Ah! c'est qu'ici, tu vois... pas de contrainte... pas de mines renfrognées... de la gaieté et du plaisir à discrétion... Frappez le champagne... passez le punch... commencez la valse... et vive la liberté!

CÉSAR, riant.

Ha! ha! ha!... mais explique-moi!...

COLOMBET.

Rien... tu es ici pour t'amuser, amuse-toi! cela te distraira de tes chagrins d'amour... ici on n'a jamais de regrets, on n'a que des espérances!...

CÉSAR.

On est bien heureux! mais tu me diras au moins où je suis.

COLOMBET.

Chez la femme la plus aimable, la plus séduisante, la plus... ce qui ne l'empêche pas d'être d'une sévérité... fort désagréable, (riant) avec l'idée de Justine... Ha ha! ha! elle est charmante!

CÉSAR.

Mais je suis pour elle un inconnu.

COLOMBET.

Je te connais, moi; je vais te présenter, cela suffit.

CÉSAR.

Comment! mais tu es donc ici!...

COLOMBET.

Ici? mais pas mal, pas mal!... presque comme chez moi, c'est-à-dire comme je devrais être chez moi!

CÉSAR.

Ah! çà, et ta femme?

COLOMBET.

Chut!... ici je n'en ai pas; je suis libre, je suis garçon... je respire à mon aise!... Oh! cela t'étonne: si grave ce matin, et maintenant si léger... c'est qu'il y a deux hommes en moi, l'un esclave, triste et maussade... c'est le mari... c'est ce que tu m'as vu tantôt; l'autre, libre, sans souci, sans femme, sans belle-mère surtout... et le voilà.

CÉSAR.

Ah! mon Dieu! mais tu paraissais heureux là-bas.

COLOMBET.

Oui, heureux, heureux!... l'homme le plus ennuyé, le plus enchaîné, le plus infortuné... que tu aies vu dans tes voyages... sur terre et sur mer! c'est que, mon pauvre César, tu ne peux savoir tout ce que j'ai souffert depuis ce jour qui fut, comme on sait, le plus beau jour de ma vie!

CÉSAR.

Depuis ton mariage!

COLOMBET.

Et voilà ce que je ne pouvais te dire chez moi, où tous mes pas sont épiés, où toutes mes paroles sont entendues!

CÉSAR.

Eh quoi ! ta femme ?

COLOMBET.

Ma femme !... oh ! ce n'est pas elle ; si elle était seule, je finirais par lui faire entendre raison. Mais sa mère, sa mère... tu sais, la vieille qui t'a prié poliment de...

CÉSAR.

Oui... j'ai cela sur le cœur.

COLOMBET.

Ha ! ha ! ha ! pauvre ami ! je te vois encore sortir tout penaud... la drôle de figure ! (Changeant de ton.) C'est un enfer, vois-tu !

CÉSAR.

Mais aussi, quand on a le malheur d'épouser une famille, on ne saurait prendre trop de précautions. Une belle-mère ! ce n'est pas trop de la moitié de Paris, les boulevards ou les quais, pour la tenir à distance...

COLOMBET.

Oh ! si c'était à recommencer!... mais on est si faible, si imprévoyant, sous la lune de miel... on ne voit que le présent, et le présent est si beau !... tout paraît bien, tout plaît de la personne qu'on aime... Et puis ma femme était si jeune, j'étais enchanté d'avoir auprès d'elle un guide, un Mentor ! j'encourageais moi-même cette dévotion qui était une garantie de plus. Je l'accompagnais volontiers aux offices pour ne pas la quitter, j'ordonnais gaiement que l'on servît maigre trois fois par semaine... j'avais d'ailleurs des principes raisonnables qui s'arrangeaient de tout cela; et je me mettais moi-même, sans m'en apercevoir, sous le joug de la belle maman, qui bientôt régna en tyran sur notre jeune ménage. Quand plus tard je voulus prendre d'autres habitudes... pas moyen ; il me fallut essuyer des sermons en quatre points, si longs, si ennuyeux,

que, ma foi!... j'aimai encore mieux rester au régime; je voulais par moments faire des observations, sortir, m'amuser, secouer le joug enfin ; mais alors c'étaient des pleurs, des cris, des scènes... ce que je déteste le plus au monde; tu sais, je n'aime pas les discussions : quand il faut se battre, je déserte. Aussi, pour avoir la paix, j'ai pris un parti désespéré : c'est d'être toujours de l'avis de ma belle-mère ; je lui appartiens : elle me fait aller à droite, à gauche, comme un soldat ; je mange à ses heures ; je vais où elle veut ; ses opinions sont les miennes ; son journal est le mien... c'est ennuyeux, c'est bête, tout ce que tu voudras... mais au moins, je vis tranquille, je jouis de sa confiance, que je justifie, comme tu vois... et j'ai du moins le plaisir de pouvoir l'envoyer, bien bas, à tous les diables... c'est un soulagement !

CÉSAR.

Ceci est grave. Mais voyons, n'y avait-il pas moyen, puisque ta femme est plus traitable, dis-tu, de balancer, par ton influence de mari, l'influence de ta belle-mère, de vous entendre, pour vous révolter ensemble?

COLOMBET.

Miséricorde ! ma femme!... mais tu l'as bien vu, c'est encore pis ! Elle est de bonne foi, elle... au delà du cercle où sa mère l'a renfermée, il n'y a plus pour elle qu'un abîme, un chaos... Elle vit les yeux baissés ; tout ce qui sort de ses habitudes la fait trembler ; la distraction la plus innocente que je lui offre la fait rougir comme un péché, un gros péché... Et si je te disais jusqu'où vont ses scrupules... tu ne me croirais pas... Elle a sa chambre à elle, où je n'entre pas toujours sans sa permission, c'est-à-dire sans la permission de la belle maman ; car c'est elle qui dirige, ou plutôt c'est monsieur Mathieu, bureaucrate, envieux, insinuant, cafard, mêlant à froid ses passions et ses intérêts... et nous apportant ici le despotisme dont il se plaint ailleurs... c'est un contre-coup, il gouverne ces dames ; moi, je ne viens que le quatrième ; je suis le maître de la maison, mais un maître constitutionnel... je règne peu et je ne gouverne pas du tout.

CÉSAR.

Mais c'est intolérable !

COLOMBET.

C'est révoltant !

CÉSAR.

C'est à n'y pas tenir !

COLOMBET.

Aussi, je n'y ai pas tenu. Ces principes que je respectais, on me les avait rendus odieux... et un beau jour je m'échappai sans rien dire... on me croyait au sermon ! C'est un de mes cousins, Bacot, notre camarade, qni m'amena dans cette maison, où une femme charmante appelle tous les plaisirs avec autant de vivacité qu'on en met chez moi à les fuir. Il me présenta gaiement comme un aimable provincial, riche célibataire... logé hôtel des Princes... où en effet j'ai loué un petit appartement pour me transformer en jeune élégant. Dès qu'on me laisse sortir seul, pour une conférence, un sermon, une retraite, ou que je me fais envoyer à notre campagne sous un prétexte quelconque, alors...

CÉSAR.

Alors, c'est donc pour cela que tu m'as sacrifié ce matin?

COLOMBET.

Je sacrifierais tout pour leur échapper... Alors, ma foi, je laisse à la maison les idées tristes et sévères ; et je viens trouver ici la gaieté, la joie et les plaisirs... ce jour-là, vois-tu, c'est mon jour de congé, c'est mon dimanche, et je tâche qu'il y en ait plusieurs dans la semaine... J'en ai encore un demain... un bal chez une femme charmante... une autre... Cela fait deux dimanches, deux jours passés à la campagne.

CÉSAR.

Tu es fou !

COLOMBET.

Oh ! c'est un bonheur que tu ne comprends pas, une jouissance qui t'est inconnue, un sens qui te manque... J'ai été comme cela autrefois !... avant mon mariage. Je croyais connaître la liberté, la gaieté... eh bien ! non... je me trompais... Pour bien comprendre la liberté, il faut sortir de prison ! Pour com-

prendre la gaieté, pour sentir le bonheur, il faut avoir passé toute la semaine entre ma femme et ma belle-mère, avec le respectable monsieur Mathieu pour vis-à-vis, et le reversi pour toute distraction. Essayes-en et tu verras.

CÉSAR.

Bien obligé ! Ainsi tu n'as qu'un courage négatif, qui ne t'empêche pas d'être mené, là-bas, comme un imbécile ?

COLOMBET.

C'est vrai.

CÉSAR.

Comme un niais qui n'ose pas dire un mot pour des amis... car tu as laissé fermer ta porte à tous ceux qui t'aimaient, à tes camarades, ils me l'ont dit, à leurs familles.

COLOMBET.

Que veux-tu ! je n'aime pas les tempêtes...

CÉSAR.

Et ta sœur, cette pauvre jeune fille si bonne, si gentille, qui s'accommoderait si bien d'une vie plus gaie...

COLOMBET.

Je ne dis pas le contraire.

CÉSAR.

Quand tu pourrais, d'un seul mot, la rendre si heureuse !

COLOMBET.

Ah ! bien oui, un mot ! j'en dirais cent que cela ne l'avancerait pas davantage... Au lieu qu'ici, je commande, je parle, je ris à volonté ; tout ce que je dis est charmant, tout ce que je fais est bien... Tu dînes... je t'invite... Tu verras quel dîner exquis ! quels vins délicieux ! Et ce soir au bal ! tu t'y amuseras, morbleu ! nous danserons, nous valserons... Ah ! la valse ! juge donc ! moi, à qui il n'est pas permis de prendre la main, de presser la taille d'Ursule, je valse, mon ami ! je valse ! oh ! c'est à en perdre la tête...

CÉSAR.

Ha ! ha ! ha ! ha ! tu me fais rire malgré moi...

SCÈNE VII.

CÉSAR, COLOMBET, EDMOND.

EDMOND.

Ferdinand ! Ferdinand ! ah ! vous êtes avec quelqu'un !

COLOMBET.

Oui... un de mes amis.

CÉSAR.

Ferdinand ! Il paraît qu'ici tu n'es plus Colombet ?

COLOMBET.

Non... Ferdinand... c'est plus gentil, c'est plus délicat... et cela ne peut pas me compromettre...

EDMOND.

J'apprends à l'instant que vous êtes arrivé, et il y a si longtemps que je ne vous ai vu ! Comment se porte votre sœur Pauline ?... ne m'a-t-elle pas oublié ? ne vous a-t-elle rien dit pour moi ? parlez donc !

COLOMBET.

Mais vous parlez toujours.

CÉSAR.

Pardon ! ou je me trompe fort, ou c'est là monsieur Edmond.

COLOMBET.

Lui-même.

EDMOND.

Monsieur, d'où savez-vous ? qui vous a dit mon nom ?

CÉSAR.

C'est mademoiselle Pauline... Oh ! ne craignez rien ! je ne suis pas un rival, un amant, mais un ami... J'ai reçu sa confidence ; elle vous aime toujours... Et moi, j'ai juré que vous seriez son mari...

EDMOND.

Monsieur... Oh ! si vous saviez comme vous me rendez heureux... Je ne vous connais pas... mais vous m'avez l'air d'un bien honnête homme !

COLOMBET.

Un amant malheureux, parbleu ! entre vous il y a sympathie...

EDMOND.

Malheureux comme moi ?

CÉSAR.

Non... oh ! non... car on vous aime !... Mais je ne m'attendais pas à vous trouver dans cette maison, avec ce mauvais sujet...

EDMOND.

Monsieur Colombet a bien voulu me présenter, et j'ai accepté avec joie, pour le rencontrer quelquefois... puisqu'on m'a chassé de chez lui... pour causer en secret de Pauline, que j'aime tant !... Je sais qu'il lui parle de moi, qu'il me défend près de ces dames avec courage.

CÉSAR, riant.

Plaît-il? Il vous a dit ?...

COLOMBET.

Bien ! bien ! nous causerons de cela plus tard... Ah ! çà, ne va pas me trahir ; je compte sur ta discrétion comme sur la sienne.

CÉSAR.

Sois tranquille ! je suis muet ; mais je me réserve de te gronder plus tard. Tromper ta pauvre petite femme, à qui je m'intéresse maintenant comme à ta sœur, comme à toi, comme à vous, mon jeune ami... c'est mal !

EDMOND.

C'est ce que je lui dis toujours.

COLOMBET.

Ah bah ! laissez donc... aujourd'hui le péché, demain la pénitence... Attention ! la maîtresse de céans... Je te présente. Tu vas voir comme on reçoit mes amis...

SCÈNE VIII.

CÉSAR, COLOMBET, Mme DE NOHAN, EDMOND.

CÉSAR, à part.

Allons, voilà un ménage désuni, perdu !... Mais, morbleu ! nous verrons !...

Mme DE NOHAN.

Eh ! mon Dieu ! Messieurs, que faites-vous donc ici?

CÉSAR.

Cette voix ! ciel !...

Mme DE NOHAN.

On a besoin de vous, monsieur Ferdinand, rien ne marche.

COLOMBET.

Oh ! d'abord, Madame, permettez-moi de vous présenter l'ami que je vous annonçais tout à l'heure.

Mme DE NOHAN.

Vous savez que vos amis.... (A part.) Monsieur César !...

CÉSAR, saluant.

Madame !...

COLOMBET.

Un charmant garçon, qui a des chagrins de cœur, et ses chagrins, il vient les oublier dans votre salon...

CÉSAR.

Où l'on oublie vite le passé, je crois...

Mme DE NOHAN.

Eh ! mon Dieu ! n'est-ce pas ce qu'on a de mieux à faire?

COLOMBET.

Ah ! oui... comme de s'étourdir sur le présent... quand il est triste, et... (Se reprenant vivement.) Mais pardon, belle dame, votre service me réclame, et pour vous je ne me ferai jamais attendre. (Bas à César.) N'est-ce pas, mon ami, qu'elle est charmante...

CÉSAR.

Oui, oui... parbleu !..

COLOMBET.

Le cœur malade, percé d'outre en outre par une coquette.

Mme DE NOHAN.

Monsieur est homme sans doute à se faire une philosophie?..

COLOMBET.

Oui... ici, mon cher, nous sommes tous des philosophes. Il sort.)

EDMOND, bas, à César.

Excepté moi, qui n'espère plus qu'en vous... (Il suit Colombet.)

SCÈNE IX.

CÉSAR, Mme DE NOHAN.

CÉSAR.

De la philosophie, Madame !.. il est heureux d'en avoir, car près de vous, et plus que jamais, je le vois, cela peut être nécessaire...

Mme DE NOHAN.

Monsieur... j'étais sûre que vous commenceriez par une querelle... pour reprendre la conversation où vous l'aviez laissée !

CÉSAR.

Pardon, Madame... croyez bien que si j'eusse pensé qu'on m'amenât chez vous, dans votre maison...

Mme DE NOHAN.

Je vous crois... Et sans doute vous n'avez pas voulu, comme autrefois, épier ma conduite, me poursuivre de vos soupçons...

CÉSAR.

Oh ! Madame, je n'ai plus le droit d'être jaloux !

Mme DE NOHAN.

Ce droit-là, Monsieur, l'avez-vous jamais eu ? On n'est jaloux que de ceux qu'on aime.

CÉSAR.

Et je ne vous ai jamais aimée !.. non, Madame ! je m'abu-

sais... Pauvre fou!.. Je n'avais qu'un plaisir, c'était de vous voir; qu'une ambition, c'était de vous plaire; heureux d'un mot, d'un regard ; tremblant de vous perdre... Je vous offrais mon cœur, mon nom, ma vie tout entière... Qu'est cela, je vous prie? Ah! mon ami Ferdinand, à la bonne heure... voilà un amour bien vrai, un dévouement bien sûr; il ne vous trompe pas, lui...

Mme DE NOHAN.

Non, certes, Monsieur... c'est un honnête jeune homme qui me respecte trop pour me fatiguer de sa jalousie comme...

CÉSAR.

Comme moi... achevez... J'avais tort, sans doute. Mais vous avez donc oublié qu'après m'avoir juré un amour que je devais croire sincère, vous vous faisiez un plaisir de m'affliger sans cesse, de tourmenter ce cœur qui ne battait plus que pour vous! Et lorsque je souffrais, lorsque j'étais malheureux, un sourire moqueur venait m'écraser encore du triomphe de mes rivaux!

Mme DE NOHAN.

Vos rivaux! mais vous n'en aviez pas... et ces querelles qui me compromettaient sans cesse... ce duel, qui fut un scandale pour moi... jusqu'à votre départ précipité, quand notre mariage était annoncé à mes amis, aux vôtres... convenez-en, Monsieur, tout cela ressemblait à de la haine plutôt qu'à de l'amour...

CÉSAR.

Je sentais que ma présence était pour vous un supplice...

Mme DE NOHAN.

Qui vous l'avait dit, Monsieur?

CÉSAR.

Que nous ne serions jamais heureux.

Mme DE NOHAN.

Permis à vous de le croire.

CÉSAR.

Et je partis pour vous oublier; je ne croyais pas que ce fût aussi difficile.

Mme DE NOHAN.

Monsieur !

CÉSAR.

Mais j'y parviendrai... Et déjà, cette rencontre que je n'ai pas cherchée... l'aspect de votre bonheur...

Mme DE NOHAN.

Oui, si le bruit et les fêtes peuvent le donner... je suis heureuse ; j'ai retrouvé à Paris un monde que j'aime... des amis qui me sont fidèles. J'ai cherché à m'étourdir sur des chagrins, sur des peines qui vous rappelaient sans cesse à ma pensée.

CÉSAR.

Madame...

Mme DE NOHAN.

J'ai réussi, peut-être au delà de mes vœux... Je puis être blâmée par qui ne sait pas me comprendre... mais que m'importe, s'il me comprend, lui...

CÉSAR, souriant.

Ferdinand, mon ami...

Mme DE NOHAN.

Oui, Monsieur, votre ami... et je vois bien que l'amitié vit de contrastes. Avec lui, point de soupçons, point de querelles ; il ne s'effraye point des hommages dont je suis entourée ; il croit à mon amour ; il est de toutes mes fêtes, de tous mes plaisirs qu'il aime à partager.

CÉSAR.

Ah ! c'est un homme parfait !

Mme DE NOHAN.

Je ne dis pas cela... mon Dieu ! Des hommes parfaits, il n'y en a pas.

CÉSAR.

C'est un avantage que vous avez sur nous, Mesdames.

Mme DE NOHAN.

Mais il a ce qui me plaît le plus, l'art de ne jamais me contredire. Il est complaisant, aimable, et d'une confiance ! Enfin,

il possède toutes les qualités que je désire, et que vous n'aviez pas... Vous voyez bien, Monsieur, que c'est le mari qu'il me faut.

CÉSAR, retenant un éclat de rire.

Le mari ! Il sera votre mari ?

Mme DE NOHAN.

Mais... si je le veux... Et il ne me fallait rien moins que cet air de doute pour m'y décider tout à fait.

CÉSAR.

Veuillez recevoir mon compliment, Madame.

Mme DE NOHAN.

C'est à lui qu'il faut le faire... Et dites-lui bien qu'en lui donnant mon cœur et ma main, je récompense en lui...

CÉSAR.

Les qualités que je n'ai pas... c'est convenu.

Mme DE NOHAN.

Certainement... (à part.) Je suis sûre qu'il étouffe de dépit! tant mieux !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

Pardon si je dérange Madame ; mais il y a là deux personnes... deux dames.

Mme DE NOHAN.

Faites entrer dans le salon.

JUSTINE.

Elles ne sont pas invitées à la fête, mais elles désirent parler à Madame.

Mme DE NOHAN.

Ah! c'est juste!... Monsieur...

CÉSAR.

Je vous laisse recevoir ces dames.

Mme DE NOHAN.

Vous n'êtes pas jaloux ?

CÉSAR, souriant et à demi-voix.

Non... pas même de votre mari...

Mme DE NOHAN.

Monsieur...

CÉSAR, à part.

C'est égal... je suis bien aise d'être venu.

Mme DE NOHAN.

Quel regard moqueur!... Quel air d'ironie! (A Justine, qui se rapproche.) Faites entrer... Des dames de charité! elles prennent bien leur temps...

SCÈNE XI.

JUSTINE, Mme DE NOHAN, Mme D'AIGUEPERSE, URSULE.

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous savez, Madame, quel devoir nous amène auprès de vous... et notre circulaire que vous avez reçue...

Mme DE NOHAN.

Oui, Mesdames.

URSULE, à part.

Elle ne me voit pas.

Mme DE NOHAN.

Et je vous remercie de me donner cette occasion de faire un peu de bien. Eh ! mais, je ne me trompe pas... Ursule !

URSULE.

Elle m'a reconnue... Henriette !

Mme D'AIGUEPERSE.

En effet, Madame, vous connaissez ma fille...

Mme DE NOHAN.

Oh ! il y a bien longtemps... lorsque nous suivions ensemble

des cours, où, si jeune encore, elle se faisait remarquer par une sagesse exemplaire...

URSULE.

Et vous par votre esprit et votre gaieté.

Mme DE NOHAN.

Je me disais aussi... madame d'Aigueperse!... mais je connais ce nom-là!...

URSULE.

C'est comme moi!... je n'avais point oublié qu'Henriette était devenue madame de Nohan... j'étais sûre qu'elle me saurait gré de l'avoir placée sur ma liste.

Mme DE NOHAN.

Sans doute... et plus que vous ne pensez... Mais asseyez-vous donc!... Justine...

Mme D'AIGUEPERSE.

Non, de grâce... il faut que nous vous quittions; nous sommes pressées... Il y a dans cette maison même une dame... la marquise de Sennebon!

Mme DE NOHAN.

Ma voisine... une dame très-respectable qui aime peu les plaisirs de ce monde.

JUSTINE, à part.

Aïe! elle ne fera pas notre éloge!

Mme D'AIGUEPERSE.

On a dû nous annoncer chez elle... et nous allons...

Mme DE NOHAN.

Oh! non... non... vous irez seule... Laissez-moi Ursule... un moment... le temps de rendre votre visite chez la vieille marquise!

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais...

URSULE.

Ma mère... je vous en prie...

Mme D'AIGUEPERSE.

Puisque vous le voulez... je vous laisse et je reviens pour recevoir votre offrande.

Mme DE NOHAN.

Elle sera prête... Justine, annoncez Madame... Oui, mon offrande et celle de tous mes amis...

SCÈNE XII.

URSULE, Mme DE NOHAN.

Mme DE NOHAN, à part.

Madame d'Aigueperse a toujours la figure sévère comme autrefois!... (Haut.) Eh bien! ma chère Ursule, nous n'avons qu'un instant pour nos confidences... Êtes-vous mariée?...

URSULE.

Mon Dieu! oui!...

Mme DE NOHAN.

Comme vous dites cela tristement! Je ne sais trop si je dois vous féliciter ou vous plaindre.

URSULE.

Oh! mon mari est bon... Je l'aime... de toute mon âme... mais ma mère le trouve trop léger, trop mondain... heureusement qu'avec de bons conseils...

Mme DE NOHAN.

Ha! ha! ha! vous voilà bien!... toujours un peu prêcheuse!

URSULE.

Et vous, toujours un peu folle! Vous êtes heureuse, madame de Nohan!

Mme DE NOHAN.

Je suis veuve!...

URSULE.

Comme vous dites cela gaiement!...

Mme DE NOHAN.

Non! j'ai pleuré mon mari... raisonnablement. A tout pren-

dre, c'était un fort honnête homme, mais triste, boudeur... et toujours prêt à me reprocher ma gaieté, mon goût pour les plaisirs !

URSULE.

Si c'étaient des plaisirs défendus ?

Mme DE NOHAN, riant.

Des plaisirs défendus !... le bal, le spectacle, le monde !

URSULE.

Il avait raison peut-être.

Mme DE NOHAN.

Comment ! mais vous-même ?...

URSULE.

Je n'y vais jamais !...

Mme DE NOHAN.

Jamais ?... et cela amuse votre mari ?

URSULE.

Oh ! d'abord, il avait d'autres idées, d'autres projets... il voulait me conduire dans les fêtes que vous aimez. Rien ne lui eût coûté pour me parer, pour que je fusse partout la plus belle...

Mme DE NOHAN.

Vrai ?... mais c'était un ange que cet homme-là ! c'était le mari qu'il me fallait !...

URSULE.

Si ma mère vous entendait !... Oh ! moi, cela me faisait peur... car je n'aurais rien pu lui refuser, et je sens que je me serais damnée avec lui !... Heureusement, on lui a fait comprendre que ce genre de vie n'était pas convenable... et aujourd'hui il est tout à fait rangé... comme nous...

Mme DE NOHAN.

Eh bien ! moi, j'ai résisté... mon mari m'a fatiguée de ses sermons, sans pouvoir me convaincre. Il m'a rendue malheureuse sans être plus heureux... En luttant sans cesse contre mon amour pour le monde et les plaisirs, il n'a réussi qu'à me

les faire aimer davantage... aussi j'en conviens... si, depuis mon veuvage, j'ai été quelquefois un peu folle, un peu inconséquente, c'est à lui que je l'ai dû...

URSULE, un peu effrayée.

Vous dites?...

Mme DE NOHAN.

Oh! rien! rien!... je me remarierai... il le faut... J'ai besoin d'un guide, d'un ami... mais je veux un mari qui ne soit ni maussade, ni jaloux... qui aime le monde comme moi... qui s'entoure de plaisirs comme moi... qui, en un mot, ne ressemble en rien au premier... et ce mari-là, je l'ai trouvé...

URSULE.

Vous allez vous remarier à quelqu'un que vous aimez?

Mme DE NOHAN.

Oh! que j'aime... je n'en suis pas bien sûre... depuis une heure surtout... depuis... (mouvement d'Ursule.) Oh! rien, rien... je me remarierai... il le faut... et alors, ma chère Ursule, nous nous reverrons souvent.

URSULE.

Oh! non... ma mère s'arrangerait peu de cette vie dissipée... Mon Dieu! elle ne vient pas!...

Mme DE NOHAN.

Ne tremblez donc pas!... Je veux vous convertir... vous partagerez mes plaisirs, comme en ce moment vous me faites partager les vôtres. Il y a du bon des deux côtés... et s'il n'était pas trop tard pour vous inviter à mon bal de ce soir...

URSULE, effrayée.

Un bal!... vous donnez un bal!...

Mme DE NOHAN.

Toutes les semaines...

URSULE, avec effroi.

Adieu! je crois entendre...

Mme DE NOHAN.

Eh! mais... vous ne me quitterez pas ainsi... Je quêterai

pour vous dans mon salon... et je vous prouverai du moins qu'au milieu de nos jeux et de nos fêtes on comprend aussi les vertus que vous pratiquez si bien...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, à part.

Oh! leur gaieté m'est insupportable!...

Mme DE NOHAN.

Monsieur... où donc allez-vous ainsi?...

CÉSAR.

Pardon, Madame... au milieu de ce bruit, de cette foule...

URSULE.

Eh! mais, c'est lui!...

CÉSAR.

Que vois-je!... grand Dieu! vous ici, Madame?

Mme DE NOHAN.

Quoi donc? qu'y a-t-il?... vous connaissez Madame?

CÉSAR.

Oui... en effet... et ma surprise!... (A part.) Ah! le malheureux...

URSULE.

Monsieur est un ancien ami de mon mari...

Mme DE NOHAN.

Ah! je ne m'étonne pas si des principes sévères...

CÉSAR, à part.

Que dit-elle?...

URSULE, à part.

Elle ne sait donc pas...

Mme DE NOHAN, bas à Ursule.

Un jaloux que j'aimais, un de mes adorateurs malheureux... (Mouvement d'Ursule.) J'en ai beaucoup... (Haut.) Pardon, ma chère

amie... je ne crains plus de vous laisser seule... mais lorsque je vais quêter pour le malheur, Monsieur, j'espère, ne vous dira pas trop de mal de moi... ne fût-ce que par charité chrétienne!

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CÉSAR, URSULE.

URSULE, à part.

Des principes sévères... monsieur César !...

CÉSAR, vivement.

Madame !

URSULE.

Ah! Monsieur.

CÉSAR.

Madame de Nohan ne sait donc pas votre nom?... le nom de votre mari?...

URSULE.

Le nom de mon mari? me l'a-t-elle demandé?

CÉSAR.

Non... oh! non... je ne le crois pas... Mais vous, Madame... que venez-vous faire ici?...

URSULE.

J'y viens avec ma mère !

CÉSAR.

Madame d'Aigueperse?

URSULE.

Elle est dans la maison... je l'attends...

CÉSAR.

Madame d'Aigueperse... elle est... elle va venir... (A part.) Ah! s'il se trouve face à face... (Haut.) Et votre mari?

URSULE.

Il est à la campagne.

CÉSAR.

A la campagne!... vous en êtes bien sûre?...

URSULE.

Sans doute... mais pourquoi?...

CÉSAR.

Ah! c'est que je croyais l'avoir vu au milieu de quelques joyeux amis! Je me serai trompé... n'est-ce pas, Madame?

URSULE.

Assurément, Monsieur...

CÉSAR.

A moins qu'il n'ait profité... d'un moment de liberté... pour rester à Paris... en secret... et tromper gaiement la tyrannie de sa belle-mère et de sa femme!

URSULE.

Monsieur... monsieur...

CÉSAR.

Toutes les tyrannies se ressemblent... elles font des malheureux ou des hypocrites.

URSULE.

Je ne vous comprends pas!

CÉSAR.

Eh bien! Madame. (A part.) C'est le seul moyen de nous sauver tous! (Haut.) Si, dans un monde qui lui est interdit par vous, par votre mère, il jouissait de cette liberté... de ces plaisirs... qu'on n'aime jamais plus que lorsqu'on en est privé... Si, grâce à cette surveillance qui le blesse et le fatigue, il cherchait, loin de vous, un bonheur qu'il devrait trouver chez lui! (Ursule le regarde.) Ah! sous ce rapport-là, entre nous... ce pauvre Colombet n'est pas gâté!...

URSULE.

Monsieur... je remplis mes devoirs...

CÉSAR.

Oui, bien, très-bien!... trop bien, peut-être... mais il y a autre chose dans la vie... Oui, Madame, un ménage n'est pas un couvent... et telle conduite... parfaite pour le cloître, est un contre-sens dans le monde... Oh! cette vie, à laquelle vous vous

condamnez, vous plaît, vous convient, vous y êtes habituée dès l'enfance... A la bonne heure!... Mais Colombet... c'est bien différent! Avant son mariage, il a goûté des plaisirs, des distractions de la société. Et croyez-vous avoir pu tout à coup l'en priver impunément?.... le renfermer dans l'austérité de votre maison? le confisquer au profit de madame votre mère et de monsieur Mathieu ?

URSULE.

Monsieur! monsieur! je ne sais ce que vous voulez dire... assurément, mon mari m'aime trop pour se plaindre...

CÉSAR.

Et à qui voulez-vous qu'il se plaigne? à vous!... Mais vous-même, êtes-vous bien pour lui ce que vous devriez être? Si j'en crois ce que j'ai vu... ce que les confidences de Colombet ont pu m'apprendre...

URSULE.

Ses confidences!... il vous a dit?...

CÉSAR.

Que vous êtes fille trop dévouée... La volonté de votre mère passe avant celle de votre mari. Il a une femme jeune, jolie... (Mouvement d'Ursule.) Pardon... je ne dis pas cela pour vous faire de la peine; et, je le répète... une femme jeune et jolie qu'il voudrait chérir tout à son aise, tout seul et à sa guise... Et madame d'Aigueperse est toujours là en tiers... c'est désagréable... On lui enlève jusqu'à votre amour... le seul plaisir qui puisse lui faire oublier tous les autres... Et tous les autres, s'il les cherche ailleurs, peuvent lui faire oublier jusqu'à celui-là!...

URSULE.

Oh! Monsieur, c'est impossible!... Il a des idées trop sages, trop honnêtes... Il est trop heureux, oui, Monsieur, trop heureux pour chercher ailleurs, comme vous le dites...

CÉSAR.

Permettez... Je signale un danger... qui est une leçon, peut-être...

URSULE.

Il est à la campagne... où il pense à moi, à ses devoirs.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, COLOMBET.

(Il entre gaiement sans voir Ursule, cachée par César.)

COLOMBET, à la cantonade.

A table! à table!... qui m'aime me suive!... Edmond! César!.. (A César.) Viens donc, *caro mio !*... le coup d'œil est magnifique...

URSULE.

Oh! je me trompe! ce n'est pas!...

COLOMBET, chantant.

« Cent esclaves ornaient ce superbe festin,
« Et dans des vases d'or..... »

URSULE, se montrant.

Mon mari!...

COLOMBET.

Ah! bah! ma...

URSULE.

Monsieur... monsieur... que faites-vous ici?

COLOMBET.

Pardon, chère amie!... c'est ce que j'allais vous demander.

CÉSAR.

Oh! Madame est venue pour une œuvre charitable...

COLOMBET.

Ah! vous êtes ici pour... Au fait la circulaire... comme cela se trouve!... Et moi aussi, je quête.

URSULE.

Non, Monsieur... non... je saurai pourquoi vous m'avez trompée!

COLOMBET.

N'allez pas croire... J'ai des raisons... morales...

URSULE.

Je ne vous les demande pas.

COLOMBET.

Bonne petite femme !

URSULE.

Colombet !... Emmenez-moi, Monsieur... emmenez-moi ! Oh ! j'étouffe dans cette maison... Partons...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme DE NOHAN, EDMOND.

(Elle apporte sa bourse pleine d'or. Edmond lui donne la main.)

Mme DE NOHAN.

Comment, partons ?... Qui est-ce qui nous quitte ainsi ?

EDMOND.

Je ferme toutes les portes !...

COLOMBET, à part.

Madame de Nohan !...

CÉSAR, à part.

C'est cela ! Il y en aura pour tout le monde.

EDMOND.

Que vois-je !... Madame...

URSULE.

Monsieur Edmond !... (A part.) Ah ! mon Dieu ! il n'y a que des mauvais sujets ici !...

Mme DE NOHAN, les regardant tous.

Mais qu'est-ce donc ?...

URSULE.

C'est moi, Madame, qui m'éloigne... d'une maison...

Mme DE NOHAN.

Où vous n'avez que des amis...et je vous rapporte une bourse bien garnie.

COLOMBET.

Permettez !... Madame partait... et je...

Mme DE NOHAN, à part, à Ursule.

C'est lui... Le jeune homme dont je vous ai parlé... qui voudrait m'épouser...

URSULE.

Mon mari !...

Mme DE NOHAN, regardant Colombet.

Son mari !...

COLOMBET.

Madame...

SCÈNE XVII.

JUSTINE, COLOMBET, URSULE, Mme D'AIGUEPERSE, Mme DE NOHAN, CÉSAR, EDMOND.

Mme D'AIGUEPERSE, à Justine.

Ne prévenez personne... Je pars...

EDMOND.

Madame d'Aigueperse...

COLOMBET, à part.

Je suis mort...

JUSTINE.

Mais, Madame, ce sont des calomnies de cette vieille dame !

Mme D'AIGUEPERSE.

Laissez-moi... (Venant à Ursule.) Ma fille... venez... nous troublons des plaisirs, une fête, et ce que je viens d'apprendre... Ah! mon gendre!...

JUSTINE, à part.

Son gendre !

COLOMBET, à part.

Je ne pouvais pas l'échapper...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre à Paris... Ici!...

COLOMBET.

Moi-même, ma chère belle-mère... moi-même. (A part.) Pas moyen de nier, quand on se trouve face à face.

Mme D'AIGUEPERSE.

M'expliquerez-vous ?

COLOMBET.

Oh ! rien de plus facile... Je passais... en passant... Enfin, vous comprenez...

URSULE.

Oui, ma mère, oui... comme nous venions de nous arrêter chez Madame, mon mari... a reconnu notre voiture... et il a voulu nous offrir son bras.

JUSTINE.

Son mari !...

COLOMBET, vivement.

Voilà !

CÉSAR, à part.

Eh bien ! elle ne ment pas mal.

Mme D'AIGUEPERSE.

Vous êtes bien émue, ma fille !

CÉSAR.

Ah ! Madame !

Mme D'AIGUEPERSE.

Que vois-je !... Monsieur... (César la salue.) Monsieur Edmond ! c'est juste !... un danseur !

EDMOND.

Oui, Madame, je venais... Trop heureux... (A part.) Je ne sais que dire...

CÉSAR, bas.

Poltron !...

Mme D'AIGUEPERSE.

La rencontre est heureuse... et mon gendre...

COLOMBET.

Oh ! moi... je suis monté tout naturellement... à la première vue, cela peut paraître extraordinaire... mais à la fin tout s'explique... Et j'ose espérer que Madame voudra bien me pardonner.

Mme DE NOHAN.

Quoi donc?... une circonstance qui m'a procuré le plaisir de revoir ma chère Ursule et de connaître son mari!... (Bas, à César.) Ah! Monsieur, que c'est mal de m'avoir caché...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre, partons, et ne dérangeons pas plus longtemps Madame, que son bal réclame!... En carême!...

Mme DE NOHAN.

Madame, vous oubliez votre bourse et nos offrandes... que le malheur ne refusera pas!...

CÉSAR, y mettant une pièce d'or.

Y compris la mienne!.. Monsieur Edmond... –

EDMOND.

Certainement... La mienne aussi... Cela portera bonheur peut-être...

CÉSAR, les regardant tous.

A tout le monde!..

COLOMBET, à part.

Je reviens dans un instant et je saurai...

URSULE.

Monsieur Colombet...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre!... donnez le bras à votre femme.

Mme DE NOHAN, bas à César.

Restez!..

(Justine donne en souriant le chapeau à Colombet, que sa femme emmène. César regarde Mme de Nohan, qui paraît très-émue ; il lui baise la main. Edmond salue Mme d'Aigueperse, qui les regarde d'un air de dédain. Le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le salon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, seule.

Allons, tout est fini... mon frère m'abandonne. Ursule se renferme chez elle... et ce bon monsieur César n'est plus là pour me protéger!... Je le vois bien, à moins d'un miracle, il me faudra épouser le neveu de monsieur Mathieu!... Ah! dans mon désespoir je ne sais... Si, du moins, ce pauvre Edmond était là pour me conseiller... mais je ne le verrai plus!

SCÈNE II.

PAULINE, CÉSAR.

CÉSAR.

Ma foi! dussé-je me mettre en guerre avec toute la fabrique... (L'apercevant.) Pauline!...

PAULINE.

Monsieur César!... Ah! c'est le ciel qui vous envoie... Mais comment osez-vous, après ce qui s'est passé hier?...

CÉSAR.

Oh! parce qu'on m'a... un marin ne recule pas pour si peu!... mais, depuis mon départ, que s'est-il passé ici?...

PAULINE.

Des choses bien singulières... je n'y comprends rien! D'abord, hier au soir, mon frère, que je croyais à la campagne, est revenu avec ces dames... et ma belle-sœur n'a plus voulu le laisser partir... ce qui a amené entre elle et sa mère une bonne petite querelle... c'est la première.

CÉSAR.

Tant mieux! il y a commencement à tout... Après?

PAULINE.

Alors, Ursule est rentrée chez elle tout en larmes, emmenant son mari, qui la suivait d'assez mauvaise humeur...

CÉSAR.

L'ingrat !

PAULINE.

Madame d'Aigueperse est restée à jouer au piquet avec monsieur Mathieu, qu'elle a fait enrager toute la soirée. Quant à lui, il a mangé une assiette de petits gâteaux, il a bu cinq ou six verres d'eau sucrée, tout en me grondant par contre-coup... Et quand je me suis retirée pour me coucher, ils se disputaient tout à fait!.. Aussi j'étais plus gaie, plus heureuse qu'à l'ordinaire... D'abord, parce que, lorsqu'on se dispute, on s'occupe moins de moi... Et puis, cela fait du bruit... cela m'amuse. Il me semblait que nous avions quelque chose de nouveau... Ah! tant mieux !.. ne fût-ce que pour nous changer un peu !..

CÉSAR.

Mais aujourd'hui... ce matin...

PAULINE.

Ursule était moins triste... mais quand mon frère est sorti... car il est sorti trois fois.

CÉSAR.

Oui, je sais...

PAULINE.

Ah ! vous savez?.. Elle était alors d'une inquiétude...

CÉSAR.

Bravo !..

PAULINE.

Elle a même écrit un billet...

CÉSAR.

Que j'ai reçu...

PAULINE.

Vous !

CÉSAR.

Continuez... La belle maman...

PAULINE.

Oh ! pour elle, la nuit a été mauvaise... Elle gronde toujours... et tout à l'heure elle vient de me signifier que mon mariage était décidé, et que, pour fixer le jour, nous dînions aujourd'hui chez la sœur de monsieur Mathieu... la mère de ce prétendu...

CÉSAR.

Que vous n'épouserez pas.

PAULINE.

Vous croyez ?..

CÉSAR.

Je l'espère du moins... car je reviens ici pour vous rendre à tous la paix et le bonheur...

PAULINE.

Ah ! monsieur César, c'est bien à vous... vous aurez de la peine !..

CÉSAR.

Peut-être... mais il faut me seconder.

PAULINE.

Oh ! de tout mon cœur ! Parlez !.. que faut-il faire ?

CÉSAR.

D'abord, m'obéir en tout... et pour commencer, quand on vous apportera une toilette de bal, qui déjà devrait être ici... vous la mettrez tout de suite.

PAULINE.

Une toilette de bal !... Il n'en est jamais entré ici, je n'ai jamais dansé qu'en face de moi-même... devant ma glace.

CÉSAR.

Eh bien ! vous danserez avec quelqu'un qui vous aime !

PAULINE.

Avec monsieur Edmond ?..

CÉSAR.

C'est vous qui l'avez nommé.

PAULINE.

Oh ! Monsieur, ne dites donc pas des choses pareilles !.. cela fait mal !...

CÉSAR.

Vous danserez avec lui...

PAULINE.

Mais quand ?

CÉSAR.

Ce soir.

PAULINE.

Où donc ?

CÉSAR.

Ici.

PAULINE.

Ah ! vous voyez bien ! vous vous moquez de moi. C'est impossible !

CÉSAR.

Impossible!... Laissez donc !... Difficile, je ne dis pas... mais nous autres marins, quand nous avons résolu quelque chose, nous y tenons... nous sommes entêtés !

PAULINE.

C'est-à-dire, que vous avez du caractère... c'est très-bien !...

CÉSAR.

J'ai promis que mon ami Colombet serait heureux dans son ménage !

PAULINE.

Vous l'avez promis... à qui ?

CÉSAR.

Oh ! cela, c'est mon secret... je l'ai promis, et il le sera !.. que sa femme lui donnerait un bal, et elle le donnera...

PAULINE.

Que madame d'Aigueperse l'ouvrirait ?...

CÉSAR.

Pourquoi pas?... quand elle devrait danser avec monsieur Mathieu...

PAULINE.

Et moi, je ne crois à rien de tout cela... et tant que je n'aurai pas vu, là... de mes propres yeux vu...

CÉSAR.

Eh bien! tournez-vous... et voyez votre danseur!

SCENE III.

EDMOND, PAULINE, CÉSAR.

PAULINE.

Edmond!

EDMOND.

Ma chère Pauline! Enfin je vous revois!...

PAULINE.

Vrai! c'est vous!... c'est bien vous! mon Dieu! qu'il y a longtemps...

EDMOND.

Oh! moi, je vous vois, quand vous sortez... caché derrière un pilier de l'église, où je vous suis tous les jours!...

PAULINE.

Là, voyez-vous? et l'on dit qu'il n'a pas de principes!...

EDMOND.

Et vous m'aimez encore!... malgré le neveu de monsieur Mathieu?...

PAULINE.

Je crois au contraire que c'est à cause de lui! Mais vous ne craignez pas qu'on vous chasse de cette maison?...

EDMOND.

Moi, craindre... quand je suis près de vous!... il n'y a rien que je ne brave... rien.

CÉSAR.

Voici madame d'Aigueperse!

PAULINE et EDMOND.

Ah! (Ils veulent fuir, César les retient.)

CÉSAR.

Eh! non, restez, mon brave! et de peur d'une nouvelle alerte, dites-moi bien vite ce que vous avez fait.

EDMOND.

Vos ordres ont été ponctuellement exécutés, vos lettres remises dès hier... Tout sera prêt en moins d'une heure, et vous aurez ici le plus joli petit bal.

PAULINE.

Un bal! mais c'est donc bien vrai!

CÉSAR.

Est-ce que vous doutez encore malgré mes promesses?

PAULINE.

Non... oh! non... je crois tout... vous avez si bien commencé.

EDMOND.

Vous me devez la première contredanse!

PAULINE.

Je vous les dois toutes...

CÉSAR.

Mais le glacier?...

EDMOND.

Il sera exact.

CÉSAR.

L'orchestre?

EDMOND.

Le même qui nous a fait danser cette nuit chez madame de Nohan!

PAULINE.

Danser!... Comment, Monsieur, vous dansiez?... loin de moi!... quand j'étais si malheureuse?...

EDMOND.

Oh! je dansais de désespoir... en pensant à vous.

CÉSAR.

Cela ne pouvait pas vous faire de mal, et cela le consolait. Et madame de Nohan, vous l'avez revue?...

EDMOND.

Oui... Ah ! j'oubliais... voici sa réponse.

CÉSAR.

Eh ! donnez donc!

(Il ouvre la lettre et la parcourt vivement, pendant qu'Edmond continue.)

EDMOND.

En courant chez elle, j'ai rencontré Colombet furieux, désespéré... Elle avait refusé de le recevoir.

PAULINE.

Mon frère !

CÉSAR, lisant.

Oui, je vois, c'est bien... c'est très-bien ! Elle tiendra sa promesse, si je tiens la mienne! C'est moins facile... mais je la tiendrai, ou j'y perdrai mon nom de César.

EDMOND.

Colombet veut s'échapper ce soir pour la retrouver chez madame Lépinet.

CÉSAR.

Non, de par tous les diables !...

PAULINE, effrayée.

Ah! mon Dieu !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE.

Mais non... je n'attends rien... ni Pauline non plus. Ah ! monsieur Edmond.

EDMOND.

Madame... pardon... mais j'ai osé espérer... c'est monsieur César...

CÉSAR.

Vous voyez, Madame... l'amitié me ramène... et lui, quelque chose de plus, je crois...

URSULE.

Monsieur...

CÉSAR.

Ne craignez rien... Il faut que je vous parle... que je vous parle de votre mari.

URSULE.

De mon mari... Pauline... voyez donc là... on apporte pour vous des cartons...

PAULINE.

Pour moi?...

CÉSAR, bas.

C'est votre toilette de bal!... (A Edmond.) Vous, mon jeune ami, vous savez qu'il me faut des danseurs!...

EDMOND.

Soyez tranquille... vous n'en manquerez pas!... Adieu, Mademoiselle... à ce soir!...

PAULINE.

A ce soir!... moi je veux bien.

URSULE, les regardant sortir.

Que dit-il?

(Edmond sort par le fond, Pauline par la droite.)

SCÈNE V.

CÉSAR, URSULE.

CÉSAR.

Il dit, Madame, que, ce soir, il la retrouvera ici, au bal!...

URSULE.

Monsieur...

CÉSAR.

Pardon!... je vais un peu vite... mais le temps presse... nos dangers sont les mêmes, et l'intérêt doit nous rapprocher...

URSULE.

Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas!

CÉSAR.

Cependant, ce qui s'est passé chez madame de Nohan doit vous aider à me comprendre... Et si j'en crois le petit mot que vous m'avez écrit ce matin...

URSULE.

Oh! parlez bas... je suis si malheureuse! maintenant j'ai peur de tout... je vois partout des périls dont je ne pouvais me douter... ce que vous m'avez dit hier...

CÉSAR.

Quoi donc? Madame, que les plaisirs n'ont jamais plus de charmes que lorsqu'ils nous sont interdits... c'est ce que vous appelez le fruit défendu. Et vous avez pu voir que votre mari ne résiste pas à la tentation...

URSULE.

Mon mari! vous l'avez perdu... car, bien certainement, avant votre arrivée à Paris...

CÉSAR.

Ah! Madame, vous me soupçonnez, moi, qui m'afflige du désordre dans lequel je le trouve, et qui n'est que le fruit de cette vie austère à laquelle vous le condamnez... moi, qui, par amitié pour lui, viens m'entendre avec vous pour le ramener à ses devoirs et à sa femme! Et vous ne savez pas tout encore! Madame de Nohan qu'il voulait tromper, et qui le recevait avec d'autant plus de confiance qu'elle voyait en lui un futur époux... (Mouvement d'Ursule.) Eh bien! madame de Nohan, je l'aime! Oui, Madame, jugez du danger que courait votre mari, par celui auquel je n'ai pu échapper. Moi, qui maudissais sa coquetterie... moi, qui avais juré de ne plus la revoir... Hier, en la retrouvant, j'ai senti se réveiller cet amour jaloux qu'elle m'avait inspiré, lorsque je risquais mes jours pour elle!... Croyez-vous que j'eusse aidé Colombet à vous trahir, à la tromper... si j'eusse été maître de diriger ses plaisirs?

URSULE.

Mais enfin, comment se fait-il que je vous ai trouvé là... avec lui?

CÉSAR.

C'est que, éloigné de ces lieux où, soumis en esclave, il sacrifie lâchement son pouvoir à son repos, je devais le retrouver dans une autre maison où le plaisir l'attend, où l'on prévient ses désirs et ses vœux ! Et il était temps que j'y arrivasse, Madame, pour sauver mon bien et le vôtre ! Par bonheur, cette rencontre a amené pour nous tous une leçon dont il faudra nous féliciter, si madame de Nohan, confuse de son erreur, ferme sa porte à des folies qui la compromettraient... et si vous, Madame, vous ouvrez la vôtre à des plaisirs qui vous rendront le cœur de votre mari.

URSULE.

Son cœur ! mais je l'ai donc perdu ?

CÉSAR.

Oh ! vous en étiez bien près... Et ce matin encore je ne répondais pas de son retour.

URSULE.

Ce matin !

CÉSAR.

Où pensez-vous qu'il fût, à neuf heures ?

URSULE.

A l'église, Monsieur !

CÉSAR.

Je ne crois pas... Et à onze heures ?

URSULE.

Mais à la fabrique !

CÉSAR.

Je ne crois pas.... Et à deux heures ?...

URSULE.

Chez monsieur Mathieu !

CÉSAR.

Je ne crois pas !

URSULE.

Grand Dieu !... mais où donc ?

CÉSAR.

A neuf heures, il courait demander sa grâce à celle qu'il a trompée... mais il n'a pas été reçu. A onze il me faisait déjeuner malgré moi chez Véfour, arrosant d'un vin capiteux tous les sages conseils que je lui donnais... A deux heures, il suppliait madame Lépinet d'intercéder pour lui !

URSULE.

Madame Lépinet!

CÉSAR.

Une femme à la mode... qui donne ce soir même un bal où Colombet doit aller.

URSULE.

Il n'ira pas...

CÉSAR.

Il ira! Il aime tant la danse!

URSULE.

Vraiment ! il danse donc?

CÉSAR.

Très-bien ! il est fou de la valse !

URSULE.

Mon mari valse!

CÉSAR.

Et madame de Nohan aussi... par malheur!

URSULE.

Mais, Monsieur...

CÉSAR.

Mais, Madame... vous voyez que nous sommes des alliés nécessaires... qu'il y va de votre repos, du mien, qu'il faut à tout prix retenir votre mari, s'il en est temps encore!

URSULE.

Mais dites, monsieur, comment? par quel moyen?

CÉSAR.

J'y ai pensé... Et d'abord cette vie austère et monotone dans laquelle vous l'emprisonnez est un danger de tous les instants.

Il est des plaisirs que la vertu permet, que la religion ne défend pas, et qu'une sage politique doit appeler, en les variant, pour rendre la maison plus agréable à habiter, et les devoirs plus faciles à remplir... c'est ce que fait un père de famille qui veut retenir près de lui le fils que d'autres séductions disputent à sa tendre surveillance... c'est ce que doit faire une jeune femme dont l'amour inquiet craint que le cœur de son mari ne lui échappe... c'est ce que je conseillerais à Colombet lui-même si l'ennui pouvait pénétrer un instant dans votre cœur si pur... comme dans le sien !... L'ennui !... mais vous ne savez donc pas ce que c'est que l'ennui? c'est un poison mortel pour le bonheur d'un ménage! Une fois qu'il s'y est glissé, point d'amitié, point d'amour qu'il ne flétrisse! Il rend la vertu maussade et le devoir insipide. L'ennui ! mais alors on le retrouve partout... sous les traits d'un monsieur Mathieu... dans les sermons d'une belle-mère, dans la réserve glacée d'une femme... moins jolie que vous... C'est le reversi trop répété... c'est la morale trop acariâtre... ce sont ces devoirs qu'une froide piété compromet, mais qu'une vertu discrète rend plus faciles en les ménageant. L'ennui ! c'est un ennemi de tous les jours, de tous les instants ! Pour le fuir, il n'y a rien qu'on ne tente... Et s'il ferme la porte, on saute par la fenêtre! C'est ce que fera votre mari, Madame !

URSULE.

Eh bien ! voilà de ces choses que je ne pouvais pas deviner... Mais que puis-je à cela, Monsieur? S'il ne m'aime plus... s'il fuit cette maison ?

CÉSAR.

Ne plus vous aimer !... mais ce n'est pas possible ! Fuir cette maison ! mais il faut qu'il y reste avec joie ! Pour cela, il faut que cette maison soit pour lui plus agréable que par le passé... Il faut que près d'une femme charmante, il retrouve des amitiés qu'une morale intolérante avait éloignées... des plaisirs qu'une austérité impitoyable le forçait de chercher ailleurs ! Et ces amitiés, ces plaisirs, il les trouvera ici, auprès de vous, aujourd'hui, ce soir même...

URSULE.

Aujourd'hui... ce soir !

CÉSAR.

A moins que vous ne préfériez le voir sauter par la fenêtre pour courir chez madame de Nohan !

URSULE.

Non... oh ! non... Tout ce que vous voudrez, Monsieur, pourvu qu'il n'y retourne pas !

CÉSAR.

C'est mon avis... Oh ! j'en conviens, je suis un peu égoïste !... ces amis, ces camarades, qu'il regrette, et qui lui sont restés fidèles, j'ai écrit aux uns, j'ai vu les autres... Ils se réjouissent de retrouver leur cher Colombet... ils viendront tous, ce soir, au bal que vous donnez, et auquel je les ai invités en votre nom !

URSULE.

A un bal ! mais, Monsieur... y pensez-vous ?

CÉSAR.

Eh ! oui, Madame, j'y pense... ou plutôt j'y ai pensé... il n'y avait pas de temps à perdre, et je n'en ai pas perdu... comme vous voyez. Les ordres sont donnés... un mot de vous... et, dans un instant, tout sera prêt.

URSULE.

Un bal ! ici ! Ah ! mon Dieu ! Monsieur... mais où me réfugier ?

CÉSAR.

Vous, Madame? mais au milieu de votre salon, pour en faire les honneurs... pour éclipser, aux yeux de votre mari, toutes ces belles dames qui vont se grouper autour de vous, et qui n'auront ni votre grâce, ni cet air de candeur et de bonté qui vous répond de tous les cœurs, comme du sien !

URSULE.

Mais cela ne se peut pas... ma mère...

CÉSAR.

Mais vous êtes chez vous, vous êtes votre maîtresse, et rien ne la force à rester à notre fête... et l'on peut la prier de... (A part.) Comme moi, hier !

URSULE.

Non, Monsieur... non... c'est impossible... je ne ferai pas les honneurs d'un bal, chez moi...

CÉSAR.

Madame...

URSULE.

D'ailleurs il faut une toilette...

CÉSAR.

Ah ! du moment qu'on parle toilette, nous commençons à nous entendre...

URSULE.

Mais, Monsieur, je ne puis...

CÉSAR.

Alors, n'en parlons plus, Madame, et s'il arrive quelque malheur...

SCÈNE VI.

URSULE, CESAR, COLOMBET.

COLOMBET, à la cantonade.

Passez chez ma belle-mère, mon bon monsieur Mathieu !

CÉSAR, à part.

Nous allons voir ! (Haut.) Eh ! viens donc, mon cher Colombet !

COLOMBET, sans voir sa femme.

César !... ah bah ! tu reviens... tu n'as pas peur ? Ah ! je conçois... comme moi... notre déjeuner de ce matin !

CÉSAR.

Certainement. Je viens te demander à quelle heure tu vas ce soir chez madame Lépinet ?

COLOMBET.

A huit heures!

URSULE.

Comment? chez madame Lépinet?

COLOMBET, se retournant.

Ma femme?... madame Lépinet... je ne connais pas... je ne sais pas ce que tu veux dire. (A part.) Mais est-il maladroit!

CÉSAR.

Eh! mais, pourquoi cet air d'embarras! Madame Lépinet est une femme charmante, qui réunit la meilleure société!

COLOMBET.

Certainement, la meilleure société!

URSULE.

Eh quoi! Monsieur... vous la connaissez?

COLOMBET.

Moi! non... je ne dis pas...

CÉSAR.

Mais tu m'as fait inviter chez elle!

COLOMBET.

Chez elle! par exemple!...

CÉSAR.

Vas-tu faire l'hypocrite avec ta femme, qui sait tout? Ta belle-mère n'est pas là!

COLOMBET.

C'est juste, au fait! j'irai chez madame Lépinet, puisque je l'ai promis...

URSULE.

Mais non... mais je ne le veux pas! D'ailleurs la sœur de monsieur Mathieu nous attend à dîner... nous passons la soirée chez elle.

CÉSAR, riant.

A jouer au reversi... avec monsieur Mathieu!

COLOMBET.

Oui, beau plaisir! Ma foi! non... plutôt que de m'y ennuyer, j'aime mieux partir pour la campagne!

CÉSAR.

Comme hier! Ah! mon ami, de la franchise! ne trompe pas ta femme!

COLOMBET.

Mais je ne la trompe pas... je pars pour la campagne!

URSULE.

Non... vous allez chez cette dame...

CÉSAR.

Parbleu! c'est clair!

COLOMBET.

Eh bien! oui, là, j'y vais...

URSULE.

Pour retrouver madame de Nohan!

COLOMBET.

Madame de Nohan! non, non, elle n'y sera pas!

CÉSAR.

Si fait...

COLOMBET.

Mais non...

CÉSAR.

Mais si!... puisque c'est moi qui lui donne le bras pour l'y conduire.

URSULE.

Là... voyez-vous!

COLOMBET, à part.

Mais quelle rage il a de me livrer, ce maudit César!

URSULE.

Eh bien! non, vous n'irez pas... je ne vous laisserai pas sortir, je m'attache à vous!

CÉSAR.

Ah! c'est une tyrannie!

COLOMBET.

C'est vrai !... c'est une tyrannie insupportable ! cela me fatigue... l'ennui me tue, à la fin !

CÉSAR, bas, à Ursule.

L'ennui !... vous voyez.

COLOMBET.

Je suis mon maître, que diable !... j'irai chez madame Lépinet ! si je veux aller chez madame Lépinet ! je ne veux pas qu'on m'emprisonne, qu'on me tyrannise !

URSULE.

Mon ami, mais cependant...

COLOMBET.

J'irai à ce bal, quand je devrais sauter par la fenêtre !

CÉSAR.

Là ! qu'est-ce que je vous disais ?

URSULE.

A ce bal, où vous verrez madame de Nohan !...

COLOMBET.

Où je verrai madame de Nohan !

CÉSAR, bas.

Il est perdu !

URSULE.

Que vous vouliez épouser ?

COLOMBET.

Que je voulais ép.... ah ! qu'est-ce que je dis là ! (César part d'un éclat de rire.)

URSULE, bas.

Monsieur, Monsieur !... faites ce que vous voudrez, je consens à tout ; mais qu'il reste !

CÉSAR, à part.

Allons donc !

COLOMBET, se promenant d'un air de triomphe.

Ma foi, tant pis ! je veux me montrer, je veux leur dire à tous...

(Il donne un coup de pied dans un meuble ; Mme d'Aigueperse entre et se trouve face à face avec lui ; il reste tout interdit.)

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme D'AIGUEPERSE, M. MATHIEU.

Mme D'AIGUEPERSE.

Qu'est-ce donc, mon gendre ? qu'y a-t-il ?

COLOMBET.

Rien, belle maman... je rangeais...

Mme D'AIGUEPERSE.

Je pars la première, ma fille ; mais, monsieur Mathieu... (Apercevant César.) Ah ! Monsieur...

CÉSAR, saluant.

Madame...

Mme D'AIGUEPERSE.

Monsieur Mathieu vous attendra, Pauline et vous. Vous êtes prêt à partir avec ces dames, mon gendre ?

COLOMBET.

Moi, belle maman, oui... c'est-à-dire...

CÉSAR.

Ce pauvre Colombet ! quel malheur qu'il soit souffrant !... il est forcé de rester chez lui.

Mme D'AIGUEPERSE.

Monsieur ?...

CÉSAR, se levant et saluant.

Madame...

M. MATHIEU.

Colombet souffrant ! il a une mine charmante !...

COLOMBET.

Et voilà ce qui vous trompe, monsieur Mathieu : je ne me trouve pas bien !

CÉSAR.

C'est ce qu'il disait à l'instant même à sa femme !

URSULE.

A moi:.. oui, oui... c'est vrai, il me disait...

CÉSAR.

Et il rentrait dans sa chambre ; n'est-ce pas, Madame ?

URSULE.

Oui, oui, dans sa chambre !

M. MATHIEU.

Mais vous venez dîner avec nous !...

COLOMBET.

Ah ! bon monsieur Mathieu, présentez, je vous prie, mes excuses à madame votre sœur ; je serais un trop mauvais convive, et... je vais me coucher.

M. MATHIEU.

Comment, Colombet ?

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre !...

COLOMBET.

Je vais me coucher. (Il sort.)

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais, ma fille, suivez votre mari, qu'il revienne... je l'emmènerai moi-même.

URSULE.

Il est malade, ma mère !

M. MATHIEU.

Soit ! qu'il reste, puisqu'il le veut ; mais vous, Mesdames...

Mme D'AIGUEPERSE.

Ursule, vous allez donner le bras à monsieur Mathieu.

CÉSAR.

Oh ! quant à moi, je suis bien sûr que madame Colombet aime trop son mari pour le quitter dans un pareil moment !

Mme D'AIGUEPERSE.

Plaît-il, Monsieur ?

CÉSAR.

Madame !...

URSULE.

Monsieur a raison, ma mère ; ma place est auprès de mon mari. Présentez mes excuses à madame votre sœur, monsieur Mathieu... mais dans l'état d'inquiétude où je suis, je ne pourrais pas rester chez elle.

Mme D'AIGUEPERSE.

Ma fille !

URSULE.

Cela me serait impossible... (Elle sort.)

M. MATHIEU.

Madame ! (A César avec colère.) Mais c'est vous, Monsieur...

CÉSAR.

Vous voulez m'emmener avec vous, monsieur Mathieu ?

M. MATHIEU.

Moi !

CÉSAR.

Désespéré, mon cher monsieur Mathieu... Présentez mes excuses à madame votre sœur... je vais au bal ce soir, je ne puis accepter.

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est bien, Monsieur ! allez-y, allez-y promptement ! je vous souhaite beaucoup de plaisir.

CÉSAR.

Vous êtes bien bonne, Madame... J'ai profité de la permission de revoir mon ami Colombet, et je ne partirai pas que je n'aie appris comment se trouve notre intéressant malade.

(Il s'assied.)

Mme D'AIGUEPERSE.

A la bonne heure !... Monsieur Mathieu, je vous laisse. (Bas.) Ne sortez pas tant qu'il restera. (Haut.) Quant à Pauline, vous l'emmènerez avec vous. A bientôt...

CÉSAR, se levant.

A bientôt, Madame!

Mme D'AIGUEPERSE.

C'est à monsieur Mathieu que je parle, Monsieur...

(Elle salue et sort.)

CÉSAR, la regardant sortir, à part.

Bravo! nous voilà maîtres de la place!

SCENE VIII.

M. MATHIEU, CÉSAR.

M. MATHIEU, élevant la voix.

Je vais faire prévenir mademoiselle Pauline!

CÉSAR.

Et maintenant, à nous deux, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Plaît-il?

CÉSAR.

Je renonce à séduire madame d'Aigueperse, elle me fait peur... vous, c'est différent! et puis entre hommes on s'entend mieux.

M. MATHIEU.

Je ne vois pas, Monsieur, quels rapports peuvent exister entre vous et moi.

CÉSAR.

Ah! mais, monsieur Mathieu, les rapports qui existent tout naturellement entre d'honnêtes gens comme nous!

M. MATHIEU.

Monsieur...

CÉSAR.

Je vous crois très-honnête... Pour assurer le bonheur de nos amis communs, j'ai compté sur vous, qui dirigez tout ici.

M. MATHIEU.

Mes amis sont heureux.

CÉSAR.

Ce que c'est que l'habitude de vivre ensemble! on ne s'aperçoit de rien... vous ne voyez pas que notre ami Colombet est peu d'accord avec sa femme, et pas du tout avec sa belle-mère?

M. MATHIEU.

Oh! un nuage passager...

CÉSAR.

Qui couve une tempête!... Vous ne voyez pas que madame Ursule tremble de quitter son mari?

M. MATHIEU.

Parce qu'il est souffrant!

CÉSAR.

Il se porte très-bien! Et que mademoiselle Pauline est triste, inquiète?...

M. MATHIEU.

Préoccupation de jeune fille qui va se marier!

CÉSAR.

A quelqu'un qu'elle n'aime pas.

M. MATHIEU.

Permettez...

CÉSAR.

C'est votre neveu... j'en suis fâché, mais elle ne l'aime pas: et quand une jeune fille n'aime pas celui qu'on lui propose, c'est qu'elle en aime un autre.

M. MATHIEU, le regardant.

J'y suis...

CÉSAR.

Vous n'y êtes pas du tout; elle pourrait plus mal choisir... mais enfin ce n'est pas moi; c'est un jeune homme qui appartient à une société où Pauline doit prendre place, où Colombet est impatient de rentrer.

M. MATHIEU.

Ah! je comprends le trouble qu'on a jeté dans cette maison!

Avant votre arrivée on y jouissait d'un calme édifiant; il a suffi du contact impur de ce monde dans lequel vous vous égarez...

CÉSAR.

Eh! mais, savez-vous que c'est très-inquiétant! Diable! mais, à vous entendre, le monde serait un véritable coupe-gorge! Est-ce que vous allez quelquefois par là, monsieur Mathieu?

M. MATHIEU.

Jamais, Monsieur... et je m'en fais gloire!

CÉSAR.

Eh bien! vous avez tort! vrai... Il faut y aller, ne fût-ce que pour connaître ce que vous attaquez. Et qui sait? peut-être trouverez-vous que ce pauvre monde n'est pas aussi noir qu'on vous le dit si charitablement. Il y a de bonnes choses, je vous assure. On se plaît dans la vie de famille, dans les rapports de l'amitié. Le talent mène à tout; la vertu est honorée; le vice se cache avec soin, et jamais la bienfaisance n'eut un culte plus fervent! J'en appelle à ces nobles cœurs qui, du sein même de nos plaisirs, consolent toutes les infortunes, et vont relever le malheur jusque dans sa honte!... j'en appelle à vous, monsieur Mathieu, qui tenez quelquefois la bourse!... Nous avons bien encore par-ci par-là quelques tartufes, mais dans le monde, le nôtre, la religion n'en fait plus, c'est un masque qu'elle a laissé à la politique!

M. MATHIEU.

Très-bien!... voilà un tableau tout à fait rassurant; c'est superbe! vous êtes tous parfaits! tous de petits saints! et je ne m'étonne plus si aujourd'hui on élève tant de statues!

CÉSAR.

Ah! vous raillez, monsieur Mathieu!

M. MATHIEU.

Il est fâcheux seulement que ce monde nous repousse! que nos conseils soient méprisés! que nos écrits soient...

CÉSAR.

Vos conseils! vos écrits!... des ingrats toujours prêts à déchirer la main qui les protége!

M. MATHIEU.

C'est à cause de mon traitement de quinze mille francs que vous dites cela?

CÉSAR, riant.

Eh! non, monsieur Mathieu... Vous m'avez rendu ma gaieté; tant mieux! laissons là des querelles qui ne sont plus de notre temps; aussi bien j'allais me fâcher, et ce serait dommage... vous êtes un bonhomme!

M. MATHIEU.

Monsieur, je ne suis pas un bonhomme!

CÉSAR.

Vous m'aiderez à séduire madame d'Aigueperse.

M. MATHIEU.

Je n'ai jamais séduit personne!

CÉSAR.

Je ne vous demande pas vos secrets.

M. MATHIEU.

Comment! mes secrets!

CÉSAR.

Vous l'amènerez doucement à laisser son gendre et sa fille ouvrir leur maison à des plaisirs qui sont de leur goût et de leur âge.

M. MATHIEU.

Je ne me mêle pas des affaires des autres.

CÉSAR.

Et si mademoiselle Pauline préfère Edmond à votre neveu...

M. MATHIEU.

Edmond! un petit fat!... Mais mademoiselle Pauline est trop bien élevée... nous avons mis en elle de trop bons sentiments

pour qu'elle écoute de pareilles idées; elle m'attend, heureuse de me suivre dans une maison dont les goûts purs et l'austère simplicité...

SCENE IX.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, en toilette de bal.

Monsieur César! monsieur César! comment me trouvez-vous? (Apercevant M. Mathieu.) Ah!

M. MATHIEU.

Mademoiselle!...

CÉSAR.

Charmante, ma chère enfant... Mais voici monsieur Mathieu qui vient vous chercher pour vous conduire chez madame sa sœur, si vous n'aimez mieux rester ici.

M. MATHIEU.

Permettez...

CÉSAR.

Ah! n'influencez pas, monsieur Mathieu. (A Pauline.) Vous êtes libre.

PAULINE.

En ce cas, je reste au bal.

M. MATHIEU.

Un bal!.. mais, où donc?

CÉSAR.

Ici, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela ne se peut pas... c'est impossible... et madame d'Aigueperse ne permettra jamais...

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND.

Monsieur César, l'appartement est préparé... les banquettes

sont placées, les lustres allumés, et... (Apercevant M. Mathieu.) Ah!...

M. MATHIEU.

Monsieur! Monsieur! c'est un scandale...

CÉSAR.

Non... c'est un bal, voilà tout!

M. MATHIEU.

Dans cette maison!... bonté divine!...

CÉSAR.

Que voulez-vous, monsieur Mathieu?... vous refusez d'aller dans le monde, il faut bien que le monde vienne vous trouver... Croyez-moi, aidez-nous à fléchir la belle maman... décidez-la...

M. MATHIEU.

Je la déciderai... je la déciderai... à venir vous chasser de cette maison, à y rétablir la paix que vous en avez bannie. Mais, madame Colombet ne souffrira pas... Où est-elle? où est-elle?

PAULINE.

Elle est à sa toilette... on n'entre pas...

M. MATHIEU, hors de lui.

Elle aussi!... elle est... Monsieur! Messieurs!... c'est indigne!... mais nous nous reverrons... Vous, Pauline, j'ai ordre de vous emmener. Venez!

PAULINE.

Oh! non! non... je reste ici!

M. MATHIEU.

Vous viendrez...

CÉSAR, se plaçant entre eux.

Ah! monsieur Mathieu! Mademoiselle se met sous la protection de la marine française! Mais calmez-vous... écoutez-moi...

M. MATHIEU, suffoquant.

Non... vous êtes un... vous êtes... Mais c'est madame d'Aigueperse qui doit... et je cours... (Revenant.) En attendant, je

vous déclare que je vous rends responsable de tout... (Il va pour sortir et revient sur ses pas.) De tout, Messieurs. (Il sort.)

SCÈNE XI.

PAULINE, CÉSAR, EDMOND.

PAULINE.

Nous sommes perdus... si madame d'Aigueperse revient.

EDMOND.

Où me cacher, mon Dieu?

CÉSAR.

Allons donc! ne craignez rien.

PAULINE.

Vous ne réussirez pas... Colombet, qui a feint d'être malade, a éloigné Ursule assez brusquement... Il fait sa toilette en secret; il va sortir.

CÉSAR.

Ah! diable... il faut le retenir.

PAULINE.

Quant à ma sœur, après l'avoir quittée en pleurant, elle s'était décidée à mettre sa robe de bal; mais je crois que le courage lui a manqué...

CÉSAR.

Et voilà ce que je craignais. Vous, Pauline, allez trouver votre sœur... je n'ai d'espoir qu'en elle.

EDMOND.

Je ne vous quitte pas!

CÉSAR.

Vous, restez ici, retenez Colombet; moi, je vais donner un coup d'œil à notre fête... Allons... du courage, morbleu! de la gaieté... et préparons-nous à recevoir bravement l'ennemi s'il se présente! (Il sort avec Pauline par le fond.)

SCENE XII.

COLOMBET, EDMOND.

EDMOND.

Il a beau faire... si madame d'Aigueperse revient avec monsieur Mathieu, ce sera un sauve-qui-peut général... Colombet n'osera jamais être le maître chez lui ; il sacrifiera Pauline pour avoir la paix... et... C'est lui !...

COLOMBET.

Ma foi ! ma belle-mère est sortie... j'ai vu partir monsieur Mathieu... je puis m'échapper. Ah ! Edmond !... Malheureux ! que faites-vous ici ?

EDMOND.

Mais comme vous voyez... je viens... je viens...

COLOMBET.

Vous venez me chercher ? Eh vite, partons !

EDMOND, le retenant.

Non... C'est que je voulais vous parler... de...

COLOMBET.

De ma sœur ?... je comprends, c'est pour elle.... eh bien ! nous causerons en route.

EDMOND.

Mais non... je veux m'expliquer ici... devant ces dames.

COLOMBET.

Oh ! alors bien du plaisir, mon cher... Moi, je cours où le bonheur m'attend. J'ai ma grâce à obtenir.

EDMOND.

Restez donc !

COLOMBET.

Adieu !... (Il va pour sortir, et aperçoit Ursule qui vient de paraître au fond, en toilette de bal.) Ciel ! que vois-je !

EDMOND.

Madame Colombet, qui aura, j'espère, plus de pouvoir que

moi. (A part.) Pauvre petite femme!... est-elle jolie avec sa toilette et son air gauche! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

URSULE, COLOMBET.

COLOMBET, à part.

Ma femme! que veut dire?

URSULE, à part.

Pourvu qu'il ne se moque pas de moi.

COLOMBET.

Mon Dieu ! chère amie, cette parure... je ne comprends pas... je ne vous ai jamais vue aussi belle!

URSULE.

Vraiment ! Oh! j'en suis bien aise !

COLOMBET.

Mais pourquoi donc? Est-ce que vous allez à quelque cérémonie? Car ce n'est pas pour la sœur de monsieur Mathieu.

URSULE.

Non... c'est pour rester avec vous, Ferdinand.

COLOMBET.

Avec moi!... Pardon... je vous suis obligé... on m'attend, et... (A part.) Mais c'est qu'elle est très-bien ma femme! une taille charmante... (Pendant ce temps-là elle s'est approchée et lui a pris le bras.)

URSULE.

Ferdinand!...

COLOMBET.

Ursule!

URSULE.

Il faut que je vous gronde!... (Il veut se dégager.) Non! oh! non... n'ayez pas peur!... Que je vous gronde en amie... Vous n'avez pas eu confiance en moi... pouvais-je deviner que vous étiez malheureux?... que l'ennui vous tuait?... Ah! vous me l'avez dit...

44.

COLOMBET.

En effet, il y a des moments... (A part.) Où veut-elle en venir?

URSULE.

C'est votre faute... je n'étais qu'une pauvre jeune femme habituée à écouter ma mère, à lui obéir en tout... Le monde, pour moi, c'était cette maison... Mes plaisirs, c'étaient mes devoirs... J'ignorais qu'il y eût ailleurs pour vous d'autres plaisirs, un autre monde qui pouvait m'enlever le cœur du mari que j'aimais... oh! de toute mon âme!

COLOMBET, ému, à part.

Eh! mais, ce trouble... cette émotion...

URSULE.

Il fallait me le dire. Il fallait m'apprendre ce que j'ignorais... cela m'aurait effrayée d'abord... mais peu à peu je me serais habituée à ces idées-là. J'aurais concilié mes devoirs de fille et d'épouse... j'aurais recherché le monde pour vous plaire... j'aurais été belle comme les autres!... Dame! on se résigne. Oh! c'est que rien ne doit coûter pour conserver le cœur de celui qu'on aime! Tu le vois bien, Ferdinand!...

COLOMBET.

Ursule, tu ne m'as jamais parlé ainsi... jamais tant de bonté... Mais je serais tombé à tes pieds, je t'aurais ouvert mon cœur!... C'est que, vois-tu, tremblant près de ta mère, dont la volonté te gouvernait partout, j'aurais craint de t'alarmer... de te causer un chagrin...

URSULE.

Et c'est pour cela que tu me trompais, que tu m'as rendue si malheureuse! Mais n'en parlons plus... Désormais, tu ne dois plus me quitter. Je t'entourerai de ceux que tu aimes, des plaisirs que tu préfères et que je veux partager avec toi!... Je serai un peu gauche, d'abord, comme à présent, mais tu me formeras... je danserai pour te plaire... je valserai même, s'il le faut...

COLOMBET.

Toi, ma femme!

URSULE.

Oui, oui, je valserai, et dès ce soir...

COLOMBET.

Ce soir !... mais c'est un rêve !...

URSULE.

Non, non, tu es bien éveillé et moi aussi... En ce moment tes amis... ces amis que ma mère avait éloignés et que tu n'as pas su retenir... tu as eu tort !... je les rappelle... ils arrivent... ils viennent tous fêter avec nous le retour de mon mari, notre premier jour de confiance et de bonheur... Mais tu resteras, tu n'iras plus porter ailleurs un cœur qui est à moi, un amour que je veux tout entier.

COLOMBET.

Oh ! tu es un ange ! Moi, te quitter, te fuir, non, jamais !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CÉSAR, PAULINE.

COLOMBET.

Ah ! mes amis ! César, Pauline ! Mais voyez donc ma femme, comme elle est bien ainsi !

PAULINE.

Et moi, mon frère?..

COLOMBET.

Et si vous saviez que de dévouement, de vertu ! Un bal ! elle me donne un bal !...

CÉSAR.

Sans doute, et déjà nos amis te demandent. L'orchestre est arrivé...

URSULE.

Je vous invite pour la première contredanse, Monsieur !...

COLOMBET.

Et pour la seconde, et pour toutes les autres... et pour la valse. Ah ! j'en perds la tête de joie ! Venez...

CÉSAR.

Nous sommes sauvés !...

SCENE XV.

LES MÊMES, EDMOND, puis Mme D'AIGUEPERSE, M. MATHIEU.

EDMOND, accourant.

Madame d'Aigueperse !

COLOMBET.

Nous sommes perdus !...

URSULE.

Ma mère !...

PAULINE.

Où me cacher !...

CÉSAR.

Eh ! non, morbleu !... C'est le moment d'avoir du courage... Vous êtes les maîtres, vous êtes chez vous... tenez ferme.

COLOMBET.

C'est cela, nous sommes à présent deux contre elle... je ne crains rien... Ah ! surtout ne me quittez pas !...

(Mme d'Aigueperse paraît au fond ; M. Mathieu la suit, et prend vivement part à toute la scène sans mot dire.)

Mme D'AIGUEPERSE.

Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il? Cet éclat mondain... cet orchestre... qui donc a autorisé un pareil désordre?

PAULINE, à part.

Un bal ! Elle appelle cela un désordre.

CÉSAR.

Permettez, Madame....

Mme D'AIGUEPERSE.

Je ne vous parle pas, Monsieur, c'est à ma fille. O ciel ! que vois-je !... Cette parure ! Et Pauline... ma fille... ma fille... explique-moi !...

URSULE.

Quoi, ma mère ? Ne voyez-vous pas que c'est une soirée ?

EDMOND.

Que monsieur Colombet...

Mme D'AIGUEPERSE.

Je ne vous parle pas, Monsieur. Et vous, mon gendre, me direz-vous ce que cela signifie ?

COLOMBET, *hésitant.*

Cela signifie, belle maman, que...

CÉSAR, *bas à Colombet.*

Va donc ! va donc !

COLOMBET, *avec assurance.*

Cela signifie qu'après les devoirs viennent les plaisirs... et qu'il est bien temps que ma pauvre petite femme les connaisse un peu !

Mme D'AIGUEPERSE.

Ursule !...

URSULE.

C'est une fête que je donne à mon mari !

COLOMBET.

C'est un bal que je donne à ma femme !

CÉSAR.

Voilà !

Mme D'AIGUEPERSE.

Une fête... un bal ! et vous avez cru que j'accorderais ma permission...

COLOMBET.

Nous ne l'avons pas cru, belle maman... Ah ! Dieu !... aussi nous ne l'avons pas demandée... Et du moment que cela convient à ma femme...

URSULE.

Du moment que cela plaît à mon mari...

CÉSAR.

Au fait !

Mme D'AIGUEPERSE.

Et moi, je ne puis assister à un pareil scandale.

COLOMBET.

Mais, belle maman, vous n'êtes pas forcée d'y assister.

URSULE.

On ne dansera pas dans votre chambre, ma mère.

Mme D'AIGUEPERSE.

Eh ! mais, il ne manquerait plus... Mais si je comprends... c'est un complot... oui, un complot ! On a exigé cela de vous, mon gendre... car vous n'avez pas de volonté !

CÉSAR.

Oh ! (Colombet relève fièrement la tête.)

Mme D'AIGUEPERSE.

Cette idée-là ne vous serait jamais venue ! Elle est entrée dans cette maison avec certaines gens qui vont en sortir... en sortir sur-le-champ, ou je n'y resterai pas.

COLOMBET, piqué.

Dame ! belle maman... on se quitte... mais on ne s'en aime pas moins.

URSULE.

Ferdinand !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre !... vous oubliez que vous êtes ici...

COLOMBET.

Chez moi !... belle maman... ce qui n'empêche pas que vous n'y soyez chez vous !... Je respecte vos goûts, mais j'ai les miens... Vous êtes libre, mais je veux l'être aussi...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais...

COLOMBET, l'interrompant.

Parce que j'ai une volonté... et je veux recevoir mes amis... je les recevrai toutes les semaines... et gaiement... je vous en préviens...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais...

COLOMBET.

Et je veux faire danser ma femme, quelquefois, souvent même, si cela lui fait plaisir...

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais...

COLOMBET.

Et je ne veux plus autour de moi de ces mines maussades et renfrognées qui me mettaient en fuite !

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais...

COLOMBET.

Je ne veux voir que des figures heureuses et joyeuses... Voilà ce qui me plaît, voilà ce que je veux, *parce que j'ai une volonté!...* parce que je suis maître à la fin... Mais je ne force personne, je ne retiens personne, et je laisse à chacun ses habitudes, ses plaisirs et sa liberté !

Mme D'AIGUEPERSE.

Mon gendre !

PAULINE.

Il va ! il va !

Mme D'AIGUEPERSE, suffoquant.

(A M. Mathieu.) Respectable ami, soutenez-moi ! (A Colombet.) Vous m'avez dit... je dois... mais non... Vous vous perdez... je vous abandonne... Venez, ma fille, sortons...

URSULE, allant vivement à Colombet.

Ma mère !... oh ! non... Ferdinand veut mon bonheur... ses plaisirs doivent être les miens. Il ne se perdra pas... non... je serai là pour le sauver.

Mme D'AIGUEPERSE.

Ursule !

URSULE.

Vous m'avez dit de lui obéir... et c'est mon mari, ma mère !

Mme D'AIGUEPERSE.

Ursule!... malheureuse enfant ! mais Pauline, du moins, qui n'a pas de mari... heureusement...

COLOMBET.

Si fait... c'est-à-dire... elle a ici un futur qui peut la faire danser, parce qu'il l'épousera, parce que je le veux, *parce que j'ai une volonté !* et c'est Edmond...

(Il prend Pauline et Edmond par la main, les unit, et revient se placer, avec fierté, entre sa femme et sa belle-mère.)

PAULINE.

Edmond!

EDMOND.

Quel bonheur !...

CÉSAR.

Bravo !...

Mme D'AIGUEPERSE.

Pauline ! vous oseriez!

PAULINE.

Il faut bien aussi que j'obéisse ! (Montrant Colombet.) C'est mon tuteur, c'est mon frère, Madame !

Mme D'AIGUEPERSE.

Mais c'est une révolte !...

CÉSAR, gaiement.

Non... c'est une révolution ! (Se plaçant entre Mme d'Aigueperse et M. Mathieu.) Qu'en pense ce bon monsieur Mathieu ? (M. Mathieu le regarde de même. L'orchestre se fait entendre.) Eh ! mais, entendez-vous ? la première contredanse !

EDMOND.

Eh ! vite ! Mademoiselle !...

COLOMBET.

Ma femme !

Mme D'AIGUEPERSE, les arrêtant.

Ursule !... aujourd'hui vous dansez avec votre mari... mais demain...

URSULE.

Demain, je quêterai avec vous, ma mère !

(Colombet emmène Ursule ; Edmond emmène Pauline; Mme d'Aigueperse et M. Mathieu se regardent d'un air de désolation, et César fait un geste de joie.)

FIN DU MARI A LA CAMPAGNE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

